

## **INFORMATION TO USERS**

**This manuscript has been reproduced from the microfilm master. UMI films the text directly from the original or copy submitted. Thus, some thesis and dissertation copies are in typewriter face, while others may be from any type of computer printer.**

**The quality of this reproduction is dependent upon the quality of the copy submitted. Broken or indistinct print, colored or poor quality illustrations and photographs, print bleedthrough, substandard margins, and improper alignment can adversely affect reproduction.**

**In the unlikely event that the author did not send UMI a complete manuscript and there are missing pages, these will be noted. Also, if unauthorized copyright material had to be removed, a note will indicate the deletion.**

**Oversize materials (e.g., maps, drawings, charts) are reproduced by sectioning the original, beginning at the upper left-hand corner and continuing from left to right in equal sections with small overlaps.**

**Photographs included in the original manuscript have been reproduced xerographically in this copy. Higher quality 6" x 9" black and white photographic prints are available for any photographs or illustrations appearing in this copy for an additional charge. Contact UMI directly to order.**

**Bell & Howell Information and Learning  
300 North Zeeb Road, Ann Arbor, MI 48106-1346 USA  
800-521-0600**

**UMI<sup>®</sup>**



Université de Montréal

Les rapports amoureux vécus par les femmes. Une analyse du discours des  
hétérosexuelles, des lesbiennes et des religieuses

par  
Myriam Spielvogel

Département de sociologie  
Faculté des arts et des sciences

Thèse présentée à la Faculté des études supérieures  
en vue de l'obtention du grade de  
Philosophiæ Doctor (Ph.D.)  
en sociologie

Janvier 1999

© Myriam Spielvogel, 1999





National Library  
of Canada

Acquisitions and  
Bibliographic Services

395 Wellington Street  
Ottawa ON K1A 0N4  
Canada

Bibliothèque nationale  
du Canada

Acquisitions et  
services bibliographiques

395, rue Wellington  
Ottawa ON K1A 0N4  
Canada

*Your file* *Votre référence*

*Our file* *Notre référence*

The author has granted a non-exclusive licence allowing the National Library of Canada to reproduce, loan, distribute or sell copies of this thesis in microform, paper or electronic formats.

The author retains ownership of the copyright in this thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

L'auteur a accordé une licence non exclusive permettant à la Bibliothèque nationale du Canada de reproduire, prêter, distribuer ou vendre des copies de cette thèse sous la forme de microfiche/film, de reproduction sur papier ou sur format électronique.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur qui protège cette thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

0-612-51977-5

**Canada**



Université de Montréal  
Faculté des études supérieures

Cette thèse intitulée:

**Les rapports amoureux vécus par les femmes.  
Une analyse du discours des hétérosexuelles, des  
lesbiennes et des religieuses**

présenté par

**Myriam PIETRANTONIO**

a été évaluée par un jury composé des personnes suivantes:

Jean Poupart	président du jury
Nicole Laurin	directrice de recherche
Danielle Juteau	membre du jury
Sonia Dayan-Herzbrun	examinatrice externe

Thèse acceptée le 25 octobre 1999

## Sommaire

Cette thèse consiste en une analyse sociologique du discours tenu au sujet des rapports amoureux actuels par des femmes québécoises hétérosexuelles, lesbiennes et religieuses. L'objectif général visé par cette recherche est d'apporter une contribution à la sociologie des rapports de sexe et aux analyses de la culture contemporaine par le biais de l'exploration des perceptions et représentations des femmes relativement à une pratique fondamentale de la vie quotidienne en Occident: les rapports amoureux. Il s'agit notamment, à travers l'analyse du point de vue subjectif des individus - féminins - qui vivent les relations amoureuses d'approfondir la connaissance de ces relations en elles-mêmes, souvent présentées par les théoriciennes féministes comme l'un des enjeux fondamentaux des rapports entre les sexes. En outre, le discours des femmes sur l'amour est situé historiquement dans une société en pleine transformation, un nouveau type d'individualisme agissant autant sur les rapports que les individus entretiennent entre eux que sur l'attitude qu'il convient désormais d'adopter envers soi-même.

La méthodologie qualitative est adoptée dans cette étude empirique, plus précisément l'entretien en profondeur, pour tenter de cerner la définition des relations amoureuses émergeant des discours des trois catégories de femmes susmentionnées (hétérosexuelles, lesbiennes et religieuses), ainsi que d'en identifier les points de convergence et de divergence. Bien que la référence à ces groupes spécifiques mette en valeur la diversité de l'expérience amoureuse des femmes, notre démarche privilégie tout autant la recherche de certaines constantes pouvant être interprétées comme étant révélatrices des modèles culturels amoureux féminins, qui se dégagent de l'expérience subjective des interviewées.

Compte tenu qu'une restructuration majeure serait en cours depuis environ quatre décennies dans les sociétés occidentales par rapport à l'aménagement des relations interpersonnelles (taux de divorce élevé, baisse de la natalité, ouverture face à l'homosexualité, tendance à l'isolement des individus, etc.), nous posons l'hypothèse que nous assistons actuellement à l'émergence d'une forme de relations amoureuses qui combine d'une manière

inédite certains éléments de la conception romantique de l'amour et des caractéristiques de modèles relationnels plus récents.

L'analyse des récits d'entretiens révèle que le discours tenu par l'ensemble des interlocutrices sur les rapports amoureux est fortement teinté par les valeurs et objectifs d'authenticité, d'autonomie et d'épanouissement personnel. Corrélativement à l'état de transition qui caractérise les sociétés occidentales contemporaines, les conceptions amoureuses des individus se trouvent pour ainsi dire traversées par plusieurs discours sociaux qui se superposent et touchent les femmes d'une manière singulière: le discours féministe, l'idéologie gestionnaire, l'éthique romantique, la pensée individualiste, la morale chrétienne. Dans un contexte où se trouve valorisée l'originalité, chacun-e semble autorisé-e à agencer les éléments disparates de ces discours, parfois antagonistes, à sa convenance et selon ses besoins du moment. De la même manière "l'autre" amoureux-se est souvent perçu-e comme un instrument de la légitime accession à son propre épanouissement personnel.

Il ne faut pas pour autant conclure que cette nouvelle forme d'expression de l'individualisme conduit nécessairement à davantage de pouvoir et de liberté pour les femmes, malgré que les discours analysés puissent le laisser supposer. Car si les principes d'autonomie et d'épanouissement personnel promus par la morale de l'authenticité sont effectivement en accord avec un certain credo féministe, il est incontestable que l'on continue encore aujourd'hui d'observer plusieurs manifestations de la dissymétrie des rapports sociaux de sexe, tant dans la sphère publique que privée.

**Mots-clés:** amour, femmes, société contemporaine, rapports sociaux de sexe, hétérosexuelles, lesbiennes, religieuses.

## Table des matières

<b>Sommaire</b> .....	i
<b>Table des matières</b> .....	iii
<b>Liste des tableaux</b> .....	vii
<b>Remerciements</b> .....	viii
<b>Introduction</b> .....	1

### **Chapitre 1 - Éléments de théorie et élaboration d'une problématique des relations amoureuses**

1.1 Définition provisoire des relations amoureuses .....	10
1.2 Évolution socio-historique des formes contemporaines de relations amoureuses .....	12
1.3 Transformation des modèles amoureux féminins .....	22
1.4 Conceptions de l'amour du point de vue des sciences humaines.....	29
1.5 Conceptions de l'amour véhiculées par les théories féministes .....	33
1.6 Individualisme et accomplissement de soi dans les sociétés occidentales contemporaines .....	40
1.7 Problématique .....	50

### **Chapitre 2 - Démarche méthodologique**

2.1 Évolution de l'intérêt de recherche pour la question des relations amoureuses vécues par les femmes .....	60
2.2 Définition de l'objet .....	64
2.3 Méthode et démarche de recherche.....	66
2.3.1 Choix et description de la méthodologie.....	67
2.3.2 Pertinence de l'utilisation de l'entretien non directif comme méthode d'analyse des phénomènes sociaux .....	69
2.3.3 Constitution de l'échantillon .....	75
2.3.4 Déroulement des entrevues .....	82
2.3.5 Situation d'entrevue .....	85
2.3.6 Analyse des entrevues.....	90

### **Chapitre 3 - Genèse de l'expérience amoureuse**

3.1 Définitions générales de l'amour .....	94
3.2 Origine socio-familiale de l'expérience amoureuse.....	101
3.3 Événements marquants du cheminement amoureux.....	104
3.4 Transformation de la vision de l'amour au fil du temps.....	106
3.5 Étapes d'une relation amoureuse.....	117
3.6 Périodes de transition.....	126

### **Chapitre 4 - Vers une gestion autonome des relations amoureuses**

4.1 Règles amoureuses .....	135
4.1.1 Des règles implicites.....	136
4.2 Limites de la relation amoureuse.....	144
4.2.1 Renoncement.....	145
4.2.2 Difficultés et crises amoureuses.....	148
4.2.3 Dépendance, fusion et perte d'identité.....	151
4.2.4 Significations attribuées à la durée d'une relation.....	154
4.2.5 Une question de respect.....	157
4.3 Impact de quelques facteurs sur l'organisation de la vie amoureuse.....	159
4.3.1 Cohabitation .....	160
4.3.2 Enfants.....	163
4.3.3 Vie professionnelle.....	169
4.4 La thématique des rapports amoureux dans les discussions intimes.....	174

### **Chapitre 5 - Idéal amoureux féminin**

5.1 L'amour: un domaine à gérer .....	185
5.2 Attentes des femmes vis-à-vis des "relations amoureuses".....	189
5.2.1 Satisfaction des besoins.....	190
5.2.2 Qualités recherchées chez l'être aimé.....	192
5.2.3 Appréciation de la "réussite" d'une relation amoureuse.....	197
5.3 Moyens déployés pour assurer le maintien d'une relation amoureuse.....	199
5.3.1 Disponibilité et don.....	200
5.3.2 Communication.....	205
5.3.3 Fidélité .....	211
5.4 Partage et respect de l'individualité: un équilibre fragile.....	212

5.5 Modèles amoureux .....	222
5.5.1 Contre-modèles .....	234

## **Chapitre 6 - Spécificité des relations amoureuses**

6.1 Amour et amitié .....	244
6.1.1 L'activité sexuelle comme ligne de démarcation .....	245
6.1.2 Nature et profondeur de l'engagement .....	251
6.1.3 Impact de l'amour sur les relations amicales .....	260
6.2 Particularités et similitudes des divers cadres de vie amoureuse .....	265
6.2.1 Hétérosexualité .....	265
6.2.2 Lesbianisme .....	267
6.2.3 Vie religieuse .....	275
6.2.4 Conclusion de la section .....	287

## **Chapitre 7 - Femmes, rapports amoureux et société contemporaine**

7.1 Retour sur le matériau d'analyse .....	294
7.1.1 Genèse et fonctionnement des relations amoureuses .....	294
7.1.2 Organisation de la vie amoureuse .....	299
7.1.3 Idéal et spécificité de l'amour au féminin .....	300
7.1.4 Relations amoureuses et amitié .....	302
7.1.5 Relations amoureuses et type de partenaire .....	305
7.2 Intégration des résultats de l'analyse au cadre théorique .....	308
7.2.1 Société contemporaine et relations amoureuses .....	309
7.2.2 Idéal amoureux vs limites imposées par le contexte contemporain .....	312
7.2.3 Évolution sociohistorique des relations amoureuses .....	314
7.2.4 L'amour comme travail .....	315
7.2.5 Rapport à la durée .....	318
7.2.6 Les rapports amoureux comme théâtre de contradictions sociales .....	319
7.2.7 Connaissance et accomplissement de soi comme préalable et aboutissement de la relation amoureuse .....	323
7.2.7.1 Rapport à soi, rapport à l'autre .....	324
7.2.8 Rapports entre les sexes .....	328

<b>Conclusion</b> .....	<b>337</b>
<b>Bibliographie</b> .....	<b>343</b>
<b>Annexe I</b> .....	<b>ix</b>
<b>Annexe II</b> .....	<b>X</b>

**Liste des tableaux**

Tableau I	Profil des interviewées .....	81
-----------	-------------------------------	----



## **Remerciements**

Comme une histoire d'amour, la réalisation de cette thèse s'est effectuée «dans l'alternance de la souffrance et du bonheur». Comme en amour également, les moments difficiles nous font apprécier le soutien d'autrui. Je voudrais remercier ici toutes les personnes qui m'ont assurée de ce soutien de diverses manières.

Tout d'abord, je tiens à exprimer ma gratitude à ma directrice, Nicole Laurin, pour l'appui indéfectible dont elle m'a assurée dans cette entreprise de longue haleine, malgré les remous et les passages plus arides. Les années passées auprès d'elle m'ont permis d'apprécier sa grande compétence et sa finesse sociologique, en plus d'apprendre à aiguïser un regard sur le monde qui aurait beaucoup perdu en nuances sans son exemple.

Cette thèse n'aurait pas pu prendre forme sans la précieuse collaboration de toutes les femmes qui ont généreusement accepté de me consacrer quelques heures pour parler de leurs amours. C'est à même leurs propos et confidences que la substance de la présente étude a été puisée.

Je remercie Marcelo Otero, lecteur irremplaçable dont l'intelligence et l'honnêteté des commentaires n'ont jamais fait défaut, pas plus que sa présence affectueuse, patiente et constante, parfois mise à rude épreuve.

Merci à Mylène Jaccoud, ses paroles inspirées prononcées aux bons moments ont toujours su me remettre sur la voie lorsque le doute et le découragement me gagnaient.

Je n'oublie pas le rôle capital qu'a joué Francine Beaudry, son accompagnement discret au fil des ans m'a permis de retrouver suffisamment de confiance pour mener ce projet à terme malgré de nombreuses interruptions.

Je désire aussi exprimer ma reconnaissance aux personnes et organismes suivants pour le soutien financier qu'ils m'ont octroyé: le Fonds pour la Formation de Chercheurs et l'Aide à la Recherche (FCAR), la Faculté des études supérieures, Mariette Lavoie, le Fonds de dépannage FICSUM.

## **INTRODUCTION**

L'amour est un état, un sentiment indéfinissable entend-on souvent, encore moins quantifiable. La quintessence de l'amour nous échappe. Ses joies sont évoquées à travers les doux souvenirs du passé ou dans l'espoir d'un avenir plus heureux, mais l'amour, le "vrai", semble toujours ailleurs ou encombré d'artifices qui entravent sa pleine réalisation. De l'amour, cependant, on peut tenter plus prosaïquement de saisir les pratiques qui y sont liées ou qui ont cours en son nom. Les discours tenus au sujet de l'amour sont l'une de ces pratiques, peut-être parmi les plus importantes.

Si l'on parvient à porter un regard cynique sur lui, l'amour peut aussi faire rire beaucoup, de nous-mêmes surtout, de notre prétention à l'originalité, de notre désespérante conformité, malgré tout, à l'égard des choses du coeur comme du reste. Cependant, les gens continuent à tenter l'aventure amoureuse, vraisemblablement parce qu'ils y voient un enjeu déterminant par rapport au sens de leurs vies ou de la possibilité d'atteindre un jour le bonheur, quoi qu'on désigne sous ce terme. En dépit des multiples allusions au désenchantement qui affecterait les sociétés occidentales contemporaines, on constate en effet un certain acharnement, tantôt consternant, tantôt attendrissant, à essayer de vivre des relations amoureuses. Et cela dans un contexte plutôt dissuasif de toute forme d'engagement amoureux plus ou moins structuré, où un mariage sur deux se termine par un divorce et une union vieille de cinq ans paraît digne du livre des records.

L'amour est-il simplement une justification idéologique des rapports sociaux de sexe, ou représente-t-il un espace d'épanouissement possible pour les femmes, compte tenu de la façon dont elles vivent les rapports amoureux à l'heure actuelle? Bien que l'on ne prétende pas apporter une réponse précise à cette question dans le cadre de cette thèse, l'amour n'en constitue pas moins un objet d'étude privilégié pour la sociologie, tant du point de vue des pratiques et des discours qui assurent sa reproduction sous des formes renouvelées que des significations qui lui sont attribuées par les sociétés à différents moments de leur histoire.

L'expérience amoureuse, plus particulièrement celle des femmes dans le cas qui nous occupe, est bien sûr colorée par une multitude de facteurs, tant individuels que sociaux. Ceux qui nous viennent le plus spontanément à

l'esprit sont sans doute le tempérament et l'histoire personnelle, l'âge, l'appartenance de classe, ethnique et religieuse. D'autres facteurs auxquels on pense peut-être moins, comme l'orientation sexuelle, la présence ou l'absence d'enfants, la situation par rapport au marché de l'emploi, le mode d'habitation, interfèrent aussi dans la vie amoureuse des femmes. L'une des idées à la base de cette étude s'est traduite dans le désir d'aller vérifier s'il était possible de dégager un schéma commun de la diversité des trajectoires et caractéristiques individuelles des femmes (en tant que membres d'un groupe social distinct, appartenant à une même société et vivant à une époque déterminée) par rapport à certains aspects de leur expérience amoureuse.

Cette étude empirique, qualitative, se veut donc un effort d'exploration sociologique du champ des rapports amoureux, qui part du point de vue des femmes qui les vivent, et tente de relier les conceptions émergent de l'analyse de leur discours à des interprétations plus générales de l'évolution récente des sociétés occidentales ainsi qu'à la problématique des rapports sociaux de sexe.

L'amour comme objet d'étude est habituellement traité suivant les catégories de l'hétérosexualité, et ce, peu importe la discipline. D'autre part, les lesbiennes constituent en quelque sorte un objet "à part" pour la sociologie, de même que les religieuses sont le plus souvent considérées sous l'angle de leur vocation particulière au sein de l'Église ou de leur contribution à la société par l'intermédiaire de leurs institutions éducatives, hospitalières et caritatives. L'originalité de la perspective adoptée dans cette thèse réside dans la prise en compte des lesbiennes et des religieuses en tant que femmes, tentant d'élargir les frontières de la notion "d'amour conjugal" à laquelle renvoient habituellement les études scientifiques en intégrant leur point de vue au discours des femmes sur l'amour.

Le fait que cette étude porte sur des femmes québécoises ne signifie pas que nous attachions une quelconque importance au contexte particulier du Québec dans ce cadre-ci. C'est plutôt comme une porte d'entrée sur les sociétés occidentales contemporaines que nous l'avons envisagé, une sorte de localisation géographique et culturelle de ladite postmodernité dont nous le croyons représentatif à maints égards.

En outre, le fait d'avoir choisi d'analyser des discours féminins ne doit pas être compris comme une tentative de particulariser davantage un groupe social dont le statut est déjà marginalisé, mais plutôt dans le sens d'une démarche intellectuelle qui considère les femmes comme pleinement - bien que non exclusivement - représentatives de la catégorie "universelle" d'être humain.

Considérons l'ordre et la logique de présentation des différents chapitres de la thèse. Nous faisons état au chapitre 1 des éléments de théorie que nous avons jugés pertinents de retenir en regard de notre problématique, construite au carrefour des théories sociologiques féministes sur l'amour, de l'articulation des notions d'individualisme et d'accomplissement de soi dans les sociétés occidentales contemporaines, dans le continuum de l'évolution socio-historique des formes "modernes" de relations amoureuses et de modèles amoureux.

Le second chapitre est consacré à la démarche méthodologique adoptée dans cette thèse mettant en valeur le discours des femmes sur les rapports amoureux. On y retrace tout d'abord l'origine de notre intérêt de recherche pour la question des relations amoureuses vécues par les femmes, pour parvenir à une définition plus approfondie de l'objet d'étude. On expose par la suite les raisons qui ont motivé notre choix de la méthodologie qualitative, aussi bien qu'une réflexion sur la pertinence de l'utilisation de l'entretien d'enquête comme méthode d'analyse privilégiée, pour terminer par la description des diverses étapes de la recherche, de la mise au point de l'échantillon à la réalisation et à l'analyse des entretiens.

La description et l'analyse du matériel d'entrevue sont présentées dans les chapitres 3 à 6, chacun proposant un angle particulier. Le chapitre 3 rend compte de la genèse de l'expérience amoureuse des femmes interviewées suivant leur interprétation personnelle de cette expérience concrète, en retraçant les étapes et événements marquants de leur cheminement amoureux et en montrant les transformations de leur vision de l'amour au fil du temps.

On observe au chapitre 4 le fonctionnement des relations amoureuses du point de vue de la manière dont celles-ci se trouvent régulées par les sujets eux-mêmes et par certaines conditions extérieures à la relation. Quels critères

subjectifs servent à déterminer le cadre "moral" dans lequel se vivent les relations amoureuses et de quelle manière ces critères se trouvent-ils agencés par les individus? L'examen des récits d'entrevue permet entre autres de constater que l'époque actuelle tend à privilégier une gestion autonome des relations amoureuses, qui se réalise en partie à travers le caractère implicite des règles amoureuses et l'application personnalisée de ces dernières, ainsi que par le biais des fréquentes discussions intimes au sujet des rapports amoureux. De la même manière, la relation amoureuse se trouve circonscrite à l'intérieur de limites largement définies par les individus eux-mêmes (par le biais notamment des significations attribuées à la durée d'une relation, l'importance accordée à la valeur de respect, la fuite devant la fusion amoureuse, les sentiments de souffrance, de dépendance, et de perte d'identité), mais également déterminées par les difficultés et les crises qui jalonnent le parcours amoureux. Cet état de fait ne nous exempte pas cependant de rendre compte de quelques facteurs qui ont un impact certain sur l'organisation de la vie amoureuse: la cohabitation, les enfants et la vie professionnelle.

On présente au chapitre 5 l'idéal amoureux féminin qui ressort des témoignages recueillis. L'amour y apparaît plutôt comme un domaine à gérer que comme une fatalité du destin. Les attentes que les femmes entretiennent à son égard et les qualités recherchées chez l'être aimé sont par conséquent davantage orientées vers la satisfaction de leurs propres besoins qu'elles ne les conduisent à s'oublier elles-mêmes au profit de la réalisation du bonheur de "l'autre", peu importe le contexte d'union amoureuse dans lequel ces relations sont vécues. Malgré ce fait, les diverses attentes, valeurs, pratiques reliées à cet idéal, de même que les modèles qui l'encadrent, appartiennent à différents systèmes éthiques, parfois complémentaires, parfois antagonistes, pour donner lieu à une combinaison inédite que nous avons nommée "romantico-pragmatique". Celle-ci repose sur un fragile équilibre entre les notions d'union et de respect de l'individualité.

On s'attarde au chapitre 6 à faire ressortir l'aspect spécifique des relations amoureuses, tant par rapport à d'autres types de relations sociales, l'amitié étant semble-t-il celle qui s'en rapproche le plus, qu'en comparant les cadres amoureux de l'hétérosexualité, du lesbianisme et de la vie religieuse

les uns aux autres, afin d'en dégager les points de convergence et de divergence. On constate notamment que l'activité sexuelle ne constitue pas la seule, ni même toujours la principale ligne de démarcation entre les relations amoureuses et amicales, la nature et la profondeur de l'engagement représentant des critères de différenciation tout aussi importants aux yeux des femmes.

Enfin, on se propose d'établir au chapitre 7 certains liens entre les trois axes autour desquels cette thèse est constituée, soit les rapports amoureux, les rapports sociaux de sexe et la société contemporaine, d'abord en effectuant la synthèse et la récapitulation des récits analysés, puis en intégrant les résultats de l'analyse de nos données au cadre théorique. Il s'agit d'indiquer dans quel sens cette analyse nous permet de penser que se poursuit actuellement l'évolution socio-historique des relations amoureuses, en regard à la fois de l'idéal et des valeurs qui sous-tendent les représentations des femmes à ce sujet et des contraintes inhérentes au contexte social contemporain, qui ont pour effet paradoxal de favoriser leur réalisation par rapport à certains aspects et de la freiner par rapport à d'autres. Comment en effet concilier la prégnance de l'idéologie gestionnaire dans le domaine amoureux, l'éthique de l'authenticité qui pose la connaissance et l'accomplissement de soi comme préalable et aboutissement de la relation amoureuse, l'idéal romantique de l'amour passionné et éternel, la conception chrétienne de l'amour et le projet de libération des femmes qui proposait la redéfinition des pratiques amoureuses hétérosexuelles? D'un tel syncrétisme certains éléments se retrouvent forcément à l'arrière-plan (lorsqu'ils ne sont pas carrément abandonnés) par rapport à d'autres et vice-versa, ce qui fait apparaître les rapports amoureux comme le théâtre de contradictions sociales dans lequel se trouvent constamment redéfinis le regard que l'on porte sur soi-même et les rapports entretenus avec autrui, ainsi que notre conception de la permanence, du couple et de l'individualité.

Une piste de réflexion est offerte en conclusion sur les effets combinés de la montée d'un nouveau type d'individualisme dans les sociétés nord-américaine et d'Europe occidentale, et de l'adaptation actuelle du discours féministe sur l'apparition d'un modèle inédit de relations amoureuses dont l'épanouissement du Moi serait l'un des objectifs principaux, qui contribue

peut-être par ailleurs à masquer des aspects plus anciens mais bien réels des rapports de pouvoir entre les sexes.



## **CHAPITRE 1**

**Éléments de théorie et élaboration d'une problématique**

**des relations amoureuses**

Il semble que les relations amoureuses soient, dans les sociétés occidentales contemporaines, l'un des terrains à partir desquels les individus ont la possibilité de s'observer eux-mêmes, dans lesquels "on se prend soi-même comme objet de connaissance" selon les termes de Foucault, et où il apparaît légitime - selon les normes de l'éthique "thérapeutique" en vigueur actuellement - de faire un "travail sur soi". On constate en effet, à l'examen des entretiens réalisés dans le cadre de cette thèse, que les relations amoureuses telles que définies et vécues par les femmes représentent certainement l'un des espaces sociaux à partir duquel il est non seulement possible mais aussi prescrit d'avoir une attitude "autoréflexive" et de "travailler sur soi". La question reste à savoir quelle signification et quelle direction prend ce "souci de soi", quels intérêts y sont en jeu pour les femmes. À quel type de rationalité et d'exigences sociales ces dernières (en particulier mais non exclusivement) obéissent-elles ainsi? Par quels moyens et dans quels termes la connaissance et le déploiement de soi dans les relations amoureuses sont-ils envisagés? Nous examinerons notre matériau notamment du point de vue de ce que celui-ci peut nous apprendre des relations amoureuses en tant qu'elles représentent l'une des "scènes" - de la vie quotidienne - où le travail que les individus effectuent sur eux-mêmes a comme objectif l'accomplissement de soi<sup>1</sup>, ceci en considérant les formes contemporaines de rapport à soi et de rapport à l'autre qui s'y dessinent, c'est-à-dire la manière dont les individus se définissent eux-mêmes en tant que sujets amoureux et envisagent leurs relations avec autrui dans ce cadre précis.

C'est principalement sous l'angle de la problématique des rapports entre les sexes dans le contexte plus large des transformations actuelles des rapports de l'individu avec lui-même, des individus entre eux et de l'individu à la société, que nous comptons donner sens aux données sur les relations

---

<sup>1</sup> L'accomplissement de soi, dans ce contexte, est envisagé comme une valeur en fonction de laquelle peuvent être instrumentalisés les rapports amoureux en accord avec le discours thérapeutique qui prône la croissance personnelle, l'épanouissement de la personne, etc., comme but ultime des relations humaines (ce qu'en France on appelle mouvement de potentiel humain, ou en Amérique du Nord "la troisième force" par opposition à la psychanalyse et au behaviorisme, et qu'on désigne parfois comme le mouvement humaniste, phénoménologique, existentiel, etc.).

amoureuses recueillies par entrevue. Ce sont également les deux axes (définis plus loin) autour desquels sera élaboré notre cadre d'analyse au long de ce chapitre.

Mais avant de poursuivre, il apparaît nécessaire de préciser dès à présent le sens que nous entendons donner à l'un des termes clés de la thèse, celui de "relations amoureuses". Car le spectre des relations qui s'apparentent à la relation dite amoureuse est large et varié au point qu'il est devenu difficile de se faire une idée claire de ce que celle-ci représente exactement. Cette imprécision du terme participe sans doute de l'impression générale de flou, d'ambiguïté, de flottement qui caractérise, sous divers aspects, notre époque comme nous le verrons plus loin. Nous esquisserons donc les grandes lignes de ce qui constituera une définition opérationnelle et provisoire de notre objet d'étude, avant de prendre connaissance de celle qu'en donnent les sujets eux-mêmes dans les entretiens.

### *1.1 Définition provisoire des relations amoureuses*

Voyons d'abord de quoi cette étude ne traite pas fondamentalement, soit de différentes dimensions auxquelles les sciences humaines ont souvent assimilé la relation amoureuse, bien que celle-ci y soit souvent liée, au moins en partie, et qu'il puisse aussi en être fait mention dans cette thèse. Il s'agit, entre autres, du sentiment amoureux, de l'état amoureux, de la "chimie" amoureuse, de la sexualité, de la famille, du mariage, de l'amitié, des critères présidant au choix d'un-e "partenaire" amoureux-se (endogamie, attitude sélective, etc.). En effet, plutôt que d'aborder l'amour par le biais de l'un ou l'autre de ces aspects, ou de toute autre approche qui ne s'intéresse au sujet que d'une manière indirecte, on tentera de le faire en le considérant comme un objet propre, observable d'un point de vue sociologique sous la forme de rapports interpersonnels relatifs à un contexte historique et social, organisés et institutionnalisés de manières diverses. Ces rapports, médiatisés par et dans le langage, sont rendus accessibles à l'analyse à travers les points de vue subjectifs des acteurs privilégiés qu'ils mettent en scène.

Voici donc quelques éléments pouvant contribuer à clarifier l'objet auquel nous référons sous l'appellation de "relation amoureuse". On peut parler pour commencer d'un lien établi entre deux personnes adultes (ou avec une entité considérée comme telle au niveau symbolique dans le cas de l'amour mystique), qui n'ont en général aucun lien de parenté sur la base d'un attrait sentimental (et/ou physique, spirituel, intellectuel) mais qui dépasse cet attrait initial pour évoluer vers une forme quelconque d'engagement mutuel, plus ou moins exclusif, différent de l'amitié, par exemple, et dont les "partenaires" ont conscience de la différence de nature de cet engagement d'avec d'autres types de rapports interpersonnels. Les sujets impliqués dans cette forme de relation la considèrent généralement comme étant privilégiée, placée au-dessus des autres et donnant en quelque sorte un "sens à la vie". On peut donc supposer qu'il se dégage un consensus sur la nature et les conditions de fonctionnement de cette relation, ce qui implique qu'il y ait une compréhension semblable de la relation et que des attentes similaires soient entretenues de part et d'autre vis-à-vis de celle-ci. C'est l'arrière-fond culturel représenté par certains éléments clés de l'ancien modèle du mariage monogame (engagement pour la vie, exclusivité sexuelle, assistance mutuelle, etc.), qui contribue sans doute le mieux à cerner, bien que de façon imprécise (puisque les clauses du "contrat" sont dorénavant sujettes à l'interprétation personnelle de chacun-e), ce que nous entendrons par relation amoureuse (ou rapport amoureux), dans le contexte d'instabilité qui caractérise les sociétés occidentales contemporaines (crise économique, des croyances, des valeurs, du sens, etc.). En ce sens, un accord semble être établi plus par rapport à l'utilisation même du terme "relation amoureuse", que par rapport à sa signification.

Gardant à l'esprit que l'amour, et la manière dont il est vécu, doit (toujours) être situé dans son contexte socio-historique, on rappellera d'abord les grandes lignes de l'évolution des rapports amoureux - romantiques - en Occident depuis la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, afin: de situer nos données de terrain de ce point de vue (socio-historique); d'identifier par la suite les aspects par rapport auxquels ces données marquent une rupture, et ceux qui s'inscrivent plutôt dans un esprit de continuité.

## 1.2 Évolution socio-historique des formes contemporaines de relations amoureuses

Nous rappelons brièvement dans cette section certains aspects de la toile de fond socio-historique de l'évolution et de l'état actuel des rapports amoureux dans les sociétés nord-américaine et d'Europe de l'Ouest, que Shorter, en particulier, a bien su mettre en évidence dans *Naissance de la famille moderne* (1977).

Les analyses de l'anthropologie culturelle et les études de certains historiens sur le sujet font ressortir le caractère relatif des rapports amoureux et, entre autres, l'idée que l'amour, dans son acception romantique du terme, est un phénomène typique des sociétés occidentales, qui légitime, depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, l'institution du mariage monogame et assure ainsi la stabilité sociale (Simmel, 1908; Gluckman, 1955; Goode, 1973). Sans faire une recension des travaux historiques sur les origines de l'amour ou de ses transformations à travers les époques, ni des recherches anthropologiques sur les variations du phénomène amoureux dans diverses sociétés, nous retiendrons cependant que l'amour constitue un phénomène social et culturel, historiquement déterminé, et non un trait de la nature humaine qui aurait de tout temps traversé toutes les sociétés selon un même mode de relation. Au contraire, les individus se trouvent impliqués dans les relations dites amoureuses suivant des modalités différentes selon les époques et les sociétés. Comme le souligne Dayan-Herzbrun (1982), *"non seulement la manière dont on pense et dont on agit, mais celle aussi dont on sent, dont on aime, dont on souffre, dont on rêve, est sociale, c'est-à-dire prise dans une structure collective; elle doit donc être étudiée comme telle"* (Dayan-Herzbrun, 1982, p. 120). C'est la perspective que nous adopterons tout au long de cette thèse.

On distingue schématiquement trois moments charnières ayant marqué l'évolution historique des rapports amoureux en Occident. Il s'agit, grosso modo: 1) de l'amour des garçons dans la Grèce Antique, conçu comme moyen de perfectionnement spirituel, 2) de l'amour courtois au Moyen Âge, sorte de mystique profane exprimée dans la poésie des troubadours et qui réunit l'homme et la femme dans une fusion des deux personnes, et 3) de l'amour

romantique à l'époque moderne (fin du XVIII<sup>e</sup> siècle), caractérisé par la capacité de faire preuve d'empathie et de spontanéité dans une relation érotique - hétérosexuelle - (Shorter, 1977, p. 23), et associé au mariage pour la première fois dans l'histoire<sup>2</sup>. Divers courants philosophiques et religieux corrélatifs à ces grandes conceptions occidentales de l'amour (philosophie platonicienne, christianisme, catharisme), ont contribué, à des degrés divers, à les façonner.

Bien que l'on retrouve certainement, sous des formes renouvelées, des aspects caractéristiques de chacun de ces moments historiques dans notre façon actuelle de concevoir et de vivre les relations amoureuses, nous nous intéresserons plus particulièrement au modèle romantique, dans la mesure où celui-ci apparaît comme un point de repère incontournable dans nos entrevues.

C'est donc au cours des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles que la forme romantique de l'amour étend son hégémonie à toutes les couches de la société en Occident, ce modèle amoureux trouvant progressivement son lieu d'accomplissement dans le couple et dans le mariage - après en avoir été en quelque sorte l'antithèse - (Flandrin, 1975; Solé, 1976; Shorter, 1977). La montée de l'amour romantique dans les sociétés occidentales par la suite est souvent liée par les auteurs aux transformations qu'ont engendrées les phénomènes de l'industrialisation, de l'urbanisation, de la modernisation et même, selon certains, au passage d'un mode de reproduction sociale à dominante économique à un mode à dominante scolaire (Parsons, 1954; Biegel, 1951; Lantz, 1982; Luhmann, 1987; De Singly, 1987). La transmission de ce modèle de relation (qui, plus qu'un simple modèle parmi d'autres s'est institué en véritable norme au sens où celui-ci constitue un point de repère incontournable auquel se référer tant d'un point de vue moral que juridique) s'est vue assurée, au fil du temps, avec plus ou moins d'insistance par différentes instances dont l'Église, l'État, le droit, la science, la littérature, le cinéma, les médias.

---

<sup>2</sup> Anne Tristan (1979) identifie aussi l'époque des Précieuses (XVII<sup>e</sup> siècle) au moment historique où pour la première fois, après l'amour courtois, le thème de l'amour se trouve lié à la revendication féministe, ainsi qu'à la première critique - explicite - sociale du mariage.

Shorter, dans son analyse des transformations qu'a connues la famille au cours des trois derniers siècles, soutient que parmi les facteurs ayant contribué à déloger la famille traditionnelle des positions qu'elle occupait, l'introduction du sentiment dans la tradition des fiançailles notamment a joué un rôle prépondérant. L'amour romantique serait ainsi venu détrôner les considérations matérielles qui présidaient jusque-là à la formation du couple; désormais, *"propriété et lignage allaient céder le pas au bonheur personnel et à l'épanouissement individuel comme critères du choix d'un partenaire dans le mariage"* (Shorter, 1977, p. 13). Les considérations jadis dictées par la prudence et l'intérêt familial furent donc remplacées graduellement (à partir de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle) par "l'inclination", "l'affection", puis, par "l'aventure amoureuse".

Shorter, nous l'avons mentionné plus haut, définit l'amour romantique *"comme la capacité de faire preuve d'empathie dans une relation érotique"*, relation dans laquelle la spontanéité, en tant que celle-ci représente *"la possibilité pour le couple de créer ses propres formes de tendresse et d'affection"*, doit intervenir. La spontanéité est importante dans la mesure où elle exprime une transformation importante par rapport aux formes traditionnelles de relations interpersonnelles (imposées par la communauté). Parallèlement, l'auteur postule que c'est la sexualité affective (servant à la quête intérieure, par opposition à la sexualité instrumentale, rattachée à un objectif ultérieur et non sexuel de nature, la procréation) qui prévaut dans les temps modernes.

*"Dans son aventure amoureuse, le couple trouve une occasion d'introspection et d'épanouissement. Et pour cette quête intérieure, pas d'itinéraire fléché. Les deux partenaires font leurs délices de l'exploration de leur mutuelle complexité individuelle. Aussi, tout ce qui leur arrive, l'ensemble des gestes qu'ils échangent et des manifestations de tendresse qu'ils élaborent, leur semble-t-il jaillir spontanément du plus profond d'eux-mêmes. Certes, nous n'oublions pas que la culture environnante leur propose un certain nombre de modèles pour exprimer leur affection et qu'en fait le couple invente et innove fort peu. Mais les partenaires n'en ont pas conscience. Oubliant qu'ils dansent une danse dont les pas ont été élaborés peu à peu par les couples innombrables qui l'ont dansée avant eux, ils croient agir spontanément"* (Shorter, 1977, pp. 23-24).

Cette attitude, souligne l'auteur, diffère de celle des couples de l'Ancien Régime qui se conformaient en matière conjugale à un ensemble de règles communautaires fixées depuis des temps immémoriaux. De plus, la destruction relative de la stricte division des tâches et des rôles entre les sexes (qui avait jusque-là séparé la vie et les émotions des hommes et des femmes) a été, selon Shorter, la condition *sine qua non* de l'échange émotionnel intense entre les partenaires amoureux. De ce point de vue, l'empathie, c'est-à-dire la possibilité pour chacun des membres du couple de se mettre à la place de l'autre, représente précisément cette destruction des rôles de sexe<sup>3</sup>. Car, bien que ces rôles ne soient jamais complètement détruits,

*... "d'un point de vue historique, la démarcation rigide qui séparait encore ces rôles quand l'Europe accéda à la modernité a été remplacée par un système beaucoup plus souple, au sein duquel hommes et femmes ont une plus grande latitude pour se définir. C'est l'empathie qui inscrit cette souplesse dans la texture de la vie émotionnelle" (Shorter, 1977, p. 24).*

Deux processus soulevés par Shorter permettent de comprendre l'évolution de la famille - et du couple - contemporaine. Le premier consiste dans le retrait presque complet du couple de la vie quotidienne de la communauté traditionnelle. Le deuxième, dans son rapprochement concomitant avec ses proches parents (intensification de la fréquentation des frères, soeurs, beaux-parents, etc., par les conjoints "modernes" - pour des raisons "d'expression et de gratification de la personnalité individuelle" -, par rapport aux liens entretenus avec la famille élargie, les amis et voisins dans la société villageoise). À cet égard, ce sont les "classes moyennes" qui ont

---

<sup>3</sup> L'éthique - et l'esthétique - romantique comportent bien d'autres caractéristiques, dont l'essentiel, résumé à partir de la description détaillée qu'en fait Maigron (1910), tient dans l'énumération suivante: l'expression du Moi et la recherche de liberté (requis par la forme d'individualisme en vigueur au XIX<sup>e</sup> siècle); l'isolement; l'héroïsme; le sacrifice; l'hypertrophie de la sensibilité; la force et la violence des sensations; l'ardeur des sentiments; la passion persévérante; une préoccupation constante et exclusive du bonheur (le fait de poser l'amour comme seul but et seul moyen de bonheur); l'idée que l'amour est une force irrésistible, non seulement la raison de l'existence mais l'existence même; l'amour comme vertu et source de vertus (caractère sacré et origine divine de la passion). De plus, le culte de l'amour véhiculé par la conception romantique porterait la passion du "moi" à son paroxysme, mettant l'accent sur les droits et les plaisirs, au détriment des devoirs et des obligations. Nous reviendrons sur ces particularités de l'amour romantique au chapitre 7, dans le but d'établir les liens qui s'imposent avec la dynamique actuelle des relations amoureuses.



apparemment su aménager, plus vite que les ouvriers, des relations sociales davantage en accord avec les goûts de la famille nucléaire pour les sentiments et le narcissisme. Ainsi, *"en fixant d'autres couples dans les yeux, vous y saisissez le reflet du vôtre"* (Shorter, 1977, p. 298).

Dans une perspective plus large, Shorter associe l'origine de cette révolution sentimentale au capitalisme de marché, qui, entre autres effets, aurait celui d'inculquer le principe égoïste d'"être le premier à tout prix" à ceux qui y participent. Cette "mentalité économique" reportée dans le domaine des relations avec la communauté environnante, locale, serait venue ronger les liens des individus à l'égard de celle-ci, c'est-à-dire à l'égard de tout le système culturel des règles qui leur dictaient leur comportement sexuel et familial. D'autre part, l'auteur attribue également à la généralisation progressive de la dynamique marchande le désir des jeunes Européens de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle d'être sexuellement et "affectivement" libres.

*"Dans le domaine des relations entre hommes et femmes, le désir d'être libre se manifeste sous la forme de l'amour romantico-romanesque. Le désir de trouver le bonheur personnel, d'entreprendre le long et épanouissant voyage intérieur de la connaissance de soi et de l'autre émerge à la surface de la conscience sous la forme de l'amour: dans les yeux de l'aimé(e), on espère trouver le fidèle reflet de soi-même"* (Shorter, 1977, p. 316).

Les témoignages analysés par l'auteur l'incitent donc à conclure à l'existence d'une interaction intime entre l'instauration graduelle du salariat, la dérobade devant les contrôles traditionnels et le désir d'être libre. Dans ce contexte, l'amour romantique devient en quelque sorte la pierre de touche de la prétention à l'autonomie individuelle vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Venant compléter ces propos, Lalonde et Montour (1983) affirment que *"le prototype [de l'amour moderne] est la liberté absolue des partenaires et de leurs désirs réciproques au-delà de toute autre considération ou de toute norme"* (Lalonde et Montour, 1983, p. 93). Sans suggérer que l'amour moderne soit la conséquence directe de l'émergence de l'État moderne ou du triomphe du marché, les auteurs affirment par ailleurs que l'individualisme et la soi-disant liberté d'action exigés par le marché capitaliste et la relation contractuelle sont toutefois intimement liés à l'amour moderne, tous les individus étant présumés libres et égaux sur le plan juridique dans la société

bourgeoise. Naturellement, nous pensons que cette équivalence formelle des individus fait abstraction des inégalités ou des clivages réels et fondamentaux de classe, de sexe, d'âge et d'ethnie. C'est donc dire qu'il faut entendre cette *liberté* au sens d'un affaiblissement des normes matrimoniales, et non comme un affranchissement de toute détermination sociale, la spécificité des déterminations "modernes" ne résidant plus fondamentalement dans leur caractère normatif traditionnel.

*"État moderne, droit universaliste, marché capitaliste et amour moderne sont solidaires, parties prenantes, d'une mutation de société qui substitue à la régulation mythico-religieuse et coutumière une régulation institutionnelle qui exige en son principe l'apparition de l'individu comme catégorie culturelle (le sujet de la philosophie et de la morale modernes), politique (le citoyen doté de droits naturels) et économique (l'homo œconomicus), posé en altérité face à la norme éthique, à la loi universaliste et aux forces impersonnelles du marché. (...) Le désir amoureux moderne ne peut surgir que dans cette équivalence postulée entre les individus. Et il ne peut apparaître que chez un individu nu qui n'a d'autre norme pour son désir que son propre moi, ses préférences personnelles, sa personnalité singulière et non plus les normes traditionnelles"* (Lalonde et Montour, 1983, p. 94).

Selon Gadlin (1977, p. 46), les formes contemporaines de l'intimité interpersonnelle auraient émergé corrélativement avec cet individu bourgeois "autoréflexif" dont la vie balance entre les mondes séparés du travail et du foyer, car le développement urbain et industriel demande des individus forts et autonomes, et des couples autosuffisants ayant la maîtrise d'eux-mêmes. Gadlin rapporte qu'à partir du début du XX<sup>e</sup> siècle aux États-Unis, on conçoit de plus en plus l'accomplissement personnel comme l'un des buts des relations intimes. Plusieurs facteurs comme la réduction de la taille des familles et l'éducation des femmes à cette époque auraient d'ailleurs contribué à introduire une plus grande prise de conscience - de soi - chez ces dernières, à tel point que la transformation de la "personnalité féminine" devient un objectif tant personnel que collectif pour les femmes de la décennie 1910-1920. L'identité personnelle et la vie privée se présentent donc comme des questions publiques et les femmes, tout particulièrement, dans ce contexte, revendiquent une réalisation personnelle dans leur vie et à l'intérieur des relations intimes.

Bien que les formes dans lesquelles ces relations ont été vécues aient connu divers développements au cours du XX<sup>e</sup> siècle (oscillant, selon les époques, entre des tendances conservatrices et d'autres plus progressistes), il semble que la séparation des sphères publique et privée, entraînée en grande partie par le développement du capitalisme industriel, ait largement contribué à instituer certaines dispositions typiques des relations amoureuses contemporaines, notamment une grande dépendance économique des femmes vis-à-vis de leurs maris. L'apparition et la valorisation des rôles, modèles et normes qui se rattachent à l'intimité familiale, telle qu'elle s'est progressivement dessinée dès les débuts du capitalisme, constituerait donc, selon Dayan-Herzbrun (1982), la forme particulière sous laquelle le sentiment amoureux est produit dans l'Occident contemporain, y marquant la place des hommes et des femmes, et positionnant ces dernières dans une situation de dépendance généralisée face à leurs époux. Cette observation vient renforcer les propos de Shorter en ce qui concerne le caractère relatif de la destruction des rôles de sexe comme condition préalable au développement de l'amour moderne, ainsi que les restrictions énoncées par Lalonde et Montour au sujet des notions de liberté et d'égalité. Nous y reviendrons.

Plusieurs indices donnent à penser qu'une restructuration importante est présentement (depuis les trente dernières années environ) à l'oeuvre dans les sociétés occidentales, principalement nord-américaine et d'Europe de l'Ouest, quant à l'aménagement et à la façon de vivre et de concevoir les rapports amoureux. Il y a tout lieu de croire, en effet, que nous assistons actuellement à des changements significatifs en ce qui concerne l'élaboration d'une forme de relations amoureuses, fondées sur une conception de l'amour qui dérive du modèle romantique et en conserve certains éléments, mais qui en même temps s'en distingue sur plusieurs points. C'est cette "hypothèse" du glissement récent d'une forme de relations amoureuses à une autre, comportant la combinaison inédite de caractéristiques de modèles amoureux anciens et de nouveaux en train de se constituer, des tensions et de la confusion résultant de ces amalgames, mais aussi des possibilités novatrices, que nous tenterons de vérifier par le biais de l'analyse du discours des femmes sur l'amour.

Parmi les indices des transformations survenues dans le domaine de la vie amoureuse, citons, avec Lalonde et Montour (1983): la dissociation entre l'activité sexuelle et la reproduction (dont l'ampleur est inégalée); les unions et ruptures successives au sein des couples (qui amènent une modification profonde du vécu amoureux); un changement d'attitude à l'endroit de l'homosexualité; l'élargissement du cadre reconnu et accepté pour concevoir des enfants. De ces mutations contemporaines, la tendance actuelle à la multiplication des "histoires d'amour" au cours de l'existence est sans doute l'une de celles qui retient le plus l'attention, tant des "experts" des relations interpersonnelles, que du public en général. Selon les deux auteurs, le bouleversement majeur des attitudes amoureuses en cours actuellement attribue de nouvelles libertés au couple en permettant l'exploration de façons de vivre les rapports intimes encore impensables hier, en même temps que cette situation engendre de l'incertitude. Ces changements viendraient ainsi élargir les frontières du socialement permis et accepté en matière de relations intimes.

Ces transformations touchant les comportements amoureux expriment, de l'avis de Lalonde et Montour, une valorisation du sentiment et du désir amoureux, malgré que ceux-ci apparaissent désormais évanescents, éphémères. Par ailleurs, le manque de repères stables susceptibles de guider les orientations à donner à sa vie représente sans aucun doute une source d'inquiétude, de tension et de confusion pour les individus qui n'ont d'autre choix que de composer avec cette absence de balises communes pour vivre leurs amours. Les auteurs soulignent encore que face à l'élargissement des choix possibles en matière de relations amoureuses, les interrogations sur la "qualité du lien amoureux" s'imposent aujourd'hui avec une acuité grandissante. *"Surgissent dès lors les incessantes remises en question pour délimiter les frontières du désirable, de l'acceptable, du condamnable"* (Lalonde et Montour, 1983, p. 99).

*... "Cependant, malgré l'affaiblissement des repères largement partagés jusqu'à tout récemment, ceux-ci n'en continuent pas moins d'exercer une certaine attraction puisqu'ils constituaient jusqu'ici la référence incontestée à partir de laquelle tout un chacun orientait sa conduite et maintenait en conséquence l'efficacité du modèle normatif. (...) La phase transitoire que nous franchissons actuellement se manifeste, entre autres, par cette absence de codes*

*normatifs suffisamment élaborés et acceptés à partir desquels établir ses propres orientations. Une des conséquences imputables à cette situation trouble est de se retrouver épisodiquement tiraillé entre des aspirations novatrices et la présence de modèles anciens*" (Lalonde et Montour, 1983, p. 100).

Shorter, quant à lui, constate que l'évolution de la famille d'aujourd'hui se poursuit dans des directions sans précédent historique, notamment par rapport à ce qu'il qualifie d'instabilité nouvelle dans la vie du couple, aspect qu'il assimile à l'un des signes avant-coureur de l'avènement de la "famille postmoderne". Dans ce contexte, *"ce n'est [...] pas l'institution légale du mariage qui touche à sa fin, mais simplement l'idée que le mariage est «pour la vie.» (...) Les gens en sont venus à trouver normal de n'être pas assurés de passer la totalité de leur vie ensemble"* (Shorter, 1977, pp. 336-337). Tout comme le primat de l'affection dans le choix d'un partenaire et le rejet par le couple de toute pression sociale ou familiale constituaient les deux composantes de la révolution romantique du XVIII<sup>e</sup> siècle décrite par Shorter, celui-ci mentionne en effet le passage de la monogamie "pour la vie" à la monogamie sérielle comme l'un des principaux changements survenus au cours du XX<sup>e</sup> siècle. À son avis, il ne faut toutefois pas se méprendre sur la nature de ce changement et sur les limites de sa portée, car:

*"Ce glissement vers une série de relations intimes ne doit pas être confondu avec l'établissement d'une distinction et d'une séparation entre la sexualité et l'amour (...) Les gens continuent d'avoir des sentiments passionnés pour leur partenaire sexuel - c'est le grand amour à chaque fois. Il est simplement devenu parfaitement acceptable que, au cours des quelques années que dure normalement le célibat, plusieurs "grandes amours" se présentent les unes après les autres"* (Shorter, 1977, p. 204).

L'auteur identifie donc "l'instabilité inhérente au couple lui-même" comme étant l'une des principales composantes de la restructuration familiale actuelle. Le divorce est considéré comme un signe de cette instabilité du couple moderne, et l'amour romanesque, "prenant sa source dans l'inconscient", est présenté sous ses aspects imprévisible et transitoire. En ce sens, *"si l'amour est l'unique ciment du couple, la famille risque de se dissoudre en même temps que lui"* (Shorter, 1977, p. 15). L'hypothèse de Shorter en ce qui concerne la crise de la famille "postmoderne" est résumée dans l'extrait suivant:

*"La socialisation et le contrôle des jeunes passent maintenant par d'autres canaux. Il n'y a plus de continuité entre les générations. Aucune institution extérieure ne fait intrusion dans la vie intime du couple, et hommes et femmes se rencontrent et se séparent comme des wagons de marchandises dans une gare de triage" (Shorter, 1977, p. 16).*

Deux aspects de l'évolution de la vie du couple, toujours selon Shorter, auraient contribué à accroître son instabilité à partir des années 1960: 1) l'intensification de la vie érotique du couple, et 2) l'acquisition croissante d'une indépendance économique par les femmes. En ce qui concerne le premier aspect, l'auteur souligne que l'attachement sexuel étant instable, les couples qui reposent uniquement sur lui se séparent donc très facilement. Par rapport à l'importance de l'emploi dans les relations de pouvoir à l'intérieur de la famille, il affirme qu' *"au même moment où l'insatisfaction sexuelle donnait à des millions de femmes de plus en plus conscientes de leur droit à l'épanouissement personnel des raisons de quitter leur époux, des emplois bien rémunérés [!] leur en donnaient la possibilité matérielle"* (Shorter, 1977, p. 338). Bien qu'il confesse une relative ignorance quant à savoir quelle "force" est à l'oeuvre aujourd'hui (après le passage de la famille traditionnelle à la famille nucléaire vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle), Shorter croit que la famille nucléaire, dont la structure a commencé à changer profondément depuis 1960,

*"sera remplacée par le couple à la dérive, une dyade conjugale sujette à des fissions et fusions spectaculaires et privée de tout satellite - enfants, amis ou voisins... En dehors des tout jeunes enfants, il ne restera plus que les parents du couple, vaguement en retrait, souriant amicalement à l'arrière-plan"* (Shorter, 1977, p. 339).

Nous pensons, bien que l'intuition exprimée dans l'extrait cité ci-dessus nous paraisse, malgré un ton extrêmement dramatique, fondée sur des indices que l'on peut déjà observer dans certains milieux, que l'interprétation de Shorter quant aux deux facteurs qui auraient accru l'instabilité des couples depuis une trentaine d'années peut être discutée. En ce qui concerne le premier aspect, l'intensification de la vie érotique du couple, on peut émettre l'hypothèse que si les couples des années 1970 ont soi-disant reposé principalement sur l'attachement sexuel, cet aspect n'apparaît plus au premier plan dans la vie des couples des années 1990, et qu'il est en train d'être

remplacé par l'intérêt grandissant des individus pour leur croissance personnelle (le rapport à l'autre étant conçu comme favorisant cette croissance). Au sujet du deuxième aspect, l'indépendance économique des femmes, ce n'est peut-être pas tant l'insatisfaction sexuelle de ces dernières qui les a poussées à quitter leurs maris, pensons-nous, mais plutôt la situation d'injustice dans laquelle les place l'institution du mariage, et les rôles stricts qu'elle implique - et cela malgré qu'ils aient été atténués dès l'apparition du couple moderne selon Shorter -, ce que les théoriciennes féministes ont mis en évidence, comme nous le verrons plus loin dans ce chapitre.

### *1.3 Transformation des modèles amoureux féminins*

La sphère amoureuse a largement été associée aux femmes dans la culture occidentale depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle (responsabilité de la bonne marche du couple, dispositions particulières pour l'amour, etc.). L'existence même des femmes (notamment leur travail) a d'ailleurs longtemps été définie, par l'Église entre autres institutions régulatrices, en fonction de l'amour qu'elles devaient vouer à leur mari et à leurs enfants. Cette idée d'une compétence particulière des femmes pour l'amour - naturelle ou sociale - est également l'un des présupposés à partir desquels de nombreux travaux scientifiques sur l'amour (même un certain courant féministe, comme nous le verrons) ont été élaborés. Ainsi, selon Nelli (1952), la femme serait *«déterminée par la nature et par une sorte de «division du travail», à incarner, avant les hommes, l'amour et la morale de la grâce»* (Nelli, cité par Fournier, 1990, p. 68). Attardons-nous un instant aux développements qu'a connus ce modèle amoureux féminin romantique au cours du siècle dernier, avant d'en saisir les récentes inflexions.

Cancian (1987) attribue la séparation entre les conceptions de l'amour (féminin) et du développement de soi (masculin) aux transformations survenues dans le mode de production au XIX<sup>e</sup> siècle. L'auteure avance que le passage de l'économie domestique à l'économie capitaliste, en retirant la production marchande du foyer, aurait modifié la vie de famille et en même temps la conception de l'amour et du genre ("gender"), créant ainsi les idéaux de l'amour féminin et du développement de soi masculin. Ces idéaux se

seraient donc formés à partir de la nouvelle division du travail, du changement dans les relations de dépendance entre les femmes et les hommes et de l'idéologie des sphères séparées qui a accompagné ces transformations. Ainsi, avec la séparation entre la maison et le travail, et la polarisation des rôles de sexe, l'amour serait devenu une disposition féminine. Malgré que les femmes aient continué de confectionner des vêtements, préparer la nourriture et s'occuper des membres de la famille, le centre de leur vie fut désormais défini en fonction de l'amour de leurs enfants et mari.

Bien que la réalité de la vie familiale au XIX<sup>e</sup> siècle ait certainement été plus diversifiée que ne le porte à croire cette idéologie des sphères séparées, celle-ci aurait néanmoins renforcé la nouvelle division du travail et dessiné un monde de "self-made-men" indépendants et de femmes amoureuses et dépendantes. Le fait d'établir une équation entre les activités des femmes et l'amour, et les activités des hommes et le travail a en tout cas produit une vision distordue des activités des unes et des autres. Selon cette équation, l'attachement et la dépendance des hommes se sont trouvés voilés, et le travail productif des femmes s'est fait appeler de l'amour. Les femmes sont également devenues très dépendantes économiquement de leur mari à cette époque où il était d'ailleurs mal vu pour une épouse de travailler contre une rémunération. Selon ce point de vue, les transformations du XIX<sup>e</sup> siècle auraient donc principalement créé de l'inégalité et un éloignement entre les sexes (contrairement à ce qu'affirme Shorter), ainsi qu'une division entre les conceptions de l'amour féminin et du développement de soi masculin<sup>4</sup>.

Plusieurs auteurs, nous le verrons, s'accordent à dire que les sociétés occidentales connaissent actuellement de profonds bouleversements, à tout le moins des modifications importantes en ce qui concerne les rapports qu'entretiennent les individus entre eux et avec l'ensemble de la société. Le constat s'applique notamment aux modèles féminin et masculin traditionnels, et les changements à cet égard ont fait l'objet de débats concernant les rapports entre les sexes, plus précisément la façon dont les hommes et les

---

<sup>4</sup> Cette interprétation de Francesca M. Cancian (1987) a le mérite de faire la distinction entre les conditions matérielles de l'attribution du domaine amoureux aux femmes, et l'idéologie des sphères et des personnalités séparées.



femmes se définissent eux-mêmes et conçoivent leurs relations aux autres (entre autres: Safilios-Rothschild, 1977; Dayan-Herzbrun, 1982; Badinter, 1986; De Singly, 1987; Cancian, 1987). Qu'elles soient interprétées dans le sens d'un désordre moral, ou dans celui de nouvelles possibilités d'émancipation pour les êtres humains, ces transformations témoignent de toute façon de l'érosion des repères qui permettaient jadis la constitution d'identités masculines et féminines distinctes et bien définies, ainsi que d'un modèle d'interaction entre hommes et femmes où les comportements de chacun-e s'ordonnaient selon des rôles strictement déterminés.

Depuis la deuxième vague du féminisme contemporain des années 1970, ces changements se sont manifestés notamment à partir de l'investissement de la sphère publique par plusieurs femmes, impliquant souvent l'adoption du modèle masculin dominant dans cette sphère, et plus récemment, dans le sens inverse, à partir de l'investissement du champ privé par certains hommes (qui accomplissent des travaux domestiques, prennent soin des enfants, échangent sur leur "vécu" intime avec d'autres hommes, etc.)<sup>5</sup>. Notons toutefois que si les modèles et les rôles changent, cela ne signifie pas pour autant que les individus entretiennent des doutes quant au fait qu'ils soient - toujours - constitués en tant qu'hommes et en tant que femmes. Simplement, le spectre des comportements et attitudes autorisés pour chacun des genres s'est diversifié et élargi, empruntant parfois certains éléments identifiés à l'autre "sous-culture" il n'y a pas si longtemps. Par ailleurs, ces récents changements sont souvent mis en lien avec le culte du Moi et les exigences d'accomplissement personnel, tels que définis, combinés et consacrés par la nouvelle éthique thérapeutique qui s'est imposée au cours des dernières décennies (différant de définitions plus anciennes de la féminité et de la masculinité, qui étaient aussi légitimées par l'accomplissement

---

<sup>5</sup> On retrouve la trace de ces transformations dans quelques essais de théorisation des rapports de sexe par des hommes. Voir à ce sujet la thèse de doctorat en sociologie de Marc Préjean (1989), *La construction sociale du corps et des sentiments dans les relations de pouvoir entre les sexes*. L'auteur y exprime sa position sur les rapports de sexe en termes de "coûts-bénéfices". Il relie le désir de s'émanciper du modèle masculin dominant et de l'ordre social et politique des sexes au fait que les "compensations" dont bénéficient les hommes à cause de leur position sociale dominante par rapport aux femmes, impliquent des "coûts" psychiques, corporels et émotifs supérieurs aux "bénéfices" qu'ils en retirent.

personnel, mais qui avaient comme base la "nature" de l'homme et de la femme, celle-ci prenant sens dans un ordre divin ou naturel, mais de toute façon transcendant le seul "Moi"<sup>6</sup>; ils auraient également des conséquences sur les comportements amoureux des gens.

En effet, selon Badinter (1986), on serait passé au cours des dernières décennies de l'idéal de l'amour-passion à la recherche de l'amour-tendresse. La logique des contraires qui prévalait dans l'ancien mode de relation amoureuse s'appuyant sur l'idée de complémentarité (existentielle, psychologique, etc.) de l'homme et de la femme aurait ainsi fait place à un modèle plus androgyne et l'accent serait mis désormais sur la qualité et l'intensité du lien amoureux, plutôt que sur sa durée et sur la spécialisation du travail entre les sexes. De plus, l'auteure souligne qu'une valeur absolue est attribuée au Moi alors qu'une valeur relative est conférée à l'Autre dans les nouveaux rapports amoureux, tendance également observée par d'autres analystes de la culture contemporaine, nous y reviendrons.

L'étude de Safilios-Rothschild, *Love, Sex and Sex Roles* (1977), tente de rendre compte des changements vécus dans la société américaine par les hommes et les femmes quant à la façon dont les uns et les autres rendent compte de leur perception d'eux-mêmes et conçoivent leurs relations avec autrui. La thèse centrale de cet ouvrage revient à montrer que lorsque les hommes et les femmes évoluent dans une situation où ils sont non égaux et que les femmes occupent une position sociale clairement inférieure, celles-ci deviennent nécessairement non égales sur le plan psychologique, ce qui entraîne comme effet que les hommes et les femmes sont incapables de se comprendre l'un l'autre et de se référer l'un à l'autre en tant qu'êtres humains. Dans ce contexte d'inégalité, ils tendent plutôt à s'utiliser mutuellement comme des objets dont le pouvoir d'échange est cristallisé dans la sexualité pour les femmes et dans l'engagement et la sécurité pour les hommes.

---

<sup>6</sup> Cela dit, il ne s'agit pas de prétendre que les individus dans leur conduite ne sont pas aussi sensibles en réalité à d'autres motivations (comme l'attrait de l'argent et du pouvoir par exemple) que celle de l'accomplissement de leur Moi profond, même si c'est l'impression que peuvent produire les exhortations omniprésentes des "psy" de tout acabit en ce sens, et le fait que ce discours semble assimilé par un grand nombre de gens.

Les changements survenus au cours des dernières décennies dans le sens de l'accroissement de l'égalité sociale et économique entre hommes et femmes en Amérique du Nord et en Europe occidentale offrent, selon cette auteure, la possibilité d'une dépolitisation de la sexualité et de l'amour, ainsi qu'ils permettent de spéculer sur la probable évolution de plusieurs types de relations intimes dans l'avenir. La création de réseaux d'amis nombreux, pouvant éventuellement remplir une fonction de support, est présentée comme une alternative souhaitable à l'enfermement dans une relation amoureuse ou un mariage. Safilios-Rothschild entrevoit, dans une projection utopique du futur, un monde où les hommes et les femmes pourraient expérimenter plusieurs formes de relations intimes (à la fois ou successivement), chacune répondant à un ou plusieurs de leurs besoins. Ce mouvement d'extension et de diffusion de l'amour à plusieurs types différents de relations pourrait aider à diminuer l'anxiété que ressentent les gens par rapport à la possibilité d'être aimés, aussi bien que par rapport à leurs peurs du rejet et de la solitude.

*"A man and a woman may, for example, live together because they find that they are ideal roommates, but both may have other sexual partners and yet other close friends. Love feelings of different types and intensities may exist between this woman and man, as well as between each of them and their different intimate partners. In this way, love between women and men will be able to include a much broader spectrum of feelings, expressions and behaviors beyond sexuality"* (Safilios-Rothschild, 1977, p. 137).

Dans la même veine, Cancian (1987) relie les transformations en cours dans les relations de couple des Américains au passage d'une polarisation extrême des rôles sexuels à une plus grande flexibilité des comportements des hommes et des femmes, sous-tendue par un désir commun d'accomplissement de soi. Dans son ouvrage *Love in America: gender and self development*, Cancian s'intéresse aux relations intimes des Américains dans une perspective optimiste à propos de ce qu'elle identifie comme le récent changement culturel américain par rapport au développement de soi ("self-development").

Entre l'image de la famille traditionnelle, fondée sur une liberté individuelle restreinte, en particulier pour les femmes, et le modèle contemporain d'engagements limités entre individus indépendants, Cancian dégage de la culture populaire une troisième voie possible, c'est-à-dire une

nouvelle image du couple qui combinerait amour durable et croissance personnelle, ces deux aspirations se réalisant à travers l'interdépendance de deux personnes, plutôt qu'à travers une extrême indépendance ou la dépendance à sens unique d'une femme vis-à-vis d'un homme, encouragée par le mariage traditionnel. Dans ce nouvel idéal amoureux, plus "androgyné", amour et accomplissement de soi ne s'opposent pas, ils se renforcent mutuellement, en partie parce que les rôles de sexe ne s'y trouvent plus polarisés. Cette combinaison de croissance personnelle et d'engagement amoureux durable met en valeur le support mutuel des partenaires, la responsabilité partagée de la relation, la possibilité pour chacun d'explorer et d'exprimer une plus grande variété des aspects de sa personnalité dans un cadre relationnel de confiance et de stabilité.

Le conflit apparent entre amour et réalisation de soi serait lié, selon cette perspective, à la polarisation des rôles de genre qui définissent les hommes et les femmes dans les termes de qualités opposées, mutuellement exclusives. Cancian constate à cet effet qu'une image féminine de l'amour continue d'exercer une influence à tous les niveaux culturels, tant dans la culture populaire que dans les études académiques. Cette définition dominante de l'amour dans notre culture identifie l'amour aux femmes dans le sens où il est attendu qu'elles soient responsables des relations intimes, en fonction de qualités qui leur sont attribuées (en vertu de critères naturels ou sociaux), comme la tendresse ou la facilité d'expression des émotions. Cette vision de l'amour est biaisée, note l'auteure, car elle ignore les aspects plus pratiques de l'amour comme apporter de l'aide ou partager certaines activités, aspects qu'elle associe à la définition sociale de la masculinité et de la force: *"Identifying love with expressing feelings is biased towards the way women prefer to behave in a love relationship. Women are more skilled and more interested than men in talking about feelings, while men are more interested in giving practical help (...)"* (Cancian, 1987, p. 5).

Malgré les effets jugés moins accablants pour les individus dans le modèle amoureux androgyné, Cancian souligne néanmoins les lacunes de ce modèle: il accorde une importance démesurée à l'expression des émotions, ignore les aspects matériels de l'interdépendance et l'accent mis sur les émotions et le soi peuvent entraîner les gens à désinvestir la sphère publique.

Mais, pense-t-elle, ce passage des rôles de sexe à l'importance du soi serait appelé à se poursuivre dans l'avenir; l'amour androgyne prendrait une importance grandissante - au moins dans le désir des Américains - et ce, malgré la persistance de certaines conditions d'existence des rôles traditionnels de sexe dans la société américaine actuelle (notamment en ce qui concerne la division sexuelle des activités: prise en charge par les femmes des travaux domestiques et du soin des enfants; infériorité salariale des femmes; dépendance émotionnelle des femmes à l'égard des hommes; prises de décisions par les hommes; primauté de la carrière masculine).

L'évolution des formes contemporaines de relations amoureuses s'est donc poursuivie progressivement dans le sens de la dissolution des anciens liens avec la communauté traditionnelle et des repères qui, jusqu'à tout récemment, guidaient les gens quant aux comportements à adopter dans les relations intimes, au sens à donner à ces relations et à sa vie en général. L'évolution récente des modèles amoureux masculins et féminins est également marquée par un aplanissement des stéréotypes et rôles sexuels, favorisant le déploiement chez les femmes et chez les hommes d'un désir commun d'accomplissement de soi, et coïncidant avec l'absence d'une conception de l'amour comme étant éternel. L'alternative de l'union libre dans le cadre de la "monogamie sérielle" autoriserait en outre une plus grande mobilité des sentiments. Cette tendance à la déconstruction des structures et des codes de conduite rigides est sans doute révélatrice des transformations qui se produisent depuis quelques décennies dans nos sociétés et qui touchent le fonctionnement de nombreux aspects de la vie sociale, notamment les rapports que les individus entretiennent entre eux et le regard qu'ils portent sur eux-mêmes. Avant d'explorer plus à fond la signification de ces transformations dans la section 3 de ce chapitre, nous présenterons d'abord les principales conceptions de l'amour (et des relations amoureuses) mises de l'avant par les sciences humaines, en accordant une attention spéciale aux perspectives féministes, vu la nature de notre objet d'étude.

#### 1.4 Conceptions de l'amour du point de vue des sciences humaines

Un survol des ouvrages scientifiques sur l'amour permet de constater que cette question a été abondamment traitée par diverses disciplines: psychologie, psychanalyse, sexologie, biologie, philosophie, théologie, histoire, et plus tardivement, par la sociologie. Cette dernière s'est souvent intéressée au thème amoureux par le biais de la famille ou de la sexualité, ou encore comme à l'un des aspects particuliers (les rapports intimes entre hommes et femmes) d'analyses sociales plus globales.

Kruithof (1979), l'un des quelques sociologues à s'être penché sur le phénomène amoureux d'un point de vue théorique, affirme que les analyses sur l'amour sont le plus couramment présentées sous les catégories conceptuelles de la psychologie, de la sociologie et de l'anthropologie culturelle. Bien qu'il soit souvent difficile de marquer les limites de ces catégories, nous avons vu au début de ce chapitre que les études anthropologiques mettent en relief le caractère relatif des rapports amoureux, et la restriction de l'amour romantique aux sociétés occidentales, supportant, depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, l'institution du mariage (Simmel, 1908; Gluckman, 1955; Goode, 1973). On observe par ailleurs que les conceptions psychologiques (de loin les plus répandues) mettent l'accent sur l'aspect émotionnel de l'amour, éprouvé par un être avant tout psychique. Dans cette perspective, *l'état amoureux* est considéré: comme l'effet, socialement intégrateur, de la sublimation de la sexualité (Freud, 1921); comme un facteur de réalisation de l'être humain dans son environnement social (Fromm, 1949); ou encore comme l'expérience de la satisfaction de besoins (Winch, 1963).

Boivin (1996), qui a étudié les formes dites post-modernes de l'amour conjugal, affirme que le discours contemporain sur ce thème prend un tournant important avec la révolution sexuelle, période au cours de laquelle les sociétés occidentales ont connu de profonds bouleversements au plan des relations affectives et sexuelles vécues par les individus. Perçue ainsi, *la révolution sexuelle représente le désenchantement de la figure romantique de l'amour, notamment par la mise en place d'un corps de représentations qui substitueront la science à la morale dans le champ de l'affectivité* (Boivin, 1996, p. 111). L'auteure identifie le discours issu de la révolution sexuelle

comme "le premier pas vers la rationalisation du désir", suivi par la suite, dans les décennies 1970 et 1980, par le discours de la psychologie populaire.

Boivin rapporte que le discours scientifique psychologique sur les rapports amoureux réunit des tendances théoriques et cliniques diverses (behaviorisme, cognitivisme, approche émotivo-rationnelle, neurolinguistique, humanisme, psychanalyse). Ce discours contemporain sur l'amour met en scène les notions clés du besoin (amoureux), de l'apprentissage (de l'"art d'aimer") et de la Raison. L'objet de ce discours est la satisfaction des besoins affectifs, et son idéal amoureux une relation psychologiquement "saine". Les auteurs qui se rattachent au courant "psy" ont souvent une préoccupation clinique plutôt que théorique, affirme Boivin, ce qui expliquerait que la plupart d'entre eux ne précisent pas leur position théorique au sujet des dits besoins, prenant pour acquis le besoin d'amour comme besoin humain fondamental, ainsi que la relation de couple comme l'une des façons d'y répondre.

Dans cette perspective, la "mécanique amoureuse" consiste en l'acquisition des "habiletés amoureuses", lesquelles font appel à divers "moyens": choix rationnel, identité, responsabilité, intimité, satisfaction sexuelle. La communication apparaît ici comme l'outil privilégié pour le développement de l'intimité (synonyme d'engagement profond). La relation de couple, contrairement au sentiment amoureux, ne devrait pas, suivant cet idéal psychologique, relever de l'irrationnel. *"À la passion, la déraison, se sont substituées les "relations" à propos desquelles on se demande moins si elles sont «amoureuses» que si elles sont «satisfaisantes»"* (Boivin, 1996, p. 194).

Cette figure de l'amour conjugal véhicule une conception du couple comme "marché", au sens où dans l'échange amoureux, *"l'individu «investit» au plan affectif et doit tirer le maximum de profit de cet investissement"* (Boivin, 1996, p.203). Les amoureux deviennent ainsi des "partenaires" engagés dans une relation "d'équipe" où chacun-e est considéré-e co-responsable de "l'entreprise conjugale". Les caractères de la relation amoureuse "saine" mettent en lumière l'idéal moral contemporain de l'authenticité, constitué par l'idée d'accomplissement de soi. Par ailleurs, la dépendance affective devient le problème au coeur des difficultés amoureuses mises en scène et auscultées par la littérature "psy". Celle-ci est associée pour les femmes aux problèmes

d'estime de soi et à une attitude de victime, alors qu'elle se manifesterait plutôt chez les hommes par une attitude de fuite devant l'intimité, symptôme de leur peur de la dépendance.

Boivin identifie aussi une représentation biologique de l'amour, qui a comme objet les échanges biochimiques et vise essentiellement l'équilibre (énergétique, bio-affectif) des conjoints. La conception de l'idéal amoureux prônée par cette autre figure contemporaine de l'amour repose, elle aussi, sur l'opposition sain/malsain, et l'équilibre recherché doit passer par l'expression des émotions et la réciprocité. La relation est ce qui doit être maintenu en équilibre ici, une *"relation qu'il faut entretenir, nourrir, cultiver, faire durer, bref, relation, dont la qualité des attributs dépend d'abord de la volonté individuelle des partenaires"* (Boivin, 1996, p. 229).

Diverses conceptions sociologiques de l'amour, c'est-à-dire qui abordent celui-ci comme un phénomène social renvoyant à une relation entre des acteurs sociaux, ont cherché à comprendre comment l'amour s'inscrit dans la société suivant différentes perspectives. Parmi ces tendances on compte les approches comparatives, qui apparentent le rapport amoureux à d'autres formes de rapports sociaux, tels les mouvements sociaux (Alberoni, 1980) et le rapport guerrier (Huston et Kinser, 1984), les analyses élaborées autour des rapports d'échange (Blau, 1964), et l'ensemble des théories mettant l'accent sur la construction sociale de l'amour, notamment par l'activité symbolique (Burgess, 1949; Plummer, 1982; Gagnon et Simon, 1973)<sup>7</sup>. Notons que le courant féministe, auquel nous consacrons plusieurs pages dans la sous-section suivante de ce chapitre, et la théorie de l'échange social mettent tous les deux l'accent sur la notion de pouvoir dans l'analyse sociologique du couple, plus exactement sur les déterminants politico-économiques de l'"échange" ou de l'"interaction" conjugale (rapports de pouvoir entre les sexes pour le féminisme, et classe sociale pour la théorie de l'échange), ainsi que le souligne Boivin citée plus haut.

---

<sup>7</sup> Ces tendances sont identifiées par Roch Hurtubise (1989) dans sa thèse *L'amour, le soi et la société. Sociologie de la connaissance amoureuse dans les correspondances québécoises (1860-1988)*.



Mentionnons encore que d'autres interprétations sociologiques sont formulées par des auteurs ayant traité de l'amour - romantique - dans les sociétés occidentales du point de vue de son articulation à des dimensions macrosociales, soit en fonction d'une théorie de la production et de la reproduction des groupes sociaux (De Singly, 1987), soit en fonction d'une théorie du passage des sociétés traditionnelles aux sociétés industrielles, comme nous l'avons évoqué précédemment (Parsons, 1954; Biegel, 1951; Lantz, 1982; Luhmann, 1987).

La question de la symétrie (ou de la non symétrie) des rapports entre hommes et femmes apparaît centrale pour qui s'intéresse à la thématique des rapports amoureux; elle renvoie aux diverses positions des auteurs au sujet de la contrainte sociale et de la liberté des individus, eu égard aux rôles de sexe. Parmi les théoriciens classiques des sciences sociales, Durkheim, pour qui les individus ont besoin de contraintes extérieures qui définissent leurs buts et limitent leurs désirs, de cadres de vie stables qui leur assurent sécurité, observe par ailleurs dans son étude sur le suicide (1897) que les hommes bénéficient plus nettement que les femmes de l'institution du mariage, que celui-ci a pour effet de protéger les hommes du suicide tandis qu'il y expose les femmes, suggérant ainsi que la situation des hommes et des femmes n'est peut-être pas symétrique.

Par la suite, Parsons (1951) a présenté la polarisation des rôles de sexe à l'intérieur de la famille comme étant bénéfique et nécessaire à son fonctionnement; l'homme y remplit une fonction instrumentale et la femme une fonction émotionnelle. Cette séparation entre l'univers familial féminin, lieu privilégié d'expression des émotions, et le lieu de travail masculin où prévalent la rationalité, la performance et des critères impersonnels, est perçue, selon ce point de vue, comme un arrangement social répondant aux besoins des individus et de la société moderne industrielle. La division du travail entre la famille et l'économie est nécessairement liée à des rôles de sexe polarisés, ces rôles étant envisagés par ailleurs comme symétriques et complémentaires.

Cette thèse de la symétrie des rôles de sexe basée sur la notion de complémentarité, représentée par l'idéal parsonien de l'époux instrumental et de l'épouse expressive, s'est vue complètement renversée dans les analyses

féministes des années 1970, suivant les divers points de vue que nous examinons ci-dessous. Certaines de ces analyses concluent à l'impossibilité pour les femmes d'établir de véritables liens sentimentaux avec les hommes dans le contexte sociopolitique de domination qui caractérise les rapports de sexe contemporains. Selon cette perspective, l'amour apparaît motivé par des enjeux extérieurs à lui-même, voire comme un palliatif fantasmatique à l'absence de possibilités de réalisation personnelle et sociale pour les femmes.

### *1.5 Conceptions de l'amour véhiculées par les théories féministes*

Les théoriciennes féministes contemporaines qui, suivant différentes perspectives, ont abordé la question de l'amour ont apporté une contribution originale à l'étude de ce phénomène en mettant surtout l'accent, comme nous venons de le mentionner, sur les conditions sociales inégalitaires des rapports hommes-femmes, et sur l'impact de ces conditions dans l'établissement des relations amoureuses, notamment l'existence d'une situation de dépendance (économique, affective, sexuelle, psychologique) des femmes à l'égard des hommes. Dans ces analyses, l'amour hétérosexuel est conçu la plupart du temps comme étant motivé par des enjeux extérieurs à lui-même (économiques, affectifs, sexuels, psychologiques). L'amour est ainsi perçu comme la matrice idéologique à partir de laquelle plusieurs aspects de l'existence des femmes sont engendrés et reproduits, notamment l'activité sexuelle et le travail domestique. C'est l'amour comme facteur d'asservissement des femmes au profit des hommes; l'amour corrompu par le contexte sociopolitique d'inégalité entre les sexes (de Beauvoir, 1949; Millet, 1971; Firestone, 1970; Atkinson, 1971).

Suivant ce point de vue, une sorte d'exploitation domestique des sentiments des femmes serait réalisée à travers différents moyens ou mécanismes de contrôle, comme par exemple le contrôle de leur corps, de leur espace, de leur temps, de leur mobilité (Vandelac, 1985). Certaines auteures abordent également le sujet de l'amour à travers les contraintes imposées aux femmes par le biais de la sexualité, plus particulièrement de l'institution hétérosexuelle (Rich, 1981; Rubin, 1975). Celles-ci conçoivent en

effet l'hétérosexualité comme une institution politique au service du pouvoir masculin, qui serait le produit d'un conditionnement social imposant aux femmes le mariage et l'amour hétérosexuel, en même temps qu'une sorte de caution de plusieurs formes de l'oppression des femmes (prostitution, inceste père-fille, femmes battues), la sympathie et l'amour étant considérés dans ce contexte comme des "tactiques" utilisées pour mieux asservir les femmes. De ce point de vue, la contrainte à l'hétérosexualité représente un "*moyen d'assurer un droit masculin de jouissances physique, économique, et affective sur les femmes*" (Rich, 1981, p. 31).

Enfin, une nouvelle tendance, se distinguant nettement des thèses féministes "classiques", tente de rendre compte des mutations qui se sont produites dans la vie sentimentale des hommes et des femmes au cours des dernières décennies en décrivant l'apparition d'un modèle androgyne dans le domaine de la vie amoureuse. C'est le point de vue exprimé notamment par Badinter (1986), citée précédemment, selon lequel le XX<sup>e</sup> siècle aurait mis un terme à l'idéologie patriarcale et à la "logique des contraires" qui lui était sous-jacente, et permis de réaliser les conditions de possibilité de l'égalité des sexes.

Mais, peu importe l'angle privilégié par les théories féministes pour envisager l'oppression des femmes, on aboutit généralement au constat d'un rapport problématique des femmes à leur identité ou à leur individualité par le biais de l'amour. Que le problème soit posé en termes d'altérité (de Beauvoir, 1949), d'appropriation (Guillaumin, 1978), de contrainte à l'hétérosexualité (Rich, 1981), par exemple, la connaissance que les femmes ont d'elles-mêmes est toujours, selon cette perspective, soit faussée, soit fantasmée, en tout cas indissociable de leur vie amoureuse, contrairement aux hommes dont la reconnaissance sociale dépasse, historiquement, le strict cadre de la vie privée - et du domaine amoureux -, leur statut professionnel ou leur simple position dans le monde du travail contribuant sans doute davantage à la constitution de leur identité, individuelle et collective.

Guillaumin (1978) aborde cette problématique de l'identité des femmes dans les termes du rapport social d'appropriation de la classe des femmes par la classe des hommes. C'est l'individualité corporelle et la force de travail des

femmes qui sont appropriées dans ce que l'auteure nomme le rapport de sexage, prenant diverses formes et s'effectuant par différents moyens. Dans cette optique, le fantasme de l'autonomie et de l'individualité entretenu par les femmes serait l'un des effets psychologiques de l'appropriation, inculqué par les hommes au moyen de la passion et de la tendresse afin de neutraliser le potentiel de révolte des femmes contre la relation d'appropriation. Tel est à la fois l'apport et la limite d'une telle conception puisqu'en situant l'amour au plan idéologique et en le considérant comme un moyen utilisé contre les intérêts des femmes, une sorte de ruse de la part des hommes pour maintenir les femmes dans une position d'infériorité, voire d'objet, on ne dit rien de la manière dont les choses se déroulent en dehors du rapport d'appropriation privée, à laquelle correspond la forme du mariage (et plus largement, peut-on déduire, l'hétérosexualité comme mode d'organisation des rapports amoureux) - dans les relations lesbiennes par exemples -, ni de ce qui se passe dans l'expérience amoureuse des femmes pour qu'elles demeurent, somme toute volontairement, dans un pareil rapport d'appropriation<sup>8</sup>.

À l'inverse de plusieurs analyses (notamment celle de Guillaumin), Dayan-Herzbrun (1982) n'entrevoit pas la dépendance émotionnelle des femmes à l'égard des hommes comme la simple conséquence de leur dépendance matérielle, mais comme une structure affective qui aurait acquis une certaine autonomie, entretenant et perpétuant la dépendance matérielle. Cette structure affective dépendante serait devenue partie intégrante de la personnalité féminine, cultivée et entretenue comme telle par le biais de l'éducation donnée aux petites filles et de l'ensemble des messages culturels qui s'adressent aux femmes.

L'auteure s'interroge à savoir pourquoi la dépendance affective des femmes à l'égard des hommes continue de se manifester même lorsque la dépendance matérielle cesse ou diminue, c'est-à-dire quand il n'y a plus d'obstacles à la recherche de l'indépendance économique ou à l'investissement de l'activité professionnelle. Cette question présente un

---

<sup>8</sup> Voir l'article de Maurice Godelier (1978) sur l'existence d'un consentement des dominés à leur domination comme mécanisme de perpétuation de celle-ci, et la réponse de Nicole-Claude Mathieu (1985) à ce propos.

intérêt indéniable par rapport à la compréhension des rapports de sexe, en venant s'objecter à certaines thèses de la dépendance affective des femmes (Mill, 1869; Sullerot, 1974) qui en font la conséquence de leur dépendance matérielle, et imputent l'asservissement affectif des femmes aux instincts égoïstes et tyranniques des hommes. Elle s'objecte également, bien que de façon plus indirecte, aux analyses de Guillaumin sur l'appropriation sociale des femmes par les hommes et sur la primauté accordée aux fondements matériels de cette appropriation.

Dayan-Herzbrun soulève également la question des liens entre désir et dépendance. Il devient difficile, note-t-elle, dans un contexte où la dissymétrie dans les relations amoureuses marque à un point tel la différence des sexes dans notre univers socioculturel, d'imaginer un autre mode affectif sur lequel pourrait être vécue la relation entre les sexes.

*"Le désir (hétérosexuel, puisque lui seul apparaît dans la norme) ne saurait passer que par l'acceptation de la dépendance. Percevoir dans la relation hétérosexuelle une dépendance dissymétrique et la mettre en cause équivaldrait à refuser la relation de désir et de séduction [...]" (Dayan-Herzbrun, 1982, p. 127).*

Difficile à imaginer, donc, dans le cadre de l'hétérosexualité, une solution de rechange aux relations amoureuses "malsaines" engendrées par et parties prenantes en quelque sorte du rapport de pouvoir entre les sexes rendant l'échange amoureux égalitaire impossible à réaliser entre hommes et femmes. En effet, seul le "projet lesbien" est explicité dans les écrits féministes sur l'amour en tant qu'il représente une issue cohérente et conséquente de l'analyse des rapports de sexe qui l'engendre<sup>9</sup>. À ce titre, et à cause de l'influence que ce courant d'idées a eue, pensons-nous, sur la réflexion des femmes au sujet de leur pratique amoureuse, sinon sur cette pratique elle-même, il mérite qu'on s'y attarde quelque peu.

---

<sup>9</sup> Mis à part le modèle androgyne mentionné plus haut dans ce chapitre, qui ne fait pas exclusivement référence à un modèle de relation interpersonnelle, mais à un ensemble plus vaste de comportements et rôles sociaux. D'autre part, le fait que le "projet lesbien" soit le seul modèle proposé ne signifie pas pour autant que celui-ci fasse l'unanimité chez les féministes. Même qu'il représente l'un des principaux points de rupture au sein du mouvement féministe dès la fin des années 1970, en France tout particulièrement où cette délicate question a donné lieu à de vifs débats.

La séparation des sexes basée sur la supériorité accordée aux hommes aurait donc créé une sorte de "fossé infranchissable", rendant impossible toute relation de confiance et de bienveillance entre les hommes et les femmes. Dans cette perspective, Tristan (1979) estime que la seule alternative possible à la relation hétérosexuelle est l'impasse, qui équivaut pour les femmes à la perte d'elles-mêmes dans l'acceptation d'une relation où l'autre (l'homme) et ses besoins ont priorité sur les siens propres (au détriment de ceux-ci), ou la révolte, découlant d'une prise de conscience féministe qui se concrétise inévitablement dans la rupture de la relation. Hors de ces deux extrêmes, aucune issue ne semble imaginable: mourir à soi-même, en acceptant d'être complice de l'exploitation qui définit la relation entre les sexes, ou refuser une telle complicité et partir pour vivre l'amour entre femmes, entre semblables qui se comprennent, se respectent, etc.

On trouve, à la base de ce raisonnement, l'idée que les femmes, par le biais des mécanismes culturels complexes qui les incitent à répondre aux divers besoins des autres, donc à adopter une ouverture et une attention à leur égard, auraient beaucoup plus de facilité à aimer que les hommes, davantage tournés vers eux-mêmes et vers des activités extérieures à la sphère privée. Mais cette prétendue prédisposition des femmes pour l'amour peut s'avérer fatale pour elles dans le contexte de la passion "fusionnelle" (hétérosexuelle?), conçue, à la suite de de Beauvoir, comme l'un des abîmes où l'amour entraîne les femmes. *"Comme on nous a éduquées à n'être personne par nous-mêmes, sinon la fille puis la femme de, notre destin social nous porte à nous perdre en l'autre"* (Tristan, 1979, p. 78). Plus loin: les femmes, *"comme toutes les opprimées, (...) se perdent d'autant plus facilement qu'elles ont été amenées à se mépriser elles-mêmes, à se nier. Elles sont convaincues de n'être rien par elles-mêmes, d'où ce don de soi, la fuite de leur inexistence dans l'existence de l'autre"* (p. 172). Parmi les éléments relationnels qui contribuent à étouffer l'amour hétérosexuel: le cadre rigide des rôles sexuels, l'incapacité de l'homme à accepter l'existence propre de sa compagne, et, de l'autre côté, *"la complaisance de la femme qui explose passagèrement, mais ne sait pas imposer durablement ses droits"* (p. 155).

L'une des solutions citées plus haut, la rupture avec l'autre sexe, représente pour Tristan une étape stratégique essentielle, temporaire en

principe, de la période de transition qui est censée conduire vers la libération des femmes, pour pouvoir en arriver éventuellement à de nouvelles façons d'être avec l'autre. Cette rupture doit mener logiquement à la rencontre avec soi, préalable à l'approche de "l'autre soi-même" dans la relation amoureuse lesbienne. Ainsi conçue, la relation avec l'autre soi-même témoigne du refus de certaines femmes de s'enfermer dans la "normalité" hétérosexuelle et des incessants conflits qui y sont constamment reproduits, de même qu'elle représente une étape importante de la nécessaire entreprise de rééducation de l'amour. Voici résumée dans ces deux passages l'argumentation sur laquelle est basée la "solution lesbienne" de Tristan:

*"Pour le moment, tant que la relation "hétéro" sera cet enfermement conflictuel, l'homosexualité est une sortie vers la «douceur éternellement niée de rester entre soi» (Lévi-Strauss). L'être masculin est trop loin à l'heure actuelle de l'être féminin pour qu'il y ait entre eux une coïncidence profonde et paisible. Pour l'avenir, "l'homosexualité" est un apprentissage à la différence, car elle mène à partir de soi vers l'être-proche, puis vers l'être différent. En effet, avec qui est-on d'emblée plus familier(e)? Avec le/la semblable. On procède par analogie d'abord, non par différence. On apprivoise l'altérité par un autre-proche. Sinon pourquoi le sexisme, le racisme? Il faut tenir compte de cette méfiance pour l'étranger, elle est en nous pour différentes raisons. En la niant, on a abouti au sexisme et au racisme" (Tristan, 1979, pp. 168-169).*

*... "Avec une autre moi-même, je peux aller plus loin. Je ne suis plus prisonnière d'un regard qui me demande de jouer mon rôle de femme, j'ai fui le théâtre où se joue toujours la même pièce, incommunicabilité et réconciliation sur l'oreiller. Aimer une autre moi-même, c'est être sorti de ce marécage pour inventer. Tous les codes s'effondrent, les misérables codes qui enferment la relation hétéro (...)" (p. 174).*

Quoi qu'on puisse contester certains présupposés de cette argumentation, quant à l'aboutissement de la négation de la méfiance prétendument généralisée pour l'"étranger" à des comportements de discrimination vis-à-vis de certains groupes sociaux (l'affirmation de la méfiance n'aboutit-elle pas autant au sexisme et au racisme?, mais plus embarrassant encore le sous-entendu, si on suit cette logique jusqu'au bout, que le sexisme et le racisme sont au fond "naturels" puisqu'ils s'appuient sur les notions de différence et d'étranger, si peu naturelles pour l'être humain), l'idée ressort clairement de cet extrait que "c'est entre soi qu'on est le mieux".

que les femmes, dans les conditions actuelles des rapports entre les sexes, sont "plus à même de découvrir l'amour entre elles". Le travail de "rééducation de l'amour" dont parle Tristan implique donc que les femmes apprennent à aimer leur Moi, traditionnellement nié dans la culture patriarcale, et de rompre avec l'idée que la complémentarité (des sexes) est indispensable à l'amour.

Une conception idéale de la féminité (somme toute assez proche de la définition dite masculine) sous-tend également l'articulation de ce projet de reconstruction amoureuse: *"Une femme c'est une douceur et une sensibilité manifestes, une absence de supériorité et de rivalité, une permanente complicité, un compagnonnage qui n'a rien à voir avec le protectorat mâle payé de services féminins qui se fait appeler ordinairement «amour»"* (Tristan, 1979, p. 186).

Le projet lesbien, tel que formulé par Tristan<sup>10</sup>, pose donc comme prémisses: la rupture provisoire du lien amoureux avec les hommes; la disponibilité à soi-même comme condition préalable de la disponibilité à l'autre; l'accès à la différence de l'autre par le biais de la similitude, de la connivence, envisagées comme base de l'apprivoisement de l'étrangeté; le refus du marquage "sexuel" et des rôles qui lui sont associés (être ni homme - "arrivé" -, ni femme - mère dévouée et sacrifiée -, aller à la recherche de sa multiplicité d'être humain). Ces conditions sont nécessaires à l'atteinte d'un amour qui épanouit et élève et qui, surtout, "ne fait pas souffrir". Ainsi, un subtil équilibre doit être obtenu dans la relation amoureuse, qui ne réside ni dans "l'affirmation désordonnée d'un moi égocentrique", ni dans "l'écrasement systématique", la compromission.

L'enjeu des relations amoureuses pour les femmes se trouve donc formulé ici en des termes qui font apparaître à la fois la problématique des rapports de pouvoir entre les sexes, et celle des récentes transformations

---

<sup>10</sup> D'autres auteures, au cours des années 1970 et 1980, ont énoncé de diverses manières ce type de thèses, parmi les plus célèbres: Ti-Grace Atkinson (1975) et Adrienne Rich (1981). Nous avons choisi d'exposer plus en détail l'analyse de Tristan, à cause de la précision et du caractère concret (contrairement à d'autres analyses plus spécifiquement théoriques) de la démarche qu'elle propose, et de l'importance qu'elle accorde au Moi, ce qui permet d'établir certains liens entre ce type de discours - militant, progressiste, égalitariste - et celui qui porte plus largement sur la culture contemporaine, comme nous le verrons plus loin dans ce chapitre.



survenues dans les modes de relations interpersonnelles. Depuis le début de ce chapitre, on a évoqué, en utilisant des termes comme individualisme, accomplissement de soi, dépendance, certains aspects du contexte social dans lequel s'enracinent les rapports amoureux contemporains, pour les femmes en particulier. Nous aimerions maintenant montrer comment ces aspects sont analysés par quelques observateurs de la culture contemporaine, et prennent place dans les changements plus globaux survenus au niveau du fonctionnement des rapports sociaux au cours des dernières décennies.

### *1.6 Individualisme et accomplissement de soi dans les sociétés occidentales contemporaines*

Certains auteurs (Taylor, <sup>(?)</sup> entre autres) affirment que les sociétés libérales occidentales peuvent pratiquement être définies par la "puissance" de leurs diverses formes d'individualisme. Plusieurs s'accordent, à tout le moins, à dire que ces sociétés traversent présentement une phase transitoire de l'histoire, et sont entrées dans un nouveau stade de l'individualisme qui se mettrait en place à l'heure actuelle. Retenons pour l'instant la définition très générale de Godelier (1990) au sujet de la transition (des sociétés):

*"Par transition on désigne aujourd'hui une phase très particulière de l'évolution d'une société, la phase où celle-ci rencontre de plus en plus de difficultés, internes et/ou externes, à reproduire le système économique et social sur lequel elle se fonde et commence à se réorganiser, plus ou moins vite ou plus ou moins violemment, sur la base d'un autre système qui finalement devient à son tour la forme générale des conditions nouvelles d'existence" (Godelier, 1990, p. 53).*

Caractérisé, notamment, par *"le surgissement d'un profil inédit de l'individu et de ses rapports avec lui-même et son corps, avec autrui, le monde et le temps, au moment où le «capitalisme» autoritaire cède le pas à un capitalisme hédoniste et permissif"* (Lipovetsky, 1980, p. 113), l'individualisme contemporain donne lieu à des observations et appréciations diverses, où s'affrontent et se critiquent ses défenseurs et détracteurs. Il n'est évidemment pas question ici d'entrer dans ce débat complexe, mettant en jeu différentes positions épistémologiques, mais aussi diverses conceptions morales de la

société. Nous avons simplement cherché à saisir dans certains travaux traitant de ce qu'il est convenu d'appeler la "culture contemporaine", des éléments conceptuels susceptibles d'éclairer la question des rapports amoureux, en nous attardant plus particulièrement au thème de l'individualisme et de l'accomplissement de soi. Bien que ces notions ne soient pas nouvelles, il apparaît nécessaire cependant de tenir compte de leur mode d'expression actuel.

Retraçant l'évolution des différentes formes qu'a prises l'individualisme occidental depuis l'Antiquité grecque, Laurent (1989) situe au milieu de la décennie 1980 le dernier revirement de situation célébrant le "retour de l'individu". L'auteur identifie plusieurs manifestations du désir de liberté individuelle "existentielle" sous lequel se trouve placée "simultanément" l'ensemble de la société moderne: émancipation féminine, souci hédoniste de son corps, trajectoires solitaires (divorce, célibat), jouissance du temps libre. À ces signes individuels correspond le bouleversement du mode de participation à la vie publique avec la crise du syndicalisme et du militantisme politique. Cela étant, affirme Laurent, *"le triomphe historique de l'individualisme démocratique (sic) semble se payer d'un prix élevé: celui d'un certain affadissement, de sa dégradation en narcissisme irresponsable ou de sa perversion en tribalisme «cocoonnier»"* (Laurent, 1989, p. 37).

L'individualisme contemporain, en effet, est symbolisé aux yeux de plusieurs chercheurs par la figure mythique de Narcisse. Lasch (1979), entre autres, voit en Narcisse le symbole actuel de la condition de l'homme occidental, désertant le politique et reportant ses intérêts sur des préoccupations presque exclusivement personnelles, dans un mouvement de repli sur le présent immédiat, qualifié par Lasch de "perte du sens de la continuité historique". Ainsi, le type de sensibilité, de nature politique, qui caractérisait les États-Unis - et l'Europe - des années 1960, aurait été remplacé par une sensibilité thérapeutique, essentiellement axée sur la "libération émotionnelle" des individus et l'épanouissement d'une "nouvelle conscience", sous l'autorité des divers "psy" et autres "professionnels du savoir-vivre".

*"Après le tumulte politique des années 1960, les Américains se sont repliés vers des préoccupations purement personnelles. N'ayant*

*pas l'espoir d'améliorer leur vie de manière significative, les gens se sont convaincus que, ce qui comptait, c'était d'améliorer leur psychisme: sentir et vivre pleinement leurs émotions, se nourrir convenablement, prendre des leçons de ballet ou de danse du ventre, s'immerger dans la sagesse de l'Orient, faire de la marche ou de la course à pied, apprendre à établir des rapports authentiques avec autrui, surmonter «la peur du plaisir». Sans danger en tant que telles, ces activités, promues au rang de plans d'action et enrubannées dans la rhétorique de «l'authenticité» et de la «prise de conscience», traduisent un éloignement de la politique et une répudiation du passé récent» (Lasch, 1979, p. 17).*

Imprégnés de la perception d'une société sans avenir et du manque d'espoir en des solutions politiques, les gens en seraient donc arrivés à une *“incapacité narcissique de s'identifier à [leur] postérité et [de] participer au mouvement historique”* (Lasch, 1979, p. 78), s'adonnant de plus en plus au culte des relations personnelles<sup>11</sup>. Mais ce surinvestissement de la vie privée et des relations intimes, de l'avis de l'auteur, cache en même temps un désenchantement profond vis-à-vis de ces relations. En effet, les individus aspireraient de plus en plus à un détachement émotionnel, afin de se protéger des déceptions liées à l'instabilité caractéristique des relations personnelles de notre temps. Aussi, *“l'idéologie du développement personnel, optimiste à première vue, irradie résignation et désespoir profond. Ont foi en elle ceux qui ne croient en rien”* (Lasch, 1979, p. 79).

Et si Narcisse semble résolument tourné vers lui-même, celui-ci se distingue toutefois de types plus anciens d'individualistes selon Lasch par la fragilité de son identité. En effet, malgré ses *“illusions sporadiques d'omnipotence”, “l'homme psychologique”* du XX<sup>e</sup> siècle est *“assailli par l'anxiété, la dépression, un mécontentement vague et un sentiment de vide intérieur”* (Lasch, 1979, p. 28), symptômes liés selon l'auteur au climat de *“guerre morale”* qui domine actuellement la société - américaine - (crise économique, accroissement du taux de criminalité, désordre social, etc.) et qui engendre l'affaiblissement des liens sociaux. Dans cette perspective, les

---

<sup>11</sup> L'adjectif *“personnelles”* est utilisé ici (de même que par d'autres auteurs, Sennett et Taylor par exemple) par opposition à *“impersonnelles”*, dans un sens qui renvoie à l'intimité des relations entretenues dans le cadre de la vie privée, contrastant avec la froideur et l'anonymat plus généralement associés au contexte de la vie publique ou professionnelle.

difficiles conditions sociales actuelles tendent à faire surgir les traits narcissiques présents en chaque individu. Lasch conçoit donc le narcissisme, ainsi défini, comme la meilleure manière d'endurer les tensions et anxiétés de la vie moderne.

*“Les nouvelles formes sociales requièrent de nouvelles configurations de la personnalité, de nouveaux modes de relations, de nouvelles façons de percevoir et d'organiser les expériences individuelles. Le narcissisme est un concept qui ne nous fournit pas un déterminisme psychologique tout à fait, mais une manière de comprendre l'effet psychologique des récents changements sociaux. (...) En d'autres termes, ce concept nous donne un portrait passablement exact de la personnalité «libérée» de notre temps, avec son charme, la pseudo-conscience de sa propre condition, sa sexualité tous azimuts, sa fascination pour la sexualité orale, sa peur de la mère castratrice (...), son hypocondrie, sa superficialité défensive, sa crainte de la dépendance, sa terreur de vieillir et de mourir” (Lasch, 1979, p. 77).*

Lasch établit donc des rapports entre le type de la personnalité narcissique et certaines particularités de la culture contemporaine, les traits de caractères associés au narcissisme “pathologique” (ou secondaire)<sup>12</sup> dans la littérature médicale récente se retrouvant à son avis dans la vie quotidienne, bien qu'à des degrés moindres. Par exemple: la peur intense de vieillir et de mourir; une perception du temps axée sur l'instant présent (que nous avons évoquée plus haut); la fascination de la célébrité; la peur de la compétition; le déclin de l'esprit de jeu; la détérioration des relations entre hommes et femmes. De plus en plus de personnes souffrant d'une insatisfaction existentielle diffuse et vague, plutôt que de symptômes bien définis (comme des phobies ou des fixations débilantes) seraient reçues dans les cabinets des cliniciens. D'autre part, Lasch avance que:

---

<sup>12</sup> Le narcissisme secondaire se distinguerait du narcissisme primaire en ce qu'il “tente d'annuler la souffrance de l'amour (objectal) déçu», et de nier la rage de l'enfant contre ceux qui ne répondent pas immédiatement à ses exigences, et contre ceux que l'enfant voit répondre à d'autres que lui, et qui semblent donc l'avoir abandonné” (Lasch, 1981, pp. 59-60). Le narcissisme dit primaire, quant à lui, correspondrait à un état antérieur à tout choix d'objet extérieur, état où l'enfant est son propre objet d'amour. Lasch, à la suite des découvertes issues du développement de la théorie structurale de l'esprit de Freud, distingue les deux formes pour montrer que c'est bien au narcissisme secondaire (ou pathologique) que peuvent être associées certaines caractéristiques de la culture contemporaine, dans la mesure où celui-ci représente davantage une défense contre les pulsions agressives - où «l'amour rejeté se retourne contre le moi sous forme de haine» - qu'un simple amour de soi.

***"Le fait que les désordres du caractère soient devenus la forme la plus marquante de la pathologie psychiatrique, entraînant une modification de la structure de la personnalité, tient à des changements tout à fait spécifiques de notre société et de notre culture: à la bureaucratisation, la prolifération des images, aux idéologies thérapeutiques, à la rationalisation de la vie intérieure, au culte de la consommation et, en dernière analyse, aux modifications de la vie familiale et des modes de socialisation"*** (Lasch, 1979, p. 55).

Lipovetsky (1980) reconnaît quant à lui dans le narcissisme contemporain l'effet d'un procès global régissant le fonctionnement social: le procès de personnalisation. Ainsi, le narcissisme surgit de *"la désertion généralisée des valeurs et finalités sociales, entraînée par le procès de personnalisation qui organise l'intégralité des secteurs de la société post-moderne"* (Lipovetsky, 1980, p. 114). Celui-ci désigne une *"rupture avec la phase inaugurale des sociétés modernes, démocratiques-disciplinaires, universalistes-rigoristes, idéologiques-coercitives"* (Lipovetsky, 1983, p. 8). Plus précisément, la stratégie qui commande les sociétés contemporaines vise *"à briser l'uniformisation disciplinaire et assouplir les rapports autoritaires et hiérarchiques"* (Lipovetsky, 1980, p. 114). La contrainte ou la discipline se trouve ainsi dévalorisée au bénéfice du culte du désir et de son accomplissement immédiat.

***"L'idéal moderne de subordination de l'individuel aux règles rationnelles collectives a été pulvérisé, le procès de personnalisation a promu et incarné massivement une valeur fondamentale, celle de l'accomplissement personnel, celle du respect de la singularité subjective, de la personnalité incomparable quelles que soient par ailleurs les nouvelles formes de contrôle et d'homogénéisation qui sont réalisées simultanément"*** (Lipovetsky, 1983, p. 10).

Selon Lipovetsky, l'individualisme moderne subit, avec le procès de personnalisation, une adaptation dite narcissique, *"symbole du passage de l'individualisme «limité» à l'individualisme «total»"*, suivant laquelle l'affirmation de l'identité personnelle est légitimée *"conformément aux valeurs d'une société personnalisée où l'important est d'être soi-même, ou n'importe quoi"* (Lipovetsky, 1983, pp. 13-14). Ainsi, une tendance à l'accomplissement de soi continu dans la sphère intime serait l'une des caractéristiques de cette nouvelle forme d'individualité. Fonctionnant comme agent du procès de personnalisation, le narcissisme représente le dégagement de l'emprise de

l'Autre, la personnalité s'affirmant dorénavant en approfondissant sa différence, sa singularité, et non plus de façon grégaire ou mimétique. *"Le narcissisme trouve son modèle dans la psychologisation du social, du politique, de la scène publique en général, dans la subjectivisation de toutes les activités autrefois impersonnelles ou objectives"* (Lipovetsky, 1983, p. 17). Citons encore cet extrait de *L'ère du vide*, dans lequel se trouve fort bien résumée la pensée de l'auteur au sujet du narcissisme conçu comme technologie de contrôle flexible:

*... "Ainsi l'autoconscience s'est-elle substituée à la conscience de classe, la conscience narcissique à la conscience politique, substitution qu'il ne faut surtout pas rabattre sur l'éternel débat de la diversion à la lutte des classes. L'essentiel est ailleurs. Bien davantage instrument de socialisation, le narcissisme, par son auto-absorption, permet une radicalisation de la désaffection de la sphère publique et par là même une adaptation fonctionnelle à l'isolation sociale, tout en reproduisant la stratégie. En faisant du Moi la cible de tous les investissements, le narcissisme s'attache à ajuster la personnalité à l'atomisation feutrée engendrée par les systèmes personnalisés. Pour que le désert social soit viable, le Moi doit devenir la préoccupation centrale: la relation est détruite, qu'importe, puisque l'individu est en mesure de s'absorber en lui-même. Ainsi le narcissisme accomplit-il une étrange «humanisation» en creusant la fragmentation sociale: solution économique à la «dispersion» généralisée, le narcissisme, dans une circularité parfaite, adapte le Moi au monde dont il naît. Le dressage social ne s'effectue plus par contrainte disciplinaire ni même par sublimation, il s'effectue par autoséduction. Le narcissisme, nouvelle technologie de contrôle souple et autogéré, socialise en désocialisant, met les individus en accord avec un social pulvérisé, en glorifiant le règne de l'épanouissement de l'Ego pur"* (Lipovetsky, 1983, p. 62).

En accord avec ce que l'auteur nomme le "mouvement démocratique", qui dissout les repères traditionnels de l'autre, le procès narcissique *"fait vaciller les repères du Moi, le vide de tout contenu définitif"* (Lipovetsky, 1980, p. 117). Ainsi, le procès de personnalisation, *"gomme les oppositions et hiérarchies rigides, décontracte les contradictions, brouille les repères et identités jadis marqués avec force et fait basculer le rapport à soi et le rapport à l'autre dans une relation flottante ou indéterminée"* (Lipovetsky, 1980, p. 121).

En réponse à Sennett (1974) qui pointe du doigt la dissolution des rôles publics ainsi que l'actuelle compulsion d'authenticité et de sincérité comme étant responsables des attitudes et comportements incivils qu'il observe dans notre société, Lipovetsky nuance la thèse de l'abolition des codes sociaux en affirmant que s'il y a bel et bien eu déréglementation et assouplissement des conventions rigides qui encadraient les conduites, cela ne signifie pas pour autant que toute codification sociale ait disparue, laissant l'individu complètement à lui-même. *"Le procès de personnalisation n'abolit pas les codes, il les dérègle, tout en imposant de nouvelles règles adaptées à l'impératif de produire précisément une personne pacifiée"* (Lipovetsky, 1980, p. 122). Le caractère des normes elles-mêmes est modifié avec le procès de personnalisation: de dirigistes ou autoritaires qu'elles étaient, elles sont devenues "indicatives", souples, prenant notamment la forme de "conseils pratiques" ou de "thérapies sur mesure". Cela relativise donc le poids réel de l'"authenticité" en question.

*"Plus qu'une réalité psychologique actuelle, l'authenticité est une valeur sociale, comme telle nulle part libre d'exploser sans contrainte: la débauche de révélation sur soi doit se plier à de nouvelles normes, que ce soit le cabinet de l'analyste, le genre littéraire ou le «sourire familial» de l'homme politique à la télé. De toute façon, l'authenticité doit correspondre à ce que nous attendons d'elle, aux signes codés de l'authenticité: une manifestation trop exubérante, un discours trop théâtral n'a plus effet de sincérité, laquelle doit adopter le style cool, chaleureux et communicationnel; au-delà ou en deçà, c'est histrion, c'est la névrose. Il faut s'exprimer sans réserve (même cela, du reste, doit être considérablement nuancé [...]), librement, mais dans un cadre préétabli"* (Lipovetsky, 1980, p. 122).

Dans une perspective philosophique et morale Taylor (1994) aborde lui aussi dans *Le malaise de la modernité* le thème de l'individualisme - et de la disparition des anciens idéaux moraux qui donnaient sens jadis au monde et à la vie sociale -, ainsi que ceux de la primauté de la raison instrumentale et de "l'aliénation de la sphère politique", comme autant de causes du climat d'inquiétude qui sévit actuellement dans les sociétés occidentales. Contrairement à Lasch (et à d'autres critiques de la culture contemporaine), Taylor entrevoit la force morale qui se dissimule derrière l'idéal de l'authenticité et les idées d'accomplissement de soi qui prolifèrent dans nos sociétés actuellement. L'auteur, après un retour historique sur les sources de

l'éthique de l'authenticité au XVIII<sup>e</sup> siècle et sur le tournant subjectif qu'elle a pris graduellement, défend donc cet idéal moral de l'authenticité, ou plutôt sa restauration, grâce à laquelle celui-ci, affirme-t-il, pourrait nous aider à "redresser nos conduites", plutôt que de ne mener qu'à ses formes déviantes (relativisme, narcissisme, etc.).

Essentiellement, l'authenticité telle que la conçoit Taylor, ainsi que les objectifs d'épanouissement de soi dans lesquels est souvent formulé cet idéal, reposent sur le principe de fidélité à sa propre originalité, ce qui se traduit dans l'obligation d'"être sincère envers soi-même". *"Si je ne suis pas sincère, je rate ma vie, je rate ce que représente pour moi le fait d'être humain"* (Taylor, 1994, p. 37). L'introduction de ce principe d'originalité, selon lequel "chacune de nos voix a quelque chose de particulier à dire", a pour effet d'accroître l'importance déjà grande accordée par l'idéal de l'authenticité "à un type de rapport avec moi-même, avec ma nature intime", rapport menacé par les pressions du conformisme et l'adoption d'un point de vue instrumental envers soi-même qui altère notre capacité d'écouter notre "voix intérieure".

Par ailleurs, Taylor tente de démontrer l'improductivité, voire le caractère destructif (par rapport aux conditions même de l'authenticité), des modes qui visent l'épanouissement de soi indépendamment des exigences de nos liens avec les autres ou des exigences émanant d'autres réalités que les aspirations humaines. Faisant allusion au principe subjectiviste à l'oeuvre dans certaines des formes du discours contemporain sur la "différence" et la "diversité", l'auteur souligne le danger que ce discours *"tourne à une apologie du choix pour lui-même: toutes les options se valent, parce qu'elles se font librement et que le choix leur confère à lui seul une valeur"* (Taylor, 1994, p. 46). Alors que dans ses formes les plus accomplies, l'authenticité nous appelle plutôt à une existence plus profonde, à une vie plus responsable, plus pleine et plus différenciée, parce que mieux accordée à ce que nous sommes<sup>13</sup>. Pour Taylor, la bataille engagée entre les défenseurs et les détracteurs de la culture de l'authenticité est donc sans objet. Il faut plutôt débattre selon lui du sens de l'authenticité, et tenter de convaincre *"que la pleine réalisation de soi, loin*

---

<sup>13</sup> Cette conception est proche de celle que Carl Rogers développe au sujet de la "vie pleine" dans *Le développement de la personne* (1970).



*d'exclure les relations stables et les exigences morales qui transcendent le moi, les requiert en vérité*" (Taylor, 1994, p. 78).

L'idéal de l'authenticité, en tant qu'il constitue l'une des formes de l'individualisme moderne, inclut certaines idées sur la façon dont les gens doivent vivre ensemble. L'un des modèles d'organisation sociale lié à la culture contemporaine de l'épanouissement de soi met l'accent sur les relations dites privées, en particulier les relations amoureuses. Cette culture conçoit ces relations *"comme les lieux privilégiés de l'exploration et de la découverte de soi et parmi les formes les plus importantes de l'épanouissement personnel"* (Taylor, 1994, p. 53). Taylor associe la grande importance revêtue par les relations amoureuses dans le contexte actuel, entre autres au fait que celles-ci *"sont le creuset de l'identité conçue intérieurement"*. S'il condamne une certaine instrumentalisation des rapports interpersonnels (conception des relations personnelles qui les subordonne avant tout à l'épanouissement du moi), la jugeant illusoire, l'auteur n'en reconnaît pas moins l'existence réelle dans nos sociétés, de même que les liens étroits que cette conception entretient avec la culture de l'authenticité. En fait, il perçoit les nouvelles attitudes égocentriques comme le lieu d'une irréductible tension, née du sentiment d'un idéal non entièrement satisfait dans la réalité. L'argumentation de l'auteur suppose *"que nous trouvons une plénitude authentique seulement par rapport à une réalité supérieure qui possède une signification indépendante de nous ou de nos désirs"* (Taylor, 1994, p. 88). Plus loin: *"si être authentique, c'est être sincère avec soi-même, recouvrer son propre «sentiment de l'existence», nous ne pourrions alors y parvenir pleinement qu'en reconnaissant que ce sentiment nous relie à un tout plus vaste"* (p. 97).

Dans la même veine, d'autres auteurs (Lalonde et Montour, 1983; Luhmann, 1990, entre autres) soulignent que la société moderne radicalise la distinction entre relations "personnelles" et relations "impersonnelles", et que le nombre de personnes avec qui nous avons des relations sociales "significatives" tend à se rétrécir de plus en plus, se réduisant la plupart du temps à la famille immédiate et à quelques amis. La sphère privée devient ainsi le seul lieu où l'on puisse réinvestir la vie d'un sens et d'une intensité affective. Dans ce contexte, le rapport amoureux devient une pièce centrale

*"de la marginalisation de la vie privée comme lieu ultime de la relation symbolique à l'être et de l'investissement émotionnel qui lui est inhérent. (...) Puisque la sphère des choses et des personnes avec qui je peux interagir en engageant mon être entier et mon identité se contracte comme une peau de chagrin, le rapport amoureux devient avec d'autres aspects de la vie privée le lieu du surinvestissement du contenu significatif de la vie tout court"* (Lalonde et Montour, 1983, p. 97).

La même perception incite Luhmann (1990)<sup>14</sup> à considérer, du point de vue de la théorie des systèmes, qu'on assiste à un accroissement à la fois des relations impersonnelles et de l'intensité des relations personnelles dans la société moderne. Étant donné que *"le facteur personnel, dans les relations sociales, ne peut être accru extensivement, mais seulement intensivement"* (Luhmann, 1990, p. 24), il devient alors possible pour les gens d'avoir des relations sociales dans lesquelles un ensemble ou toutes les qualités d'une personne peuvent devenir significatives. Luhmann désigne de telles relations (dont les relations intimes font partie) par le concept d'interpénétration interhumaine. Du fait que *"la société et les possibilités de mondes qu'elle constitue deviennent beaucoup plus complexes et impénétrables"*, il en résulterait pour les individus le besoin d'un monde proche, qui soit intelligible et familier, *"que l'on puisse encore s'approprier"* (Luhmann, 1990, pp. 27-28).

Enfin, Taylor établit un parallèle entre cette situation culturelle trouble qu'il décrit et notre situation politique, dans la mesure où toutes les deux se trouvent dans un état de conflit constant, entre différents points de vue, différentes conceptions des grands idéaux de la modernité d'une part, et entre les exigences complémentaires qui régissent notre vie collective d'autre part (efficacité du marché, planification étatique, contrôle démocratique, droits individuels).

Comme le mentionnent aussi Lalonde et Montour, on observe au cours de périodes charnières telles que celle que nous vivons aujourd'hui, la coexistence d'éléments socioculturels appartenant à des systèmes (économiques, politiques et idéologiques) différents, c'est-à-dire l'apparition

---

<sup>14</sup> L'un des principaux penseurs de la "postmodernité sociologique", selon la classification faite par Martuccelli (1992) des grandes expressions sociologiques actuelles de la postmodernité.

de nouvelles formes culturelles et la survivance de formes anciennes. Sans doute est-il permis de penser, à la lumière de ce qui précède, que les pratiques et les conflits observables sur la scène de la vie privée et des relations intimes sont eux aussi affectés par ce phénomène de transition. Nous y reviendrons plus longuement à l'étape de l'analyse des données.

### *1.7 Problématique*

C'est donc dans ce contexte général d'une société en pleine mutation, caractérisé par la désertion de la sphère publique, un surinvestissement des relations interpersonnelles dans le cadre de la vie privée et une inflexion "narcissique" de l'individualisme moderne que plusieurs auteurs, nord-américains et européens, situent les changements survenus dans la définition des modèles amoureux (féminin et masculin) traditionnels depuis une quarantaine d'années environ. Dans le cas des femmes, ces transformations sont liées entre autres à leur participation massive à la sphère publique, ce qui a pour effet de les dégager du modèle exclusif d'épouse et de mère auquel se sont identifiées plusieurs générations de femmes au cours des décennies précédentes, et par le biais duquel devait nécessairement passer leur épanouissement. Pour les hommes, qui partagent désormais avec les femmes les places disponibles sur le marché de l'emploi, des modifications sont observables notamment en ce qui concerne l'investissement de la sphère privée par un certain nombre d'entre eux. Ces changements ont en tout cas pour effet de dépolitiser les relations amoureuses en les soustrayant à une polarisation extrême des rôles sexuels et en autorisant une plus grande flexibilité des comportement dits masculins et féminins, un désir commun d'accomplissement de soi (conforme aux préceptes de la nouvelle éthique thérapeutique) soutenant cette évolution au niveau idéologique.

Nous avons évoqué par ailleurs le caractère instable et éphémère des rapports humains qui se développent dans une société désormais privée des horizons de signification et codes de conduite qui orientaient encore les conduites des individus au tournant des années 1960, de même que l'importance prépondérante accordée au Moi aujourd'hui dans un tel contexte. C'est également dans ce contexte socio-historique, au carrefour des

discussions sur la culture contemporaine et de la sociologie des rapports de sexe que se situent notre étude du discours des femmes sur l'amour et les entretiens sur lesquels va reposer notre analyse.

On peut considérer notre époque comme l'un des moments charnières où le thème des rapports amoureux retient davantage l'attention générale qu'en d'autres temps; on tente d'en redessiner les contours, d'en redéfinir les cadres d'organisation, en fonction de l'état global de la société dans laquelle ils s'inscrivent, dans une combinaison inédite d'éléments anciens et de nouvelles formes d'expression de l'affectivité. Comme à chaque époque, les circonstances qui favorisent aujourd'hui l'émergence d'une nouvelle configuration des rapports amoureux sont multiples et complexes, et apparaissent d'autant plus difficiles à repérer que la période à l'étude nous est contemporaine.

Nous avons choisi d'aborder l'une des multiples facettes de cette question des relations amoureuses en tentant de montrer quels liens peuvent être établis entre la forme actuelle des rapports entre les sexes dans la société québécoise (et plus largement dans les sociétés Nord-américaine et d'Europe de l'Ouest) et celle de l'individualisme contemporain dans les sociétés dites postmodernes. Les relations amoureuses constituent le terrain d'observation des liens pouvant être établis entre ces deux dimensions sociologiques. Il s'agira de voir sous quelles formes se présentent les manifestations de l'individualisme pour les femmes dans leurs discours sur l'amour (ce que ces discours nous apprennent sur ce qu'il y a à la fois de spécifique et de général dans leur manière de vivre l'individualisme), et de quelle manière ce discours s'inscrit dans la problématique des rapports de sexe. À cet égard, la notion d'accomplissement de soi, exigé par la forme actuelle de l'individualisme, rejoint certaines valeurs dont le discours féministe s'est fait le promoteur auprès des femmes au cours des dernières décennies.

Plus précisément, nous utiliserons la perspective féministe classique sur l'amour pour montrer que la position dépendante des femmes vis-à-vis des hommes dans les rapports amoureux vient colorer leur façon particulière de vivre l'individualisme des années 1990, et qu'il faut tenir compte dans l'analyse de cet investissement particulier des femmes dans les discours et les

pratiques contemporaines de l'amour (par exemple en ce qui concerne les attitudes de conformité ou de résistance des femmes face aux exhortations à l'oubli de soi qui leur sont adressées en vue d'un meilleur service des autres). En sens inverse, il sera intéressant de voir dans quelle mesure l'éthique thérapeutique et la morale de l'authenticité mettant l'accent sur l'accomplissement personnel et par le biais desquelles sont formulés les préceptes de l'individualisme contemporain contribuent ou non au projet de libération des femmes.

On s'interrogera notamment à savoir jusqu'à quel point, malgré une certaine tendance - "androgyné" - à la dépolitisation des rôles de genre dans le domaine de la vie amoureuse, est-on encore autorisé à parler de relations inégalitaires dans ce contexte. De même, quel impact l'accent mis sur le Moi (plutôt que sur l'Autre) dans les rapports interpersonnels peut-il représenter pour les femmes eu égard à la définition de leur rôle social traditionnel de pourvoyeuses de soins et de services domestiques? Dans ce nouvel aménagement des relations intimes où chacun semble chercher son propre profit - mais le trouve-t-il vraiment? - l'amour est-il véritablement dépolitisé ou les rapports de pouvoir entre les sexes prennent-ils simplement de nouvelles formes? Les femmes sont-elles plus libres du fait de l'élargissement du spectre des comportements et fonctions auxquels qu'elles se trouvent aujourd'hui autorisées à investir ou ne font-elles qu'interpréter leur sujétion avec les termes de la "morale de l'authenticité"?

L'accomplissement de soi à l'intérieur des relations amoureuses constitue donc le pivot de la réflexion théorique. En effet, tant le discours féministe, que les analyses "postmodernes" et les études sociologiques sur l'amour convergent en ce sens, que ce soit pour faire l'éloge de cette tendance, ou dans une perspective plus critique. Cette injonction à l'accomplissement personnel dans le contexte amoureux (par le développement de son potentiel humain, de ses diverses capacités, de son originalité, etc.) est soutenue par le discours qui valorise l'autonomie des individus et condamne la notion de dépendance. C'est, entre autres, la présence éventuelle d'indices de l'inflexion dite narcissique des rapports interpersonnels contemporains que nous nous attacherons à repérer dans le discours des femmes sur l'amour, afin de pouvoir en arriver à dégager certains

liens avec d'autres aspects de la situation sociale des femmes, plus particulièrement de la position de ce groupe à l'intérieur des rapports sociaux de sexe.

En ce qui concerne l'incidence des rapports de sexe sur les relations amoureuses, une contradiction apparaît entre, d'une part, le désir et/ou la norme de l'accomplissement de soi à l'intérieur de ces relations et, d'autre part, l'impossibilité pour les femmes de réaliser cet accomplissement personnel. Les analyses féministes semblent en effet indiquer qu'il y a dans l'amour (hétérosexuel) quelque chose de fondamentalement "malsain" et préjudiciable pour l'identité des femmes, à cause du contexte socio-politique d'inégalité marquant les rapports entre les hommes et les femmes. L'amour lui-même n'est jamais mis en cause dans ces analyses, mais seulement son contexte d'émergence et ses déterminants socio-historiques. Il est même fait parfois allusion à l'amour dans des termes tellement idéalisés que la pureté qui s'en dégage semble transcender toute réalité humaine, et se rapprocher davantage d'une conception religieuse de l'amour. Une telle approche du phénomène amoureux sous-entend (et parfois, exprime explicitement) que si l'on pouvait éliminer toute trace de domination entre les sexes, l'amour pourrait alors s'exprimer librement et permettrait aux individus qui le vivent un plein épanouissement de leurs qualités personnelles. Cette hypothèse, on le voit, est elle-même empreinte de l'idée largement répandue depuis l'époque romantique de l'existence d'un lien nécessaire entre amour et épanouissement de soi, en particulier pour les femmes, en même temps qu'elle rend compte des difficultés qu'ont ces dernières à atteindre cet objectif concrètement.

Les théories féministes, en montrant l'impact de l'état des rapports de sexe sur la forme que prennent les relations amoureuses dans une société donnée, ont le mérite de situer ces dernières socialement: dans le cadre d'un système de rapports sociaux particulier où les hommes et les femmes occupent des places différenciées et ordonnées suivant une hiérarchie qui consacre les statuts supérieur et inférieur des uns et des autres, positions à partir desquelles s'enracine leur manière de se comporter en société (notamment vis-à-vis différentes configurations du pouvoir) et de se percevoir eux-mêmes. Concrètement, cette situation a des effets sur leurs manières

respectives de faire l'expérience des relations amoureuses. Il apparaît donc indubitable que l'analyse du phénomène amoureux requiert qu'on le situe socialement et historiquement afin de définir les limites du cadre à partir duquel on procède à cette analyse. C'est ce que nous nous sommes efforcée de faire dans ce chapitre.

Par contre, il nous paraît impossible de soutenir l'idée que la suppression des rapports de pouvoir entre hommes et femmes permettrait aux individus de réaliser pleinement leurs potentialités individuelles, d'épanouir leur être profond car cette idée présuppose une conception a-historique de l'amour "authentique" qui nous semble incompatible avec la perspective sociologique qu'on se propose d'adopter dans cette thèse, et qui souhaite précisément mettre en évidence l'ancrage socio-historique des relations amoureuses (les situer dans des rapports sociaux de sexe à l'intérieur de la société occidentale contemporaine, du contexte québécois en particulier, et tenir compte de leur historicité) vécues et perçues par les femmes. Dans cette optique, le cadre idyllique d'un amour dépouillé de toute trace de pouvoir, non pas qu'il ne puisse être souhaité, nous apparaît néanmoins relever de l'univers fantasmatique, plus que de l'analyse sociologique. Car nous pensons que si les relations amoureuses contribuent à la reproduction de rapports de pouvoir plus généraux au sein de la société, elles n'en demeurent pas moins, à nos yeux, inextricablement liées, voire tissées à même les multiples dimensions (et non pas en dehors d'elles dans un monde idéal) qui constituent par ailleurs et dans une perspective davantage micro-sociale, la richesse et la complexité des rapports humains, autant que leurs limites et contradictions: l'égoïsme, la manipulation, la mesquinerie, les comportements névrotiques, etc.

D'autre part, ni l'amour, ni l'épanouissement de soi ne peuvent être considérés comme des données naturelles, mais plutôt comme des expériences - et des exigences - sociales qui se sont vues associées l'une à l'autre sous divers modes depuis les deux derniers siècles, pour les femmes en particulier (puisque pour les hommes, ce sont le travail et l'activité dans le monde qui ont surtout été associés à la réalisation de soi), mais pas exclusivement. L'actuelle prépondérance de ladite éthique thérapeutique ne

fait qu'accentuer l'importance de cette association entre amour et épanouissement de soi à notre époque.

Les sciences sociales, théories féministes y compris, n'échappent donc pas à cette tendance générale actuelle qui accorde une grande importance aux formes que prend la subjectivité, et qui valorise l'expérience personnelle (le "vécu") des individus. Cet intérêt pour l'expérience subjective se traduit par l'attention accordée à l'expérience spécifique du féminin dans le cas des femmes. À l'instar de la sexualité qui, pour De Lauretis (1987), représente à la fois ce qu'il y a de plus personnel et de plus socialement déterminé, on peut avancer l'hypothèse que les relations amoureuses représentent aussi l'un des centres privilégiés à partir desquels se construit la subjectivité des êtres humains. Étant donnés à la fois le caractère intime de ces relations et l'importance prépondérante accordée à cette thématique dans notre société présentement (comme en témoignent notamment les nombreuses et populaires émissions de télévision, de même que les études qui y sont consacrées), on peut les concevoir avec Taylor comme "le creuset de l'identité conçue intérieurement". L'amour, en effet, constitue un domaine au sein duquel les discours et les pratiques qui y correspondent disent le mode d'être du sujet - amoureux - (Barthes, 1977), et à ce titre représente un terrain privilégié pour observer le sujet qui y prend forme, dans l'alternance de la souffrance et du bonheur, de l'assujettissement et de l'ouverture à l'autre (Kristeva, 1983), ou en des termes plus "postmodernes", entre le repli narcissique et l'épanouissement de soi.

On utilisera donc la notion d'expérience, désignant le processus de représentation de soi-même par lequel se construit la subjectivité des femmes en rapport avec les forces extérieures qui s'exercent sur elles et leur investissement spécifique dans les pratiques et les discours amoureux, pour étudier le rapport à soi qui est construit dans leur propre discours sur l'amour, en référence à l'"autre". Ce concept sera opérationnalisé en identifiant les moyens de déploiement et de connaissance de soi encadrés par les relations amoureuses (la sexualité et le travail, par exemple); le rapport au corps, au temps, à l'espace, impliqué pour les femmes dans ces relations. On espère, en examinant la manière dont ces dernières définissent le champ des relations amoureuses et se mettent en scène dans le discours qu'elles tiennent sur



l'amour, pouvoir observer sous l'angle de leur rapport à autrui et de leur perception d'elles-mêmes la conception du féminin qui émerge des discours sur l'amour générés par divers contextes de vie amoureuse, lesquels seront présentés dans le chapitre suivant<sup>15</sup>. On souhaite également établir certains liens entre la forme que prennent actuellement les rapports entre les sexes dans notre société et les pratiques et représentations auxquelles renvoient ces discours, et, par là, mettre en lumière certains enjeux et transformations de l'institution hétérosexuelle<sup>16</sup>.

Dans sa version narcissique, l'individualisme contemporain conduit à un culte de soi sans précédent, diamétralement opposé à la culture antique de soi, au "souci de soi" étudié par Foucault dans le troisième tome de son *Histoire de la sexualité* (1984) et qui, loin d'équivaloir à un simple intérêt de l'individu pour lui-même, excluant toute forme d'attention dirigée vers autrui et élargissant le fossé qui le sépare de la sphère publique, se traduit par un souci moral de formation et de transformation de soi, plutôt que par le seul désir de réalisation de soi. En fait, *"le soi était quelque chose dont on avait à se soucier en vue de soi, des autres et de la cité"* (Schmid, 1989, p. 56).

C'est précisément cette force morale que Taylor (bien qu'il ne se réclame certainement pas du philosophe français, au contraire) reconnaît derrière l'idéal de l'authenticité (en tant que l'une des formes de l'individualisme moderne) et les idées d'accomplissement de soi qui prolifèrent dans nos sociétés actuellement. Condamnant les modes qui visent l'épanouissement de soi indépendamment des exigences de nos liens avec les autres ou de valeurs transcendantes, de même que l'instrumentalisation

---

<sup>15</sup> Nous nous intéressons à la question du "féminin", dans le sens où cet aspect permet de faire certains liens entre les sujets interviewés, qui ne se rapportent pas exclusivement au fait que ceux-ci sont partie prenante de relations hétérosexuelles (à analyser dans la perspective des rapports de sexe), mais qu'il s'agit de discours de femmes sur les relations amoureuses (en général, et dans des contextes particuliers: hétérosexualité, lesbianisme, vie religieuse).

<sup>16</sup> L'hétérosexualité a en effet été définie par un certain féminisme radical comme l'une des institutions (avec le mariage, le travail domestique, l'éducation des enfants, la prostitution, le viol) par lesquelles s'exerce le contrôle des capacités sexuelles et reproductrices des femmes, contrôle sur lequel repose la domination masculine (Bouchard, 1991). Nous l'entendons, dans un sens moins restrictif, comme le cadre dominant à l'intérieur duquel les êtres humains sont appelés à vivre des relations amoureuses, un dispositif social qui assure la régulation de ces relations (sans les réduire à leur seule dimension sexuelle) entre les femmes et les hommes.

des rapports interpersonnels, la "morale de l'authenticité", sous son aspect exemplaire, nous appelle plutôt, selon lui, à une existence plus profonde, plus responsable et plus pleine, "parce que mieux accordée à ce que nous sommes". Vue sous cet angle, la grande importance accordée aux relations amoureuses dans la culture de l'épanouissement de soi (considérée comme la manifestation d'un "tyrannique" repli dans la sphère privée au détriment de la participation à la vie politique par certains auteurs, Lasch en particulier) trouve du coup une légitimité morale, de la même manière qu'il devient "acceptable" de considérer celles-ci comme les "lieux privilégiés de l'exploration et de la découverte de soi", et l'une des "formes les plus importantes de l'épanouissement personnel" (Taylor, 1994, p. 53).

Bien sûr, le rapport à soi change de forme selon les époques et les sociétés dans lesquelles il s'enracine et se développe. Celui-ci, comme le souligne Deleuze (1986), ne cesse de se faire, de se métamorphoser et de changer de mode constamment. La question demeure cependant à savoir si le rapport à soi - et le rapport à l'autre - qui se dégage du discours contemporain des femmes sur leurs relations amoureuses relève plutôt de la restauration de la "morale de l'authenticité" selon les critères idéaux définis par Taylor (correspondant grosso modo à l'actualisation de l'ancienne pratique de formation de soi chez Foucault), ou du repli narcissique évoqué par Lipovetsky, Lasch, et Sennett, de "l'affirmation désordonnée d'un moi égocentrique" apparentée au culte de soi? Nous considérerons ces deux tendances, représentant les deux versions - extrêmes - de l'interprétation des observateurs de la culture contemporaine au sujet des relations intimes, comme des indications, des pistes qui nous guideront dans notre exploration de la variante "féminine" du discours sur les relations amoureuses vécues dans le cadre de la société québécoise actuelle.

Il s'agira, à partir de cette problématique de recherche, de tenter d'établir certains liens entre les divers éléments analytiques (de montrer comment les uns "jouent" sur les autres), sur la base de données empiriques recueillies auprès des femmes; de voir dans quel sens nous conduisent ces données, quelles tendances se dégagent du discours analysé, à l'aide des quelques points de repères et des questions fondamentales que nous en sommes venue à formuler pour orienter cette recherche, mais aussi en

adoptant une perspective aussi ouverte que possible, susceptible de permettre l'émergence d'éléments non prévus au départ et qui constituent la richesse des enquêtes de terrain.

## **CHAPITRE 2**

### **Démarche méthodologique**

## **2.1 Évolution de l'intérêt de recherche pour la question des relations amoureuses vécues par les femmes**

On trouve, à l'origine de cette démarche de recherche, un vif intérêt pour les études féministes et, plus largement, pour les rapports sociaux de sexe. Au cours d'un cheminement académique et professionnel marqué par cet intérêt pour la sociologie des rapports de sexe, nous avons été amenée, notamment, à étudier de près le discours tenu par l'Église au sujet de la féminité des religieuses.

Les questions qui sont soulevées dans cette thèse ont émergé, entre autres, suite à un travail de recherche sur le discours adressé aux religieuses concernant le sens assigné aux différents aspects de leur mode de vie particulier<sup>1</sup>. Ce mémoire de maîtrise s'inscrivait dans un vaste projet de recherche sociologique sur le travail des communautés religieuses de femmes au Québec de 1901 à 1971<sup>2</sup>, plus particulièrement dans l'un de ses trois volets, soit l'analyse des communautés religieuses de femmes comme cadre institutionnel de recrutement, de formation et d'organisation du type de travail fourni par les communautés religieuses et de cette catégorie de travailleuses que représentent les religieuses. Ce volet visait principalement à recueillir de l'information sur le milieu de vie que constituent les communautés religieuses, afin d'éclairer et de compléter l'analyse des caractéristiques socio-démographiques des religieuses, de leur travail, de leur implication dans la gestion des hôpitaux, etc.

---

<sup>1</sup> Il s'agit de notre mémoire de maîtrise, présenté au département de sociologie de l'Université de Montréal en 1988: *Religieuses et rapports de sexes: analyse du discours sur la féminité dans les textes à l'usage des communautés religieuses (1900-1970)*.

<sup>2</sup> *Les communautés religieuses de femmes au Québec: analyse du cadre d'organisation de la main-d'oeuvre féminine de 1901 à 1971, et étude d'un cas, le secteur hospitalier, à partir de 1955*, sous la direction de Nicole Laurin et Danielle Juteau. Dans la perspective d'une sociologie féministe du travail, les responsables de ce projet ont voulu mettre en lumière les transformations sociales qu'a connues le Québec à différentes périodes au cours du XXe siècle, ainsi que les répercussions qu'ont eues ces transformations sur les conditions de vie des femmes en tant que main-d'oeuvre se situant hors du secteur domestique. Voir Laurin, Juteau et Duchesne (1991).

Dans les grandes lignes, les résultats de l'étude du discours tenu à propos de la "féminité" des religieuses ont montré que le sens donné aux diverses dimensions de l'existence de ces dernières (travail, spiritualité, voeux, vie communautaire, etc.) s'appuie largement sur une conception traditionnelle naturaliste de la féminité, à l'intérieur de laquelle le discours amoureux et le type de relation situant les religieuses par rapport au Christ prend une très grande importance. Car, si l'amour de Dieu et le désir de le servir sont censés constituer la motivation fondamentale du choix de la vie religieuse (qui est l'engagement par excellence à suivre le Christ en se consacrant à Dieu), la conception de la féminité mise de l'avant dans les textes analysés impose aux religieuses, comme à l'ensemble des femmes de cette période historique (les deux premiers tiers du XX<sup>e</sup> siècle), des attitudes et des comportements amoureux particuliers.

Tout d'abord, l'association amoureuse symbolique avec le Christ est présentée comme l'unique voie permettant aux vierges - célibataires ou consacrées - d'atteindre la sanctification, ainsi que de s'accomplir en tant que femmes; elle est consacrée lors de l'émission des voeux religieux sous l'appellation d'épousailles mystiques. Derrière la réalité mystique de ce rituel, persiste l'idée que le mariage est la seule issue qui s'offre aux jeunes filles et le rang d'épouse, le plus haut qu'une femme puisse atteindre.

L'expression de l'amour voué à Dieu par les religieuses est également circonscrit à l'intérieur des limites des dispositions et des comportements prescrits par la "féminité" (ce à quoi échappent les hommes religieux), notamment le service de l'Époux - par le biais du soin apporté aux élèves, orphelins, vieillards, miséreux, prêtres, etc. - et le renoncement à soi-même. L'amour mystique, vécu par les religieuses, doit aussi l'être en conformité avec les intérêts de la communauté et de l'Église (assiduité dans les exercices de piété, obéissance à la règle et aux supérieures, etc.), ainsi qu'avec ceux de la société en général qui bénéficie de leur travail. L'application concrète du symbolisme des épousailles mystiques aux religieuses démontre donc qu'il est fait un usage social de ce discours.

En somme, dans ce discours idéaliste, les religieuses voient leur existence prendre un sens (le bon) en épousant le Christ, de la même manière

que les autres femmes sont censées trouver dans le mariage la force et le sens de leur vie. De la même façon également dont les femmes mariées sont appelées à manifester leur amour par le service désintéressé de leur époux et de leurs enfants, il est requis des religieuses qu'elles aiment le Christ en le servant et en s'oubliant. Dans cet esprit, l'observance de la règle devient un acte d'amour et d'obéissance à Dieu, la prière est l'occasion d'une rencontre intime avec l'Époux et le travail est l'action par laquelle s'exprime le service du Maître.

À partir, donc, d'observations effectuées depuis un discours normatif sur l'amour, adressé aux religieuses pendant les deux premiers tiers du XX<sup>e</sup> siècle, et d'un questionnement sur la contribution de ce discours à la production et reproduction des pratiques de travail des religieuses - telles que construites dans ces termes -, du sens de ce travail et de sa motivation, nous en sommes venue, suivant notre intérêt pour les études sur les femmes, à centrer notre attention dans cette thèse sur l'aspect subjectif du discours sur l'amour, c'est-à-dire sur ce qu'en disent et en pensent les individus qui vivent les rapports amoureux. Étant donné que le discours sur les (et adressé aux) religieuses n'est en fait qu'une version adaptée du discours sur (et tenu à) l'ensemble des femmes de la société québécoise de l'époque, qu'il situe de ce fait les religieuses en tant que femmes, nous avons voulu, en sens inverse, nous adresser dans la présente recherche aux femmes en général, comptant les religieuses comme une catégorie particulière, pour connaître leurs points de vue sur la question des relations amoureuses, telles qu'elles sont vécues aujourd'hui par chacune dans un cadre de vie spécifique et sous différentes formes.

Car, si les religieuses entretenaient une relation amoureuse symbolique avec le Christ, comment ressentaient-elles les effets de cette relation dans leur vie? Dans quels termes les interprétaient-elles? Quels enjeux y discernaient-elles? Et qu'en était-il des autres femmes, mariées, célibataires, cohabitant avec un amoureux ou non, des lesbiennes, qui vivent leurs relations amoureuses avec d'autres femmes? C'est à partir de ces interrogations encore vagues que l'idée s'est formée de pousser un peu plus loin le questionnement issu de l'observation des religieuses et de l'étendre à l'ensemble des femmes dans le but de mieux comprendre les représentations qu'elles se font de leurs

pratiques amoureuses, ainsi que la manière dont elles se représentent elles-mêmes à l'intérieur des rapports amoureux. Dans le but aussi d'approfondir la connaissance de ces relations en elles-mêmes, souvent présentées comme l'un des enjeux fondamentaux des rapports entre les sexes, d'identifier ce qui s'y cristallise, ainsi que les diverses possibilités et restrictions avec lesquelles doivent composer les sujets - féminins - qui les expérimentent.

En outre, et parallèlement à ces considérations académiques, nous éprouvions depuis longtemps un intérêt personnel certain pour le thème des relations amoureuses. Intérêt pour un sujet significatif de notre époque sans doute, que nous partageons d'ailleurs avec plusieurs personnes de notre entourage. C'est en fait à l'occasion de - nombreuses - rencontres amicales que nous avons commencé à porter une attention plus spéciale à la manière dont les rapports amoureux étaient conçus, "problématisés", analysés par les femmes, bien avant que ne survienne l'idée d'en faire une thèse.

C'était aussi l'époque où, rivées au petit écran, nous nous plaisions à décortiquer les faits et gestes des personnages du populaire téléroman *La Bonne Aventure* qui mettait en scène quatre femmes dans la trentaine et dans lequel nous était présentée une variété de modèles amoureux, du plus traditionnel en termes de rôles de sexe à des formes de relation plus novatrices. L'auteure, Lise Payette, malgré une tendance à reproduire certains clichés, avait assurément saisi cette préoccupation des jeunes femmes québécoises - de classe moyenne - pour le thème des rapports amoureux, dans un contexte où la remise en question des rôles des hommes et des femmes suscitait autant de nouveaux espoirs que de bouleversements et d'interrogations.

Combien de discussions passionnées, en effet, avons-nous eues avec des amies, hétérosexuelles ou lesbiennes, au sujet de nos amours, dont la trajectoire, entrevoyions-nous, promettait d'être assez différente de celle des générations précédentes, à cause notamment de l'éclatement du modèle amoureux-familial traditionnel. L'une des intuitions de départ qui plus tard nous donna l'idée d'intégrer les lesbiennes à l'analyse du point de vue des femmes sur les relations amoureuses est qu'au fond, plus d'éléments rassemblent hétérosexuelles et lesbiennes que les séparent quant au sens



donné par les unes et les autres à ces relations. Précisons que les femmes dont il s'agit ici, comptant plusieurs étudiantes universitaires, appartenaient toutes aux "classes moyennes" et faisaient donc état de préoccupations propres à leur milieu social. Cette remarque est importante dans la mesure où nous avons décidé, par la suite, de circonscrire la présente étude aux mêmes "classes moyennes". Nous y reviendrons.

De fil en aiguille, donc, d'une discussion à l'autre, l'idée de cette thèse commença à prendre forme, au gré de l'intérêt et des réflexions que le thème des relations amoureuses suscitait, au croisement d'une démarche académique et de notre vie personnelle.

## *2.2 Définition de l'objet*

Plusieurs questions ont contribué à la définition progressive de l'objet de la présente recherche et de sa problématique, dont l'essentiel peut être résumé comme suit:

- Quelles sont les implications concrètes du consentement à vivre une relation de type amoureux pour les femmes? à quoi s'attendent-elles? ces attentes sont-elles proches ou éloignées de ce qu'elles considèrent vivre en réalité?
- Quelles sont les pratiques et les discours constituant les relations amoureuses des femmes? quels en sont les enjeux? comment celles-ci se définissent-elles à travers ces pratiques et discours? quels types de relations sont entretenues avec "l'autre" (quel statut est donné à l'autre et à soi-même, quel est le pôle d'attraction de la relation, soi ou l'autre, etc.)?
- Comment les individus perçoivent-ils leurs places et rôles dans les relations amoureuses? dans quels termes se représentent-ils ces relations et quels sont les modèles qui président à leurs représentations?

- Comment le fait d'être socialement constituée en tant que femme, et aimer un homme, vient s'inscrire aujourd'hui dans la problématique générale des rapports entre les sexes? comment le fait d'aimer une autre femme ou Dieu s'inscrit dans cette même problématique?

- Quel rôle jouent les relations amoureuses dans la production et la reproduction sociale du genre? quelles traces l'oppression des femmes imprime-t-elle dans les aspects concrets et symboliques de ces relations et, inversement, comment les relations amoureuses reproduisent, contournent ou contestent cette oppression?

- Le champ des relations amoureuses est-il davantage marqué par le signe de la contrainte sociale ou par celui de la "liberté"? dans quelle mesure et selon quels principes devoir et désir d'épanouissement personnel coexistent-ils dans ces relations?

L'objectif de cette recherche consistait donc à faire produire des discours aux femmes dans le but d'analyser: 1) les conceptions qui président à leur définition du champ des relations amoureuses; 2) les liens pouvant être établis entre les rapports sociaux de sexe et les manifestations de la subjectivité des femmes à travers leur discours sur les relations amoureuses. L'un des questionnements qui anime cette démarche repose sur la volonté de savoir comment les femmes, occupant une position défavorable au sein des rapports de sexe, réagissent face à cette position (l'assument, la contestent ou la dissimulent, par exemple) à travers la manière dont elles se représentent les (leurs) rapports amoureux, et comment ces représentations sont inscrites dans les actes de leur pratique amoureuse concrète. Ainsi, en examinant la manière dont les femmes elles-mêmes donnent une forme et un sens à leurs relations amoureuses, on tentera de dégager certaines caractéristiques des sujets réels, à travers la multiplicité de leurs expériences amoureuses, et non des sujets idéalisés et uniformisés par le discours dominant (celui de l'Église ayant été remplacé par celui des "experts" et intervenants de tout acabit dont notre société reconnaît l'autorité en matière de relations humaines) sur la façon dont les femmes doivent se sentir et se comporter en amour.

Le fait de se référer à différents groupes spécifiques, les hétérosexuelles, les lesbiennes et les religieuses, permettra de mettre en valeur la diversité de l'expérience amoureuse des femmes et d'analyser cette diversité en fonction des implications de chaque type de relation concernant le rapport entretenu par les femmes avec elles-mêmes et avec les autres (c'est-à-dire les liens entre leur façon de se voir et d'interagir). Plus particulièrement, il s'agit d'explorer les divers modèles et représentations auxquels renvoie le discours des femmes sur les relations amoureuses dans les trois contextes mentionnés ci-dessus.

De façon générale, cette problématique devrait contribuer à l'approfondissement de la connaissance sociologique des rapports entre les sexes en montrant comment les relations amoureuses (ou plutôt les conceptions qu'en ont les femmes) s'inscrivent aujourd'hui dans ces rapports, dans les trois cadres de l'hétérosexualité, du lesbianisme et de la vie religieuse. De plus, cette étude, tenant compte à la fois des éléments théoriques et du contexte socio-historique présentés au chapitre 1, permettra d'analyser la définition du "féminin" qui se constitue à travers le discours tenu par des femmes québécoises sur l'amour.

### *2.3 Méthode et démarche de recherche*

L'aspect théorique et l'analyse des données de terrain ont été privilégiés dans cette recherche sur les conceptions de l'amour des femmes. Ayant dégagé les éléments théoriques constitutifs d'une problématique sociologique des relations dites amoureuses, il s'agissait d'appréhender cette réalité, concrètement vécue par les femmes, par le biais d'entrevues en profondeur. Ces entrevues (22 au total, dont 20 ont été retenues) ont été effectuées auprès de femmes dont l'expérience se rapporte aux trois catégories mentionnées ci-dessus (hétérosexualité, lesbianisme et vie religieuse); elles fournissent la dimension subjective de l'analyse en permettant l'expression du point de vue des femmes elles-mêmes sur les multiples aspects de leur implication (quotidienne et globale, concrète et symbolique) dans le domaine des relations dites amoureuses.

### 2.3.1 Choix et description de la méthodologie

L'objet de cette recherche a donc été soumis à une analyse sociologique empirique, suivant un point de vue prenant différents groupes de la population féminine en considération. Nous avons décidé, pour l'aborder, d'adopter une méthodologie à caractère qualitatif. L'expression "recherche qualitative" sera entendue ici au sens - large - que lui attribue Pires, c'est-à-dire: "*Pour désigner les recherches empiriques faisant usage des techniques qualitatives de cueillette de données - particulièrement les différentes formes d'entretiens d'enquête et l'observation participante - et procédant à une analyse qualitative du matériel*" (Pires, 1983, p. 1).

Afin d'arriver à fournir quelques éléments d'explication quant aux questions soulevées dans la problématique, nous avons retenu certains principes directeurs de la "grounded theory" (Glaser et Strauss, 1967), dans la mesure où le caractère analytique de cette approche méthodologique permet de cerner la dynamique des phénomènes sociaux. Ces principes consistent à: 1) adopter une "vision" théorique (au sens d'un intérêt pour le développement de la théorie, et non d'une perspective théorique astreignante) dès le début de la recherche, permettant une interprétation analytique au fur et à mesure de la collecte des données; 2) accorder une attention privilégiée aux données empiriques<sup>3</sup>. L'adoption de ces lignes directrices dans l'étude de la manière dont les femmes vivent et interprètent leurs amours implique l'utilisation des techniques de codage et de rédaction de notes de terrain, ainsi qu'une comparaison constante des données pour développer les catégories

---

<sup>3</sup> L'ouvrage de Glaser et Strauss, *The Discovery of Grounded Theory: Strategies for Qualitative Research* (1967) présente en effet un raisonnement intéressant en faveur de l'usage de la recherche qualitative dans le développement d'analyses théoriques. L'utilisation de cette approche vise à produire de la théorie qui s'appuie directement sur les données observées. Cette méthode de la nouvelle école de Chicago est au coeur de la démarche de rapprochement entre analyse empirique et analyse théorique qui a caractérisé le nouveau développement de la méthodologie qualitative aux États-Unis à partir des années cinquante.

conceptuelles et pouvoir, au besoin, recueillir des données additionnelles qui permettraient d'enrichir l'analyse<sup>4</sup>.

Emerson (1983) souligne pour sa part que la démarche d'élaboration de propositions théoriques à partir de données de terrain se trouve facilitée si les chercheurs évitent une adhésion prématurée à quelques théories, concept à priori ou système de classification des données. Par ailleurs, l'analyse n'est pas, selon cette perspective, considérée comme une étape séparée, distincte du processus de recherche de terrain; celle-ci s'effectue à toutes les étapes de la recherche (collecte des données, enregistrement des données et codification en catégories analytiques).

L'un des objectifs de la méthodologie qualitative de la nouvelle école de Chicago est de construire des théories sur des phénomènes sociaux peu analysés (ce qui est le cas des rapports amoureux en sociologie), ainsi que de cerner la dynamique de ces phénomènes. L'aboutissement d'une recherche qualitative menée selon l'approche de la "grounded theory" consiste en la production d'une théorie empiriquement fondée, se rapportant à une situation sociale donnée, qui *"met à jour les dynamismes sociaux sous-tendant cette situation et situe, temporellement et socialement, ces dynamismes ainsi que leurs diverses composantes (...) les uns par rapport aux autres, jetant ainsi quelque lumière sur leur signification sociale"* (Laperrière, 1982, p. 38).

Bien qu'on ne puisse ignorer certaines critiques adressées à la "grounded theory", (notamment sur l'insistance avec laquelle les théoriciens de cette approche tiennent à faire dériver les concepts des données, sans référence à d'autres concepts ou théories établies. De ce point de vue, un développement purement inductif de la théorie à partir des données apparaît impossible puisque le sens attribué aux données implique et présuppose certains concepts.), nous pensons néanmoins que cette approche (du moins certains de ses éléments) est en mesure de fournir un cadre conceptuel et méthodologique général adapté à l'objet de la présente recherche: l'analyse du discours des femmes sur les relations amoureuses. Il n'est pas question ici

---

<sup>4</sup> Voir le détail des phases de la méthode analytique telle que présentée par Kathy Charmaz (codage, rédaction de notes, échantillon théorique) dans Emerson (1983), pp. 121-123.

d'appliquer la méthode de la "grounded theory" (dont la rigueur extrême et la systématisation ne nous paraissent pas particulièrement garantes de l'intérêt des résultats obtenus par une telle procédure) d'une manière stricte mais d'en retenir les principes fondamentaux mentionnés plus haut.

Sans tomber dans une utilisation "empiriciste" de la notion de "données de terrain" ni dans le purisme illusoire de la démarche inductive qui furent reprochés à Glaser et Strauss<sup>5</sup>, on reconnaîtra néanmoins la pertinence de développer des interprétations ("propositions théoriques") qui soient directement reliées à la situation à l'étude, donc aux observations qui sont effectuées sur celle-ci. Cependant, il nous semble tout aussi important de relier ces interprétations à un horizon théorique plus vaste que celui qui peut se dégager des seules observations<sup>6</sup>. Le fait de développer certains concepts à partir des données de terrain n'exclut donc pas l'utilisation d'une perspective théorique générale afin d'apporter un autre éclairage aux données (sans pour autant adhérer à une théorie en particulier ou à un système de classification des données qui oriente la collecte des données et leur analyse, ou encore tenter de vérifier une théorie préétablie).

### *2.3.2 Pertinence de l'utilisation de l'entretien non directif comme méthode d'analyse des phénomènes sociaux*

L'analyse du discours des femmes sur les relations amoureuses est essentiellement basée sur des observations tirées d'un matériel d'entrevue, afin d'accéder aux aspects subjectifs de l'expérience amoureuse (comment les individus présentent et se représentent leurs amours). Parmi les diverses techniques d'observation, l'entrevue apparaissait en effet être la mieux

---

<sup>5</sup> Les théoriciens de la "grounded theory" auraient apparemment tendance à concevoir les données et la théorie comme des phénomènes distincts alors que les données ne sont en fait jamais théoriquement "pures" mais toujours le résultat de choix interprétatifs et conceptuels antérieurs de la part des chercheurs. Voir Emerson (1983).

<sup>6</sup> Évidemment, si les relations amoureuses possèdent certaines caractéristiques propres qui les distinguent d'autres types de relations interpersonnelles, elles ne s'en trouvent pas moins reliées à d'autres formes de rapports sociaux, les rapports entre les sexes notamment, et à l'évolution de la société globale.

adaptée à l'objet de cette étude, principalement parce que les relations amoureuses sont vécues pour une bonne part dans l'intimité des gens; elles se prêtent donc mal à l'observation directe. L'entretien se présente ainsi comme une voie d'accès privilégiée à des informations que seules les personnes impliquées dans ces relations peuvent communiquer. De plus, l'entrevue nous semble être la technique d'observation la plus appropriée à notre objet dans la mesure où il s'agit d'une recherche exploratoire sur une question au sujet de laquelle on ne possède pas une connaissance (sociologique) très approfondie.

D'autre part, les récits recueillis par entrevue constituent une parole vivante, actuelle, permettant de saisir à chaud les perceptions et opinions des gens concernant un thème quelconque (avec la possibilité de vérifier au fur et à mesure de l'entretien notre bonne compréhension de ces propos et d'inciter l'interlocuteur à approfondir toujours plus sa réflexion) en comparaison d'un discours médiatisé et fixé par l'écriture comme, par exemple, la lettre d'amour, la biographie, le roman, la poésie, autant de genres littéraires qui expriment aussi, à leur manière, l'intimité et la subjectivité. Par ailleurs, l'utilisation de l'entretien dans le cadre d'une étude sociologique permet d'accéder au point de vue de "gens ordinaires" dont la prise de parole, souvent circonscrite à l'intérieur de la vie privée ou professionnelle, est par conséquent rarement publique. Cela présente l'avantage de pouvoir prêter l'oreille à un autre discours que celui d'une élite qui ne représente qu'elle-même, forcément restreinte en nombre, et habituée à se prononcer sous une forme ou une autre de communication sur diverses questions d'intérêt général.

À l'origine, nous avons l'intention de procéder à une analyse détaillée du discours normatif contemporain sur l'amour, à travers des études scientifiques et des manuels pratiques, et de faire reposer l'analyse des entretiens sur cette base. La grande envergure de cette tâche s'est vite avérée trop ambitieuse compte tenu de l'ampleur du travail de terrain à réaliser d'autre part. Les étapes de préparation, réalisation, transcription et analyse du matériel recueilli par entrevue allaient en effet requérir plusieurs mois de travail. Nous avons donc opéré une nouvelle délimitation du champ à étudier, en choisissant de faire une analyse approfondie des témoignages recueillis (leur abondance et leur richesse justifiant ce choix) plutôt qu'une étude

combinée - et peut-être plus superficielle - de textes et d'entrevues. Cependant, d'autres sources (études et ouvrages divers portant sur l'un ou l'autre aspect des questions soulevées dans les entrevues) ont été consultées afin de compléter le corpus empirique principal lorsque cela s'est avéré pertinent.

Considérant, à l'instar de Michelat (1975), *“que chaque individu est porteur de la culture et des sous-cultures auxquelles il appartient et qu'il en est représentatif”* (Michelat, 1975, p. 232), l'entretien non directif a pour but de provoquer les “productions verbales” des individus, permettant de révéler la façon dont sont organisés leurs systèmes de représentations, se rapportant à la réalité amoureuse dans le cas qui nous occupe. Dans cette optique, malgré la diversité des éléments constitutifs de la personnalité psychosociale des individus, on devrait retrouver certaines constantes qui pourront être interprétées comme étant révélatrices des modèles culturels. Car, en définitive, ce n'est pas l'individu en lui-même qui retient l'attention mais ce qu'il peut, à travers son expérience subjective, révéler de la culture à laquelle il appartient. C'est en ce sens que, pour Michelat, l'individu est le “lieu de sa culture”<sup>7</sup>.

Dans une autre perspective, les liens entre l'individuel et le collectif peuvent aussi être conçus, dans les termes d'Angenot (1984), comme la production - sociale - de l'individualité par le biais du discours social.

*“En parlant du discours social, on n'entend pas seulement des communs dénominateurs, des thèmes répandus, des faits collectifs; le discours social, c'est très largement la production sociale de l'individualité, de la spécialisation, de la compétence, du talent, de l'originalité («acceptable»); c'est la production sociale de l'opinion dite «personnelle» et de la créativité dite «individuelle»; ce n'est pas seulement des doctrines communes, mais les formes réglées de la dissidence; pas seulement des lieux communs, mais des opinions distinguées, pas seulement la doxa mais ces paradoxes qui demeurent dans sa mouvance”* (Angenot, 1984, pp. 20-21).

---

<sup>7</sup> La culture est ici définie dans les termes anthropologiques d'Edward Sapir, comme étant l'ensemble des représentations, des valorisations effectives, des habitudes, des règles sociales, des codes symboliques inhérents aux structures ou aux traditions d'une société donnée. Voir Michelat (1975, p. 232).



C'est donc par le biais du discours des acteurs sociaux que nous prétendons accéder à leurs conceptions des relations amoureuses<sup>8</sup>. À travers ce discours, on pense pouvoir saisir certains éléments rendant compte de la manière dont les femmes se perçoivent elles-mêmes et se représentent leurs rapports (concrets et symboliques) avec les autres dans le domaine de la vie amoureuse. Il ne s'agit pas ici de se lancer dans une présentation détaillée des théories du discours, mais à l'instar d'Angenot (1991), de concevoir l'analyse du discours comme une démarche visant une *"compréhension englobante de la façon dont une société se connaît et se représente à travers toutes les formes de l'oral et de l'écrit"* (Angenot, 1991, p. 9). Dans cette perspective, l'analyste du discours cherche à décrire et à rendre raison de *régularités*, à déceler des fonctions et des enjeux sociaux dans les schématisations de l'usage social du langage (pratiques discursives vues comme des faits sociaux et historiques). *"Les pratiques discursives sont des «institutions sociales», et, dès lors, leur autonomie relative et leur spécificité ne se détachent qu'à l'horizon de l'ensemble des faits historiques et sociaux"* (Angenot, 1991, p. 13).

Pour revenir à la question de l'entretien non directif, Michelat estime que l'utilité de ce dernier se fait sentir *"chaque fois que l'on cherche à appréhender et à rendre compte des systèmes de valeurs, de normes, de représentations, de symboles propres à une culture ou à une sous-culture"* (Michelat, 1975, p. 230). L'auteur considère que l'information fournie au moyen de l'entretien non directif correspond à des niveaux plus profonds que celle qui peut être recueillie par questionnaire, à cause du degré de liberté laissée à "l'enquêté" dans ce premier type d'approche. Michelat pose aussi l'hypothèse que ce qui est pris en charge "affectivement" par la personnalité des individus est plus profond, plus significatif et plus déterminant de leurs comportements que ce qui n'est qu'intellectualisé. Il estime donc que l'entretien non directif *"permet, mieux que d'autres méthodes, l'émergence de ce contenu socio-affectif"*

---

<sup>8</sup> Précisons que dans le cas qui nous intéresse, nous ne sommes pas en présence d'un discours social institutionnel, mais plutôt d'un discours subjectif, bien qu'à la fois social, dans lequel on peut lire l'histoire de chaque personne. Il ne s'agit pas non plus de procéder à une analyse du discours amoureux au sens de Barthes (1977), qui s'adresse directement à l'être aimé, mais bien du discours sur l'amour (celui qu'on tient à un tiers à propos de l'amour). Pour un exemple d'analyse du discours amoureux par le biais de lettres d'amour, voir Hurtubise (1989).

*profond, en facilitant pour l'enquêté l'accès à ces informations que l'on ne peut atteindre directement*" (Michelat, 1975, p. 231).

Rappelons que la méthode non directive fut mise au point par Rogers dans les années 1940, et visait à l'origine des objectifs thérapeutiques. Ce dernier a aussi fait ressortir l'utilité de la technique thérapeutique centrée sur le client pour la recherche, particulièrement dans les recherches sur la personnalité et certaines études anthropologiques. L'utilisation des méthodes non directives permettrait notamment, selon l'auteur, une exploration en profondeur des attitudes des sujets sans introduire les biais de l'intervieweur, en les laissant parler de façon aussi libre que possible, les aidant seulement à approfondir et mieux formuler leur pensée.

Dans une perspective plus critique, Kandel (1972) émet certaines réserves quant à l'utilisation de méthodes mises au point à des fins thérapeutiques dans un cadre de recherche. Car, selon elle, l'ensemble de la situation d'entretien, de son orientation, de ses finalités et de son contrôle se trouve totalement modifié et dévié de ses objectifs initiaux (l'initiative de la sollicitation revient à l'enquêteur plutôt qu'à l'individu; les objectifs de la recherche sont étrangers à l'individu interviewé; l'individu n'a pas l'initiative des thèmes à explorer et a peu de chances de pouvoir les traiter à sa guise; les bénéfices possibles sont minimes pour le sujet)<sup>9</sup>.

Kandel prétend que dans le cas de la thérapie et de l'enquête, *"le non-directif pur est au mieux un vœu pieux, au pire une mystification, d'autant plus dangereuse que ses praticiens n'en ont pas conscience"* (Kandel, 1972, p. 31). Car les critiques de la méthode rogorienne mettent en évidence l'influence qu'exercent les moindres interventions du chercheur (ou thérapeute) dans la situation d'entretien, que celui-ci le veuille ou non. Plusieurs éléments de renforcement interviendraient dans ce type de situation, l'expression verbale notamment, mais aussi certaines caractéristiques non contrôlables de l'expérimentateur (sexe, âge, "race", opinions, etc.). Les effets de "distorsion"

---

<sup>9</sup> En ce qui concerne ce dernier aspect, on peut peut-être considérer comme un "bénéfice" l'opportunité que la situation d'entrevue offre à l'interviewée de parler d'elle-même, de faire le point, du point de vue de son expérience des relations amoureuses, ce qui présuppose que cette expérience est valorisée par l'intervieweur, du seul fait qu'elle s'y intéresse.

dans les opinions des sujets interviewés ne seraient donc pas liés uniquement au mode d'intervention de l'enquêteur mais à certaines de ses caractéristiques. Cependant, ajoute Kandel, *"les effets d'interaction entre enquêteur et sujet ne sont importants que lorsque l'on évoque soit des problèmes directement liés à cette interaction, soit des problèmes dont l'enjeu pour le sujet (intérêt, affects, implication personnelle et émotionnelle) est élevé"* (Kandel, 1972, p. 36). Il reste que les réponses fournies par les interviewés sont des réponses spécifiques, "adaptées" à l'interlocuteur, *"aux attentes que l'on a à son égard ou qu'il a lui-même à l'égard de la situation"* (p. 36).

Selon Kandel, certaines mesures offrent cependant la possibilité de modifier la relation d'entretien non directif dans le sens d'une plus grande réciprocité (avertir les sujets qu'ils pourront poser des questions en retour à l'enquêteur, leur fournir un certain nombre d'informations sur l'objet de l'étude, etc.), sans toutefois que se trouvent modifiés le cadre de la recherche, ni la nature professionnelle des relations entre sujet et enquêteur. Le sujet est maintenu (comme dans les questions fermées de sondage ou les questions ouvertes d'enquêtes plus approfondies) dans une position unilatérale où *"le droit de parole est devenu un simple devoir de réponse"* (Kandel, 1972, p. 40). Nous pensons qu'il est important de ne jamais perdre de vue cette dernière assertion au cours du processus de recherche, afin d'éviter d'accorder naïvement le statut de parole spontanée aux propos des interviewé-es lors de leur interprétation.

Michelat lui-même, dans son article sur l'utilisation de l'entretien non directif en sociologie (1975), pose le caractère relatif de la non directivité dans le cas de l'entretien d'enquête puisque le thème de celle-ci est préétabli par le ou la chercheur-e et non pas choisi par "l'enquêté-e". Toutefois, la personne interviewée détient malgré tout le rôle d'exploration, contrairement à d'autres approches où c'est l'enquêteur-e qui détient ce rôle habituellement. L'idée à la base de cette méthode consiste à concevoir la personne interrogée comme étant *"la plus apte à explorer le champ du problème qui lui est posé, en fonction de ce qu'elle pense et ressent"* (Michelat, 1975, p. 229).

Dans cet esprit, en tenant compte des mises en garde énoncées ci-dessus, nous avons donc procédé à une série d'entrevues en profondeur sur le thème des rapports amoureux, comportant chacune une phase non directive, suivie d'une phase semi-directive, et quelques questions relatives aux caractéristiques socioculturelles des individus (âge, profession, niveau de scolarité, etc.). Voici la procédure que nous avons suivie pour constituer l'échantillon des personnes à interviewer.

### *2.3.3 Constitution de l'échantillon*

En ce qui concerne le choix de l'échantillon, seul un petit nombre de personnes est interrogé dans une enquête qualitative et elles sont choisies en fonction de leur diversité par rapport à certaines variables dites "stratégiques" en relation avec la question étudiée. Ces variables stratégiques sont déterminées à partir de critères théoriques et d'études antérieures, et doivent permettre d'obtenir de la part des personnes interrogées "*des exemples de la plus grande diversité possible à l'égard du thème de l'étude*" (Michelat, 1975, p. 236). Le choix de l'échantillon s'effectue donc en fonction de critères de diversification plutôt que probabilistes. Ce genre d'échantillon n'est d'ailleurs pas considéré comme étant représentatif au sens statistique.

Il existe deux types de variables stratégiques. Le premier est représenté par les variables utilisées habituellement dans l'analyse quantitative (sexe, âge, profession, type d'habitat, région, etc.). Certaines de ces variables peuvent être jugées pertinentes pour la constitution de l'échantillon d'une enquête qualitative utilisant des entretiens non directifs. Le deuxième type de variable stratégique comprend les variables plus spécifiquement liées au thème de l'étude et correspondent aux critères de diversification.

Étant donné l'hétérogénéité de l'expérience amoureuse des femmes, on devait tenir compte de cette diversité pour avoir une vue "globale" du champ amoureux des femmes. Évidemment, une étude qualitative du type de la nôtre exige que l'on fasse certains choix méthodologiques afin de délimiter l'objet et de le rendre ainsi accessible à l'analyse. La première limite, géographique, est le Québec, plus particulièrement la région montréalaise, pour une raison de

facilité d'accès aux sujets qui devaient être interviewés, ainsi que pour la connaissance (tant au niveau sociologique que personnel) que nous possédions déjà de la société québécoise. Les "enquêtées" devaient donc être nées au Québec et y avoir vécu la plus grande part de leur expérience amoureuse, que cette expérience ait été partagée avec une seule personne ou plusieurs (dans les cas du lesbianisme et de l'hétérosexualité).

Une autre série de limites concerne la constitution de l'échantillon proprement dit. Tenant compte des deux critères principaux d'évaluation et de sélection d'un échantillon de type qualitatif, soit la diversification et la saturation (Pires, 1983, p. 88), nous avons adopté une stratégie combinée pour constituer l'échantillon de cette étude<sup>10</sup>. D'une part, étant donné la diversité de l'expérience amoureuse des femmes, il apparaissait important de tenir compte de cette diversité dans l'échantillon. Cela n'implique toutefois pas que l'on doive nécessairement explorer toutes les facettes que recouvre la dite expérience. Il faut, bien sûr, se référer aux intérêts qui guident la recherche. Dans ce cas-ci, les critères appelés à intervenir dans la constitution de l'échantillon sont fixés en fonction de leur pertinence théorique par rapport à la problématique de la recherche. Il s'agit essentiellement d'arriver à sonder les points de vue des femmes concernant la question des relations amoureuses et de comparer ces points de vue sur la base du type de relation amoureuse vécue, le type de relation étant ici déterminé par le contexte social particulier à l'intérieur duquel cette relation est produite. Ce découpage traduit une volonté de comparer les réalités amoureuses de certains groupes spécifiques: des hétérosexuelles, des lesbiennes et des religieuses, afin d'en établir les points de ressemblance et de dissemblance et, éventuellement, mettre ceux-ci en rapport avec les éléments théoriques qui ont été dégagés dans le chapitre

---

<sup>10</sup>Cette stratégie (l'échantillon à contraste contrôlé) utilise à la fois la logique de la diversification externe (échantillon par contraste) et celle de la saturation ou de l'homogénéisation-diversification interne (échantillon par homogénéisation), et répond à la double nécessité d'assurer la diversification externe de l'échantillon et de limiter cette diversification. Le contraste se trouve alors "limité par la pertinence théorique de certains critères appelés à intervenir dans la constitution de l'échantillon" (Pires, 1983, p. 96).

précédent. Par conséquent, la diversification pouvait donc être recherchée à l'aide de la variable stratégique<sup>11</sup> suivante: *type de relation amoureuse vécue*.

D'autre part, il apparaît nécessaire de limiter la dispersion empirique (la diversification externe de l'échantillon) afin: 1) d'approfondir l'étude de l'aspect qui vient d'être mis en valeur: la nature des rapports existants entre le type de relation amoureuse vécue, et les conceptions amoureuses des femmes, et 2) d'éviter que les caractéristiques des personnes constituant l'échantillon soient si diversifiées que les données recueillies par les entrevues ne permettent pas de répondre d'une façon satisfaisante aux questions posées. Il ne s'agit pas de prétendre que le facteur "type de relation" soit celui qui ait l'impact le plus important dans le discours que tiennent les femmes sur leur expérience amoureuse; il apparaît seulement le plus pertinent par rapport à la problématique de cette recherche.

Par ailleurs, il était impensable dans un échantillon forcément limité en nombre de tenir compte à la fois de la classe sociale, de l'âge, de l'appartenance religieuse, de l'origine ethnique, etc., des interviewées, et surtout, d'espérer tirer quelque interprétation substantielle à partir d'une vingtaine de cas aussi dispersés: on ne saurait plus ce qui joue sur la production du discours, à quel facteur attribuer les différences qu'on y retrouve (à l'âge, à la classe sociale ou au fait d'aimer un homme ou une femme?) ou sur quelle base analyser les points convergents des discours. C'est pourquoi nous avons choisi d'exercer un contrôle de la diversité de l'échantillon en faisant de certains facteurs des constantes, soit l'âge, la classe sociale, l'origine ethnique, l'appartenance religieuse et linguistique<sup>12</sup>. L'amortissement de l'influence de ces facteurs s'est faite en choisissant des individus appartenant grosso modo à la même tranche d'âge (33-45 ans), au même milieu socio-économique et à la même religion (catholique). Cette sélection

---

<sup>11</sup> Il s'agit d'une variable spécifique (plutôt que générale) parce qu'elle est directement rattachée à la question étudiée (Michelat, 1975, p. 236).

<sup>12</sup> Précisons, par rapport à ces trois derniers critères qu'il ne s'agit nullement, en adoptant cette stratégie, de décrire le contexte québécois se référant uniquement à certains membres de la société, ceux dits "de souche". C'est plutôt la logique visant à limiter l'impact d'un trop grand nombre de variables qui nous pousse à vouloir assurer une certaine homogénéité "culturelle" de l'échantillon.

assure une relative homogénéité à l'intérieur de chaque groupe et entre les groupes en ce qui concerne ces critères. On se retrouve ainsi en présence de femmes d'âge moyen, ayant un niveau de vie moyen et ayant toutes été au moins exposées aux valeurs religieuses catholiques, au sens où le catholicisme était prédominant dans leur milieu familial, scolaire, etc.

Le critère se rapportant à la catégorie d'âge se rattache à la volonté d'interroger des femmes qui, tout en possédant une certaine expérience des relations amoureuses, appartiennent à une génération qui a évolué dans le contexte contemporain des transformations survenues dans les modes de relations intimes ainsi que dans la façon dont les hommes et les femmes se définissent à l'intérieur de ces relations.

Le choix de femmes appartenant aux "classes moyennes" tient au fait que plusieurs études, américaines notamment, ont abordé la question des rapports intimes en interrogeant des individus provenant de ce milieu social, par conséquent le mieux documenté. Nous avons procédé à un découpage approximatif de la hiérarchie sociale, il va sans dire, suivant lequel aucune des femmes interviewées n'appartient aux classes défavorisées, ni à la bourgeoisie. Le milieu socio-économique est défini ici à partir de critères descriptifs (position socioprofessionnelle: occupation et scolarité), les individus constituant ce groupe étant censés présenter des caractéristiques et des comportements semblables (niveau de revenu, partage d'un même système de valeurs, etc.), et ce malgré le caractère équivoque du concept de classes moyennes.

Quant au critère religieux, celui-ci est en quelque sorte concomitant à l'origine ethnique et à l'appartenance linguistique, mais il se justifie aussi par la présence de religieuses dans l'échantillon. À cause de cette présence, on voulait tenter d'éviter une trop grande disparité des individus par rapport à l'élément religieux. Ce qui ne signifie pas cependant que les femmes interviewées soient nécessairement pratiquantes puisque notre intérêt ne porte pas spécialement sur la pratique religieuse, mais à tout le moins, qu'elles aient connu un même discours religieux.

Une fois le contrôle de la diversification externe assuré, on devait encore tenir compte des différentes situations dans lesquelles les femmes se

retrouvent à l'intérieur de chaque groupe. Il s'agit ici d'assurer la diversification interne de l'échantillon. Les critères de cette diversification interne touchent aux aspects suivants: 1) l'organisation matérielle (spatiale, temporelle, économique, etc.) des relations amoureuses; 2) la position de l'interviewée par rapport au marché du travail; 3) la maternité. Ces aspects sont susceptibles d'apporter des variations dans la manière dont les interviewées vont se positionner par rapport au sujet de l'étude.

Nous avons donc procédé à une répartition des individus dans l'échantillon de manière à y retrouver: A) parmi les hétérosexuelle et les lesbiennes: des femmes cohabitant avec leur "partenaire", et d'autres vivant selon un mode différent (seules ou avec d'autres personnes non impliquées dans une relation de type amoureux avec elles); des femmes ayant une occupation à l'extérieur du foyer, et d'autres qui demeurent au foyer pour diverses raisons (charge des tâches domestiques, chômage, etc.); des femmes avec enfants, et d'autres sans enfant; B) des religieuses vivant dans une maison appartenant à leur communauté, et d'autres vivant (seules ou non) en appartement ou dans toute autre forme de résidence qui ne soit pas rattachée à la communauté religieuse; des religieuses détenant une occupation à l'extérieur de leur communauté, et d'autres oeuvrant à l'intérieur de celle-ci.

Compte tenu du contrôle qu'on voulait exercer sur le facteur "classe sociale", nous avons utilisé la technique "boule-de-neige" pour le recrutement de nos répondantes. C'est-à-dire que nous avons demandé à quelques personnes de notre connaissance de nous référer des femmes dont le profil correspondait aux critères de notre échantillon. Ces femmes nous donnaient par la suite le nom d'autres personnes qu'elles croyaient susceptibles d'être intéressées à participer à notre étude, et ainsi de suite. Cette technique d'échantillonnage comportait dans ce cas-ci l'avantage d'obtenir la participation d'individus appartenant à un même milieu social sans pour autant entretenir de liens personnels entre eux. La taille exacte de l'échantillon a été déterminée en cours d'enquête, lorsque la richesse des informations recueillies fut jugée suffisante pour les objectifs de l'analyse.

Nous avons donc retenu 20 entrevues au total, conformément à nos critères d'échantillonnage, puis procédé à leur transcription et à leur analyse.



On retrouve sur les fiches signalétiques (voir specimen à l'annexe I) diverses informations: sur l'entrevue elle-même (lieu, date, durée, etc.), des renseignements personnels concernant l'interviewée (âge, statut civil, orientation sexuelle, mode d'habitation, occupation, niveau de scolarité, etc.) et certaines informations relatives à l'organisation de la relation le cas échéant (mise en commun des ressources, distribution des tâches domestiques, etc.).

Les interviewées se trouvent réparties selon le "type de relation amoureuse" vécu de la façon suivante: 7 hétérosexuelles, 7 lesbiennes, 6 religieuses. Toutes sont originaires du Québec, ont le français pour langue maternelle, affirment avoir été élevées dans la religion catholique, et habitent la région de Montréal. On observe une relative homogénéité quant à: leur âge (entre 33 et 45 ans), leur niveau de scolarité (secondaire V (3), D.E.C. (5), bac (10), maîtrise (2)); la majorité (17) sont des travailleuses salariées (une demeure à la maison, une est étudiante et une en chômage), pour la plupart très qualifiées: techniciennes (2) (administration, mécanique du bâtiment), graphiste (1), représentante publicitaire (1), conseillère d'enquête (1), animatrice de pastorale (1), traductrice (1), avocate (1), agente immobilier (1), enseignantes (2), infirmières (2), secrétaires administratives (2), cadres (2). En ce qui concerne le statut civil des répondantes, 8 sont célibataires, 6 religieuses, 4 mariées (dont une séparée) et 2 divorcées. Seize interviewées n'ont pas d'enfant (sur ce nombre, 3 femmes vivent cependant une relation amoureuse avec un-e "partenaire" qui a un ou plusieurs enfants issus d'une union antérieure) et 4 ont au moins un enfant (avec leur partenaire actuel ou non). Quant aux modes d'habitation privilégiés par les répondantes, 7 vivent en couple, avec leur "partenaire" amoureux-se (mari, compagnon, compagne), 6 habitent seules, 2 religieuses habitent la maison-mère de leur communauté, 3 autres vivent en appartement ou dans une petite maison appartenant à leur communauté avec quelques autres soeurs, et deux femmes vivent avec un-e ou plusieurs colocataires (amis). (Voir tableau I, p. 81)

### 2.3.4 Déroutement des entretiens

Bien que nous ayons donné, pour notre propre compte et pour les besoins de l'élaboration de la problématique de cette étude, une première définition de ce qui peut être considéré comme une relation amoureuse (voir chapitre 1, p. 10), nous avons plutôt laissé le soin aux personnes interrogées de décrire comment se pose pour elles la question des relations amoureuses, c'est-à-dire dans quels termes elles définissent ces relations, comment elles les vivent et structurent leurs pratiques à l'intérieur de celles-ci. Cette partie non directive de l'entretien a permis aux interviewées de développer leur pensée relativement au thème des relations amoureuses à l'intérieur de leur propre cadre de référence.

Par conséquent, la consigne de départ se voulait le plus large possible, afin d'éviter d'orienter les interviewées dans une direction ou une autre. Cette consigne, suivant une brève introduction de la recherche (qui reprenait l'essentiel du contenu de la première prise de contact téléphonique, au cours de laquelle les sujets avaient sommairement été mises au courant de l'objet de la recherche: la manière dont les femmes vivent l'amour dans différents contextes sociaux d'union amoureuse), était formulée dans les termes suivants: "qu'est-ce que l'amour pour vous?" La première réaction face à cette consigne en a donc souvent été une d'étonnement. En effet, bien qu'elles aient eu un peu de temps pour y réfléchir, les interviewées ne s'attendaient visiblement pas à une question aussi vaste, à une première partie d'entretien aussi peu structurée. Leur stupéfaction s'est exprimée quelquefois par le rire, dénotant un sentiment de malaise qui, le cas échéant, s'est toujours dissipé rapidement une fois l'entretien enclenché. Voici, à titre d'exemple, l'une des répliques fournies spontanément par les femmes suite à l'énoncé de la consigne:

*"O.K., aujourd'hui, en ce lundi, 10 février, trois heures et quart, qu'est-ce que l'amour pour moi? Euh... Tu peux pas préciser davantage? (...) C'est parce que vois-tu, j'ai ma façon intellectuelle de traiter l'amour (...) Je peux avoir plusieurs définitions, parce que je suis le genre de fille... qui sectionne pas tout. Je pourrais le présenter de façon globale, mais j'imagine que tu t'intéresses à comment je le vis au quotidien (...) C'est comme pas facile de pas avoir une question de préparée. Si j'avais eu comme un petit nos sur lequel gruger là, j'aurais pu donner une perspective. Si je*

*m'étais dit: faut que je réponde à la question "qu'est-ce que l'amour", j'aurais pensé, bon, comment je répons à ça?" [Annie, pp. 1-3] [1].*

Par la suite (après une heure quinze d'entrevue en moyenne), on effectuait un retour sur certains aspects abordés dans l'entrevue et qui semblaient particulièrement importants pour les interlocutrices, afin de leur permettre de les approfondir. Cette phase semi-directive a également permis de soulever des questions qui renvoient à la problématique de recherche lorsque les interviewées ne les ont pas abordées d'elles-mêmes durant la première partie de l'entrevue. Un certain nombre de questions ouvertes ont donc été posées systématiquement à toutes les répondantes dans cette seconde partie de l'entretien (voir annexe II). Mentionnons que la durée moyenne des entrevues est de deux heures quinze minutes.

Il nous a paru intéressant par ailleurs de donner une orientation rétrospective à cette seconde partie des entrevues (en incitant les femmes à nous faire part des changements qu'elles avaient - ou non - observés par rapport à leur manière d'envisager et de vivre les rapports amoureux), dans le but de recueillir des données non seulement sur la position actuelle des "enquêtées" par rapport au thème de l'étude mais aussi sur l'évolution de cette position dans le temps. Le point de vue de femmes qui ont vécu des relations amoureuses avec des hommes avant de devenir lesbiennes ou religieuses, par exemple, fut précieux à cet égard; il nous semblait susceptible d'apporter des éclaircissements sur l'influence du facteur "type de relation" sur les conceptions amoureuses des femmes, et réciproquement.

Étant donné qu'il s'agissait d'interroger des femmes sur un sujet qui touche leur vie intime, il nous semblait préférable que les entrevues se déroulent autant que possible à leur domicile afin de favoriser un climat propice à la confiance, dans un lieu qui leur soit familier et où elles se sentent à l'aise d'exprimer leur point de vue par rapport au thème des relations amoureuses. C'est ce que nous avons fait lorsque la situation le permettait. Sinon, l'entrevue se déroulait dans le lieu de travail de l'interviewée, ou dans un bureau à l'Université.

Mentionnons que les interviewées nous ont toutes bien accueillie. Certaines nous ont spontanément manifesté certains gestes de sympathie à la suite de l'entrevue, en nous montrant des photos de leur famille, nous reconduisant en voiture lorsque nous nous étions rendue à leur domicile et autres attentions semblables. L'une des femmes nous invita même à partager son repas. Le fait que nous soyons nous-même une femme et que nous partagions plusieurs autres caractéristiques des interviewées (culture d'origine, classe sociale, religion, peu de différence d'âge) a certainement aussi contribué à favoriser une ambiance de complicité avec elles. Soulignons par ailleurs la relative facilité que nous avons eue à établir un contact avec les lesbiennes et les religieuses, et, pensons-nous, à être bien acceptées par elles. Le fait que la recherche portait sur l'amour et non pas sur le lesbianisme ou la vie religieuse, est un élément qui, à notre avis, a probablement facilité et contribué à établir la qualité de la relation d'entrevue avec ces deux groupes de répondantes. On peut faire l'hypothèse que ces dernières ne se trouvaient pas dans une position qui les obligeait à justifier leur choix de vie particulier vis-à-vis d'une "outsider", le thème de l'étude et la consigne de l'entretien proposant dès le départ un cadre général à la discussion (conception de l'amour en tant que femme), plutôt que spécifique à leur situation (conception de l'amour en tant que lesbienne ou religieuse).

Afin de respecter l'anonymat des femmes qui ont généreusement accepté de nous rencontrer, nous leur avons attribué des prénoms fictifs, qui apparaîtront dans cette thèse chaque fois que nous citerons textuellement ou en substance un extrait d'entrevue.

Enfin, signalons que la plupart des femmes interrogées s'exprimaient avec aisance, ce qui nous a grandement facilité la tâche, tant à l'étape de la cueillette des données qu'à celle de leur traitement. Le fait qu'en général elles étaient également très volubiles peut être interprété à la fois comme un signe de leur intérêt pour le thème de l'étude (intérêt personnel, mais aussi comme un indice de la popularité de la question amoureuse chez les femmes en général), et comme une indication à l'effet que le climat dans lequel se déroulait l'entretien fut propice à l'expression des répondantes.

### 2.3.5 Situation d'entrevue

En ce qui concerne le contexte socioculturel de production des entretiens, mentionnons l'importance de l'étude de Goffman, *La mise en scène de la vie quotidienne. La présentation de soi* (1973), pour mettre en perspective les conditions spécifiques de la situation d'entrevue (l'une des situations de la vie sociale où une personne est amenée à se présenter elle-même et à présenter son activité à d'autres personnes) et les enjeux de cette situation pour chacune des participantes. Selon la perspective de la représentation théâtrale adoptée par l'auteur et à partir des principes "dramatiques" qu'il en tire, on peut observer les moyens par lesquels une personne oriente et gouverne l'impression qu'elle produit sur autrui, et surtout, *"quelles sortes de choses elle peut ou ne peut pas se permettre au cours de sa représentation"* (Goffman, 1973, p. 9). Goffman souligne, entre autres caractéristiques, l'aspect dynamique de l'interaction et le caractère moral de toute définition de la situation.

Nous avons donc accordé une attention spéciale à l'observation suivant laquelle les "acteurs" ont tendance à donner à leur "public" une impression idéalisée par tous les moyens: *"Ainsi, quand un acteur se trouve en présence d'un public, sa représentation tend à s'incorporer et à illustrer les valeurs sociales officiellement reconnues, bien plus, en fait, que n'y tend d'ordinaire l'ensemble de son comportement"* (Goffman, 1973, p. 41). La prudence et le maintien d'une façade socialement acceptable sont d'autant plus requis lorsque l'acteur donne une représentation à des inconnus, ce qui est le cas de l'entrevue d'enquête. Diverses "techniques de maîtrise des impressions" sont alors déployées afin d'éviter la rupture des représentations. En ce sens,

*"on peut s'attendre à ce que les acteurs renoncent à maintenir strictement leur façade lorsqu'ils sont avec des personnes connues depuis longtemps, et à ce qu'ils renforcent leur façade quand ils se trouvent parmi des personnes qu'ils ne connaissaient pas auparavant. Avec les inconnus les représentations prudentes sont de rigueur"* (Goffman, 1973, p.210).

En contrepartie des techniques défensives de maîtrise des impressions, le "public" adopte un comportement protecteur pour aider les acteurs à préserver leur spectacle. La motivation du public à agir avec tact avec les

acteurs peut venir d'une identification avec ces derniers, du désir d'éviter une scène ou encore de celui de gagner les bonnes grâces des acteurs afin d'en tirer un profit quelconque. Dans le cas de l'entrevue d'enquête, il est clair que l'intervieweur a avantage à user de délicatesse s'il veut créer un climat de confiance favorisant l'expression de l'interviewé.

Toutefois, malgré ces précautions, il est arrivé que certaines interviewées nous fassent part d'un sentiment d'incompétence par rapport à ce qu'elles semblaient considérer comme leur "performance" durant l'entrevue. Leur inquiétude s'est manifestée à l'occasion notamment par la peur de ne pas s'exprimer clairement, une tendance à s'assurer de la pertinence de leurs propos, du caractère adéquat de leurs opinions en posant des questions à cet effet à l'intervieweur en cours d'entretien afin de vérifier si ce qu'elles disaient était "correct", si elles le disaient de la bonne manière, si c'était cela qu'on voulait entendre, etc. Bref, nous avons parfois senti que quelques-unes des interlocutrices tentaient d'ajuster leur discours - niveau de langage, angle selon lequel aborder la question, etc. - en fonction des attentes présumées de l'intervieweur et de leur désir de projeter une image positive d'elles-mêmes et de leur conception de l'amour. Dans chacun des cas, nous avons tenté de les rassurer et surtout de les convaincre que seul leur point de vue quel qu'il soit nous intéressait et qu'en conséquence nous étions disposée à l'accueillir inconditionnellement.

Une situation singulière s'est également présentée lors d'une entrevue où le conjoint de l'interviewée était présent dans la maison au moment de la rencontre. Cette situation (incontrôlable) a parfois occasionné un malaise pour la répondante en question, qui était visiblement sur ses gardes lorsqu'elle abordait certains sujets, plus particulièrement certains thèmes problématiques concernant son mari.

Dans le même ordre d'idées, Leznoff (1956) rend compte des difficultés rencontrées durant la phase initiale d'entrevues qu'il a menées auprès d'homosexuels et attribue ces difficultés à la réticence naturelle des gens à parler de leur vie privée à une personne inconnue, spécialement lorsque celle-ci est sujette à des tabous puissants (ce qui renforce l'idée que les interviewés puissent assigner au chercheur de terrain la place "d'espion").

L'auteur fait aussi ressortir la nécessité de rendre ses préconceptions explicites continuellement et de les évaluer lorsqu'on procède à des entrevues, surtout quand il s'agit de répondants dont le style de vie est éloigné de notre expérience personnelle.

En ce qui concerne plus spécifiquement la communauté homosexuelle, Leznoff attire l'attention sur le fait qu'on retrouve plusieurs idéologies divergentes, différents degrés d'implication envers ladite communauté, ainsi que d'importantes différences par rapport à la conception de soi et à l'acceptation de soi parmi les membres de ce groupe. Par exemple, certains individus vivent presque exclusivement à l'intérieur de la culture gaie, sont reconnus en tant qu'homosexuels dans leur famille, milieu de travail, etc., tandis que d'autres, souvent en haut de l'échelle socio-économique, dont les interactions sont complexifiées par des éléments de sécurité personnelle, de goût, de classe sociale, tiennent généralement leur homosexualité secrète parmi les hétérosexuels. Le seul terme homosexuel apparaît donc inadéquat pour décrire une manière de vivre et on doit tenir compte de cet élément dans la manière d'aborder les individus.

On doit également être conscient que la situation d'entrevue peut susciter un malaise chez certaines personnes habituées à montrer des aspects différents de leur personnalité selon qu'ils se trouvent face à des homosexuels ou face à des hétérosexuels, ne sachant plus quel rôle ils doivent adopter lors de l'entrevue. Étant donné que nous ne mentionnions pas notre propre orientation sexuelle durant l'entrevue, seulement la personne (parfois hétérosexuelle, parfois homosexuelle) qui nous avait référé l'interviewée, il est possible que cette ambiguïté ait dérangé certaines interlocutrices mais nous avons toutes les raisons de penser que si une telle situation s'est produite, elle s'est toujours rétablie dans une mesure suffisante pour que l'entrevue se déroule sans encombre, dans un climat de sérénité.

Les mêmes considérations s'appliquent aux religieuses, dont le style de vie est également éloigné du nôtre, à la différence près qu'il était clair dans ce cas que nous n'étions pas nous-même religieuse. Il est probable par contre que certaines des interlocutrices appartenant à ce groupe aient pu s'interroger par rapport au fait que nous soyons croyante, pratiquante, voire catholique.

Comme avec les femmes lesbiennes, on peut affirmer qu'une connivence suffisante a été établie pour que cette situation "d'outsider" ne pose aucun problème significatif ayant pu nuire au bon déroulement des entretiens.

Enfin, quelques remarques sur l'impact du statut de genre de l'intervieweuse dans le cadre de la présente recherche. Certains auteurs identifient en effet le facteur "genre" comme l'une des principales attaches structurelles ("grounds") à partir desquelles l'interaction aussi bien que la conversation et l'interprétation se développent dans le travail de terrain. Warren (1988) souligne à ce propos que bien que les femmes chercheuses puissent parfois se voir interdire l'accès aux mondes masculins, elles sont en général bien reçues tant par les hommes que par les femmes lorsqu'il s'agit d'accéder aux mondes intérieurs des émotions et de la pensée (ce qui, de toute évidence, correspond à notre propre expérience de terrain)<sup>13</sup>.

Selon Warren, le genre est l'un des éléments qui contribue à façonner l'analyse sociologique, à toutes les étapes du processus du travail de terrain, tant du point de vue de la théorie, de l'analyse de discours, de l'histoire personnelle - et disciplinaire - de l'observateur et de la personne observée, que des productions qui résultent de ce travail.

*"In all the activities of fieldwork, from the course of one's academic career, to entering the field, to putting one's clothes in the morning, to writing up field notes and drafting articles for publication, gender shapes the task. It is inescapably so our task is to see the shaping through the shapes"* (Warren, 1988, p. 59).

De plus, l'expérience biographique des femmes et des hommes peut avoir une influence sur l'intérêt manifesté par les unes et les autres envers les sites de terrain et les sujets de recherche. De ce point de vue un profond engagement émotionnel envers la question des rapports amoureux vécus par les femmes, question manifestement reliée au facteur genre, a représenté pour nous une source de motivation évidente et engendré un intérêt de recherche puissant. Cependant, certains thèmes (à cause, précisément, de l'attrait qu'ils

---

<sup>13</sup> L'auteure mentionne que les anthropologues apprennent les normes de genre de différentes cultures en parlant et en lisant les travaux d'autres anthropologues; les sociologues apprennent à travers leurs propres socialisation et statuts en tant qu' "insiders" culturels.



présentent au plan personnel pour le chercheur) peuvent aussi entraîner des émotions douloureuses. Il était évidemment impossible d'identifier à l'avance et en détail la sorte et la profondeur des émotions qu'on allait éprouver sur le terrain. Dans le cas de notre étude, le processus de "contre-transfert", selon lequel les émotions sont évoquées chez l'intervieweuse en écoutant les considérations des répondantes sur leurs propres vies, fut constamment et fortement présent.

De ce point de vue, étudier les discours des femmes sur les différentes formes de relations amoureuses dans lesquelles elles sont impliquées représentait pour la chercheuse de 30 ans que nous étions au début de cette étude un défi à plusieurs points de vue. S'attaquer à un tel sujet (par le biais duquel on s'intéresse à certains détails de la vie "intime") soulève notamment des questions relatives à la relation subjectivité-objectivité dans la recherche sociologique de terrain, et dans le traitement de notre objet d'étude plus particulièrement. L'implication du chercheur face à un tel objet se trouve "personnalisée" à un plus haut degré que dans le cas d'un objet d'étude face auquel on ne se sent que peu ou indirectement concerné.

En effet, depuis le début de notre réflexion au sujet de cette recherche, nous avons constamment, à chaque étape du travail, été confrontée personnellement à notre objet. Qu'il s'agisse de la lecture d'ouvrages portant sur le thème des relations amoureuses, de l'élaboration de la problématique de recherche, de la définition même de l'objet, du choix de la méthodologie appropriée, de la théorisation de certaines questions, de l'entreprise du travail de terrain, nous ne pouvions chaque fois qu'être renvoyée à nous-même, à notre propre histoire amoureuse en particulier. Sans doute faut-il voir dans cette propension une question de tempérament, de sensibilité personnelle, d'intérêt profond à l'égard du thème amoureux, et ces facteurs sont probablement d'une grande importance quant à la décision même de travailler sur un tel sujet. Mais outre ces dimensions d'ordre psychoaffectif, se produit un jeu de miroirs inhérent et essentiel au processus de recherche, consistant en un mouvement d'aller-retour constant de la subjectivité à l'objectivation, un équilibre à maintenir entre sa propre réalité subjective et celle (aussi subjective) des autres que l'on tente d'objectiver, de problématiser, de

théoriser. En d'autres termes, nous sommes en présence d'un discours subjectif que l'on tente d'objectiver, et qui renvoie à notre propre subjectivité.

Ainsi la démarche consiste à partir de soi, à se prendre soi-même comme point de départ pour élargir ensuite le champ d'observation et en arriver à formuler des questions de recherche issues de ces observations ainsi que de la connaissance des travaux sur le sujet. Les outils méthodologiques appropriés au questionnement en émergence permettent de rendre ces questions opérationnelles et d'y répondre. Puis, selon les nouvelles données qui s'ajoutent graduellement, on ajuste l'appareil méthodologique, on regarde la réalité différemment, on se positionne soi-même différemment face à l'objet et le processus se poursuit ainsi jusqu'à ce que les résultats obtenus apparaissent signifiants, intéressants, satisfaisants en regard de l'objet que l'on a choisi de décrire, d'expliquer, d'interpréter, en fonction des idées, des interrogations et des constantes remises en question qui ont jalonné l'évolution de la recherche.

### *2.3.6 Analyse des entrevues*

Le corpus analysé est constitué de l'ensemble des entretiens. Plus précisément, celui-ci comprend: 1) la retranscription exhaustive des discours enregistrés des personnes interrogées; 2) les éléments du discours de l'intervieweuse qui ne sont pas directifs; 3) tous les autres symptômes (hésitations, rires, silences, etc.); 4) les informations situationnelles (âge, sexe, profession, région, niveau d'études, etc.) contenues dans les fiches signalétiques.

Par rapport à l'analyse des données, on retrouve chez Michelat (1975), sous le terme "d'attention flottante" - emprunté à la psychanalyse -, le même principe d'ouverture que dans la grounded theory. Le fait de ne pas avoir de grille d'analyse à priori permet la découverte de nouvelles hypothèses, au fur et à mesure de l'analyse, sans préjuger de ce qui est pertinent pour l'étude et de ce qui ne l'est pas. Ce principe exige un ajustement constant de la part du chercheur, et implique que les interprétations puissent toujours être modifiées à la lumière de nouvelles lectures.

Le but de l'analyse qualitative des entretiens non directifs consiste, selon Michelat, à reconstituer le "raisonnement" sous-jacent (non-conscient, affectif) *"qui préside à l'émergence des thèmes manifestes"*, en partant du contenu manifeste pour atteindre le contenu latent. Il s'agissait donc de rendre compte de l'ensemble du matériel, à partir des divers cheminements de ce raisonnement, au moyen d'un schéma le plus simple possible, pour retrouver, au terme de l'analyse, des parties des modèles culturels qui jouent un rôle dans l'organisation du "raisonnement affectif" (dont les déterminants sont sociaux) des individus.

Nous avons, dans le but de nous imprégner du contenu des entrevues, procédé à plusieurs lectures, verticales (attention portée à la singularité de chaque entretien) et horizontales (mise en relation des divers entretiens) de celles-ci, ce qui a eu pour effet de susciter progressivement des interprétations par la mise en relation des divers éléments qu'elles contenaient. Pour des raisons d'ordre pratique, nous avons travaillé à partir de résumés des entretiens, certains des verbatim totalisant plus de cent pages.

On a donc opéré une première fragmentation, thématique, des entrevues, reflétant le plus fidèlement possible les propos des interlocutrices, dans les termes mêmes qu'elles ont utilisés pour définir le champ des rapports amoureux. Puis, à partir de cette première classification du matériau, nous avons dégagé de nouvelles catégories conceptuelles en fonction des questions théoriques qui ont pris forme tout au long du processus de la recherche. Les résultats de l'analyse des entretiens sont en quelque sorte une synthèse de ces deux découpages (thématique et analytique), et réfèrent aux questions de la genèse de l'expérience amoureuse des femmes, du mode actuel de régulation des relations amoureuses, de l'idéal amoureux féminin et du caractère spécifique des relations amoureuses, en comparaison d'autres types de relations intimes (l'amitié) et en fonction des trois groupes représentés dans notre échantillon: hétérosexuelles, lesbiennes et religieuses. Ces résultats sont présentés en détail aux chapitres 3, 4, 5 et 6.

En principe, ce genre d'analyse n'est jamais terminé car il est toujours possible de modifier le schéma à la lumière de nouvelles lectures, de poursuivre l'interprétation en découvrant de nouvelles "surinterprétations". En

pratique, cependant, l'analyse a pris fin lorsque nous avons constaté qu'elle avait atteint une certaine stabilité, c'est-à-dire que nous étions alors parvenue à dégager une interprétation cohérente des discours des interviewées, en regard des intérêts théoriques de la recherche (prenant en compte l'évolution récente de rapports sociaux plus globaux (voir chapitre 1), afin d'établir des liens signifiants entre le contenu des entrevues et des analyses sociologiques plus générales). Michelat affirme d'ailleurs que le seul critère de validité dont nous disposons dans le cas de l'analyse d'entretiens non directifs est la cohérence interne du modèle obtenu, tous les éléments du corpus devant trouver une place dans le schéma.

Engageons-nous donc dès à présent dans le coeur de cette étude sur les rapports amoureux, c'est-à-dire dans ce qui en constitue la matière "vivante": la description et l'analyse des entretiens.

## **CHAPITRE 3**

### **Genèse de l'expérience amoureuse**

Nous entamerons le premier des quatre chapitres consacrés à la présentation et à l'analyse des données d'entrevue en exposant tout d'abord quelques éléments de définition générale de l'amour proposés par les interviewées. Puis, on fera état de différents aspects de ce que nous avons appelé la genèse de l'expérience amoureuse des femmes. On y relatara dans un premier temps les références faites à l'origine socio-familiale de cette expérience, pour ensuite prendre connaissance de certaines expériences et événements qui ont marqué le cours du cheminement amoureux des interlocutrices, donnant lieu bien souvent à des transformations dans leur manière d'envisager et de vivre les rapports amoureux. Dans un second temps on tentera de dégager des entretiens une conceptualisation de la dynamique globale du développement des relations amoureuses, dont rendent compte les sections 3.5 et 3.6 sur les étapes d'une relation amoureuse et le rôle des périodes de transition, au cours desquelles ont lieu des remises en question au sujet des relations amoureuses. On souhaite ainsi pouvoir restaurer une sorte de compréhension empirique des relations amoureuses à partir des trajectoires personnelles des interviewées.

### *3.1 Définitions générales de l'amour*

Le caractère volontairement général de la consigne, combiné au malaise des premières minutes de l'entretien, a souvent conduit les femmes interviewées à formuler une première définition de l'amour également très générale. On trouve dans ces considérations globales une série d'idées reçues sur l'amour, mêlées à des interprétations plus personnelles de la question. Parmi ces idées figure notamment celle que l'amour est une *émotion*, un *sentiment*, une *chimie*, une source de *plaisir*, de *bien-être*, d'*accomplissement*, une *énergie positive* très forte, très importante et qui prend beaucoup de place, qu'on recherche quand on ne l'a pas et dans laquelle on *investit* beaucoup d'énergie lorsqu'on la vit.

L'amour représente donc pour plusieurs femmes une dimension essentielle de la vie (à laquelle, selon certaines, *"tout le monde devrait avoir droit"*), parfois vue comme lui étant équivalente: *"l'amour c'est la vie"*. L'idée

exprimée ici en différents termes est que l'amour symbolise ce qu'il y a de plus grand, une sorte de "besoin vital", de principe fondamental que plusieurs placent au-dessus de tout (l'argent, le travail, même la santé parfois), associé selon les individus à différentes notions et valeurs dont celles de *liberté, respect, réciprocité, complicité, tolérance, fidélité, joie, don, ouverture à l'autre, admiration, obéissance, indépendance, abandon et dépassement de soi*, etc. Les extraits suivants illustrent bien le caractère essentiel attribué à l'amour vu comme une "force positive" par une majorité de répondantes (autant religieuses que lesbiennes ou hétérosexuelles):

*"Ah oui, oui, moi je serais pas capable de vivre sans amour. Ça m'en prend énormément, plus que la moyenne sûrement (rires), j'en ai jamais assez. J'ai besoin d'être aimée (...) Je suis sûre que n'importe quel être, quand y sent que les gens à l'entour de lui répondent bien à ce qu'y donne, à ce qu'y fait, je suis sûre que tout le monde se sent bien dans sa peau. Ça veut pas dire j'ai pas des périodes basses dans ma vie, c'est sûr qu'y a des périodes comme ça mais... (...) Moi en tout cas, sans amour je serais incapable de vivre" [Lucie, pp. 8-9] [h].*

*"(...) Ça m'apporte du bonheur en dedans de moi, de la chaleur humaine, de la sécurité, une paix intérieure. Quand t'es en amour avec quelqu'un pis que la personne fait juste se coller sur toi, ça te calme pis la paix rentre en dedans de toi. C'est-tu assez merveilleux ça ce sentiment-là? À mon avis, y a rien d'autre qui peut apporter ça sur cette planète. C'est dans ce sens-là que je dis que je suis privilégiée pis je trouve c'est satisfaisant. Je trouve que c'est tellement une émotion pis un feeling incroyable ça, que je trouve ça extrêmement dommage que tous les individus sur cette planète aient pas droit à ça, puissent pas vivre ça, ce feeling-là. C'est comme en dedans de tout le monde" [Hélène, pp. 58-59] [l].*

*"Moi je pense que c'est sûr que si j'étais pas aimée, si j'aimais pas... je serais sûrement pas ici pis je serais malheureuse pis je serais morte par en dedans. Pis y a un tas de gens comme ça, qui se meurent à petit feu... Moi je me dis que ça m'aide à vivre, à passer à travers les difficultés, à vivre le positif, à aller vers les autres. L'amour dans le fond ça donne beaucoup de sécurité pis ça donne de la force. Je parle du vrai amour" [Jacqueline, pp. 62-63] [r].*

Même pour Line qui a manifesté d'entrée de jeu un malaise profond à l'égard du thème de l'amour, *"Pour moi l'amour c'est pas quelque chose de simple (...) C'est quelque chose de difficile, de dur... C'est pas facile à vivre. (...) Pour moi c'est même un sujet un peu gênant"* (Line, p. 1), l'amour est en

quelque sorte un cadeau dont elle sait, malgré les difficultés concrètes que cela lui pose, apprécier la valeur lorsque cela lui arrive. L'amour est considéré selon ce point de vue comme un état non essentiel (qui ne constitue pas une raison de vivre) mais tout de même bien agréable, qui donne une plus grande ouverture vis-à-vis des gens, une plus grande accessibilité et disponibilité.

En termes plus spirituels, Jacinthe, une religieuse de 44 ans, définit l'amour comme étant "ce qui fait le *mystère* d'une personne", ce qui l'*épanouit*, ce à quoi elle *vibre*, se *donne*, etc. Il s'agit pour cette femme d'un langage universel (aux plans spirituel et humain), au niveau duquel on ne peut pas mentir.

*"Ce qui fait qu'on est différentes c'est pas juste notre personnalité. C'est ce qu'on vit de profond avec l'autre. Parce que des fois tu vas avoir deux personnes du même tempérament, à peu près le même vécu, on voit ça en communauté beaucoup, puis ce qui fait notre mystère à chacune c'est le mystère de notre amour. Ce qui nous épanouit profondément. Pis chaque personne que je rencontre, moi je suis toujours portée à aller voir de ce côté-là pour la connaître vraiment. Autrement, j'ai l'impression de connaître une enveloppe. Mais dès que je sens à quoi la personne vibre, à quoi la personne se donne ou à qui la personne se donne, pour moi, tout de suite là, j'ai l'impression d'entrer dans une intimité, j'ai l'impression d'entrer dans le mystère. (...) J'ai toujours été fascinée par ce côté qui fait la personne, le côté de l'amour qui fait la personne" [Jacinthe, p. 1] [r].*

Cette même interviewée aborde aussi le thème, récurrent dans les entrevues, du caractère soi-disant indicible de l'amour: "*l'amour, ça s'explique pas (...) on choisit pas. L'amour c'est quelque chose qui se communique, t'as pas besoin de mots. Tu sais que c'est la tienne ou tu sais que c'est le tier'*" (Jacinthe, p. 3). Ce point de vue rejoint en effet plusieurs autres témoignages qui considèrent l'amour comme "*quelque chose qu'on ressent*", de "*difficile à décrire*", qui n'est "*pas palpable*", qu'on vit "*dans nos tripes*"<sup>1</sup>.

*"C'est quelque chose qui est... difficilement descriptible, c'est quelque chose que tu peux vivre mais par rapport à tes tripes. Ça peut être ton cœur, ta tête, c'est tes tripes, c'est une vibration*

---

<sup>1</sup> Cette prétendue impossibilité à décrire l'amour apparaît paradoxale, relative tout au moins, si l'on considère que les femmes rencontrées en ont toutes parlé pendant au moins deux heures...



*commune de deux personnes. Oui, vibration, j'appellerais ça comme ça* [Béatrice, p. 1] [h].

Certaines religieuses, de leur côté, font part de la difficulté particulière qu'il y aurait à énoncer l'amour singulier ressenti pour Dieu. *"Comment on peut exprimer une chose avec une personne qui est pas de chair?"* (Marie, p.14).

Un autre point de vue général soutient que l'amour est à la fois universel et particulier, c'est-à-dire que la "source" de l'amour serait la même pour tous mais qu'il prendrait des formes différentes selon les particularités individuelles de chacun-e. *"Les manifestations sont multiples mais à la base, pour moi, la source est la même"* (Claudette, p.5). Dans cette perspective, les différentes catégories de personnes que nous sommes appelés à côtoyer (famille, amis, collègues de travail, etc.) représentent les multiples aspects émanant d'un même centre d'amour. Ainsi, l'amour éprouvé pour diverses personnes, selon les qualités qu'on leur reconnaît ou ce qu'elles nous apportent aux plans affectif et matériel, comporte divers degrés et différents types de sentiments (affection, admiration, confiance, amitié, etc.). *"L'important c'est que c'est très global, mais y a des visages, y a des gestes, y a des choses très particulières. Faut que ça s'incarne quelque part"* (Claudette, p.2). Cela revient à dire qu'il est possible d'aborder le sujet de l'amour selon plusieurs angles: émotionnel, intellectuel, social, spirituel, amical, etc.

Les interlocutrices ont souvent eu recours à des images afin de préciser et de rendre plus concrète leur conception de l'amour. On fera d'ailleurs allusion lorsque l'occasion se présentera aux diverses métaphores dont elles se sont servies au cours de nos rencontres. Par exemple, Jacqueline utilise les figures du triangle et de la spirale pour illustrer les nombreuses dimensions qu'elle associe à l'amour. La métaphore d'une spirale, *"qui va vers le haut"* décrit les aspects de mouvement, d'évolution et de continuité associés à l'amour dans son esprit, *"mouvement continu qui grandit si on le laisse grandir"* (Jacqueline, p. 35). Quant au triangle, il évoque les trois points d'ancrage auxquels renvoie sa définition de l'amour: soi, les autres et Dieu.

*"L'amour c'est... pouvoir vivre sa vie d'une façon où la personne est bien dans sa peau. Qu'elle est libre, mais en se tournant vers les autres. L'important c'est avoir une bonne relation avec elle-même,*

*une bonne relation avec les autres. Et dans ma foi, évidemment pour moi, une relation avec Dieu. Pour moi c'est le triangle* [Jacqueline, p. 1] [r].

Malgré l'existence d'une multiplicité de points de vue selon lesquels aborder le sujet, plusieurs des femmes rencontrées situent d'emblée le sentiment amoureux dans le cadre d'une "relation" amoureuse, que ce soit avec une personne du même sexe ou du sexe opposé, ou avec Dieu. Certaines d'entre elles définissent l'amour essentiellement comme une *"complicité établie avec une personne avec qui on a des affinités"*. Pour ces interviewées, c'est le partage de cette complicité qui fait que l'amour va se développer. Dans cette perspective, l'amour est quelque chose qui s'apprend, s'apprivoise, se développe avec le temps, qu'il s'agisse de vivre avec une autre personne ou simplement de la connaître, l'apprécier et dans certains cas l'admirer. Pour plusieurs, l'amour proprement dit se distingue du coup de foudre qui lui, passager, naîtrait spontanément, "au premier contact", en dehors de notre volonté. De la même manière, d'autres interlocutrices éprouvent le besoin d'établir une distinction entre amour et attirance physique (mouvement d'ailleurs probablement compris dans ce qu'on appelle habituellement le coup de foudre). Ces distinctions servent sans doute à attribuer une dimension de profondeur à l'amour. Car en lui opposant l'aspect léger, superficiel, passager de l'attirance physique, davantage associé à la passion, on met en valeur le caractère sérieux, profond, durable, voire sacré, qu'on identifie au "véritable" amour.

*"Moi je crois pas à la passion comme... une espèce de connectage, d'aimantage entre deux personnes, j'appelle pas ça de l'amour. C'est un intérêt, c'est un attrait, c'est un désir, qui est partagé à deux, oui, mais c'est pas de l'amour profond, de l'amour authentique, de l'amour... je sais pas comment l'appeler là. C'est un connectage, c'est un aimantage, qui va pas nécessairement se transformer en amour"* [Annie, p. 8] [l].

L'amour apparaît ainsi parfois quelque peu énigmatiquement, comme un ensemble de gestes, de paroles, d'attentions entre deux êtres qui partagent certains *"intérêts"*, des *"affinités"*, une *"complicité"* et une *"confidentialité"*, vécus dans une relation de *"confiance"* empreinte *"d'affection"*, *"d'amitié"*, de *"réciprocité"*, etc., bref, qui vivent une *"communion des âmes"*. Quelques femmes (outre les religieuses pour lesquelles la réalité spirituelle est plus

immédiatement présente) associent d'ailleurs directement l'état amoureux à Dieu ou à une croyance "religieuse"; c'est le cas de Béatrice.

*"J'appellerais ça un échange d'âme... en rapport avec ce que toi tu peux concevoir, d'une croyance, entre parenthèses. C'est sûrement relié pour moi à Dieu, c'est évident. (...) L'échange c'est profond, c'est pas juste superficiel. Pis je détermine rien de physique, pour moi, dans ce qui est l'amour, je parle pas en termes de physique ou de description physique par rapport à ça. Je vois pas nécessairement une question d'attrance. Pour moi l'amour c'est à part, c'est d'autre chose" [Béatrice, p. 2] [h].*

L'aspect spirituel de l'amour est aussi considéré par certaines interviewées dans une perspective plus "populaire", qui, dans leur esprit, s'oppose favorablement à une vision plus romantique de l'amour. Cette version adaptée de la spiritualité vécue en rapport avec les relations amoureuses est parfois assimilée au fait de se livrer à une démarche individuelle de "travail sur soi", visant l'épanouissement et le dépassement continuels de soi-même. Cette interprétation libre de la spiritualité se trouve ainsi intégrée à l'expérience personnelle de femmes qui affirment par ailleurs être davantage attirées par des gens qui vivent eux aussi cette "réalité" spirituelle d'une manière ou d'une autre. En d'autres termes, celles qui se disent impliquées dans une "démarche personnelle" tendent à rechercher des gens qui partagent cette même inclination pour la croissance et l'accomplissement de soi.

Mais, revenons à cette tendance des interviewées, observée dans les discours analysés, à définir l'amour selon un mode binaire - comme dans l'opposition amour-coup de foudre évoquée un peu plus haut -, c'est-à-dire en deux moments ou selon deux caractéristiques, perçues comme complémentaires ou opposées. Par exemple, certaines vont assigner aux relations amoureuses (en général et aux leurs en particulier) d'un côté les traits de la *passion*, de l'autre ceux de la *raison*. La passion se trouve davantage associée aux premiers temps d'une relation amoureuse, alors que les "amant-e-s" se découvrent et vivent intensément leurs sentiments et, le cas échéant, leur sexualité, tandis qu'on attribue plutôt le qualificatif "raisonnable" aux phases ultérieures d'une relation, quand les ardeurs du début ont cédé la place aux obligations, aux responsabilités et dans bien des cas, à une certaine habitude de l'autre. C'est bien comme deux formes d'amour qui se succèdent

dans le temps, et non pas qui s'opposent, que Béatrice perçoit l'amour-passion et l'amour-raison.

*"Je pense pas qu'on peut vivre l'amour passionné toute une vie, ça je suis légèrement sceptique sinon un peu plus (rires). (...) Pour moi je vois ça un à la suite de l'autre. Exemple: tu peux vivre un coup de foudre avec quelqu'un, ça, pour moi c'est de l'amour-passion. (...) Le cheminement de ça pour moi ça serait un amour qui avec le temps devient plus raisonné. (...) C'est qu'au début, bon, c'est l'fun, t'es toujours enjoué, t'es excité... tu explotes bien souvent de joie, c'est tes vibrations, c'est toute qui fonctionne. Avec le temps ou avec les années, cette passion-là diminue pis elle prend plutôt la place d'un amour stable mais plus profond. Oui, plus profond, plus raisonné, plus équilibré. T'as toujours quelque chose mais à différents niveaux. C'est l'intensité qui change, l'intensité de ta relation. Autrement dit, l'intensité des vibrations change avec le temps (rires)..." [Béatrice, pp. 4-5] [h].*

On aura l'occasion de revenir sur cette opposition passion-raison plus longuement à la section 3.5 de ce chapitre, portant sur les *étapes d'une relation amoureuse*.

Outre l'attirance physique, que plusieurs considèrent tout de même comme étant à la base d'une relation amoureuse: *"Si cette personne-là te fait pas un genre d'électricité à l'intérieur de toi, pour moi y peut pas... (...) Pour moi, ça c'est là, c'est la recette chimique de l'amour"* (Nancy, p.1), les interviewées font aussi valoir d'autres types d'attentes qu'elles entretiennent par rapport à un-e partenaire amoureux-se, fictif-ve ou réel-le (par exemple, des capacités d'écoute, de dialogue, de complicité, de tendresse, de soutien, de respect, etc.). Alors que certaines femmes semblent se rapprocher davantage d'un pôle ou de l'autre de ce continuum qu'on pourrait appeler "désir-besoins", d'autres affirment avoir besoin des deux côtés pour s'engager dans une relation de type amoureux: à la fois de ressentir le grand frisson pour quelqu'un et que cette personne satisfasse à l'essentiel de leurs attentes. C'est une autre manière d'opposer passion et relation-engagement-stable-quotidien-à-long-terme, comme l'exprime Andrée, préférant parler de *"différentes formes d'amour"*:

*"Ça peut être ben des choses l'amour. Ça peut être la passion, ça peut être une relation dans le quotidien ou ... Moi, en tout cas je fais des différences. Je me dis: l'amour ça peut être la passion, ça peut être quelqu'un que tu rencontre pis c'est la passion, plus dans le*

*sens aventure. C'est de l'amour quand même mais c'est pas vécu comme une relation dans le quotidien avec quelqu'un. (...) Moi ce que j'ai vécu c'est pas dans ce sens-là. Moi c'est plus une relation qui a été très passionnée au début mais qui s'est engagée sur du long terme, vraiment vivre avec la personne, partager le même appartement, partager... toute la vie quotidienne ensemble"* [Andrée, pp. 1-2] [!].

D'autres encore utilisent les termes "concret" et "abstrait" pour faire ressortir des aspects complémentaires qu'elles considèrent comme inhérents à une relation amoureuse. Pour certaines de ces interviewées, la face concrète est représentée par les caractéristiques physiques qui fondent l'attraction pour une autre personne, tandis que l'aspect abstrait est identifié au "feeling" qu'on ressent pour cette personne, à la "vibration" qui nous anime et nous unit à elle.

On le voit, le sujet est fascinant mais complexe, et peut être envisagé selon une multitude de points de vue. Pour tenter d'ordonner un tant soit peu ces éléments disparates auxquels les interviewées réfèrent dans leur tentative de définition du champ amoureux, concentrons dès à présent notre attention sur ceux qu'elles mettent en valeur pour parler plus spécifiquement de l'évolution de leur propre expérience amoureuse. Car la plupart des femmes que nous avons rencontrées fournissent d'abondantes informations tant en ce qui a trait à l'origine et au développement de leur cheminement amoureux dans le temps, qu'à ce qu'elles considèrent plus ou moins être les étapes inhérentes à toute relation amoureuse. Il nous a paru intéressant de mettre les deux aspects en parallèle.

### *3.2 Origine socio-familiale de l'expérience amoureuse*

Plusieurs interlocutrices relient l'importance qu'elles accordent aujourd'hui à l'amour et aux relations amoureuses, ainsi que leur façon de les concevoir, à leur histoire personnelle et à l'amour qu'elles ont reçu au départ, principalement dans leur famille. Car, de l'avis de bon nombre d'entre elles, il

faut avoir été aimée d'abord pour arriver à s'aimer soi-même<sup>2</sup>, et s'ouvrir aux autres par la suite pour leur redonner cet amour. *"C'est parce que j'ai été aimée en premier que je suis capable finalement de retourner cet amour-là, à ma manière à moi"* (Claudette, p. 6). C'est donc dans les termes d'un échange - amour qu'on reçoit et qu'on redonne aux autres - que plusieurs décrivent le processus amoureux en général, certaines le comparant à un système en circuit fermé, dans lequel de l'énergie entre et sort simultanément. Pour illustrer ces liens, des religieuses en particulier exposent leur cheminement personnel dans l'expérience de la foi et de l'engagement religieux en relatant l'origine familiale de cette expérience de l'amour de Dieu.

*"Y faut un minimum d'équilibre moi je trouve pour aimer. Pis des fondations humaines de famille solides, pis des fondations humaines sociales solides. Pis pour moi des fondations religieuses, entre guillemets, pas question de la religion, question de relation avec Dieu (...) Spirituelles si tu veux. (...) Je pense moi, que pour aimer, faut déjà être bien dans sa peau. Ça c'est ben important... Faut être aimé d'abord, parce que si à la base t'es pas aimé par tes parents qui t'ont donné naissance, par un milieu de famille, par un milieu social, bon pis si on étend ça, ben, je pense pas qu'on peut vivre l'amour. Tu aimes quand tu es aimé. Pis moi je trouve que c'est proportionnel, en général"* [Jacqueline, pp. 2-3] [r].

Dans cette optique, la relation avec Dieu relève bien entendu du domaine de la foi, mais aussi de l'éducation. C'est le milieu familial et social qui exerce une influence à l'origine, puis, par la suite, la foi devient plus personnalisée, l'amour reçu est prolongé par le biais d'autres personnes, vécu maintenant à travers une communauté, représentant une médiation entre Dieu et la religieuse. Suivant ce point de vue, Dieu se sert des événements et des gens qui, par divers moyens, témoignent en fait de *Son* amour et permettent à certaines femmes de percevoir l'invitation qui leur est faite dans le sens d'un amour et d'un service d'Église, communautaire.

*"Y en a qui vont croire à Mahomet, d'autres à Bouddha, moi je crois au Dieu de Jésus-Christ. Bon, c'est une question... d'hérédité spirituelle, peut-être. Question d'hérédité familiale, mes parents sont*

---

<sup>2</sup> L'importance accordée au fait de s'aimer soi-même comme condition préalable et nécessaire à l'amour d'autrui représente un élément central du discours auquel nous accorderons toute l'attention nécessaire à une étape ultérieure de l'analyse des données.

*de très grands croyants. C'est le milieu social aussi à ce moment-là qui faisait que, bon... Mais, à un moment donné, même si tu grandis là-dedans, moi je dirais à l'adolescence, à la fin, jeune adulte, tout le monde prend une décision: j'adhère ou je refuse. Parce qu'à un moment donné tu peux pu traîner la foi de tes parents ni de tes éducateurs. C'est ta foi personnelle" [Jacqueline, pp. 11-12] [r].*

*"Premièrement, je peux faire l'expérience de l'amour de Dieu par l'amour de mes parents mais ça c'est, disons, dans mon expérience, parce que quelqu'un qui aurait peut-être jamais vécu d'amour (...) y doit avoir plus de difficultés, dans un sens. Mais aussi je pense que ça a besoin d'être continué (...) J'ai vu Dieu moi dans ma vie, pis à travers un cheminement, j'ai perçu que Dieu m'invitait là, j'ai reçu dans le fond une invitation. Alors, c'est sûr que moi, ç'a été sa façon à lui de me manifester un amour particulier (...) en me demandant un service particulier, dans l'Église, dans une communauté, avec ce que j'étais, une communauté qui rejoint un peu mes aspirations. (...) Moi j'ai perçu dans ça un lien d'amour, dans le fond, pis que j'avais le goût de répondre à ça par un engagement. Disons, en donnant mon amour d'une façon plus particulière à Dieu ou au Christ, et non pas en choisissant une autre façon" [Claire, pp. 4-5, 7-8] [r].*

Mais, l'amour transmis par le biais de la famille peut aussi parfois être perçu négativement par certaines interlocutrices. Carole, par exemple, relie les principaux problèmes qu'elle a eu à surmonter dans ses relations amoureuses (l'insécurité et le manque de confiance) au fait que ses parents lui ont inculqué une conception de l'amour qu'elle considère, avec le recul, trop "absolue", c'est-à-dire qui prétend à ce que deux personnes qui s'aiment doivent nécessairement tout représenter l'une pour l'autre, voir les choses et se manifester leur affection de la même manière, sous peine d'en devoir conclure qu'il ne s'agit pas d'un amour véritable. Le fait de vivre aujourd'hui une relation avec quelqu'un d'indépendant est venu nuancer cette conception et l'a en quelque sorte obligée à faire confiance et à accepter l'idée que les individus n'ont pas tous les mêmes besoins, un déconditionnement d'autant plus difficile à opérer qu'il survient à l'âge adulte.

Quelle que soit l'évaluation qu'en font les interviewées, les extraits cités montrent l'importance accordée par plusieurs d'entre elles à l'enracinement de leur conception de l'amour dans leur propre expérience familiale de cette dimension. On considère en quelque sorte celle-ci comme un héritage (familial, social, spirituel, etc.) jouant un rôle de premier plan dans l'orientation

ultérieure de sa vie amoureuse. Le fait que les témoignages sur ce sujet proviennent majoritairement de religieuses ne révèle peut-être pas tant que leur apprentissage de l'amour soit si différent de celui des autres femmes, mais que leur conscience de cet apprentissage s'intègre au schéma d'interprétation de l'institution religieuse à laquelle elles appartiennent et faisant en sorte qu'elles y ont réfléchi d'une manière sans doute plus systématique que les femmes laïques.

### *3.3 Événements marquants du cheminement amoureux*

L'existence des femmes se trouve ainsi jalonnée par diverses expériences humaines, heureuses ou malheureuses, qui viennent modifier leur vision de l'amour et leur manière de le vivre. Ces changements sont parfois provoqués par des événements-chocs, des coups durs de la vie, souvent des ruptures amoureuses. Mais, ils peuvent aussi bien survenir simplement au fil des années et des circonstances dans lesquelles évoluent les rapports amoureux. Certains mouvements sociaux, le féminisme en particulier, sont aussi venus bouleverser quelques agissements et conceptions des femmes en matière amoureuse.

Les interlocutrices se souviennent quelquefois de situations, d'événements marquants, de rencontres clés qui leur ont permis de découvrir leurs talents, leurs possibilités, en somme des expériences *"qui font grandir"*, qui solidifient la personnalité et aident à préciser les choix de vie. C'est le cas notamment de Jacinthe qui raconte comment son travail dans un pays du tiers-monde lui a procuré une joie et un épanouissement à se donner qu'elle n'avait jamais connus auparavant, et l'a convaincue de poursuivre son cheminement en vivant l'amour dans un but humanitaire. De cette expérience serait né son désir de devenir religieuse missionnaire, plutôt que de poursuivre la relation dans laquelle elle était engagée avec un homme jusque là. D'ailleurs, de ces deux expériences amoureuses elle dira: *"C'est une autre dimension mais tu retrouves les mêmes joies"* (Jacinthe, p. 4). C'est donc à travers les témoignages d'amour qu'elle a reçus de la part des personnes côtoyées durant ses séjours à l'étranger qu'elle affirme avoir appris à connaître véritablement *"le coeur des gens"* et à reconnaître sa vocation.



*"Et ça, moi en tout cas, ça m'a beaucoup, beaucoup épanouie. C'est comme si c'est par cette dimension-là que j'ai appris à connaître les gens. C'est pour ça je te dis: le mystère de quelqu'un, c'est celui de son amour. C'est cette personne qui te donne quelque chose, pis qui pourtant a quasiment rien. Pis qui veut te dire à sa façon: je t'aime. Pis, vraiment c'est pas juste... platonique cette histoire-là, je t'aime, c'est quelque chose de très profond qui va se continuer parce que demain tu vas repasser devant sa maison et y va te prouver encore qu'y t'a vue. Pour moi l'amour c'est un peu ça" [Jacinthe, p. 4] [r].*

D'autre part, si l'on en juge d'après les témoignages recueillis, il semble que ce soit souvent à travers les expériences douloureuses que l'on évolue en amour. C'est le cas notamment de France qui déclare avoir surpris jadis son ex-fiancé au lit avec une de ses amies. La rupture qui s'ensuivit fût l'occasion pour elle de se positionner différemment par rapport à une notion souvent associée à l'amour: la souffrance.

*"J'ai souffert à ben des moments de ma vie (...) mais là, non, moi la souffrance ça c'est une affaire que je mets de côté. Moi je suis pas une missionnaire, si j'étais missionnaire je serais prête à souffrir. Mais, j'veux dire, je suis pas masochiste non plus, je veux pas souffrir pour rien" [France, p. 37] [h].*

De son côté, Josée affirme que l'une des principales leçons qu'elle a tirée d'expériences amoureuses déchirantes est qu'elle ne considère plus désormais les relations amoureuses comme quelque chose d'éternel. Ce changement de perception est estimé positif dans son cas, puisqu'il lui permet de vivre moins difficilement les fins de relations amoureuses à présent, ne ressentant plus ces moments comme un rejet de sa personne toute entière, mais plutôt comme une étape inévitable de ces relations. Plusieurs transformations personnelles sont ainsi attribuées par les interviewées à leur expérience de la vie (leur "vécu"). D'ailleurs, bon nombre d'entre elles sont d'avis qu'il y a toujours quelque chose d'utile à tirer de chaque expérience vécue, même les plus douloureuses, si on réussit à s'en servir pour faire de l'introspection et avancer. Adopter cette attitude permettrait non seulement d'apprendre constamment des choses sur soi-même et sur les relations amoureuses, mais aussi d'empêcher que les mêmes patterns de comportement (néfastes) soient répétés continuellement.

*“Sur le moment c'est la boîte de kleenex pis... (rires) Tu t'enfermes dans ton monde pis toute le kit. Là t'es dans tes grosses émotions, mais avec du recul quand t'analyses les choses, tu dis tout le temps: bon ben, ça, ça m'a appris ça, ça... (...) J'étais trop jalouse par exemple, trop possessive, pis cette personne-là était super indépendante, ben c'est pas pour rien qu'est arrivée dans ma vie, parce que j'avais à apprendre ces choses-là, à l'être moins. Fait que t'as toujours des éléments positifs qui [sortent de] là avec du recul. Si t'es capable de faire une prise de conscience pis de faire de l'introspection sur toi-même, c'est à ce moment-là que tu vas apprendre des choses pis tu vas grandir. Sinon tu refais les mêmes patterns” [Josée, pp. 5-6] [1].*

Ici encore, on constate que l'évolution du cheminement amoureux se produit autant à travers l'expérimentation de situations heureuses que douloureuses. Tentons maintenant de scruter d'un peu plus près la manière dont cette évolution s'opère et les circonstances qui l'entourent.

### *3.4 Transformation de la vision de l'amour au fil du temps*

Comme on vient de le voir, la vision que les femmes se forgent de l'amour se transforme en fonction de l'âge et, surtout, des expériences qu'elles vivent. Comme le remarque cette religieuse, *“quand on est jeune, c'est un idéal à atteindre, on se fixe ça, pis on rêve de ça. (...) C'est peut-être l'amour avec un grand «A»”* (Jacqueline, p. 1). À mesure qu'on avance en âge, les choses changent et se complexifient. L'une des façons dont les répondantes rendent compte de ces changements consiste à comparer leur expérience amoureuse actuelle à des relations antérieures, témoignant ainsi de ce que ces expériences passées leur ont permis de découvrir d'elles-mêmes, des autres, de l'amour. Fait à noter, l'évaluation rétrospective va presque toujours dans le sens d'une interprétation “positive” du présent, opposée à une vision “négative” du passé. De manière générale, on semble en effet avoir l'impression que nos relations vont “de mieux en mieux”, c'est-à-dire qu'on est, plus qu'avant, à l'écoute de ses désirs et attentes, qu'on repère plus facilement quelqu'un qui ne nous convient pas, etc. De plus, cette opposition du passé au présent est souvent effectuée par rapport aux thèmes, fréquemment abordés, de *l'oubli de soi au profit de “l'autre”* (aspect négatif) et de *l'épanouissement de soi avec l'aide de “l'autre”* (aspect positif).

Certaines femmes, par exemple, décrivent leurs relations amoureuses récentes comme étant plus "raisonnées", plus "matures" que leurs premières amours, définies davantage comme des "coups de foudre"<sup>3</sup>. Alors qu'Irène évoque la période de son mariage comme une époque où, trop effacée, elle s'oubliait presque totalement pour laisser la place à son conjoint, elle affirme réapprendre actuellement à "vivre avec elle-même dans une relation". Elle se dit aussi plus indépendante "affectivement" et capable de bien assumer la distance avec la personne qu'elle aime. Cela va, dans son cas, jusqu'à impliquer une distance physique avec son nouvel ami, pour pouvoir mieux se retrouver elle-même, disposer de son temps comme elle l'entend, faire des activités qui l'intéressent personnellement.

*"(...) Pour me permettre d'être moi-même, d'être bien avec moi-même et d'être moi-même. De faire ma vie professionnelle, de faire ce que j'ai envie de faire: d'assister à des réunions, d'assister à des colloques, pas être obligée de dire pourquoi je fais ci, pourquoi je fais ça, pourquoi je ne suis pas présente physiquement avec l'autre. [C'est] très différent aujourd'hui" [Irène, p. 3] [h].*

Nancy réfère, elle aussi à ses relations antérieures insistant sur son sentiment d'avoir fait trop de concessions par le passé (comparativement à ses amants), souvent par peur (inconsciente alors, consciente maintenant) de se retrouver seule. C'est donc un profond sentiment d'insécurité qui l'aurait fait "s'accrocher" des années durant à des hommes qui ne lui convenaient pas, et la prise de conscience de cet état de fait, ajoutée à une meilleure connaissance d'elle-même, aurait donné lieu à un changement d'attitude de sa part. Résultat: elle affirme prendre plaisir aujourd'hui à ce qu'elle appelle "la vie de célibataire".

*"Rapidement je me suis rendue compte que c'était pas quelqu'un pour moi puis j'ai commencé, à ce moment-là je dirais, dans la deuxième année, à m'affirmer, à dire non, à dire c'est assez, ça, ça me dérange, pis à laisser sortir un peu mes limites, mes barrières (...) On avait des grosses, grosses discussions émotives sauf que*

---

<sup>3</sup> Comme on l'a vu précédemment, la distinction amour/coup de foudre est souvent effectuée à partir d'une dichotomie de type faux/vrai, illusion/réalité, suivant laquelle les coups de foudre donneraient à ceux et celles qui les vivent l'illusion d'être amoureux, tandis que l'amour ("véritable") reposerait sur le partage de valeurs, une vision du monde commune, l'approfondissement de la connaissance mutuelle, etc.

*moi je pliais toujours. Je pliais toujours, je rentrais dans son moule, j'ai tout le temps rentré dans son moule. J'exprimais mon désaccord, je me battais, j'argumentais mais finalement c'était toujours lui qui avait la pôle. Pourquoi y avait la pôle? Parce que je lui donnais la pôle aussi. Alors, dans le fond je pense que je l'ai digérée cette relation-là pis je lui en veut plus parce que je me dis: si vraiment j'avais tenu à mes arguments, ça aurait cassé, oui peut-être, mais peut-être que je me serais faite respecter plus aussi"* [Nancy, pp. 4-5] [h].

Le témoignage de Nancy rejoint, sur un point essentiel, celui d'autres interviewées. En effet, peu importe les trajectoires individuelles, l'aboutissement de la réflexion liée à l'expérience des relations de couple converge souvent vers la nécessité d'une meilleure connaissance de soi et de l'affirmation de ses "limites" personnelles (de ses capacités, valeurs, convictions, attitudes envers la vie, opinions sur divers sujets, etc.), et de se montrer plus sélective quant au choix d'un-e amoureux-se. Car, si on se souvient d'avoir, dans la vingtaine, été encline à se lier avec les gens à peu près indistinctement, considérant à ce moment que toute nouvelle expérience était bonne à vivre du fait même de sa nouveauté, il arrive assez fréquemment qu'on voie se rétrécir le cercle des relations potentiellement intéressantes, les "critères" présidant au choix de ces relations se resserrant avec les années. Et c'est souvent le fait d'être allée "au-delà de ses forces", de ses "limites" avec quelqu'un, qui est désigné par les femmes comme l'un des moteurs de ces transformations concernant la manière d'envisager et de concrétiser sa vie amoureuse. Cette évolution se réalise parfois par le difficile détour de la prise de conscience de certaines lacunes profondément ancrées en soi (peur de la solitude, incapacité à s'affirmer face à autrui, etc.), et le désir de les dépasser pour arriver à se sentir "mieux dans sa peau", et pouvoir espérer rencontrer une personne qui convienne davantage à ce que nous sommes "réellement", "profondément". De ce point de vue, les propos de nos interviewées s'inscrivent tout à fait dans la rhétorique de la morale de l'authenticité décrite par Taylor (1994). Nous aurons l'occasion d'y revenir.

Parfois, cette recherche avide "d'authenticité" emprunte des voies alternatives, temporaires, qui permettent de solidifier certains aspects d'une personnalité jugée fragile. C'est le cas de Nancy, que nous venons de citer et qui, suite à une rupture amoureuse, a fait face à une énorme peur d'être seule

(c'est-à-dire sans amoureux) pour la première fois de sa vie en prenant la décision d'aller vivre avec des amis, plutôt que de chercher à rencontrer un autre homme immédiatement. Le soutien affectif procuré par cette expérience de "vie communautaire" lui aurait permis d'acquérir le sentiment de sécurité dont elle avait alors besoin, sans tenter de le combler avec un "partenaire" amoureux et, parallèlement, de faire l'apprentissage de ses propres limites et de commencer à s'affirmer face aux hommes. Un des signes lui rappelant qu'elle n'est plus prête désormais à vivre une relation amoureuse à tout prix est justement qu'elle est devenue beaucoup plus sélective dans le choix d'un partenaire. Mais même lorsqu'on réussit à repérer la perle rare, il arrive aussi qu'on se heurte à un autre problème, bien "contemporain", auquel la terminologie "psy" nous a habitués ces dernières années: la peur de l'engagement amoureux.

*"Maintenant je suis à la recherche de quelqu'un, c'est vrai. Je regarde tout ce qui passe, y a pas grand chose d'intéressant. Mais vraiment, y a rien d'intéressant là, mon Dieu! Pis là je me dis: comment ça se fait qu'à 20 ans, 25, je me retrouvais tout le temps avec quelqu'un pis ça marchait? Je me dis: coudonc, ça se peut pas qu'y ait pas de gars intéressants pour moi. Pas des gars intéressants, des gars qui me font vibrer, qui m'accrochent, parce que le critère important pour moi c'est de me faire accrocher, y en a pas beaucoup de ça. Pis des gars j'en rencontre plein, partout, tout le temps, pour moi c'est plein d'occasions pis c'est pas dur. Fait que je me dis: ah, regarde donc ça, ça veut dire que maintenant t'es pu prête d'avoir une relation à tout prix, t'es sélective pis y a pas grand monde qui rentre là-dedans maintenant. Fait que c'est probablement parce que j'ai essayé aussi qu'y a pu grand monde qui rentre dans ma grille. Y a l'autre aspect aussi des gars qui sont pas prêts à s'engager, qui ont peur. Les gens ont peur de s'engager, de part et d'autre, femmes ou hommes. Mais, est-ce que c'est ma peur d'engagement qui fait que j'en rencontre pas? Non, non, je suis pas prête. Je pense qu'à l'intérieur de moi je suis bien toute seule, je suis en équilibre" [Nancy, pp. 14-15] [h].*

Certaines lesbiennes affirment aussi être devenues plus prudentes dans le choix de leurs amantes après avoir souffert de se trouver mal assortie à plusieurs reprises. Alors qu'auparavant Hélène s'engageait dans des relations avec plus d'insouciance, simplement pour le plaisir de connaître quelqu'un de nouveau, elle prétend que pour tomber en amour maintenant, il faut que la personne corresponde à des critères bien précis.

*"(...) Comparativement à quand j'étais plus jeune, ça s'en allait direct au coeur pis c'était comme: on y va, pis envoye!, on s'arrangera ben avec qu'est-ce qui va arriver. On s'est arrangé avec qu'est-ce qui est arrivé, mais je trouve que je peux peut-être m'arranger de la même façon mais que ça fasse moins mal. Plus réfléchi aussi..." [Hélène, p. 33] [1].*

Hélène fait également référence à ses relations amoureuses antérieures en se rappelant une période de sa vie où elle ne se connaissait pas bien elle-même et avait plutôt tendance à adopter le point de vue de "l'autre". Cela s'est traduit, à une certaine époque, dans l'adhésion à une morale de totale liberté de couple, sans que cela convienne toujours à ses propres convictions et personnalité. C'était aussi, il faut le dire, les années 1970 et il était alors plutôt mal vu dans certains milieux "branchés" d'exprimer ouvertement des sentiments tels que la jalousie, par exemple.

*"Je pense que quand j'étais plus jeune je me connaissais pas vraiment (...) Dans les premières relations que j'ai eues avec des filles, y avait un sens de vie qu'on essayait de donner où dans le fond moi j'étais pas vraiment d'accord mais, comme l'autre personne je trouvais que c'était beau la façon qu'à parlait pis que je trouvais que c'était intéressant cette philosophie-là, je me disais: ah oui, on pourrait donc vivre comme ça. Effectivement, on est ensemble mais on est pas ensemble, pis on peut aussi rencontrer d'autre monde mais... Oui, se donner une totale liberté, pas empêcher l'autre de vivre d'autre chose, pis aujourd'hui je suis avec toi mais je sais pas si demain y aura pas quelqu'un d'autre qui va se promener sur [la rue] avec qui je tomberai pas follement amoureuse, faut pas que tu me démontres de sentiment de jalousie et de possessivité, etc. Moi je suis embarquée là-dedans "full pin" pis je me suis rendu compte que ça correspondait pas vraiment, dans le fin fond. Pis peut-être qu'effectivement, oui je suis jalouse pis oui je suis possessive (...) J'avais l'impression qu'avant je pouvais même pas exprimer ça, je pouvais pas dire ça (...) Mais dans le fond je pense que c'est parce que je me connaissais pas" [Hélène, pp. 11-12] [1].*

D'un autre côté, ces expériences, malgré qu'elles aient été pénibles, lui ont apparemment permis d'apprendre à mieux se connaître, de comprendre par la suite ce qu'elle avait vécu à travers tout cela. Pour Hélène, comme pour bien d'autres femmes, c'est l'apprentissage de ses limites personnelles qui a été l'aboutissement de ces essais-erreurs amoureux. Elle sait dorénavant

qu'elle se sentirait mal si elle les transgressait et préfère donc s'arrêter avant d'atteindre ces limites.

*“Je pense que dans le fin fond de moi-même je l'ai encore [cet idéal-là], sauf que c'est dans ce sens-là que j'ai des limites. Y est là quand même mais je suis à peu près certaine que dans toute ma vie j'atteindrai jamais ça parce que pour franchir cette barrière-là, faut que je passe par-dessus, faut que ça me fasse moins mal en dedans. (...) Par contre ç'a été extraordinaire parce que d'un autre côté je me suis plus ramassée pis j'ai fait: ben là, tu vas aller apprendre à parler de toi, tu vas aller apprendre à connaître aussi, à essayer de comprendre qu'est-ce que t'as vécu dans ça. C'est là que j'ai compris aussi que c'est possible de dire: non, moi ça me tente pas ça, cette mentalité-là, j'y crois pas, ou ben donc c'est difficile pour moi. C'est peut-être pas que j'y crois pas mais c'est plus difficile pour moi de vivre ça parce qu'à un moment donné je viens tout croche, je viens toute à l'envers, je viens toute... démolie, j'étouffe! Ah, j'haïs donc ça. Fait que je préfère pas me rendre jusque là (...) M'abstenir (rires) ou me modérer” [Hélène, pp. 12-13] [1].*

Diane, une autre interviewée lesbienne, réfère elle aussi à une précédente relation amoureuse comme à une expérience difficile, qui lui aurait néanmoins servi de point de référence pour identifier ce qu'elle n'a désormais plus envie de vivre en amour, c'est-à-dire, en gros, le tumulte et l'angoisse d'une relation passionnée qui fait souffrir. Rétrospectivement, elle prétend que c'est précisément le genre de relation dans lequel elle se trouve engagée actuellement qu'elle a toujours recherché, relation empreinte de “calme” et de “sérénité”, qu'elle n'aurait pu définir clairement avant d'en faire l'expérience concrète.

*“Je sortais d'une relation qui avait été difficile, je savais ce que j'avais pu envie de vivre, mais j'aurais pas pu dire exactement ce que je cherchais. (...) Je pense que j'ai réussi à identifier exactement ce que je voulais à mesure que je l'ai trouvé, dans ma relation actuelle, pis que ça correspond finalement... Une fois que je l'ai identifié, je me dis ben, c'est ça, c'est ça que je cherche depuis si longtemps, c'est ça que je cherchais même quand j'avais vingt ans, (...) et que j'ai cherché à travers toutes sortes d'affaires et que j'ai jamais trouvé. Pis là, je viens de le trouver et j'arrive à l'identifier parce que maintenant je le sens (...) C'est une accumulation de tout: mon vécu, mon expérience, de toutes mes vies antérieures (rires) De toute ma vie en tout cas je pense, pis que là je suis capable de dire qu'est-ce que j'ai envie de vivre et que je suis capable de dire que je le vis maintenant” [Diane, p. 11] [1].*

Les femmes interviewées rapportent certains changements d'attitudes et d'opinions qui se sont opérés chez elles au fil du temps, par rapport à des questions comme la cohabitation ou la continuité (la durée) des relations amoureuses. Encore une fois, ces transformations sont souvent liées à une prise de conscience et à l'établissement des limites individuelles par rapport à ces questions, mais aussi parfois au dépassement de ces limites, occasionné par l'appropriation d'un point de vue différent du nôtre à travers les échanges relationnels. Par contre, le fait d'outrepasser ses limites personnelles dans la vie de couple peut également engendrer un sentiment de "perte de soi" chez nos interlocutrices, qui assimilent parfois ce sentiment à la personnalité (féminine?) plutôt qu'au contexte "conjugal".

*"Avant ça durait pas longtemps. Peut-être que j'endurais des choses pis ça éclatait à un moment donné aussi. Puis, en partie, c'était peut-être parce que je fixais pas de limites pis à un moment donné, ben, c'était trop. (...) Je pense que ce sentiment-là [la perte de soi], je l'ai déjà ressenti, mais pas juste dans le couple ou en amour. Ça, ça dépend je trouve, beaucoup de la personnalité. Comme moi, je suis quelqu'un qui a de la misère justement à fixer des limites pis à dire non, pis à savoir refuser des fois ou... C'est ça, c'est quelque chose que je vas avoir de la difficulté. Comme, avec ma fille c'est constant cette espèce de lutte-là. Et puis, c'est pour ça que je me dis: bon ben, moi je vas peut-être toujours avoir des problèmes comme ça en amour, mais pas juste en amour" [Carole, pp. 6-7] [h].*

L'exemple de Carole, vivant maintenant une relation avec un homme depuis huit ans, révèle en outre que l'engagement amoureux peut être l'occasion d'un apprentissage, au cours duquel de nouvelles façons de fonctionner doivent parfois être intégrées. Dans son cas, c'est surtout le besoin d'indépendance et de solitude de son compagnon qui lui aurait demandé un effort d'adaptation au début de leur relation, en la confrontant notamment à son manque de confiance - en l'autre et en elle-même. Alors qu'elle avait tendance à interpréter l'attitude de son ami comme du rejet, ou pire encore, un manque d'amour, elle affirme accorder maintenant beaucoup de valeur au fait d'avoir un "espace" personnel (sa propre chambre, ses amis, des sorties sans son chum), en dehors du couple, préservant ainsi les limites de son identité individuelle.



Une observation semblable est rapportée par Danielle qui déclare apprendre à mieux se connaître elle-même à l'intérieur de sa présente relation de couple. Elle est aussi amenée parfois à changer certains comportements, notamment à apprendre de nouvelles façons de réagir et de communiquer, plus appropriées aux différentes situations qu'elle vit. Cette découverte de soi et de certaines possibilités insoupçonnées jusqu'à présent est générée par l'interaction avec son compagnon, mais a apparemment aussi des répercussions bénéfiques dans d'autres domaines de sa vie, à son travail par exemple, bien que cela lui demande certains efforts supplémentaires.

*"Au début, à un moment donné je me suis dit: aïe là, j'en fais-tu trop? C'est ben beau vouloir garder une relation... Mais non. Parce que je me suis aperçue que même dans mon travail ici, c'est important d'être capable de parler, de le dire comme il faut. C'est pas de s'oublier, c'est de la diplomatie, que moi peut-être j'avais pas. (...) Comme avec C. [son compagnon], on se parle. Y me dit souvent que c'est difficile de parler. Au début, c'était plus difficile, maintenant ça commence à être mieux. Mais même avec mon ex, c'était comme ça. J'avais de la misère à parler, je gardais toute en dedans de moi, jusqu'à temps que ça déborde, pis là là, ça sortait, j'en avais pendant une heure. Fait que dans le fond, c'était pas correct; j'accumulais, j'accumulais, j'accumulais. J'essaie de pas accumuler maintenant. C'est pas toujours facile, mais j'essaie, peut-être de le dire autrement" [Danielle, pp. 42-44] [h].*

Danielle, maintenant séparée depuis plusieurs années d'un mari avec qui elle a vécu pendant douze ans et a eu trois enfants, constate que la manière dont elle vit sa relation amoureuse actuelle est fort différente de la précédente: d'une vie de couple et familiale surtout empreinte de respect et de tendresse, elle est passée à une relation passionnée, faisant ainsi le cheminement inverse de bien des gens. Malgré qu'elle assume pleinement ce changement, celui-ci, dit-elle, ne s'est toutefois pas réalisé sans souffrances. En effet, cette femme a un jour éprouvé le besoin impérieux de changer d'existence. Elle a alors quitté son patelin pour venir s'établir à Montréal avec l'intention de refaire sa vie, dans un tout autre cadre que ce qu'elle avait connu jusqu'alors, laissant derrière elle mari et enfants. En y réfléchissant après coup, elle suppose qu'elle a probablement idéalisé le mariage et la vie de famille à l'époque où elle s'est engagée dans ce style de vie, à l'âge de 21 ans.

*"J'avais 20 ans quand je l'ai connu, (...) tu t'interroges sur ben des affaires pis... y m'a guidée beaucoup dans ben des choses, pis y m'a compris beaucoup je pense, y m'a aidée beaucoup. J'aurais pu continuer comme ça, mais je pense j'avais besoin de vivre d'autres choses un moment donné. Ça me manquait. J'étais pu capable. Ça faisait longtemps que je trouvais qu'y me manquait quelque chose. J'ai toute virée ma vie à l'envers (...) Je suis partie, je suis retournée à l'école pis après ça, au bout d'un an, j'étais pu capable, avec les enfants, m'occuper de tout, je suis partie complètement. J'ai toute chambardée ma vie. C'est sûr j'ai chambardé la vie de ben du monde là-dedans, mais c'est ça. C'est pas drôle..."* [Danielle, p. 12] [h].

Cette femme reste néanmoins très attachée à ses enfants, qu'elle continue de voir régulièrement. Bien qu'elle se dise satisfaite des résultats de ces changements dans sa vie personnelle et professionnelle, la conscience aiguë du grand bouleversement que son départ a causé à sa famille et à elle-même fait qu'elle s'organise aujourd'hui pour ne pas avoir à regretter son choix.

*"J'ai jamais... regretté ce que j'ai fait. Non, parce que je vis d'autres choses. Mais faut toujours que ça soit bien par exemple, parce que je veux pas avoir à regretter ce que j'ai fait. Faut que je m'arrange pour toujours être bien dans ce que je fais. Comme, je travaille pis je veux être fière de moi, de ce que je fais parce que [sinon] je me dirais: pourquoi j'ai fait ça d'abord? Ça valait-tu la peine? (...) Pis dans le fond, je suis assez contente du résultat. Je suis contente, mes enfants y vont bien aussi. Y vont bien à l'école, j'ai une bonne relation avec eux autres, j'ai une bonne relation aussi avec mon ex, pour les enfants aussi c'est important"* [Danielle, p. 13] [h].

Un autre exemple d'adaptation, plus difficile, est fourni par France, mariée à un père de famille nombreuse. Elle raconte que de se retrouver dans un contexte familial semblable est parfois malaisé à vivre pour elle, son impression étant de souvent passer après les enfants de son conjoint. Dans son cas, le besoin de reconnaissance s'est manifesté à travers la revendication de sa place (d'épouse) auprès de ce dernier, et est allé jusqu'à nécessiter son départ du foyer conjugal à quelques reprises, suite à quoi la situation se serait améliorée pour elle. Elle constate toutefois que *"les vieilles habitudes reviennent vite"*, et réaffirme sa volonté de ne pas se sentir tenue pour acquis.

*"C'est que, à un moment donné, tu sens que t'es toujours la deuxième ou la troisième, pis moi je considère que dans une vie de couple... Y a toi, la première personne dans ta vie je pense que c'est toi, c'est ça qui est important. Évidemment, t'as une personne avec qui tu vis, bon ben ça, c'est ta personne, mais si tu fais entrer... Je veux ben comprendre que t'as des enfants, mais à un moment donné ça vient que, quand la personne a cinq enfants, t'es rendue la sixième, là ça marche pu. J'veux dire, c'est pas les enfants qui vivent avec papa, c'est moi. (...) Moi c'est ça qui joue avec mon piton. Non, je ne suis pas acquise, et c'est pour ça qu'à un moment donné, je me lève pis je parle fort pis je dis: ben, je suis là! J'aime ça qu'on s'occupe de moi... Autant que je m'occupe beaucoup. Comme je dis, tu donnes pas pour recevoir, mais j'aime ça qu'on s'occupe de moi" [France, pp. 21-22] [h].*

Autre son de cloche chez Béatrice qui, jusqu'à l'âge de 30 ans, se percevait comme une célibataire endurcie et en était pratiquement arrivée à envisager cette situation comme permanente. Bien qu'elle ait vécu quelques aventures par le passé, elle ne considère plus ces dernières comme de l'amour aujourd'hui. Elle estime avec le recul qu'elle était en fait fermée à l'idée de laisser quelqu'un entrer dans sa vie. Car c'est apparemment au moment où elle affirme avoir laissé tombé ses "barrières", qu'elle a rencontré celui qui devait devenir son mari.

*"J'avais vécu d'autres relations avant mais rien de durable, c'était plutôt des aventures que d'autre chose. Aujourd'hui si je regarde ça, j'appelle pas ça de l'amour (...) Personne rentrait dans ma vie, j'avais un enclos fermé pis c'est moi qui avait la clé pour ouvrir la porte, personne d'autre. J'étais très, très, très sélective. C'est peut-être pour ça j'ai été [vieille fille] longtemps (rires). Pis tu vois, dans le fond, au moment que mon esprit, ma tête était libérée, je pense, de toute... barrière que je m'étais fixée auparavant, au moment que ça ç'a tombé, c'est comme si j'avais l'esprit libre, pis j'ai rencontré mon mari à ce moment-là. Jusque-là, j'étais célibataire pis j'ai toujours vécu seule. Mon mari c'est le premier bonhomme qui rentre dans ma vie. Avec qui j'habite... qui a rentré dans ma vie pis qui est resté dans ma vie" [Béatrice, pp. 34-35] [h].*

De leur côté, certaines religieuses font également état des transformations qui se sont opérées dans leur manière de vivre l'amour et l'engagement religieux avec le temps. Gisèle, par exemple, explique qu'elle a eu besoin de redéfinir en cours de route la façon de vivre son amour pour Dieu. Au début de la vie religieuse, confie-t-elle, *"c'est l'idéal que tu portes, l'expérience est pas encore là"* (Gisèle, p. 28), les difficultés comme les bons

moments sont encore à venir, la connaissance que l'on a l'un (Dieu) de l'autre (la religieuse) à parfaire. Ce n'est, ajoute-t-elle, que lorsqu'un certain bout de chemin a été parcouru qu'elle a ressenti le besoin de redéfinir la manière dont cet amour allait continuer à s'exprimer.

Enfin, Diane, une lesbienne qui a vécu quelques expériences hétérosexuelles dans le passé, souligne l'importance de son passage dans un milieu de travail exclusivement féminin, et féministe (une maison d'hébergement pour femmes victimes de violence), quant à son changement d'orientation sexuelle. Ayant surtout vécu jusque-là dans une petite localité de région, c'est là, en effet, qu'elle a commencé à côtoyer des lesbiennes, donc qu'elle a pris conscience de l'existence de ce type de relation et qu'elle a entrevu pour la première fois la possibilité de l'expérimenter elle-même. Elle relie aussi sa découverte du lesbianisme en tant que "choix" possible à son implication comme militante féministe dans des groupes de femmes.

*"J'ai commencé à en connaître, parce que j'ai travaillé avec des lesbiennes pour la première fois, j'ai commencé à en avoir de plus en plus dans mon entourage, parce que je me suis retrouvée dans un entourage de femmes. (...) J'étais la déléguée régionale, donc je venais à des rencontres, avec toutes les représentantes de toutes les maisons de femmes à travers le Québec, et y a beaucoup de lesbiennes qui à ce moment-là étaient dans le mouvement féministe. (...) Et ç'a été un peu la même chose quand je suis arrivée à Montréal, je me suis retrouvée entourée de lesbiennes. Alors, évidemment, ç'a été plus facile pour moi de le vivre à ce moment-là, parce que ça faisait maintenant partie de ma vie. Alors qu'avant, ça faisait pas partie de ma vie. Ça fait que c'est sûr que ça ç'a contribué au fait que j'ai changé, que j'ai commencé à vivre des expériences amoureuses avec des femmes. Mais, c'est pas ça qui a fait que je suis devenue lesbienne. C'est probablement un paquet d'autres affaires, tout ça mis ensemble. Je me suis tout simplement permis de le vivre, parce que je trouvais ça plus normal parce que j'en voyais partout autour de moi" [Diane, pp. 21-22] [1].*

Pour Diane comme pour d'autres femmes que nous avons rencontrées, le mouvement féministe est effectivement à l'origine d'un certain nombre de transformations dans leur expérience des rapports amoureux. Dans certains cas, les idées véhiculées à travers le discours et les revendications féministes se sont frayé un chemin à travers la recherche de l'idéal égalitaire dans les relations entre femmes. On verra d'ailleurs au chapitre 6 que parmi nos

interlocutrices, surtout des lesbiennes ont fait le rapprochement entre leur manière de concevoir l'amour et leur adhésion à l'idéologie féministe.

### *3.5 Étapes d'une relation amoureuse*

Ces descriptions du cheminement individuel des interviewées en matière de relations amoureuses conduisent souvent à une définition plus abstraite de ces relations. Le fait d'avoir vécu soi-même plusieurs expériences de type amoureux (et observé celles des autres), et, à l'intérieur de chacune, différentes phases, semble en effet porter les sujets à opérer une systématisation à partir de cette expérience et à en dégager une forme de modèle "théorique" des différentes étapes d'une relation amoureuse<sup>4</sup>.

Comme l'illustrent les extraits qui suivent, les répondantes identifient plusieurs cycles à l'expérience amoureuse, représentant ce qu'elles considèrent être les différentes phases de toute relation amoureuse. En gros, ces phases correspondent à deux "moments" clés d'une relation. Les *débuts*, où les "amoureux" font la connaissance l'un de l'autre (c'est d'ailleurs au cours de cette phase de la découverte mutuelle qu'une décision est prise à savoir si la relation se poursuivra ou non au-delà de cette première étape), et la période de *transformation* de l'amour et de la relation (que plusieurs jugent inévitable).

Au cours de cette deuxième période, qui peut en fait durer toute une vie, les gens font l'apprentissage du mode de vie lié au type de relation amoureuse dans laquelle ils sont impliqués (vie à deux, vie communautaire, familiale ou autre), et des innombrables ajustements et adaptations que cela requiert de part et d'autre, en fonction des besoins et des tempéraments de chacun, des projets mis de l'avant, des contraintes et des difficultés qui se

---

<sup>4</sup> Nous ne pensons pas, cependant, que l'expérience et les observations personnelles soient les seules sources de cette "formalisation" des relations amoureuses; les modèles proposés dans la littérature, les médias, au cinéma, par les spécialistes ("psychologues populaires") de la communication interpersonnelle, etc., jouent certainement aussi un rôle non négligeable quant à l'intériorisation des normes relatives au domaine des relations amoureuses. On verra plus en détail au chapitre suivant quels sont ces modèles (du moins quelques-uns d'entre eux) pour nos interlocutrices.

présentent. Cette étape est donc caractérisée par de nombreuses mises au point, une clarification constante et progressive des attentes des individus vis-à-vis de la relation, des remises en question (personnelles, de couple ou au niveau de la foi) plus ou moins importantes et, dans bien des cas, par une rupture de la relation. Lorsqu'elle se poursuit toutefois, cette dernière tend par la suite à se stabiliser, à présenter une plus grande régularité: les habitudes de vie du "couple" sont mises en place, on se connaît de plus en plus, la passion s'estompe pour faire place à plus de tendresse, de "maturité", bref, la vie reprend son cours normal et le couple, qui avait su pendant quelques temps imposer *son* rythme au monde, s'ajuste aux exigences de la vie en société.

Revenons à la période des débuts d'une relation amoureuse. À ce stade de la relation, souvent caractérisé par une atmosphère frénétique, euphorique, passionnée, les amant-e-s se découvrent mutuellement. C'est une phase durant laquelle l'intimité est vécue de façon intense, où "on se raconte nos vies". C'est "la magie du début", qui perturbe toute la vie en même temps qu'elle fournit à ceux et celles qui la vivent une énergie incroyable:

*"Ah, ça perturbe toute... Ah oui. Ah oui. T'es capable de te coucher à deux, trois heures du matin [si y faut], mais après une couple d'années t'es pu capable faire ça, c'est drôle han? Non mais c'est vrai, c'est ... comment je dirais ça, la magie du moment, du début là, t'as une énergie effrayante. Y devraient emmagasiner ça pour nous en reshooter plus tard. Ah, ça perturbe toute, ah oui, faut que tu fasses attention. T'es vraiment "out of this world" han, t'as vraiment pu les pieds sur terre, tu flottes en maudit" [Josée, pp. 87-88] [1].*

Plusieurs femmes affirment par ailleurs mettre un certain temps avant de pouvoir dire qu'elles sont effectivement amoureuses. On a déjà fait allusion au point de vue selon lequel ce qui est vécu au début d'une relation relève davantage de l'attirance physique; l'amour, lui, se vérifierait avec le temps, en approfondissant la connaissance qu'on a de l'autre, en fonction de l'attention qu'on lui porte.

*"(...) Ça peut être une attirance physique, tout ça... Ou tu dis: ah, cette personne-là me fascine, y a quelque chose qui m'attire vers elle, je le sais pas quoi exactement. Mais t'es pas vraiment en amour avec la personne encore. Après un certain temps, que tu sois capable de dire... d'être capable de savoir c'est quoi ses qualités à cette personne-là, ses défauts, qu'est-ce qu'elle aime.*

*Parce qu'y a des gens, ça fait un bout de temps qu'y restent ensemble pis y savent pas ce que l'autre aime (rires) Par contre y en a ça fait un mois pis tout de suite y savent, y sont à l'écoute de l'autre beaucoup" [Josée, pp. 54-55] [i].*

Danielle aussi associe les "début" de la relation amoureuse qu'elle vit actuellement avec un homme à une attirance physique. Par la suite, affirme-t-elle, elle a eu envie de le connaître davantage, ce qui a permis un ancrage plus solide de la relation. *"Au début c'est un trip. Après ça, ben... (rires) ça continue pour la vie commune".* On retrouve une fois de plus l'idée que l'amour se modifie avec le temps, une forme de relation plus tempérée succédant à la passion vive. En outre, la durée et l'évolution d'une relation, l'adaptation à la vie commune le cas échéant, exigent la prise en compte du tempérament, des habitudes et de l'histoire personnelle des deux individus qui forment le couple, chacun étant appelé à surmonter un certain nombre de difficultés afin d'en arriver à harmoniser des idiosyncrasies parfois aux antipodes.

*"Je trouve qu'on passe par toutes sortes d'amours aussi. L'amour passionné. Moi en tout cas je considère que je suis une personne passionnée, j'aime ça la passion (rires), j'aime ça vivre ça pis, j'aimerais ça que ça dure... longtemps. Mais, par contre, lui, y est pas comme ça. D'un autre côté, c'est peut-être mieux de même, ça en prend toujours un pour balancer le couple, dans n'importe quoi. Mais c'est pas toujours facile. (...) Lui, je trouve qu'y a un tempérament assez... y est moins exalté. Moi j'ai tendance à m'exalter des fois, lui y est plus calme, c'est un gars qui aime ça être tout seul dans ses affaires, rien faire (...) C'est un gars, je pense qui a jamais eu une relation aussi longue avec une femme qu'avec moi. Pis y a quand même 35 ans. C'était pas facile pour lui retomber avec quelqu'un à plein temps, y a fallu qu'y fasse un petit peu de concessions j'imagine aussi. (...) Des fois, quand ça va pas, y a un côté plus renfermé, taciturne. Ça j'aime moins ça. Mais moi aussi dans le fond, y a des journées, je suis pas toujours la patte en l'air" [Danielle, pp. 6-8] [h].*

Certaines, comme Josée, comparent les "cycles" de l'amour à ceux de la nature pour illustrer le caractère inévitable de sa transformation avec le temps.

*"Moi je dis souvent: l'humain, on fait partie de la nature, on l'oublie souvent. Fait que la nature a un cycle pis l'humain a un cycle. Pis je suis quasiment sûre que ça aussi ça a un cycle. Ça a une*

*transformation. C'est ça, quand t'as un cycle de la nature, y a une transformation, la plante meure ou à s'en va dans terre... ou à s'endort pendant l'hiver (...) y a une transformation. C'est pour ça que les gens, en tout cas, en général si y voyaient ça de cet oeil-là y comprendraient plus de choses. Sont toujours à la recherche de l'amour..." [Josée, pp. 28-29] [1].*

Cette même interlocutrice fait correspondre, grosso modo, la première étape amoureuse à la première année d'une relation, période durant laquelle les choses sont censées bien aller, les amoureux-ses évoluant dans un climat sentimental où chacun-e prend plaisir à découvrir et à mieux connaître l'autre. C'est la "lune de miel". Après un an, des considérations apparemment plus prosaïques entrent en ligne de compte; c'est au couple qu'incomberait à partir de ce moment la responsabilité de faire perdurer le charme, la notion de travail (au sens de "travailler son couple") se substituant alors à celle de passion.

*"Moi je trouve la première année c'est [beau], c'est un petit peu fleur bleue (...) T'apprends à connaître l'autre, la découverte de l'autre, bon, tout ça. Après un an, des fois ça peut durer jusqu'à deux ans, après un an, là, tu sais pu. Là, les choses reviennent plus terre à terre. Fait que là, c'est à toi de mettre de la magie encore à l'entour de ça. Mais les gens c'est pour ça, après deux ans ou trois ans y disent: bof, je pense je l'aime pu ce personne-là (...) L'amour se transforme, change, y reste pas toujours pareil. Au début, ben, tu la connaissais pas, c'est la découverte. Pis tu veux te faire aimer de cette personne-là..." [Josée, pp. 12-13] [1].*

Dans cette même perspective "volontariste", plusieurs autres femmes soulignent que les rapports humains en général et amoureux en particulier exigent du travail, de la patience, de l'entretien si l'on veut pouvoir les préserver et dépasser la phase de la passion qui, dans leur esprit et contrairement à l'amour, ne dure pas. Voici comment cette idée se trouve exprimée par Françoise, une lesbienne de 41 ans:

*"Si t'as pas, je dirais, la patience... c'est un paquet de facteurs qui sont ben, ben importants dans une relation. Mais que ce soient les rapports amoureux ou même les rapports amicaux, parce que les amis ça l'exige aussi, ça l'exige beaucoup, ça s'entretient. Pis si t'entretiens pas tes relations, ben! c'est qu'à un moment donné y a pu personne qui veut rien savoir de toi. Si t'es toujours désagréable avec les autres, t'as beau vouloir nourrir ton mythe toute ta vie mais à un moment donné y a quelqu'un qui va se tanner, tu comprends (...) T'as passé six mois avec quelqu'un pis c'est fini pis tu veux encore l'éclat de la passion, ben, tu t'en vas ailleurs pis ainsi de*



*suite mais t'auras juste vécu une multitude de passions, t'aura jamais vécu l'amour. Dès que ça va pu, tu t'en vas. (...) Mais c'est pas ça l'amour" [Françoise, pp. 4-5] [1].*

C'est pourtant souvent avec bonheur qu'on se remémore "les débuts" d'une relation, associés, dans l'esprit d'Andrée, au temps où elle n'habitait pas encore avec son amie:

*"(...) Quand je tripais avec ma blonde, au début, je trouvais ça le fun quand elle arrivait chez nous pis... ' était chez nous, tsé. Pis quand j'allais chez eux, j'étais chez eux. C'est pas pareil, t'as hâte que l'autre arrive, tu y a préparé quelque chose. Bon, quand t'arrives dans le quotidien, c'est pas pareil. Tandis que je trouve qu'au début, ben, tu te vois pas à tous les jours: bon, à soir qu'est-ce tu fais? À soir moi je fais ça, ou je vois telle personne pis je serai pas là. (...) Je trouvais que quand on se voyait, c'était encore plus le fun, j'avais encore plus le goût, hâte de la voir. Pis j'aimais ça moi cette période-là du début. Parce que je me dis: ben, peut-être qu'on pourrait la faire étirer cette période-là plus longtemps (...) T'as plein d'attentions, que tu vas avoir peut-être encore, ça dépend de ton tempérament, mais t'as des attentions que t'as au début que à force d'habiter ensemble t'as pu" [Andrée, pp. 24-25] [1].*

À cette étape de la découverte mutuelle, on se trouve encore beaucoup sous le charme de l'autre et comme on souhaite s'en faire aimer, on est, semble-t-il, prête à faire beaucoup de choses pour lui faire plaisir. Plusieurs affirment même que souvent, on ne se montre pas sous son vrai jour au début d'une relation, de peur de déplaire ou de blesser, et il peut arriver que l'autre soit surpris-e lorsqu'après quelques mois de retenue on affiche enfin "nos vraies couleurs", ce qui signifie concrètement faire état de nos frustrations. Il peut aussi parfois arriver que certains doutes surviennent à savoir si l'effet euphorique ressenti durant cette première phase amoureuse est lié à la personne qui nous témoigne de l'intérêt, ou plutôt au ravissement engendré par le fait que quelqu'un, quel qu'il soit, s'intéresse - enfin - à nous.

*"Le coeur débat pis tu dis: mon Dieu qu'à me fait effet, qu'à me fait effet. Ça peut être l'effet aussi que... Moi je dis des fois aussi: [va savoir], est-ce que c'est cette personne-là ou c'est tout simplement le fait que quelqu'un s'intéresse à toi? C'est pas toujours évident. Est-ce que aussi, c'est parce que ça fait longtemps qui a pas personne qui s'est intéressé à toi? Ça flatte toujours un peu, bon. Ça serait une autre personne, ça serait-tu la même chose?" [Josée, p. 13] [1].*

Plusieurs femmes, on l'a déjà mentionné, éprouvent le besoin de dissocier l'amour de la passion (quoiqu'un lien soit souvent spontanément établi entre les deux notions). On s'entend généralement à associer la passion aux "début" d'une relation amoureuse, à la considérer comme une espèce de "moteur" de l'amour, ou encore comme un "courant" qui, à condition d'être dépassé, nous amènerait, petit à petit, à vivre l'amour. Et si on ne peut poser d'équivalence entre les termes, il apparaît assez évident, aux yeux des interlocutrices, que la passion fait partie intégrante de l'amour en général, mais non l'inverse. Pour Andrée, par exemple: *"Au point de départ, c'est un feeling que tu ressens. Après, c'est l'amitié, le partage du quotidien, faire l'amour, etc."* (Andrée, p. 18). Dans le même sens, Françoise distingue clairement la passion, associée à l'attirance sexuelle et qu'elle définit comme une *"réaction chimique"*<sup>5</sup> fugace, de l'amour, vu comme un sentiment plus profond, associé dans son esprit à une certaine maturité qui découlerait de l'expérience et du désir de *"poursuivre une relation enrichissante avec quelqu'un"*, ainsi qu'à une représentation plutôt familière de la vie quotidienne.

*"Passé la réaction chimique, faut qu'y ait autre chose. Si y a rien d'autre, c'est que tu t'en vas butiner ailleurs (...) Tu peux butiner toute ta vie comme ça. T'as jamais rien approfondi, autre que... l'éclat, l'éclatement qui est comme un feu d'artifice. T'as juste vu le feu d'artifice mais la finale, tu l'as pas vue. Dès que l'éclat est terminé, ffff! tu recommences. (...) Et c'est très facile d'ailleurs, c'est facile à faire, ça. Jeunes, on fait ça longtemps. (...) T'as pas le goût de t'enliser pis t'as cette impression, qui est fausse, qu'à un moment donné ça devient la routine triste, plate et morne, pis c'est pas vrai. C'est juste que, oui, y a ça, ça s'installe un moment donné une routine, c'est sûr, un train-train de vie, bon, la vie c'est pas juste basé sur des belles affaires, t'as un lavage à faire un moment donné, t'as de l'épicerie à faire, han, t'as toutes sortes de trucs qui sont dans la vie qu'y faut que tu fasses à tous les jours, ne serait-ce que payer les comptes"* [Françoise, p. 6] [1].

---

<sup>5</sup> On se rappellera le célèbre ouvrage de Liebowitz, *La chimie de l'amour*. (1984). On y traitait notamment des effets biologiques, caractérisés par l'activation de certaines substances chimiques à l'intérieur de l'organisme, ressentis par les personnes en état de passion amoureuse.

D'autres, par contre, comme France, 40 ans, mariée au même homme depuis plusieurs années, se rappellent leur première rencontre avec la personne aimée comme d'un coup de foudre suite auquel elle ont *su*, immédiatement, qu'elles feraient "leur vie" avec elle.

Quoi qu'il en soit, si certaines femmes considèrent que l'intensité de la passion des premiers moments amoureux s'estompe obligatoirement avec le temps, corrélativement aux responsabilités et obligations de couple et/ou familiales qui se créent et aux nécessaires ajustements que cela requiert de la part des "compagnons" amoureux, d'autres reconnaissent cependant à la passion une place plus enracinée, ou permanente, au sein des relations amoureuses. Selon ce point de vue, l'attrance physique et la passion peuvent aussi mener à une relation durable et enrichissante. Et si l'on admet volontiers que la fougue puisse disparaître un certain temps, cela n'en exclut pas pour autant le retour à d'autres moments. Car, croit-on, c'est également cela qui fait la force d'une relation. Quelques-unes de nos interviewées distinguent également divers "degrés" de passion, et développent, par rapport à ce thème, l'idée que, cela aussi, "*ça s'entretient*". Voyons à travers quelques extraits comment sont exprimés ces deux points de vue.

*"(...) C'est toujours resté de l'amour, mais il a varié, avec le temps. Pis, à des moments ça peut être high. C'est vraiment différent, c'est des périodes. C'est pour ça je dis: ça se peut pas que l'amour soit éternellement passionné. C'est variable pis je crois que ça se doit d'être variable, parce que je pense, à ces moments-là t'as des ajustements qui se font et qui doivent se faire, justement pour réajuster le couple, le solidifier, le modifier s'il faut, mais repartir sur une autre tangente (...) Tout ça, c'est des choses que j'ai acceptées possiblement par la force des choses" [Béatrice, pp. 30-31] [h].*

*"Ça change, ça se transforme une relation, c'est inévitable. Y a rien de coulé dans le ciment. C'est sûr qu'y a une période qui est la période amoureuse qui est, bon, la passion et tout ça, pis à un moment donné ça se transforme, ça devient quelque chose d'autre, ça devient très tendresse, rapport affectif... C'est un peu comme le Petit prince dit: t'as apprivoisé (...) t'en es comme un peu responsable. Pas vraiment responsable, parce que j'aime pas le terme responsable mais disons, tu te sens liée quelque part, un peu comme à des convictions ou à des idées" [Françoise, p. 3] [l].*

*"(...) La passion, cette espèce de folie (...) c'est sûr que ça s'estompe, ça disparaît, OK, mais y a des moments dans la vie, si ça peut durer 20 ans, que ça revienne ça, c'est comme: ah, regarde*

*donc ça, un feu repart. C'est la raison aussi pourquoi on ne quitte pas un être qui te... comment je te dirais ça, qui réveille cette chose-là chez toi" [Françoise, p. 33] [l].*

*"Y en a qui disent que la passion c'est juste au début. Non, c'est pas vrai. Non, non, pour moi, je l'ai encore. Je l'ai encore parce que je me dis: si je me battais pas à chaque jour, c'est parce que j'en aurais pu de passion. La passion a ses raisons, moi j'ai ben des raisons, mais j'ai la passion. C'est sûr que c'est pas la passion vive là, mais y a toutes sortes de passions, han, comme y a toutes sortes de degrés à une chaleur. C'est ça, moi j'ai eu des étapes pis... Y a toujours de la passion. Quand y en aura pu, ben là on aura un problème. (...) Parce quand y a pu de passion, y a pu de raison, pis y a pu d'amour, pis y a pu rien, la passion c'est important. C'est sûr, comme je dis, c'est pas au même degré. (...) Ça s'entretient ça" [France, p. 43] [h].*

Comme on peut le constater, plusieurs interviewées semblent avoir déjà fait l'expérience d'un amour qui, très passionné au départ, évolue vers une relation plus tempérée, plus raisonnable avec le temps. Paradoxalement, cette substitution de la raison à la passion est souvent présentée sous un jour "positif", comme la nécessaire et constructive transformation de l'amour, alors que sont évoquées du même souffle les difficultés, les remises en question qui modèlent par ailleurs les relations amoureuses. Il est frappant, en effet, de voir comment les problèmes et insatisfactions réels de la vie amoureuse se trouvent métamorphosés, et valorisés, par le biais d'une interprétation de sens commun, en vertus "raisonnables", en signes d'équilibre et de maturité. Comme si, en fin de compte, les contrariétés et la platitude de la vie courante devaient trouver une justification sociale qui donne la force de persévérer, et assure du coup une certaine stabilité à l'institution du couple. D'où, peut-être, l'opinion répandue qu'on ne peut pas vivre l'amour-passion toute sa vie.

Un exemple intéressant à cet égard est fourni par Béatrice qui, en début d'entretien, vantait abondamment les mérites d'un amour raisonnable, équilibré, "mature", etc., pour reconnaître par la suite qu'elle traverse en fait une pénible période de remise en question face à sa propre relation de couple, laquelle se trouve actuellement ébranlée par des divergences profondes avec son conjoint.

*"J'ai jamais pensé que quelque chose allait m'ébranler dans ma vie de couple, pis qui allait mettre entre parenthèses... mon amour en question. Y a peut-être eu un remplacement d'un amour passion,*

*pis présentement c'est peut-être plus un amour raisonné que je vis. (...) L'amour passion laisse place à un amour plus raisonné de par les obligations souvent que t'as. (...) Mais reconstruire l'amour d'une personne, puis retrouver ou essayer de retrouver ce qui est comme éteint ou presque, c'est difficile parce que tu espères, tu souhaites, mais vraiment... J'ai aucune idée (...) Je suis surprise, je suis encore saisie un peu de ce changement-là, c'est moi qui le subis, et j'ai l'impression plus, des fois, je me bats contre quelque chose que je suis pas capable d'identifier (...) C'était pas prévu nulle part, c'est pas écrit nulle part, c'est une situation X qui t'arrive pis... je l'ai en pleine figure (...) J'ai rien de précis, même pas une pensée précise de ce que va être l'avenir. En tout cas, [aujourd'hui] y a deux possibilités: ça casse ou ça passe" [Béatrice, pp. 22, 24-27] [h].*

Ce dernier extrait vient nuancer l'argumentation courante sur la transformation des relations amoureuses en faisant ressortir que, peut-être, ce n'est pas tant l'amour qui se transforme, comme on a tendance à l'affirmer, mais bien la manière dont les individus perçoivent et vivent leurs relations interpersonnelles en vieillissant, en fonction de leur propre évolution, comme dans le cas de Béatrice, mais aussi de bouleversements plus larges se produisant à l'échelle de l'ensemble de la société. C'est un peu ce que révèle l'observation de Françoise notamment qui, à 41 ans, affirme avoir tendance à vivre les rapports humains en général, amoureux en particulier, d'une manière plus approfondie aujourd'hui qu'à l'époque de ses vingt ans, où la perspective de tout rapport d'attachement (exclusif) était alors strictement exclue, probablement autant dans son esprit que dans les cercles qu'elle fréquentait. Question d'âge et d'expérience, certes, mais aussi question de modèles privilégiés dans différents milieux à une époque donnée. Rappelons-nous le témoignage d'Hélène un peu plus haut sur le délaissement de la philosophie de l'amour libre, au profit d'un mode de vie amoureuse plus proche de la tradition établie par l'institution du mariage monogame. Même si ce changement idéologique est interprété et situé par elle dans le cadre de son "cheminement" personnel, et qu'à ce titre il apparaît unique, il n'en demeure pas moins en parfaite conformité avec la tendance générale actuelle du repli sur la vie privée et les relations intimes, et du désinvestissement de la sphère publique. Car l'amour libre n'était pas non plus dans les années 1970 qu'une manière de concevoir et de vivre des relations affectives, il était aussi lié, à cette époque à des revendications portées par divers mouvements sociopolitiques de libération. La façon de vivre les relations amoureuses

s'organise désormais en fonction de nouvelles priorités. Le resserrement des "critères de sélection" du choix des partenaires, le rétrécissement du cercle des relations susceptibles de conduire à des relations plus profondes et la prudence extrême manifestée à l'égard d'un éventuel engagement expriment bien certains traits des rapports qu'établit l'individu postmoderne selon Lipovetsky, qui ne sont plus au diapason de la consommation effrénée ni de l'engagement à tout prix.

Le statut de la passion, également, semble avoir subi une modification importante. De la place centrale qu'elle occupait dans les relations intimes telles que définies par le modèle romantique, plusieurs indices portent à penser que si elle est toujours présente aujourd'hui dans la vie amoureuse des gens, cette présence semble surtout associée aux premiers temps de la rencontre amoureuse, son rôle étant apparemment instrumentalisé et essentiellement réduit à celui de "démarreur" de la relation. Mais ce n'est plus autour de la folle passion que s'édifie la relation désormais, plus soucieuse, comme on le verra plus loin, d'être bien "gérée" par des "partenaires" "authentiques" que de voir les "amants" se "consumer" d'amour.

### *3.6 Périodes de transition*

Plusieurs des femmes rencontrées (comme Gisèle et Béatrice citées plus haut qui se posaient certaines questions par rapport à leurs choix de vie) ont mentionné qu'elles vivaient au moment de l'entretien une période de transition, de changement ou simplement de réflexion par rapport à leur conception de la vie amoureuse (et parfois aussi à d'autres aspects de leur vie). Il nous a paru opportun de s'attarder quelque peu à ces étapes charnières de l'évolution de l'expérience amoureuse, dans la mesure où elles sont susceptibles d'éclairer cette évolution.

Nancy, par exemple, qui vit une relation amoureuse à distance avec un étranger, affirme traverser une période de changement par rapport à sa vision de ce qu'est une relation de couple, et ne pas être encore prête à s'engager "véritablement" avec un homme. C'est un sujet auquel elle dit réfléchir beaucoup présentement, sans savoir exactement ce qui a changé en elle. Cette femme sent toutefois que sa position se transforme face à son amant,

étant passée d'un état de grande dépendance affective à une attitude plus confiante vis-à-vis d'elle-même.

*"... Quand il est parti j'ai pas demandé quand y revenait. Pour moi c'est des signes que ma position amoureuse se transforme, mes sentiments se transforment. Je me disais: j'ai pas envie de savoir que j'ai 7 semaines à attendre, 8 ou 9. Je m'en fous, je m'en balance, je n'en parle pas. Et ça m'a distanciee un peu de lui les événements qui se sont passés un peu consécutifs. C'est une combinaison d'événements finalement qui a fait que je me suis sentie comme ça" [Nancy, pp. 10-11] [h].*

La transition, dans le cas de Nancy qui à 36 ans compte déjà de nombreuses relations amoureuses plus ou moins heureuses à son actif, s'opère dans le sens d'une meilleure connaissance et d'une plus grande affirmation de soi, d'un sentiment personnel de mieux-être. Elle souhaite en arriver, le moment venu, à prendre la mesure de ces changements dans le cadre d'un engagement amoureux plus "équilibré" que ce qu'elle a vécu jusqu'à présent. Mais, malgré son désir de se trouver amoureuse à nouveau, Nancy éprouve tout aussi impérieusement le besoin de faire preuve de prudence dans cette voie, de ne pas aller trop vite afin de consolider cette nouvelle et encore fragile attitude de respect d'elle-même, avant de la confronter dans le cadre d'une relation de couple.

*"Si je suis pas vraiment moi-même pis que je fais les choses pour l'autre, ça va briser parce que je peux pas le supporter, c'est une de mes faiblesses, alors... Y faut que je le travaille pour moi, ça sera pas la faute de l'autre, ça va être moi. (...) Mais va falloir vraiment que je réponde à mes besoins profonds pis de me respecter. Ça je sais que j'ai un petit peu de misère (...) Mais actuellement je suis pas capable de bouger, je suis dans une période où, oui, c'est vrai, j'ai besoin mais je peux pas me fixer sur rien. Mais je le sais que quand le moment propice va se présenter je vas prendre l'occasion, c'est sûr. Je cherche pas après parce que je suis pas prête mais... Y a des événements dans vie qui te font réaliser où t'es rendue aussi. Alors, ça va venir. Je sais profiter des leçons de chaque personne que je rencontre pis de chaque place où je vas" [Nancy, pp. 20, 22-24] [h].*

Josée, quant à elle, tire un peu le même genre de conclusions de la période de réflexion qu'elle vit actuellement, rendue possible par la situation de "solitude" (au sens où elle n'est pas engagée dans une relation amoureuse) et de chômage dans laquelle elle se retrouve temporairement.

Sans compagne depuis deux ans, elle se félicite du fait que ses relations amoureuses ont toujours été séparées par des périodes de jachère affective d'une durée d'un an et demi à deux ans. Pas pressée de rencontrer quelqu'un, au contraire, Josée voit même l'apprentissage de la solitude comme une sorte de facteur favorisant la bonne marche d'une relation, au sens où chacun devrait d'abord pouvoir être bien avec lui-même avant de penser à s'engager vis-à-vis d'une autre personne. À cet égard, elle déplore que beaucoup de gens ne prennent pas les "*guides de leur vie*" (ce qui sous-entend: ne prennent pas le temps d'appivoiser leur solitude et de se connaître eux-mêmes) par peur de se retrouver seuls.

*"Je suis contente de pas être comme ça parce que je rencontre plein de monde qui, eux autres, sont ben ben malheureux d'être tout seul avec eux autres mêmes. Pis je pense aussi que ce qui fait la réussite d'une relation, pis que tu sois capable d'être bien avec toi-même, pis que l'autre soit capable d'être bien avec soi-même, pis là ben, au moins tu t'ennuies pas quand t'es tout seul. Combien t'as de gens qui sont ensemble parce que sont pas capable d'être tout seul? Pis aussi, ben sûr, ces gens-là y s'ennuient ensemble. Faut le faire. En tout cas, moi je les envie pas du tout" [Josée, p. 8] [1].*

La transition, on l'a souligné, se vit souvent pour les religieuses à travers des périodes de doute, voire de crise, au niveau de la foi et de la vie en général, causées par diverses souffrances, parfois des sentiments d'injustice et de révolte. Claudette rapporte à cet effet que c'est à travers des moments de grand découragement, ce qu'elle appelle des "*expériences de dénuement*", qu'elle a appris à relativiser l'importance de certains aspects plus superficiels de l'existence, à retrouver l'essentiel. C'est donc une profonde crise de foi qui, à son avis, a été le facteur déterminant de cette prise de conscience capitale pour elle.

*"L'aspect matériel c'est plus ou moins important. Ça prend quelque chose pour vivre, oui, mais je sais très bien par expérience que c'est pas ça, finalement, qui t'apporte un bonheur durable. Pas un bonheur instantané, mais un bonheur... durable. Pas le bonheur qui nous est proposé par la société de consommation, les gros lots, tous les attraits (...) Alors l'essentiel est vraiment au niveau des personnes, de l'être pis moi je le vis, pour moi c'est ma plus grande richesse. Je souhaiterais que tout le monde puisse connaître, je dirais, cette paix intérieure-là. Les eaux externes sont peut-être troubles, oui, ça va arriver, y sont troubles, bon, mais le fond là, c'est un peu comme la mer: les poissons qui [vivent] au fond, c'est calme,*



*même si y a une tempête au-dessus, c'est calme. Les tempêtes à l'extérieur ça existe, mais le fond, quand je m'arrête, je me dis: j'ai pas perdu ma sérénité, je suis pas découragée pour autant, le fond est là" [Claudette, pp. 38-40] [r].*

Si les remises en questions sont effectivement parfois douloureuses, elles peuvent aussi représenter l'occasion de trouver de nouvelles manières de donner forme à un sentiment amoureux qui n'arrive plus à s'exprimer adéquatement sous d'anciens modes. De toutes manières inévitables, les "épreuves" sont même parfois perçues par certaines soeurs comme étant "les plus belles choses pour grandir". Pour Marie en particulier, il n'y a en théorie aucune difficulté qui soit insurmontable, qui ne fasse pas grandir la personne qui la vit, à condition d'avoir de l'aide pour la traverser. Car, pense-t-elle, lorsque survient une épreuve, la force nécessaire pour la surmonter nous est toujours donnée. Mais, encore faut-il être capable de la saisir, et ce malgré qu'on ne sache jamais à l'avance comment on va réagir dans une situation difficile et qu'il demeure toujours possible que la confiance nous abandonne. Cela fait partie de ce qu'elle appelle le "respect du mystère de la souffrance".

*"L'essentiel de la vie, c'est d'être. (...) Qu'on soit handicapé, physique ou mental... La personne qui a juste un 10 de quotient intellectuel, elle a quand même une valeur d'être. Alors, je crois que l'épreuve, y a une force mais faut être capable de la trouver la force. Des fois ça va être des personnes à l'entour dont va dépendre notre force. Ça peut être directement du Seigneur aussi, ça peut être directement d'une croyance. On voit des gens qui croient pas, pis du moment qu'y a une épreuve on dirait qu'y se tournent. (...) Alors je crois qu'y a quand même un fluide, y a quelque chose qui est inexplicable. Je ne crois pas qu'il y ait d'épreuves qui ne fassent pas grandir, mais à la condition qu'on puisse avoir de l'aide" [Marie, pp. 22-23] [r].*

L'une des épreuves qui peut affecter certaines soeurs plus particulièrement, réside dans la confrontation aux limites (physiques) de leur relation avec Jésus-Christ. Gisèle rapporte à cet effet que la façon dont elle a vécu son amour pour le Christ jusqu'à présent, et malgré que cet amour ait toujours été très "vivant" et comporté une certaine "intimité", ne convient plus tout à fait à sa nouvelle réalité de femme ayant passé le cap de la quarantaine. Cette religieuse trouve plus difficile qu'avant de ne pas pouvoir échanger de marques de tendresse et d'affection plus physiques. Elle compare cette situation, qui lui procure parfois un sentiment de vide, à celle d'un couple dont

les membres auraient oublié de faire le point au fil des années et qui devraient se réapproprier. C'est entre autres la prise de conscience de la réalité de son âge qui place justement cette femme face à son choix de vie - autant qu'à ce à quoi elle a renoncé -, la fait s'interroger et même remettre en question la justesse de ce choix par rapport à certains aspects de sa vie de femme. Car, malgré les liens d'affection et une certaine fraternisation pouvant exister entre les religieuses, ceux-ci ne réussissent pas toujours à combler le sentiment de solitude qu'elle éprouve (et auquel il faut constamment redonner un sens dans la vie religieuse), plus particulièrement l'absence physique d'un homme, le partage - intime - d'affinités, de vie.

*"Le don de soi par rapport à l'engagement religieux était plus facile, dans un sens, qu'à 40 ans où tu commences à penser: ben, je suis à la limite pour avoir des enfants, et puis si je revire pas de bord, là c'est fini, penses-y pu. C'est une réalité qui nous prend beaucoup. (...) Dans la trentaine, t'as l'impression que le choix y est fait pis y est fait pour un bout de temps parce qu'y a rien qui vient menacer ça. Puis c'est un temps un petit peu plus stable aussi, on vit beaucoup de projets. (...) Je sens un dilemme, dans le sens que c'est comme si j'avais à redécouvrir ma relation par rapport à la personne de Jésus-Christ. C'est comme un couple qui a oublié (...) de faire le point pis un moment donné y se ramassent à un temps de leur vie de couple où y faut se redire des choses pis se rechoisir pis se donner de la force. Puis c'est pas facile, parce qu'en même temps c'est bouleversant de vivre un temps de transition, on est jamais prêts pour les transitions. (...) Donc faut que je me situe, c'est comme femme qu'à un moment donné je sens plus ce besoin d'avoir quelqu'un physiquement à côté de moi, pour vivre le quotidien. Pis vivre cette deuxième étape de la vie où on se sent plus seul. (...) C'est plus qu'une sorte d'appui, c'est l'intimité. De vivre, je dirais, l'amour plus qu'au niveau de l'échange. C'est vraiment de vivre un peu comme un couple vivrait" [Gisèle, pp. 2-3, 7-9] [r].*

Cette religieuse fait aussi ressortir le risque qu'il y a à être attirée vers un style de vie différent du sien par le fait d'être intégrée à un milieu professionnel laïque, stimulant, propice aux rencontres au sens où les affinités entre collègues (féminins et masculins) peuvent facilement déboucher sur une attirance plus personnelle, parfois même de nature physique. Il s'agit là de situations qui risquent parfois de déstabiliser des choix de vie et de remettre en question des engagements qu'on avait cru inébranlables au départ.

Une grossesse peut aussi représenter un point tournant dans une relation de couple et amener certaines remises en question face à cette relation. Béatrice, dont on a mentionné plus haut qu'elle vivait, elle aussi, une difficile période de remise en question personnelle à travers sa vie de couple, est apparemment prise au dépourvu par un tel bouleversement à ce moment-ci de sa vie, alors qu'elle estimait justement avoir atteint, à 34 ans, à une certaine stabilité personnelle, familiale et professionnelle, et surtout, que les bases de son mariage étaient des plus solides. Malgré l'incertitude rattachée à cette situation de crise, Béatrice, on s'en souvient, avance néanmoins l'hypothèse que sa vie de couple connaît une période de transition où l'amour-passion ferait place à un amour plus "raisonné". Puis, par la suite, elle confiera qu'en fait, son mari, pour qui l'aspect physique revêt une grande importance, réagit négativement aux changements subis par son corps à la suite d'une grossesse, la trouve moins attirante qu'auparavant. Celle-ci rapporte à quel point ce changement d'attitude subit fut un choc pour elle, d'autant plus qu'elle-même se sent aujourd'hui mieux dans sa peau que jamais.

*"(...) Si le conjoint l'accepte pas, ça c'est difficile à jouer avec ça. Moi ç'a été mon cas. Pis c'en est des périodes où ce que y a eu des remises en question, où y a eu des changements dans notre couple. Alors que moi, mon amour avait pas changé... Bon, j'avais un amour de plus, c'était un enfant. (...) Lui par rapport à moi c'était plutôt l'aspect physique. J'étais différente, bon, j'étais pu attirante. Je sais pas si c'est les [hommes] qui pensent tous comme ça mais (rires), ça c'est des choses difficiles que je ne peux pas contrôler. (...) Je trouve ça drôle que je suis en remise en question maintenant, alors que, je me dis: voyons, c'est quoi le problème? (rires). J'ai rien foutu, y s'est rien passé, pouf! (soupir) (...) Pis dans le fond je m'aime plus qu'avant, pis même si je suis un petit peu plus grosse, so what! Pour moi c'est totalement différent, à 20 ans j'avais beau avoir un corps parfait, c'était ça, pis dans ce temps-là je m'aimais pas (...) Moi dans le fond je suis beaucoup mieux maintenant. Pis c'est sûr que je suis plus mature, je suis plus complète, je suis plus... je me sens femme (...) c'est vraiment un complément d'un tout qui est l'âge, la maturité, la naissance d'un enfant" [Béatrice, pp. 28-29, 31-33] [h].*

France, une autre hétérosexuelle, se considère elle aussi dans une période de changement par rapport à sa vision de certains aspects de sa vie en général et de sa vie de couple en particulier, laquelle, affirme-t-elle, a besoin de renouveau. Entre autres changements qu'elle souhaite apporter:

cesser de vivre en fonction de l'opinion d'autrui et penser plus à elle dorénavant. S'affirmer auprès de son mari et des autres, dire ce qu'elle pense réellement représente donc une démarche nouvelle pour cette femme, qu'elle semble cependant expérimenter avec sérénité, et ce, malgré le fait qu'elle ait connu jusqu'à maintenant une vie conjugale caractérisée par l'adhésion de chacun des conjoints à des rôles de sexe très marqués. Elle constate toutefois l'étonnement de son entourage face à son récent changement de comportement (plus affirmatif), qui s'interroge à propos de sa condition psychologique, et appelle avec humour, suite à des commentaires de certains proches, cette période de transition sa "ménopause". Peut-être une "explication" de type biologique facilite-t-elle l'acceptation de tels changements de la part de personnes habituées à un type de fonctionnement plus "traditionnel".

*"Là, je suis dans une période où je vois les choses différemment (...) Bon, ben, ç'a l'air que je suis dans ma ménopause. Y en a faut qu'y trouvent une raison à ça (rires). (...) Ça fait longtemps, moi, que je vis toujours selon les opinions de tout le monde pis là, ben, c'est assez, moi j'ai envie d'être bien, d'être vraiment bien... avec moi. (...) J'avance, pis je fonce. J'étais tannée de toujours dire: ben oui, ben non, ben ça me tente, ben O.K. Tsé, faire le mouton. Ah non, l'ère du mouton là, non, c'est passé. Pis, c'est que j'étais pas bien dans ça, j'étais pas bien, pis ça faisait des années que j'étais comme ça. Là, imagines-toi donc que je change un peu ma façon de vivre pis de penser mais je viens d'avoir 40 ans, fait que le monde qui me connaissent un peu [disent]: mon Dieu, es-tu en dépression France?" [France, pp. 6-7, 30-32] [h].*

Ainsi, l'amour vécu dans le contexte de relations amoureuses au sens que nous avons donné à ce terme dans le cadre de cette thèse, naît, se développe et se transforme au fil du temps et des expériences concrètes des individus. Nous ne pensons pas cependant que cette évolution et ces transformations se produisent en fonction d'une quelconque nature intrinsèque de l'amour, au sens où celui-ci posséderait ses propres lois qu'il imposerait en quelque sorte à ceux et celles qui se réclament de lui, mais plutôt, d'une part en interaction constante avec l'apprentissage que chacun-e fait des relations amoureuses, comme on l'a abondamment illustré dans ce chapitre, et d'autre part, en fonction des normes et des discours sociaux le concernant. Actuellement il semble que les individus soient incités, dans une certaine mesure, à toujours tendre vers de plus en plus d'autonomie,

d'efficacité, de contrôle de leur vie, de leur situation affective notamment, à se servir de l'expérience passée, en devenant plus "sélectif" dans le "choix" de ses partenaires amoureux par exemple, pour éviter de commettre à nouveau les mêmes "erreurs" de parcours. Ces injonctions à l'autonomie dans le domaine de la vie amoureuse correspondent sans doute à - et s'inscrivent dans - les récents aménagements dans les modes de régulation sociale des rapports humains. C'est à cette dimension que nous consacrons le chapitre suivant.

## **CHAPITRE 4**

**Vers une gestion autonome des relations amoureuses**

Après avoir brossé un premier tableau des relations amoureuses en tentant de rendre compte de certains éléments associés à leur développement du point de vue de l'expérience concrète des interviewées, nous nous intéresserons dans ce chapitre au discours des femmes sous l'angle de ce que celui-ci révèle du mode de régulation de ces relations. On fera état tout d'abord de certaines règles qui régissent le fonctionnement des rapports amoureux tels que les femmes se les représentent, ainsi que de la nature spécifique de ces règles, en vue de cerner ce qui constitue du point de vue des interlocutrices les limites de l'acceptable (et de l'inacceptable) en amour. Puis, nous tenterons de mettre en évidence l'influence de certains facteurs dans l'organisation de la vie amoureuse des femmes: la cohabitation, la présence d'enfants, la vie professionnelle.

#### *4.1 Règles amoureuses*

Les relations amoureuses fonctionnent en effet suivant certaines règles qui établissent le caractère spécifique de ces relations par rapport à d'autres types de liens sociaux. Malgré cela, à la question "l'amour est-il un domaine de votre vie où vous suivez certaines règles de conduite?", la majorité des interviewées ont spontanément répondu par la négative. Certaines se sont montrées étonnées, voire amusées, par cette question, ne semblant pas comprendre sa pertinence de prime abord. D'autres, presque indignées, ont affirmé que ce n'était pas leur "genre", ou encore que: *"quand on fixe un cadre, c'est parce qu'il y a quelque chose qui ne marche pas"*. Pour ces femmes, c'est peut-être la connotation rigide associée au terme "règle" - plus que sa signification dans le contexte de la question posée - qui leur a fait exprimer la crainte qu'un encadrement trop serré *"tue la spontanéité"* dans la relation amoureuse, et évoque le *"danger de perdre tout contact avec le désir si tout est fixé d'avance"* (quelques-unes ont donné comme exemple de toujours faire l'amour le même jour de la semaine). Ce peut être aussi l'aspect contractuel dans le cadre d'une relation amoureuse qui rebute certaines répondantes, comme c'est le cas de Françoise:

*"On peut pas dire d'avance, ça se peut pas. Tu peux toujours parler mais... Tu peux dire ça mais tu peux pas poser ça comme condition,*

*c'est pas pareil. Une condition c'est vraiment: on établit comme un contrat. On établit un contrat, O.K., mais si quelqu'un me fait signer un contrat sur une entente amoureuse, je la signerai pas. J'en veux pas de ça moi. C'est quoi ce genre de rapport fucké là? Non"* [Françoise, pp. 67-68] [l].

#### 4.1.1 Des règles implicites

Bien que quelques femmes aient reconnu d'emblée la nécessité d'adopter certains principes (comme la fidélité, le respect mutuel, la disponibilité) afin d'assurer la bonne marche de leurs relations amoureuses , (*"je pense que c'est un bon moyen... pas d'imposer mais de discuter, de s'entendre sur des règles. Pour le respect de chacun je pense que c'est important"*, Nancy, p.43, h), dans la plupart des cas on finit plutôt par admettre qu'il existe bien certaines règles en amour quoique implicites, "qui vont de soi". Il s'agit souvent de principes liés à l'organisation et au fonctionnement de la relation dans la vie quotidienne et qui renvoient aux valeurs de chacun-e, qui s'installent au fur et à mesure que la relation se développe et que les amoureux apprennent à se connaître mutuellement, au risque, à la limite, de devoir mettre un terme à la relation si on s'aperçoit en cours de route que l'autre ne satisfait pas à certaines de ces dispositions, jugées essentielles pour soi. Voyons à travers les extraits suivants dans quels termes se pose pour quelques interlocutrices la question des règles amoureuses:

*"C'est à se parler qu'on se comprend pis qu'on en vient à nos buts"* [France, p. 81] [h].

*"Oui y en a des règles. Y en a en masse, mais qui sont pas nécessairement dites. Mais qui sont là et ces règles-là sont liées à mes valeurs, à mon bagage culturel, à mon vécu amoureux, mon vécu pas amoureux, mon vécu de famille... C'est sûr que je suis arrivée avec mon bagage et un paquet de règles préétablies et je vis à travers de ces règles-là et je sais qu'y en a qui tombent, qui se modifient parce que tu t'ajustes finalement quand t'es deux. Si t'as des règles complètement différentes de l'autre personne, ben là tu frappes un mur, mais on avait des règles. Évidemment, on les ajuste encore, on a pas fini de les ajuster, mais y en a différentes, des choses qui se font, qui se font pas, des choses que c'est correct de vivre, des choses que c'est pas correct de vivre, des façons de vivre des affaires... Oui y en a, y en a en masse. Pas tellement au niveau*



*des émotions, mais au niveau des gestes de tous les jours, au niveau de la façon de vivre, de l'organisation" [Diane, p. 62] [I].*

*"Y a comme des affaires qui se dessinent à un moment donné dans une relation (...) Au début c'est pas comme une règle, mais ça s'installe pis, je sais pas, comme les fins de semaines c'est un peu sacré, bon, c'est sûr qu'on peut voir d'autre monde pis pas être ensemble, mais on s'attend à ça un peu. Donc c'est un peu une règle, c'est pas une règle absolue mais... Pis c'est un peu une règle pour moi d'accorder quand même assez de temps. Si je vois qu'une semaine j'ai pris quatre soirs pour autre chose, ben là, je me dis: bon, en fin de semaine ou demain, je vas essayer d'être là... Mais c'est pas une règle qui m'est imposée vraiment, c'est un peu quelque chose que moi je vas m'imposer" [Carole, p. 50] [h].*

*"Y a quelque chose... bon, que c'est pas dit verbalement nécessairement, mais... Ben, oui, que c'est dit aussi verbalement, c'est arrivé. Un moment donné faut que tu parles de certaines choses. Fait que là tu l'établis le cadre, tu dis: bon, moi j'accepte ça mais j'accepte pas ça, ta ta ta... Pis c'est souvent à répéter, à renégocier. Je pense que si tu tiens à une relation de couple, tu le fais, mais tu le fais à chaque jour, avec le temps. Parce qu'à un moment donné tu dis: bon ben là, ça ça me brime, y a ci, y a ça, je le prends pas, pis bon, l'autre a à s'expliquer, pas à se justifier mais à dire pourquoi. Pis toi la même chose. Puis là ben, si tu te dis: ben, non, ça marche pu là parce qu'on est trop... ben, j'imagine qu'à ce moment-là ça marche pu. Mais non, je pense que oui, en effet, y a un cadre qui est là. On sait que l'autre y le prend pas ou ben toi tu le prendras pas (rires)" [Lucie, pp. 70-71] [h].*

*"Elles sont presque innées en nous [les règles], elles sont presque instinctives. Il sait ce que j'aime pas pis je commence à connaître ce qu'y aime pas, pis on se respecte là-dedans. Il a rien qu'à me regarder les yeux pis je pense que ça parle tout seul. Y sait ce que j'aime pas. Il ira pas me déranger ou me déplaire dans sa façon d'être parce que... y va savoir que j'aime pas ça. Donc y le sait. On se découvre l'un et l'autre" [Irène, p. 48] [h].*

*"Quand les conditions que toi tu te donnerais par rapport à un être qui est en face de toi pis qui les respecte pas ou qui rentre pas dans ces critères-là, forcément tu restes pas avec. On reste un certain temps avec quelqu'un dans la mesure où [ça] te convient. C'est quand ça te convient pu que tu t'en vas. C'est peut-être parce que la personne remplit pas les conditions aussi" [Françoise, p. 64] [I].*

Bien que tous ces agissements, se parler de ce qu'on ressent, se comprendre, se donner ou ne pas se donner de règles, s'ajuster, etc., constituent en fait des règles, les interlocutrices semblent convaincues malgré

tout de vivre leurs relations le plus "naturellement" possible, sans sentir d'obligation d'agir de telle ou telle façon, en évitant de trop entrer dans une routine pour laisser place aussi à l'imprévu, à la nouveauté. Tout en reconnaissant que la vie de couple implique nécessairement que l'on fasse des concessions ("*on se brime tous un peu*"), le domaine amoureux leur apparaît davantage comme en étant un à l'intérieur duquel il est important de se sentir libre, où les agissements des partenaires devraient pouvoir être facilement et ouvertement "négociables", bref, un espace social où la flexibilité a plus de place que dans d'autres (comme le monde du travail par exemple)<sup>1</sup>.

Par ailleurs, cette adaptation mutuelle aux personnalités et aux attentes de chacun-e n'exclut pas que le non-dit dont il est question ici relève aussi de normes sociales intériorisées par les individus. Citons cet exemple fourni par Annie à propos de ce qu'elle perçoit de l'existence d'une convention tacite voulant que tout le temps dont on dispose hormis le temps de travail (dans son cas précis, il s'agit d'une profession exigeant une disponibilité qui déborde le 9 à 5) devrait être consacré au couple. Cette répondante souligne que bien qu'il n'y ait pas de règle explicite spécifiant que tout le temps disponible doive être passé avec la personne aimée, elle a pourtant souvent senti des pressions de la part de ses diverses compagnes en ce sens et, par conséquent, de la culpabilité lorsqu'elle dérogeait à cette "règle": elle avait alors l'impression de "*prendre du temps à la relation*".

*"C'est comme si à part du travail, le restant du temps devrait être consacré au couple. Y a comme un non-dit qui est là, que la priorité c'est ou le travail ou la vie de couple. Bon, le travail t'as pas le choix, faut vivre, han, faut ben que tu gagnes ta vie. Donc j'accepte que de 9 à 5 t'aïlles travailler, que tu sois pas à côté de moi, oublies pas de m'appeler dans tes breaks à l'heure du dîner [par exemple] (rires). C'est comme si théoriquement, c'est donné que le reste du temps, ben, c'est la vie de couple ou la vie familiale ou quelque chose comme ça. (...) Le reste du temps on pourrait ben le consacrer à [autre chose qu'] au couple, même si on est en couple, mais je pense que ça fait énormément de [bataille]. Quand une [veut*

---

<sup>1</sup> Quoiqu'il semble que l'on tende de plus en plus à considérer l'amour et les relations amoureuses comme un travail, donc comme un champ à propos et à l'intérieur duquel on agit et réfléchit en fonction de "programmes" établis dans un but d'efficacité, de productivité, de réussite, etc. Ne parle-t-on pas couramment d'"échecs" amoureux? Voir à ce sujet Nicole Coquatrix, *L'amour comme travail*, (1992).

*travailler le soir] l'autre se sent rejetée, ça peut ressembler à ça. Moi le problème que j'ai c'est justement, c'est que à chaque fois que je prends la décision de travailler, ça peut être perçu comme une décision de pas vouloir être en couple. Travailler le soir, travailler les fins de semaines" [Annie, pp. 112-113] [i].*

Une autre convention tacite souvent évoquée par les interviewées concerne le champ de l'exclusivité et de la fidélité sexuelles. Curieusement, cette règle de conduite plus ou moins généralisée de la pratique amoureuse dans notre société n'a souvent été mentionnée qu'après une suggestion de notre part à cet effet. Cela paraît étonnant compte tenu du fait que la grande majorité des répondantes (hétérosexuelles et homosexuelles) ont reconnu la règle de l'exclusivité comme étant l'une des plus (sinon la plus) importante à respecter dans une relation amoureuse. Ce semble même être une évidence pour plusieurs que *"quand tu aimes quelqu'un, tu ne vas pas voir ailleurs"*.

*"Ah ben ça, ç'a jamais été (...) négocié, on en a jamais parlé mais c'est évident... C'est ben évident que lui y ira pas ailleurs pis moi non plus. Ah oui, ça c'est clair, pour moi comme pour lui. J'veux dire, quand t'aimes quelqu'un c'est une personne à la fois, bon, ça c'est... Je pense que c'est pas mal la seule chose" [France, pp. 81-82] [h].*

*"Ça fait partie d'une condition, si tu veux, mais c'est pas... C'est, comment on dit, tacite. Ben non, tu discutes pas de ces choses-là. Ça, tu vois ça au fur et à mesure que tu rencontres la personne pis que t'as des conversations avec... On a toujours au début d'une relation des conversations avec la personne, pis veut veut pas, oui, t'apprends à travers les mots qu'à dit pis ce que t'as dit pis la réaction qu'à fait, t'apprends. T'es pas obligée de dire: aïe toi là, je veux pas, ça moi j'en veux pas. C'est pas nécessaire. De toute façon ça marche pas. Moi je me verrais très mal poser des conditions à quelqu'un, mais je verrais très mal quelqu'un m'en poser. Ben oui, ç'a pas été mentionné mais c'est très important" [Françoise, pp. 65-66] [i].*

À la rigueur, on peut comprendre que son ou sa "partenaire" puisse éprouver une attirance pour quelqu'un d'autre, en autant que cela ne porte pas préjudice à la relation. Si de l'attirance on passe à l'acte, certaines, comme Françoise, interprètent cet état de fait comme l'indicateur d'un malaise profond dans le couple et, à la limite, de son échec.

*"Tu peux pas empêcher quelqu'un d'avoir des attirances. Pis bon, si elle en a pis (...) que ça s'arrête là, ben ça s'arrête là. Mais je poserai*

*pas des conditions: en tout cas si t'as une autre blonde moi je veux pu rien savoir. C'est que ça va de soi, je dirais, dans la confiance pis dans la complicité que t'as avec quelqu'un, pis dans une vie que tu partages avec quelqu'un, que si la personne a des goûts sur l'extérieur... ben c'est inévitable. Moi je me dis que quelqu'un qui a des goûts sur l'extérieur c'est qu'y est pas satisfait de ce qu'y a en dedans. Si y est pas satisfait, ben, ça donne rien que tu reviennes"* [Françoise, pp. 66-67] [!].

On reviendra sur cette question de l'exclusivité sexuelle lorsque nous aborderons le thème de la spécificité des relations amoureuses au chapitre 6.

Les religieuses vivent à l'égard des règles une situation particulière. Elles sont tenues en principe d'observer les constitutions et les règles de leur communauté. En pratique, les soeurs que nous avons rencontrées reconnaissent ces préceptes davantage comme des orientations de vie, une base, "un minimum à respecter" que comme des règles strictes à suivre. Suite aux bouleversements qu'ont connus les communautés religieuses québécoises depuis les années 1960 et aux "adaptations" auxquelles elles ont dû procéder à cette occasion, il est toujours demandé aux religieuses de respecter certains horaires et activités communes (prière, soupers, retraites communautaires, rencontres provinciales, etc.), mais en laissant à chacune la possibilité de les aménager en fonction de son rythme de vie et de ses autres obligations, le respect des horaires de travail notamment. On affirme ainsi "garder l'essentiel" des règles communes tout en les adaptant aux exigences individuelles. Laissons la parole à ces deux interlocutrices:

*"Les règles, si ça a un sens pour moi je vais les choisir. J'ai une obligation si tu veux à une règle de vie qu'on a, on s'attend à ce que je prenne du temps pour prier, ça fait partie de notre règle de vie et normalement je dois respecter ça. La façon... moi je vais l'adapter à ma règle, c'est surtout dans mon milieu de travail. Parce que je travaille, j'ai 3 shifts alors faut que j'adapte ça. Je suis plus portée à vouloir prendre du temps de prière ou de rencontre avec Jésus-Christ. Ça peut se traduire soit lors d'une eucharistie où je vas tout simplement me ramasser en présence de lui, être présents l'un à l'autre. C'est la présence qui est importante. Ça, c'est plus ma façon de vivre cette obligation-là"* [Gisèle, p. 52] [r].

*"Ce qui nous est demandé au niveau des constitutions... mais encore là, c'est toujours une base. Comme y disent, c'est un minimum pis c'est à chacune un peu de l'aménager à sa façon. Y vont te dire de te réserver du temps dans ta journée pour prier, pis y*

vont te dire de, bon, d'aller à l'eucharistie autant que possible (...) Nous autres, ce qui arrive c'est que moi je me lève à cinq heures et quart, l'autre à cinq heures et demie, l'autre à six heures, l'autre à... On pourrait pas se ramasser pour la prière parce que y en a qui se couchent plus tard parce qu'y travaillent tard pis y se lèvent à neuf heures fait que, y aurait pas une heure qui correspondrait vraiment pour tout le monde. Pis ce qui arrive c'est qu'on a pas toutes le même rythme, quoique c'est sûr qu'on peut toujours s'adapter, mais moi je me lève, je vas pas prier tout de suite. Mais j'y vas pas trop tard non plus. Une autre, si à va prier tout de suite, elle aime mieux ça. Moi si je vas prier tout de suite je suis pas réveillée fait que... c'est pas nécessairement l'idéal. (rires) En tout cas, comme on a pas toutes le même rythme c'est ben difficile dans une maison comme ça, que tout le monde commence à des heures différentes. C'est pour ça qu'on a gardé juste les Vêpres ensemble" [Claire, pp. 81-82] [r].

Certaines religieuses, comme Jacqueline, admettent franchement qu'elles n'adoptent que les règles qui ont un sens personnel pour elles, cette attitude se voulant tout à fait en accord avec ce qu'elles pensent que Dieu attend d'elles: qu'elles agissent selon leur propre éthique.

*"Si y a une loi à vivre, j'essaie de comprendre pis d'assumer cette loi mais pas de la vivre pour la loi. Je ferai pas telle chose parce que y faut la faire mais en raison de: ça a sa valeur donc je vas le faire. Bon, y a des choses des fois que tu peux mettre de côté, ça va aller pour d'autres soeurs de d'autres personnalités. Tu gardes l'essentiel, c'est clair mais à un moment donné faut que tu fasses ta place, tu dis: bon ben, moi je peux pas vivre comme l'autre, j'ai ma personnalité, j'ai mon âge, j'ai ceci et ça. Je respecte l'autre, des fois je l'admire mais je veux pas devenir comme elle. C'est pas ça que Dieu me demande, y me demande de suivre ma ligne. Ça veut pas dire que je regarde pas ailleurs pis que je prends pas des morceaux des autres, j'accroche en même temps, ça c'est clair. Mais j'ai pas à devenir comme. Ça y a eu beaucoup de formation comme ça, on devait imiter tel saint, on devait... ça c'étaient des règles, mais moi (...) j'étais révolutionnaire peut-être (rires) mais j'étais pas capable d'entrer dans ça moi. Intérieurement. Extérieurement je pouvais peut-être faire des choses mais intérieurement je suis pas d'accord avec ça. Mais ça c'est pas sur l'essentiel" [Jacqueline, pp. 69-70] [r].*

On est loin en effet de l'époque à laquelle les plus anciennes ont été formées, où l'amour consistait essentiellement à s'oublier soi-même pour se donner aux autres. Il aurait sans doute été impensable d'entendre un discours mettant en valeur les choix, la discipline et l'autonomie personnels de la

bouche de la plupart des femmes québécoises il y a à peine une trentaine d'années, encore plus chez les religieuses. Or, il suffit de porter attention aux propos de Claudette pour se convaincre que cette époque est bel et bien révolue:

*"Le règlement de la communauté, je dirais, c'est pas un règlement, c'est des orientations de vie, O.K. On a des normes à suivre, d'accord, mais c'est plus une discipline personnelle que moi je me donne. Même quand je demeurais seule en appartement, j'avais une certaine discipline de vie, dire: bon, je me donne un certain cadre, un certain horaire, mon travail, je me garde du temps pour les loisirs, je me garde du temps... un équilibre, essayer d'avoir une humeur ou un régime de vie équilibrée. C'est une discipline personnelle, qui touche mon autonomie personnelle et ma responsabilité. Parce que je suis responsable de moi et des autres qui, à un moment donné font appel à moi. Alors c'est une bonne connaissance de soi avec ses capacités, pis une certaine discipline que je me donne, en dehors des règlements de la communauté. Au plan personnel, au plan monétaire. Je suis une citoyenne à part entière, j'ai à gagner ma vie (...) C'est un régime de vie finalement. C'est pas à partir d'un règlement mais ça vient de moi. Ça vient pas de l'extérieur" [Claudette, pp. 70-71] [r].*

On peut même observer cet assouplissement des règles communautaires à l'intérieur de certaines communautés contemplatives. Pour Marie, par exemple, le choix est clair: *"l'amour fraternel transcende toutes les autres règles"*. Aux yeux de cette femme, un besoin de ses consœurs à ce niveau passe avant toutes les autres obligations (silence, office, temps d'adoration, etc.).

*"Quelle que soit la règle, la règle est là pour nous aider, mais y a rien, rien, rien qui va battre la charité fraternelle. À partir de 8 heures c'est supposé d'être silence, si y a un besoin de charité fraternelle ça transcende tout ça, ça passe en avant. L'office c'est pas sacré mais on essaie d'y aller, si y a autre chose de plus important c'est la charité fraternelle, ça passe avant. Ça passe même avant nos temps d'adoration de Dieu... Parce qu'être en adoration avec Dieu c'est donner pour lui mais c'est beaucoup de recherche de soi. Tandis qu'un don parce qu'y a un besoin, quel que soit le besoin, c'est prioritaire. Ça veut dire que Dieu nous appelle là et non pas ailleurs" [Marie, pp. 57-58] [r].*

On se trouve dans le cas de la vie religieuse en présence d'un paradoxe intéressant qui témoigne de l'assouplissement, sinon de la difficile survivance, dans une société où l'individualisme prédomine, d'un cadre de vie

créé en fonction d'une époque où les valeurs communautaires étaient fortes. Mais, si l'observance des règles communautaires s'est considérablement assouplie au cours des dernières décennies, laissant place à l'interprétation personnelle des sujets en cette matière, il n'en demeure pas moins que le but poursuivi au moyen de ces règles demeure inchangé: établir et entretenir un contact intime avec Jésus-Christ, celui qui justifie toujours l'engagement religieux. Ce *"contact intime avec Dieu"*, que quelques-unes comparent à la situation d'un couple, est maintenu grâce à différents moyens comme la prière (*"rendez-vous intimes"*), le sacrement de réconciliation, l'Eucharistie, etc. Ces temps d'échange privilégiés permettent aux *"amoureux"* mystiques de se faire part de leurs attentes mutuelles, des choses qui leur plaisent moins, *"d'être attentifs à ce que l'autre nous dit"*. Cette intimité avec Dieu, bien qu'elle joue un rôle important de support dans le cheminement des religieuses, n'est pas toujours présente et ne se retrouve pas nécessairement d'une façon automatique. Y accéder demande certaines dispositions - intérieures et extérieures -, de calme notamment.

*"Pour aider quelqu'un [dans] un engagement religieux c'est important qu'y ait des temps de prière, c'est important que Jésus-Christ soit là. Sinon, tu risques de pas être capable de le vivre. C'est comme si des couples [arrêtaient] de se parler pis de vivre des temps d'échange ensemble. Et moi c'est important de [donner un sens] de présence, c'est plus [évident]. Oui, c'est plus [évident] que de [vieillir seule]... Alors j'essaie beaucoup que ma journée passe pas sans que j'aie eu ce temps ensemble. Je le sens plus là" [Gisèle, p. 53] [r].*

*"C'est sûr que si tu prends un contrat avec ton copain, tu partages sa vie, y faut que t'établisses des règles. Ben ça, avec Dieu c'est la même chose, avec Jésus-Christ. (...) Mes rendez-vous, c'est le matin très tôt, pis le soir. Ça c'est entendu. Et d'essayer d'être attentive aussi si en d'autres temps y veut d'autres choses. Moi de mon côté je veux faire mon possible, mais de son côté, être attentive à ce qu'y me dit. Oui, oui, je veux t'écouter mais si y a plein de bruit autour de moi là, c'est ben de valeur, ce qu'y dit là... C'est sûr qu'y a des contrats. D'ailleurs, le sacrement de réconciliation pour nous c'est ça, quand j'ai pas été fidèle à mon contrat je viens me réconcilier, ça fait partie du contrat. Pis de le recevoir aussi dans l'Eucharistie, c'est la même chose, c'est des contrats ça. Y dit: moi, si tu me dis tu veux des moyens, je t'en donne, tout plein, ben prends-les. Si t'es prends pas, ben là, plains-toi pas que ça va mal. J'ai ben essayé de te parler, mais t'es sourde, muette, aveugle (rires) c'est difficile ça. Pour moi c'est très, très concret, parce que*

*c'est un Dieu vivant. J'ai un cellulaire avec Dieu (rires)* [Jacinthe, pp. 63-64] [r].

Outre la dimension de personnalisation des "règles" en matière amoureuse, l'analyse des entretiens soutient l'impression que ces dernières comportent un côté "toujours à revoir", jamais acquis; puisqu'elles sont pour une large part implicites, les règles amoureuses sont d'autant plus susceptibles d'être transgressées, donc sans cesse sujettes aux éclaircissements, à l'explicitation. Ce faible niveau de codification de la conduite amoureuse crée l'équivalent d'un vide juridique dans le domaine des rapports intimes, qui oblige les individus à déployer une vigilance constante, ne pouvant jamais se "reposer" sur une entente clairement établie. Cette situation est peut-être un peu moins flagrante toutefois pour certaines religieuses, comme Claudette qui affirme: "*notre choix de vie est clair et on sait comment s'orienter en fonction de ce choix [le célibat consacré]*" (Claudette, p.77). En pratique toutefois, un consensus semble établi autour de certains principes, dont celui de l'exclusivité sexuelle qui renvoie à la métavaleur de fidélité, également partagée par les religieuses.

#### *4.2 Limites de la relation amoureuse*

Au fur et à mesure que se précise une définition de l'amour et des relations amoureuses, à travers les témoignages des femmes interrogées, et malgré l'évocation quelque peu chaotique qui semble s'en dégager à première vue (impression créée par l'absence relative de repères formels), on voit néanmoins apparaître certaines limites - sociales et individuelles - qui marquent les bornes de cette définition. En effet, une foule d'indices captés au détour d'une phrase, d'un commentaire, d'une critique, nous renseignent non seulement sur ce qu'est l'amour pour les interviewées, mais aussi sur les limites qu'il est exclu qu'elles dépassent en ce domaine, ou au-delà desquelles l'amour cesse pour elles d'être de l'amour ("véritable"). Il peut s'agir, par exemple, de principes ou de valeurs auxquelles on n'accepte pas de renoncer par amour, ou au contraire, de comportements qu'on ne pourrait supporter en d'autres circonstances mais qu'on tolère par amour pour quelqu'un, ou encore des diverses difficultés qui jalonnent et modulent



l'expérience amoureuse des femmes. En fait, tous ces éléments complètent et renforcent le portrait que l'on a esquissé jusqu'à présent du fonctionnement des relations amoureuses en en spécifiant toujours davantage les contours.

#### 4.2.1 Renoncement

Tout d'abord, il apparaît évident que le choix d'une forme de vie - de relation - quelle qu'elle soit implique nécessairement que l'on renonce à d'autres. Par exemple, Jacinthe, aujourd'hui religieuse, raconte comment son expérience de coopération internationale en tant que laïque l'a amenée jadis à faire le choix de quitter son amoureux, malgré l'excellente entente qui régnait entre eux, parce qu'elle entrevoyait déjà à l'époque qu'ils ne pourraient pas, à cause de son travail humanitaire trop prenant, s'accorder le temps nécessaire au partage de l'intimité.

*"Ici c'est facile, tu finis à 4 heures, tu prends ta douche, tu t'en va souper pis là, t'as toute ta veillée, t'as jusqu'au lendemain. Mais là-bas, ah, ah! penses-y pas. C'est ce qui m'a amenée à faire des choix. Parce que c'est important le partage dans l'amour, l'amour humain j'entends. Si t'as pas ces moments d'intimité moi je peux pas concevoir... Ça aurait pas duré. Parce que faut que tu te parles, ou faut que tu te rencontres dans ta fatigue, dans tes joies, y faut que tu voies l'autre" [Jacinthe, pp. 7-8] [r].*

Jacinthe explique par ailleurs que le fait de s'engager dans la vie religieuse, ou dans toute autre forme d'union, n'a pas de sens si on ne renonce à rien (vêtements, voiture, appartement, etc.). Il est absolument nécessaire selon elle de faire le vide pour favoriser la mise en place d'autres éléments, de Dieu dans son cas. *"C'est quand tu sens au dedans de toi que celui qui appelle te demande de renoncer mais pour te donner d'autres choses. (...) C'est pas pour toi, juste pour toi, mais c'est toi que ça comble"* (Jacinthe, p. 25).

Aussi, cette femme affirme renoncer à certaines activités depuis qu'elle est religieuse, autant par souci des autres (par respect pour les gens, pour ne pas les mettre mal à l'aise de sa compagnie en certaines circonstances où elle juge que sa présence serait déplacée, ne conviendrait pas à son statut, à la brasserie par exemple) que pour elle-même. C'est d'ailleurs dans cet esprit

qu'elle considère l'habit religieux, comme un symbole important de son engagement, dans la mesure où celui-ci fait savoir au monde son amour pour Jésus-Christ et annonce un code de conduite précis, conséquent avec cet engagement, tout comme une femme mariée adopterait un "langage" approprié à sa situation. Car selon elle, les conflits en amour viennent souvent du fait que les gens n'affichent pas clairement leur engagement.

*"J'ai choisi un habit moi parce que je me disais: l'habillement a toujours été un langage. Et pour moi c'était clair que si j'avais épousé G. j'aurais pris un langage aussi au niveau du vêtement ou... pour signifier: je suis engagée. (...) Pour moi c'était nécessaire qu'on sache que je suis en amour avec Dieu. Que ce qui justifie ma vie, c'est Dieu. Que ce soit clair" [Jacinthe, p. 10] [r].*

Gisèle, une autre religieuse confirme ce point de vue en soulignant que le port du costume religieux assurait auparavant une certaine protection face à l'engagement religieux des femmes: il indiquait clairement les limites comportées par cet engagement, alors que l'habit séculier demanderait une plus grande vigilance de la part des soeurs pour affirmer leur choix de vie vis-à-vis des autres, et même parfois se le rappeler à elles-mêmes. Car sans signe distinctif pour rappeler "qui l'on est" et aider à attester notre fidélité à un engagement, il peut être plus compliqué de demeurer dans la ligne du chemin que l'on a choisi d'emprunter.

*"Le costume, ça protégeait beaucoup aussi. (...) oblige à moins de familiarité. (...) Certainement que... parce que c'est plus séculier comme habillement, ça demande davantage de pas perdre de vue ce qu'on veut vivre. Oui, ça demande un certain contrôle pis de pas se perdre de vue. J'ai ma croix, la croix comme congrégation mais y reste que (...) Pis les gens pourtant me reconnaissent. Y en a qui reconnaissent pas du tout une religieuse, y en ont pas vue, y savent pas ce que c'est pis là y se demandent, par rapport à l'image qu'ils ont: t'es qui au [fond] toi?" [Gisèle, p. 15] [r].*

En outre, un des projets auquel renoncent obligatoirement les femmes qui ont opté pour la vie religieuse est celui d'avoir des enfants. Ce "deuil" de la maternité, affirme Gisèle, est le prix à payer pour vivre l'amour dans ce contexte de vie particulier, un sacrifice chèrement payé de l'avis de certaines. Cette femme a cependant trouvé une façon de canaliser la tendresse à travers son travail auprès de patients et de jeunes enfants en milieu hospitalier, et

ainsi d'exprimer son amour en tant que femme, d'une manière qui soit satisfaisante pour tous.

*"Et ça c'est intéressant, si ça c'était absent ça serait encore plus difficile. Rencontrer des enfants, des jeunes enfants (...) y a des jeunes bébés, les prendre... Pis en pensant: ça pourrait être le mien. C'est aussi une expérience comblante (...) L'occasion est là, et puis je la prends. Ce qui fait que c'est des moyens où je me vis comme femme... pis une femme qui aime pis a besoin de le traduire dans ça" [Gisèle, pp. 10-11] [r].*

Mais si les renoncements sont inévitables, en amour comme dans la vie en général, ils doivent cependant se faire dans la joie de l'avis de certaines soeurs. Poussant cette conviction à l'extrême, Jacinthe préférerait en quelque sorte renoncer à renoncer si un acte de renoncement n'était pas accompagné du bonheur que devrait normalement procurer son accomplissement.

*"Ce que tu donnes à Dieu là, c'est pas parce que c'est pas beau, c'est justement parce que c'est beau. Si tu le donnes pas dans la joie ce bonheur de donner la vie, si tu y renonces pas dans la joie, donne-le pas, y te le demande pas. Si y te le demande, y te donne la joie qui va avec le don. (...) Ma chasteté, ce désir d'avoir un coeur vraiment habité par Dieu, elle est née et elle est très consciente que ce qu'elle donne à Dieu, le plaisir physique ou la naissance de l'enfant ou... c'est beau ça. Mais, c'est ça qu'y faut donner avec joie" [Jacinthe, p. 36] [r].*

Carole, une hétérosexuelle de 37 ans, abonde aussi dans le sens de la nécessité du renoncement qui accompagne tout choix de vie et énumère quelques-unes des choses auxquelles le fait d'investir - de soi-même et de son temps - plus spécifiquement dans une relation amoureuse peut amener à renoncer, soulignant du même souffle qu'il y a aussi une limite au renoncement.

*"... Quand on y tient beaucoup, on renonce à toutes sortes d'affaires pour garder, pour sauvegarder quelque chose comme une relation. En tout cas faut faire des choix. Comme, moi je trouve qu'une relation, si tu prends le temps de la vivre, pis d'investir beaucoup, ça t'enlève du temps pour vivre d'autres choses. C'est correct là, parce que bon, tu choisis ça, mais t'as moins de temps pour voir tes amis, t'as moins de temps pour... (...) Mais y a une limite à renoncer. Si c'est trop, ça veut dire que c'est probablement pas un bon agencement. Mais y a des compromis acceptables comme, juste ça là, moins voir ses amis. Ou moins avoir de temps, ou inviter moins*

*souvent du monde parce que ça convient moins à l'autre, ou autre chose, ou le contraire* [Carole, pp. 7-8] [h].

Au contraire des points de vue exprimés précédemment, Gisèle fait plutôt ressortir l'importance qu'elle accorde au fait qu'aucun côté d'elle-même ne soit sacrifié au profit d'un seul. Cela fait même partie de sa définition de l'amour de respecter la totalité de sa personne: la femme et la personne engagée vis-à-vis de Dieu. Cette lucidité face à la complexité de ses aspirations exige toutefois qu'elle adopte une attitude de grande transparence par rapport à elle-même et aux choix qu'elle fait.

*"Ça a toujours été important que moi comme femme, la femme qui a choisi un engagement avec Dieu, que ces deux aspects-là [se vivent ensemble]. Que l'un ne sacrifie pas l'autre. Je vois pas ça comme ça, ça fait partie je dirais de ma définition de l'amour, où toute la personne est engagée. Naturellement ça comporte des risques quand on le voit comme ça. Quand on est très lucide sur ce qu'on vit ça demande d'avoir des choix clairs. Quand c'est pas clair y faut qu'y le deviennent clairs"* [Gisèle, p. 28] [r].

Si plusieurs interlocutrices, à l'exception de la dernière, admettent la nécessité du renoncement impliquée par l'idée de "choix" amoureux, on ne peut cependant que constater le manque de symboles forts pour attester à la fois de ces choix et de ces renoncements. On se trouve encore une fois en présence d'un discours qui rend compte tant de la tendance à l'interprétation personnelle de "l'engagement", que de l'obligation pour les individus de se repositionner constamment et d'exercer un contrôle vigilant sur eux-mêmes en fonction du sens mouvant de cet engagement.

#### **4.2.2 Difficultés et crises amoureuses**

On a déjà évoqué au chapitre précédent le rôle joué par les difficultés amoureuses, ces "moments de crise" qui amènent parfois un temps d'arrêt durant lequel on prend le temps d'analyser la situation, de retirer certaines leçons de ces moments plus difficiles pour ensuite repartir sur le chemin de la vie amoureuse. On procède durant ces périodes de transition aux ajustements nécessaires à la continuation d'une vie amoureuse que l'on veut "satisfaisante", "pleine", "saine", "équilibrée". Ces remises en question

paraissent d'autant plus nécessaires dans une société où, justement, les règles relèvent davantage des individus eux-mêmes que d'un code social émanant des institutions régulatrices et établissant plus largement la marche à suivre dans le domaine des rapports intimes (en fonction de la place occupée par divers groupes sociaux: hommes, femmes, pauvres, riches, etc.). Si les remises en question amoureuses sont souvent engendrées par des situations douloureuses, des crises, elles représentent en même temps une occasion de renouvellement de modes d'expression devenus inadéquats.

Mais, si l'existence amoureuse est inévitablement jonchée d'épreuves, de difficultés et de tentations dans certains cas, on peut se poser la question à savoir jusqu'où les répondantes sont-elles prêtes à aller pour prolonger une relation amoureuse? Certaines affirment être portées à "tout essayer" pour qu'une relation se poursuive, plutôt qu'à y mettre un terme quand un problème grave se présente. Malgré cela, il y a quand même des limites que les femmes ne dépassent pas. Souvent, la connaissance de soi qu'elles ont développée avec le temps fait qu'elles ont plus de facilité en vieillissant à identifier ce qu'elles ressentent et à en discuter, comparativement à leurs premières années de vie amoureuse où elles se sont parfois retrouvées dans des situations douloureuses, précisément parce qu'elles n'étaient pas en mesure d'identifier leurs limites personnelles.

*"Quand j'étais plus jeune je la connaissais pas cette limite-là pis je me suis ramassée dans des situations où j'ai eu ben mal, en dedans là, que tu te sens toute le coeur déchiré, pis les tripes à moitié en dix mille morceaux. (...) J'ai l'impression que je suis plus capable de sentir... je suis plus capable de voir les événements avant. C'est peut-être pas les événements mais les émotions qui vont se passer en dedans de moi avant d'arriver à cette limite-là, faut que j'exprime ça comme y faut. (...) Y a comme des cloches qui sonnent. Tu dis: woupl, me semble que t'as déjà vécu ça pis ça ressemble à ça pis là tu t'enlignes là-dessus... Avant ce que je faisais pas c'est que j'en parlais pas pis je me disais: non, non, c'est parfait, on continue pis, bon, j'essayais peut-être plus de couvrir ça finalement, ou je me cachais des affaires pis je voulais pas les voir. Là je dirais que j'ai plus une tendance à les identifier dans un premier temps, pis à essayer de mettre des mots, pis après ça de le dire à la personne avec qui je suis" [Hélène, pp. 9-10] [1].*

Bien que les femmes interviewées réfèrent beaucoup à elles-mêmes (à leur tempérament, leur personnalité, leur signe astrologique même) pour

définir la zone de leurs limites personnelles, cela n'exclut pas, au contraire, que "l'autre" aussi - le ou la "partenaire" amoureux-se - apprenne à nous connaître avec le temps et à savoir jusqu'où il (elle) peut aller avec nous. Voyons comment France exprime cette idée:

*"Oui, j'ai une limite, je sais où est-ce qu'elle est. C'est sûr que si t'arrives direct là, pis que tu me harcèles, pis que tu me picoces, ah là la limite est courte, 'est ben courte, là ça va faire. (...) Plus on avance, on chemine dans une relation amoureuse, on apprend ça. Et puis je me dis qu'après tant d'années, mon compagnon de vie sait très bien jusqu'où y peut aller, mais faut pas dépasser les limites, han. En tout cas pour moi, moi je peux pas parler pour une autre mais moi, non, moi je peux pas. Pis c'est ça, plus ça avance dans une relation, peut-être plus je prends de l'âge aussi, parce que moi je pense que quand on prend de l'âge on change pis on a d'autres idées. (...) Non, à un moment donné tu dis, bon, faut pas ambitionner, mais là ça vient plus clair. Non, je me dis que quand t'es avec quelqu'un, t'es assez respectueux, assez responsable pis tu sais [jusqu'où tu peux aller]" [France, pp. 19-20] [h].*

Par contre, cette même interlocutrice admet aussi être parfois portée à tolérer davantage certains comportements qui lui déplaisent en temps ordinaire, par amour pour son conjoint. Mais encore là, jusqu'à un certain point. France fait ici référence à la fille de son mari qu'elle perçoit comme quelqu'un de très égoïste, et avec qui elle ne maintient un lien que pour satisfaire aux convenances. Pourtant, ce travers qu'elle perçoit négativement chez cette personne, la renvoie au même défaut chez son mari envers qui elle avoue pourtant faire preuve d'une plus grande tolérance.

*"C'est sa fille, pis elle est un peu... sûrement un peu comme son père, han. Fait que, moi j'ai réussi à vivre comme ça parce que... Mais des fois mon mari est égoïste. Mais, je vis comme ça parce que l'amour est très fort, mais c'est pour ça je te dis qu'y a des limites aussi" [France, p. 29] [h].*

On a pu constater au cours des deux derniers chapitres combien le domaine des relations amoureuses est étroitement lié à la notion d'épanouissement individuel dans l'esprit des femmes interviewées. Quelques-unes se disent même prêtes à courir certains risques, parfois aux dépens de leur vie amoureuse, pour parvenir à ce qu'elles jugent être un juste équilibre de ces deux champs de référence. C'est le cas de France entre autres, qui précise cependant que les changements qu'elle opère dans le but

d'en arriver à un mieux être personnel sont toujours effectués en tenant compte de son mari et de la grande importance qu'elle lui accorde dans sa vie. Elle s'attend en revanche à ce que cette adaptation à l'évolution de leur relation soit mutuelle pour que celle-ci dure. Cette femme fait part notamment de son besoin de se sentir appuyée par son conjoint dans les diverses démarches qu'elle entreprend, qu'il y ait quelqu'un derrière elle.

*"Je suis pas prête à perdre mon mari par exemple. Non ça là... non. Je change ben des choses mais mon mari, y est en fonction de tout ça. Mais, lui aussi y a des changements à faire, pis y le sait... Si y les fait pas, ben, y aura d'autres attitudes que j'adopterai. Je vas fermer les yeux, parce que quand t'es un couple, faut que tu fermes les yeux des fois. Mais peut-être qu'à un moment donné ça viendra où je pourrai pu les fermer, je le sais pas. Ça, je veux pas le savoir tout de suite, je veux pas le savoir. Ça, on verra. Mais je suis prête à en faire beaucoup encore parce que ça c'est une chose qui me tient beaucoup à coeur. Mais y faut m'aider, faut me supporter. C'est à deux. (...) Pis si ça marche pas, ben, y en a qui auront à faire du changement, si y veulent pas c'est leur décision, si y choisissent de pas le faire c'est parce qu'y ont des raisons mais moi ce que je vas choisir de faire j'ai mes raisons. C'est comme ça" [France, pp. 39-41] [h].*

Les "crises" amoureuses et les occasions qu'elles peuvent représenter d'opérer certains changements dans les relations amoureuses constituent donc l'une des frontières de ces relations dans la mesure où les questions qu'elles font ressortir placent souvent les individus dans une situation où ils doivent s'adapter l'un-e à l'autre et prendre position en fonction des intérêts dictés par leur épanouissement personnel.

#### **4.2.3 Dépendance, fusion et perte d'identité**

On le constate, il y a donc des limites à ce que les femmes sont disposées à accepter de vivre par amour. Le sentiment et la peur de s'oublier, de se perdre en amour dont on a parlé un peu plus haut représentent sans contredit l'une des principales limites à l'évolution d'une relation amoureuse pour nos interlocutrices. Plusieurs femmes semblent en effet préoccupées par l'idée de savoir si elles "en font trop" pour l'autre, pour préserver la relation, etc. (voir chapitre 3, p.112). Quelques-unes d'entre elles attribuent ce

sentiment de perte de soi au fait que les gens en général manqueraient d'amour à un point tel qu'ils essaient de remplir le grand vide qu'ils ressentent en établissant des liens - de dépendance - rapidement, avec des individus qui souvent leur conviennent mal. C'est d'ailleurs pour cette raison, pour éviter de se placer dans une situation où l'on est susceptible de s'oublier au profit du maintien d'une relation à tout prix que certaines préfèrent prendre leur temps entre deux relations, vivre leur "deuil" jusqu'au bout avant de s'engager à nouveau.

D'autres vont même jusqu'à identifier une tendance généralisée - et déplorable - à l'oubli de soi suscitée par le sentiment amoureux et la peur de perdre l'autre qui y est souvent reliée. Par contre, même des femmes qui se disent prêtes à donner beaucoup à la personne qu'elles aiment précisent qu'une fois leur limite atteinte, il peut suffire d'un mot, d'un geste qui leur déplaît pour qu'elles "ferment la porte" définitivement.

*"Je dirais qu'en général, quand on est amoureux ou quand on a des sentiments d'amour, on a tendance, nous les humains, à s'oublier. Pis c'est, je crois, à mon sens, un élément tout à fait ridicule (rires) Je sais pas si c'est le sentiment de vouloir plaire ou le sentiment... J'arrive pas nécessairement à définir exactement qu'est-ce ça veut dire pis pourquoi, mais on a souvent devant nous un être qu'on aime et qu'on ne veut donc pas perdre. Et on est souvent prêt à tout. Pis même moi qui a une ligne de conduite assez sévère par rapport à mes relations. Parce que je suis le genre de personne à partir du moment où je considère: donner du crédit, donner du crédit, donner du crédit pis qu'à un moment donné le crédit s'épuise, je coupe, je ferme les portes de la banque, tac, c'est fini. Mais je suis allée très loin dans le crédit" [Françoise, pp. 1-2] [1].*

Malgré le désir d'avoir des activités communes, de partager certains intérêts avec une compagne, Annie rejette cependant l'aspect "fusionnel" de la vie de couple, associé dans son esprit à la puissante crainte de la perte d'identité.

*"C'est certainement pas l'idée d'un couple fusionnel. O.K., un plus un égale un. C'est certainement pas l'idée d'un couple où on se perd, où on perd notre identité pour devenir un couple. Parce que pour moi c'est clair qu'un couple c'est trois, tsé. C'est deux personnes pis une relation entre les deux." [Annie, pp. 16-17] [1].*



Carole, quant à elle, assimile carrément la vie de couple à la perte de son autonomie. Elle affirme avoir de la difficulté à "prendre son espace" lorsqu'elle se retrouve impliquée dans une relation amoureuse (hétérosexuelle), bien que ce soit un objectif qu'elle dise souhaiter atteindre. Elle identifie cette difficulté personnelle à un problème vécu par les femmes en général, selon elle. Cette femme perçoit cependant la dite perte d'autonomie des femmes comme un problème qui leur appartient en propre, c'est-à-dire à chacune d'entre elles personnellement, de la même façon qu'elle entrevoit la solution à "son" problème d'affirmation dans un changement de comportement de sa part, et non comme le résultat d'une lutte plus collective pour la réhabilitation de rapports égalitaires entre les sexes.

Dans le même sens, Line identifie la peur de se perdre, de s'oublier comme étant l'une des difficultés que lui pose le simple fait de vivre des relations amoureuses. Et bien qu'elle se dise ouverte à vivre ce genre de relation, que cela demeure une sorte d'idéal à atteindre en direction duquel elle essaie de se diriger, sa tendance - autoprotectrice - à maintenir les autres à distance semble toutefois aussi forte que son côté romantique. Ainsi, tout en reconnaissant l'importance de l'amour, elle ne place pas pour autant celui-ci au centre de sa vie, ni ne cherche particulièrement à vivre elle-même ce genre d'expérience. Elle n'accorde par conséquent pas beaucoup de temps à cet aspect de la vie (comparativement à son travail ou à sa vie sociale) et avoue même préférer s'en passer plutôt que "d'aimer à tout prix". Pour cette femme, le respect de ses (autres) besoins personnels passe donc avant son désir d'établir un lien amoureux.

*"Oui je trouve ça important. (...) Mais pas à n'importe quel prix. C'est-à-dire de passer trop... vraiment, de pas vivre ce que j'ai envie, je pourrais pas. C'est-à-dire ce qui me correspond. Faut je respecte mes besoins intérieurs là, qui sont avec d'autres personnes aussi, c'est-à-dire que je pourrais vivre avec la personne avec qui je suis amoureuse mais... (...) Oui, je peux m'en passer. D'ailleurs c'est quelque chose que je suis habituée de me passer. Beaucoup plus maintenant, mais j'ai trouvé d'autres façons de faire. (...) Je trouve ça triste [si] ça arrive pas (...) mais ça m'empêchera pas de m'amuser dans une soirée pis ça m'empêchera pas d'être avec des amis qui sont bien ensemble, non. (...) Je trouve ça beau en tout cas. Si tu peux arriver à avoir une complicité pis à être bien, je trouve ça beau. Pis je trouve ça beau quand je vois des amis à qui ça arrive"* [Line, pp. 10-12] [1].

Malgré la grande quantité d'énergie que les femmes disent déployer pour les affaires du coeur et bien que plusieurs d'entre elles prétendent vouloir aimer pour toujours, elles affichent en pratique toute une série de conditions personnelles qui viennent marquer les limites de ce désir d'absolu, et empêcher de fait le prolongement tant souhaité de la relation amoureuse. On l'a vu, les raisons évoquées pour justifier la rupture (éventuelle ou passée) d'une relation sont très souvent liées à l'idéal moral d'authenticité décrit par Taylor (1994), et aux exigences d'accomplissement de soi sur lesquelles repose cet idéal, ainsi qu'au discours psychologique en vogue sur l'importance que l'on doit accorder à la satisfaction de ses besoins (principalement d'ordre émotionnel). Comme l'indique le dernier extrait, il est désormais légitime de rechercher cette satisfaction des besoins à l'extérieur du cadre amoureux, voire de dissocier les deux domaines. Cette tendance, bien qu'elle ne reflète pas l'esprit de l'ensemble des entretiens car elle pousse à l'extrême la logique "autonomiste", apparaît néanmoins tout à fait en accord avec le credo "psy" qui valorise, non plus le fait d'aimer "à tout prix", mais l'autonomie à tout prix. On peut y lire également l'éclatement du code amoureux de même que le fait qu'il appartient dorénavant aux individus de s'y adapter personnellement.

#### *4.2.4 Significations attribuées à la durée d'une relation*

On peut ajouter à la liste des limites potentielles d'une relation amoureuse les conceptions relatives à la durée d'une relation. C'est-à-dire que les femmes envisagent leurs relations intimes suivant une échelle temporelle qui peut varier énormément selon les individus. Certaines, malgré la courte longévité des couples actuels, croient encore à l'amour qui dure toujours, d'autres au contraire ne croient plus qu'à la valeur de l'instant présent et rejettent cette croyance en l'éternité du sentiment comme une illusion.

Pour celles qui continuent de croire pour diverses raisons aux vertus de la durée, cette façon d'envisager les rapports amoureux dans une perspective de continuité, voire de permanence, procure un sentiment de sécurité et de sérénité, de même qu'une stabilité, une solidité à la relation qui permet de

donner plus d'envergure aux divers projets communs (voyages, maison, retraite, etc.), tout en fournissant l'occasion d'approfondir ladite relation.

*"Je me suis aperçue que c'était important d'y croire que ça pouvait durer toute la vie, pis je trouve ça moins épeurant de penser que ça peut durer toute la vie, que de penser que ça peut, à un moment donné, arrêter. Je préfère, moi, personnellement, penser que ça peut durer toute la vie. Je trouve ça ben intéressant cette idée-là, de penser que je vas vivre ma vieillesse avec elle. Les projets qu'on fait sont pas les mêmes. (...) C'est des projets qui sont ben plus à long terme. (...) Sans les concrétiser demain matin, on a des projets de vie ensemble. Alors que j'avais jamais eu de projets de vie avec qui que ce soit, pis, je pense que pour avoir des projets de vie, faut que tu croies que ça va durer toute la vie, sinon t'as l'impression de faire des projets dans le vide. Alors que là, je sais pas, ça donne une stabilité pis une solidité à la relation amoureuse, que t'as pas quand tu y crois pas. C'est pour ça que c'est important pour moi d'y croire"* [Diane, p. 8] [1].

Certaines répondantes mettent en valeur l'aspect de continuité d'une relation stable en l'opposant à l'incertitude des recommencements inhérente aux relations "à la chaîne". Quelques-unes ont d'ailleurs une conscience très aiguë du fait que si elles mettaient fin à leur relation amoureuse, elle "devraient" en recommencer une nouvelle, avec tous les efforts que cela implique. Cette perspective ayant pour effet de les décourager d'une telle entreprise, elles trouvent souvent préférable d'essayer de persister plutôt que de mettre un terme à une relation qui, tout bien considéré, ne va pas si mal. Car après tout, estime Françoise, les désaccords et les frictions font apparemment, et dans une certaine mesure, partie de la normalité de la vie de couple.

*"Je suis pas malheureuse là-dedans moi, je suis comme quelqu'un qui est en recherche pis qui se dit: bon ben, si je m'en vais pis que je recommence, ben, les étapes franchies je vas toujours les reproduire, mais je franchirai jamais les autres étapes qui viennent après. Pis comme le doute reste, subsiste, tu continues (...) Oui, tu te choque pis tu t'engueule (...) pis après tu passes à d'autre chose. Parce que oui, c'est normal ça, des frictions, tu peux pas toujours être en accord parfait, [on est pas des nonos]"* [Françoise, pp. 17, 36] [1].

D'autres femmes, au contraire, ne croient plus à l'aspect durable des relations amoureuses. Cette disposition d'esprit leur permettrait notamment de

ne pas "prendre la relation pour acquis" (ce qui, selon l'éthique "autonomiste" actuelle, revêt une connotation manifestement négative) et de mieux profiter du moment présent. Laissons Josée exposer sa position à ce propos:

*"C'est voir ça comme des expériences pis que y a rien d'éternel. Pis pas plus dans l'amour. En tout cas moi aujourd'hui je crois pu à ça (rires). Je dis pas que je me ferai pas reprendre au piège là, peut-être par moment, ou des instants d'euphorie, des moments de passion ou des choses de même. Mais à part de ça, pour dire quand je vas être dans ma tête, quand ça va être raisonné, c'est non. Pis je pense aussi le fait de penser comme ça fait que tu travailles peut-être sur ta relation plus, tu t'assis pas dessus. Parce que tu veux de la qualité. Parce que tu le sais, t'es plus consciente que le moment y est pas éternel, fait que, je sais pas, tu prends moins ça pour acquis peut-être" [Josée, pp. 6-7] [1].*

Cette dernière interlocutrice établit d'ailleurs un parallèle avec le monde du travail, duquel aurait désormais aussi disparu presque toute trace de permanence. Cependant, le fait de ne pas croire que l'amour est là pour la vie n'empêche pas Josée pour autant de continuer à s'engager dans des relations amoureuses, mais dans un état d'esprit plus pragmatique qui identifie le changement en général au processus même de la vie.

*"On est continuellement confrontés au changement. (...) Tout change. Le changement, le mouvement c'est ça, c'est la vie. L'amour aussi ça fait partie de ça. Fait que moi j'ai pas peur de m'impliquer à 100%, pour donner, comme je disais, une qualité à ma relation, mais je veux pas qu'y ait la vieille cassette, qu'à se remette à jouer pis dire: on va être ensemble pour la vie. Ça m'empêchera pas de construire en fonction de cinq ans ou... d'avoir des buts ensemble, ça empêchera pas ça, mais je veux pas que la petite voix vienne me dire: bon ben ça y est là, on va se bercer ensemble sur notre balcon, quand on va avoir 65 ans. Ça non [par exemple], ça je veux pas croire ça. Si ça a à arriver, tant mieux, mais... (...) Parce que y a rien qui me dit que je vas tomber sur ce type de personne-là, qui a les mêmes croyances que moi, qui a envie d'investir dans le même sens, qui comprend, qui est rendue où je suis rendue dans vie moi" [Josée, pp. 36, 38-39] [1].*

Deux tendances opposées se font face ici qui contribuent, chacune à sa façon, à définir les frontières des relations amoureuses contemporaines: d'un côté une conception à long terme des rapports amoureux semblable à celle qui prévalait dans le cadre du mariage occidental jusqu'aux années 1960 et qui s'appuie sur l'idéal romantique; de l'autre une idéologie du moment

présent sans doute engendrée par le contexte actuel de l'éclatement du couple et de la famille, et qui valorise une vision pragmatique des relations amoureuses de manière à prémunir les individus contre les souffrances de la séparation.

#### *4.2.5 Une question de respect*

La notion de respect est certainement l'un des thèmes (et l'une des valeurs) fondamentaux à partir duquel les réflexions des femmes sur l'amour sont élaborées. En fait, c'est cette notion clé qui soutient pour une large part leur discours sur l'aménagement des rapports amoureux. Ainsi, c'est souvent le respect, de l'autre et de soi-même, que l'on invoque pour identifier la limite d'une relation amoureuse. Et nos limites, explique Béatrice, proviennent pour une large part du passé de chacun, des expériences de vie (du vécu) et à ce titre elles font partie de nous. Le seul moyen d'arriver à se rejoindre compte tenu de cette situation serait d'être le plus "authentique" possible avec l'être aimé. De plus, comme on l'a vu à propos des "règles", les limites sont rarement posées au début d'une relation amoureuse, où l'on est davantage porté à vivre "librement", mais elles se mettent en place plutôt en cours de route, au fur et à mesure que certaines situations se présentent.

*"C'est une question de respect. La limite c'est le respect, de l'autre personne, dans sa liberté d'action, dans sa liberté de parole... d'être. (...) Je crois qu'on n'impose pas de limites en soi quand on part une relation, on est plutôt illimité, ça c'est un fait, on est très large d'esprit. On est très conscients de ce qu'on peut vivre mais inconscients de ce qui peut arriver. Parce que, justement, personne peut savoir. (...) Je pense qu'y a beaucoup de points qui s'ajustent mais avec le temps. Au départ c'est comme free, tout est libre, tout est accessible, pis c'est à se connaître un et l'autre qu'on connaît nos limites. On connaît les siennes puis de là je crois que les restrictions vont s'imposer, dépendamment, étroitement ou largement en rapport avec ce que chaque personne peut vivre dans la relation. Moi je peux avoir des restrictions très étroites ou très larges par rapport à telle, telle, telle chose, pis lui ça va être plutôt ouvert. Pis je pense que tout ça, c'est un cheminement d'après moi qui relève pas nécessairement du vécu de notre relation, mais de ce qu'on a vécu avant" [Béatrice, pp. 17, 19] [h].*

Si le respect mutuel des "partenaires" amoureux revêt une importance capitale aux yeux des interviewées, le respect que l'on a vis-à-vis de soi-même apparaît peut-être encore plus fondamental. *"L'autre personne qui est en relation avec toi se positionne par rapport au respect que t'as de toi-même aussi"* (Nancy, p. 2). Bien sûr, la bonne marche de la relation amoureuse exige que les partenaires fassent des compromis fondés sur le respect de chacun pour arriver à se rejoindre, mais il semble à plusieurs répondantes que la base de ce respect prenne d'abord racine en soi-même.

*"C'est sûr qu'y faut que les deux mettent de l'eau dans leur vin, han. Pis des compromis, des concessions, ça, moi c'est ben ça que j'y dis souvent: écoute, faut que tu fasses des concessions dans ' vie. C'est sûr que toi t'as tes idées mais, l'autre personne aussi les a. Pis, si les tiennes sont bonnes, celles de l'autre aussi sont bonnes. Faut que tu partages, faut que tu respectes les opinions. Ça revient je pense toujours à peu près à même chose: le respect. Beaucoup de respect. Ça c'est ben sûr que si tu te respectes, tu vas respecter la personne avec qui t'es. Si tu respectes pas l'autre c'est parce que tu te respectes pas en quelque part"* [France, pp. 9-10] [h].

On peut en effet considérer le respect et l'estime de soi comme deux aspects voisins d'une sorte de programme de "travail" sur soi auquel plusieurs femmes se dédient. Ces dernières semblent considérer par ailleurs que le fait d'avoir incorporé ces caractéristiques joue un rôle déterminant par rapport à la capacité qu'elles peuvent avoir d'aimer quelqu'un d'autre. Selon ce point de vue très répandu chez nos interviewées (et dans la société en générale semble-t-il), "tout part de soi" comme l'explique Josée de façon très éloquente:

*"Je trouve aussi que quand tu travailles sur toi pis que tu travailles sur ton estime de toi-même, OK, t'as pas un grand vide à remplir, fait que l'autre à vient pas remplir le grand vide que t'as, intérieur. (...) Je pense que si t'as pas quelque chose en dedans, comment tu peux l'apporter à l'autre? Si toi tu t'aimes pas. C'est la même chose pour le respect de soi, toute part de soi. Les gens y cherchent à l'extérieur de soi, mais si tu cherches juste un petit peu à l'intérieur de toi-même tu vas retrouver toutes ces choses-là: ta sécurité, tes besoins émotionnels, même si t'es pas en relation tu peux les combler... avec un cercle d'amis, ou ta famille, des choses comme ça, jusqu'à un certain niveau. C'est sûr que je parle pas de relations physiques là, je parle de relations émotives, émotionnelles"* [Josée, pp. 10-11] [l].

Le respect amoureux ne se manifeste cependant pas uniquement à travers des gestes que l'on pose envers soi-même; il provient aussi des autres. Irène, par exemple, mentionne qu'elle sollicite le respect de son partenaire à travers le mode de vie qu'ils ont choisi: ne pas habiter la même maison. Pour elle, le fait de ne pas vivre ensemble représente une espèce de garantie du respect de ses choix de vie personnels (études, carrière, etc.).

*"Y respecte à quelque part, mais si je restais dans la même maison que lui, pas sûr que je me sentirais respectée là-dedans. Ma disponibilité, mon temps, quand j'étudie la nuit, faut pas que j'entende de la musique à tue tête, j'ai besoin de concentration. J'ai besoin de temps pour réfléchir pis écrire. Alors si j'ai pas un environnement qui se prête à ça, qui est propice à l'étude, automatiquement ça ira pas bien dans la relation. Je vas me sentir à quelque part brimée. Autant l'autre peut se sentir privé de ma présence, autant moi je vais me sentir brimée dans ma relation"*  
[Irène, p. 12] [h].

La notion de respect et les multiples dimensions qui lui sont associées dans les relations amoureuses - respect de l'autre, de soi, des limites, des différences et de la personnalité de chacun, de son vécu, etc. - représentent sans doute l'une des principales balises de ces relations dans le contexte actuel où l'authenticité (reposant sur le principe de fidélité à sa propre originalité), plus que les pressions du conformisme, guide les agissements des individus dans le domaine de la vie privée. L'importance accordée au respect dans le discours des femmes sur les rapports amoureux sera reprise au chapitre suivant (voir section 5.5 sur les modèles amoureux) et commentée à d'autres niveaux de l'analyse, notamment par rapport au fait que celui-ci représente un élément central du discours des femmes révélant la fragilité d'une identité construite à l'intersection de divers rapports et discours sociaux.

#### ***4.3 Impact de quelques facteurs sur l'organisation de la vie amoureuse***

Si, comme on vient de le voir, le fonctionnement des relations amoureuses est en bonne partie régi "de l'intérieur", à partir de normes et de valeurs intériorisées par les individus et adaptées de manière à se trouver en accord avec les besoins et les goûts personnels, la vie amoureuse des femmes est également organisée en fonction de (et en lien avec) différents

facteurs extérieurs à - mais néanmoins constitutants de - la relation proprement dite, dont ceux cruciaux: de la cohabitation, de la présence d'enfant(s) et de la vie professionnelle. Nous nous attacherons dans cette section à étudier les propos des interviewées concernant ces trois situations.

#### 4.3.1 Cohabitation

Parmi les divers éléments jouant un rôle dans l'organisation de la vie amoureuse, la cohabitation est certainement l'un des thèmes au sujet duquel les répondantes se sont communément exprimées. C'est sans doute l'un de ceux qui intervient de façon déterminante quant à l'orientation et à la matérialisation de la relation. En réalité, et c'est compréhensible, seulement des lesbiennes et des hétérosexuelles se sont prononcées sur cette question, plus précisément sur différents aspects, jugés positifs ou négatifs, de la cohabitation avec un-e "partenaire" amoureux-se.

Souvent les femmes observent que l'importance qu'elles accordaient à la cohabitation amoureuse a varié au fil du temps. Nancy, entre autres, pour qui il était auparavant essentiel de vivre avec la personne aimée, n'a pas habité avec un amant depuis plusieurs années. Elle ne serait plus prête à changer, comme avant, son style de vie de "célibataire" et la liberté qui s'y rattache sous l'impulsion d'une passion. Ici encore, l'aspect de renouvellement auquel plusieurs femmes accordent la plus grande importance comme on l'a déjà mentionné, représente un motif, sinon pour rejeter définitivement la perspective d'une vie à deux, du moins pour la différer.

*"Peut-être que ça comporte un aspect non-routinier, de pas habiter ensemble (...) Ce que je peux te dire par exemple c'est qu'avant d'aller rester avec quelqu'un, ça va être sérieux, parce que je suis pas prête à laisser le style de vie que j'ai là. (...) Pour moi, le ménage je trouve ça plate, je suis pas une femme de maison. L'épicerie j'ai ça en horreur. Magasiner pour moi c'est de la perte de temps. Alors y a plein de choses, ces petites affaires-là, soit si je peux les sauter je les saute, si je peux le faire à vitesse pis faire ça à dernière minute je vas le faire. Donc je vois pas quelqu'un qui t'accompagne dans ces tâches-là que j'haïs moi-même, non. Alors c'est pour ça que vivre ensemble, je suis pas pressée de ça, je suis vraiment pas pressée. Je l'ai vécu, je le sais c'est quoi, c'est pas renversant, au contraire. Même, je pense que sexuellement, quand*



*tu vis pas avec la personne ton désir sexuel y perdure plus longtemps, y dure, parce que tu prends pas pour acquis. C'est tellement facile de tomber dans le panneau de prendre l'autre pour acquis" [Nancy, pp. 21-22] [h].*

Irène a elle aussi été amenée à constater au fil du temps qu'il valait mieux pour elle vivre seule qu'avec un homme. Elle envisage d'ailleurs le fait d'habiter séparément d'un amoureux comme un mode de vie permanent, motivé par différents besoins liés à son tempérament indépendant. En vivant ainsi chacun chez soi, les deux individus gardent une liberté de mouvement par rapport à leur emploi du temps, qu'il s'agisse de l'accomplissement des tâches ménagères, d'activités sociales ou de loisirs.

*"Je suis une personne indépendante, donc j'ai besoin d'avoir de la latitude dans mes actes, mes gestes. (...) J'ai besoin de solitude. Pis de me retrouver moi (...) Le quotidien pour moi y me pèse lourd. Ramasser le linge à la trace de l'autre parce qu'il a pas d'ordre, lui faire les repas, presque trois fois par jour, ou bien faire le ménage, ou ramasser tout en arrière de lui dans la salle de bain, c'est pas agréable. Ou bien lui y a envie de faire du ski, toi t'as pas envie d'en faire, t'as envie de lire écrasée dans le salon pendant une couple d'heures avec un café. Mais lui y a envie de faire du ski parce que y a un trop plein d'énergie à dépenser pis là y a envie de te faire geler à moins 20 degrés dans une piste de ski, je suis pas sûre que j'aimerais ça moi (...) Y a tout ça qui rentre en ligne de compte, qui me fait voir la réalité pis qui me fait apprécier ce mode de vie que j'ai choisi" [Irène, pp. 5, 13, 16] [h].*

Un point de vue tout à fait opposé est exprimé par Diane qui n'avait jamais désiré cohabiter avec une de ses amoureuses auparavant (et qui expérimente ce mode de vie pour la première fois) et voit maintenant la cohabitation comme une plus grande implication envers l'autre, qui fait une différence dans la qualité de la relation, entre autres au niveau des émotions qu'elle ressent. Même revirement par rapport à la continuité d'une relation amoureuse dans le temps, aspect qui n'était pas du tout un élément important pour elle auparavant; il l'est devenu dans sa relation actuelle, parce qu'il l'était pour sa compagne, par qui elle s'est laissée convaincre de l'intérêt de cultiver la possibilité de la durée d'une relation. Cette femme pense que sa "conversion" par rapport à la manière d'envisager les relations amoureuses a été rendue possible parce que la relation a bien fonctionné dès le départ et parce qu'elle a acquis une certaine maturité au fil de ses expériences

amoureuses. Ces expériences l'ont en fait confortée dans ce qu'elle désire et ne désire pas vivre.

Carole, une hétérosexuelle de 37 ans, a pour sa part toujours considéré la cohabitation amoureuse comme quelque chose d'important (expérience qu'elle vit d'ailleurs pour la troisième fois). En effet, cette femme dit apprécier ce mode de vie, même si elle reconnaît qu'il n'est pas indispensable, ni toujours opportun de l'adopter. Elle réfère notamment à d'anciens amoureux avec qui elle a habité par le passé et constate que cela s'est souvent fait d'une manière un peu trop automatique, surtout lorsqu'elle était plus jeune. Cette interlocutrice s'interroge d'ailleurs à savoir jusqu'à quel point les couples sont poussés socialement à vivre ensemble rapidement, bien qu'elle reconnaisse un aspect pratique à *"avoir la personne qu'on aime près de soi"*. Elle-même confie avoir attendu quatre ans cette fois-ci avant d'emménager avec son compagnon, entre autres afin de ne pas brusquer leurs enfants respectifs.

Pour Andrée, une lesbienne de 34 ans, c'est précisément le partage du "quotidien" qui distingue l'engagement amoureux d'une aventure et d'une amitié. Cela implique dans son esprit de cohabiter avec la personne aimée, généralement après un an ou deux de relation. C'est à ce moment, à son avis, que ledit quotidien peut être vécu de manière plus intense, par le partage à long terme d'une intimité profonde et la connaissance toujours grandissante que les protagonistes acquièrent l'une de l'autre. Selon ce point de vue, la cohabitation permettrait ainsi aux membres du couple d'évoluer et même de se voir remettre en question à l'occasion.

*"Là t'embarques vraiment dans le quotidien. Vraiment les petites habitudes de une pis de l'autre, pis apprendre à vivre par rapport à l'autre, pis t'oublier un peu aussi. Ce que t'as pas si tu vis d'aventures. C'est t'oublier un peu, d'être un peu moins égoïste, de penser à l'autre pis l'autre pense à toi aussi. Mais tout le partage, tes peurs, tes craintes, tes joies, tes projets, tes ambitions, tes rêves, tout ça tu le partages avec l'autre. Ton intimité profonde, tu vas la partager avec l'autre. Moi, en tout cas, c'est ce que j'aime d'une relation à long terme, parce que je trouve que t'apprends de plus en plus à te connaître, pis t'apprends à connaître l'autre. Même si ça fait trois ans que t'es avec l'autre, t'apprends tout le temps à te connaître. Parce qu'on évolue tout le temps pis on change, pis on vit toutes sortes de choses"* [Andrée, pp. 5-6] [1].

Andrée fait elle aussi référence à une relation amoureuse antérieure, alors qu'elle s'était installée rapidement avec sa compagne du temps (après six mois de relation), pour faire part des modifications qu'elle apporterait par rapport à cet aspect dans une nouvelle relation:

*"J'aurais vraiment le goût d'apprendre... prendre le temps de se connaître un petit peu plus avant de prendre le beat du quotidien ensemble. Pis, présentement, en tout cas moi je suis sortie d'une relation depuis le mois de juin, pis je me dis, bon, rencontrer quelqu'un aujourd'hui, j'ai comme le goût, oui, mais d'un autre côté y a un recul que je fais face à ce que j'ai vécu pis, j'ai le goût de continuer à être un petit peu là-dedans aussi. Pis je me dis si quelqu'un débarque chez vous, c'est pu pareil là, t'as pu le temps de prendre ce recul-là" [Andrée, p. 23] [1].*

Les motifs invoqués pour plaider en faveur de la non-cohabitation sont souvent reliés, d'une part, à des aspects routiniers de la vie domestique: faire le ménage, les courses, etc., et à la lourdeur accablante que représentent ces aspects dans le cadre de la vie à deux (avec un homme), d'autre part, à la perte de liberté individuelle qu'implique ce mode de vie aux yeux de certaines femmes. D'un autre côté, les aspects positifs de la cohabitation touchent ses qualités pratiques et d'approfondissement de la connaissance mutuelle des protagonistes au moyen d'une intimité partagée au jour le jour. Ainsi, alors que pour certaines femmes c'est le fait de vivre ensemble (le "quotidien") qui tue l'amour, pour d'autres c'est précisément ce partage de la vie quotidienne qui alimente et fait grandir la relation amoureuse. Notons, en ce qui concerne les aspects négatifs identifiés à la cohabitation amoureuse, que ceux-ci renvoient à des dimensions liées par les féministes à l'exploitation domestique des femmes, comme le confinement aux tâches ménagères et la perte de liberté personnelle au bénéfice du conjoint et des autres membres de la famille.

#### 4.3.2 Enfants

Outre le mode d'habitation, l'arrivée ou la présence d'enfants est un autre facteur qui modifie considérablement la vie de couple des hétérosexuelles qui ont vécu cette expérience, mais aussi de certaines lesbiennes lorsque l'une des deux partenaires a un ou plusieurs enfants d'une union - hétérosexuelle - antérieure. D'ailleurs, la situation - de plus en plus

répandue - des familles "reconstituées" est intéressante à cet égard, au sens où étant donné que l'un des nouveaux "parents" n'est pas le père ou la mère biologique de(s) l'enfant(s), le fait que ce parent substitut soit un homme ou une femme n'a guère plus d'importance que la conformité du couple à la norme hétérosexuelle, de moins en moins rigide par ailleurs.

On se souvient du cas de Béatrice (chapitre 3, p. 131) dont les transformations subies par son corps à la suite d'une grossesse avaient eu un impact négatif sur sa vie de couple, par rapport au changement de perception et d'attitude de son mari envers elle. Même si l'arrivée d'un enfant n'entraîne évidemment pas toujours ce type de répercussions, celle-ci place néanmoins les nouveaux parents devant l'obligation de planifier davantage et d'organiser leur vie quotidienne différemment. Pour les femmes qui ont connu les moeurs d'une autre époque, avoir des enfants impliquait souvent pour elles un retrait complet des activités sociales et/ou liées au travail pour se consacrer au soin de ceux-ci. Ce n'est bien souvent qu'une fois que les enfants ont vieilli qu'elles se sont rendu compte, à l'instar de Lucie, mariée depuis vingt ans, mère de deux enfants, de la situation d'isolement dans laquelle elles se sont alors retrouvées, et qu'elles ont dû y remédier, parfois difficilement, comparativement à certains conjoints qui eux n'ont jamais connu d'interruption dans leur vie sociale et professionnelle.

*"Je me suis retrouvée pendant peut-être sept ans, avec aucune activité en dehors de mon travail pis de la maison. Pis après ça, c'est là que ç'a été difficile parce que (...) j'avais comme perdu le fil, pis là je savais pu où était vraiment ma place non plus: c'était-tu d'être plus à ' maison, plus au travail, plus à l'extérieur? (...) Les enfants vieillissaient, pis à un moment donné je me retrouvais toute seule. Y était pas question que je me retrouve comme l'ancienne moman, toute seule, qui a aucune activité, pas d'amis. Mais là je paniquais parce que j'avais perdu ça. Pis encore aujourd'hui par moments je panique, parce que j'ai encore gardé des anciens gestes. Y a fallu que je me réadapte un peu. Pis mon mari, ben lui... y a continué pis y a eu d'autres choses parce que, bon, y reste que c'est un homme, y a un emploi qui est plus intéressant que moi, y rencontre plus de gens que moi, donc y a plus de contacts, pis y a conservé des amis depuis des années. Mais y reste que c'est ça fondamentalement, y a des choses, en tout cas pour moi, qui ont pas changé tout à fait. Par manque de confiance, pour toutes sortes de raisons. Parce que j'étais occupée à ci, parce que j'étais occupée à ça. Ah ça, c'est le débat continuel entre nous autres (rires). Pis entre moi"* [Lucie pp. 59-60] [h].

Souvent déclencheur de discussions, voire de désaccords dans le couple, la présence d'enfants engendre certaines situations conflictuelles permettant parfois aux conjoints d'exprimer des points de vue différents par rapport à certains sujets, leur conception de l'éducation notamment, chose qu'ils n'auraient peut-être pas fait en d'autres circonstances. *"Je pense même que souvent, une relation de couple, tu peux vivre très bien à deux pendant un bout de temps pis à un moment donné les enfants, souvent c'est ça qui va déclencher plein de choses. Mais faut être fait fort pour vivre en couple (rires)"* (Lucie, p. 87).

À certains égards, la situation semble être vécue de façon passablement différente aujourd'hui, entre autres lorsque les amant-e-s se retrouvent avec des enfants issus de relations précédentes. L'expérience de Carole, séparée d'avec le père de son jeune enfant depuis plusieurs années et vivant maintenant avec un autre homme, lui aussi père d'un enfant issu d'une union antérieure, est un exemple parfait de ce point de vue. Chacun d'entre eux a la "garde partagée" de son propre enfant, une semaine sur deux, en alternance. L'organisation de l'horaire et de la vie de ce couple prend donc une forme singulière, les fins de semaine en particulier. Mises à part les difficultés d'adaptation inévitables à l'enfant de "l'autre" et les négociations constantes avec les ex-conjoints, dues à la garde partagée, ce chef-d'oeuvre d'organisation conjugale et familiale ne présente apparemment pas que des inconvénients. Carole, en tout cas, se dit en effet assez satisfaite de la formule, qui permet entre autres aux deux membres du couple de préserver des "espaces" personnels à chacun. Pour sa part, elle se sent ainsi moins assimilée au strict rôle de mère, ce qui rend possible l'épanouissement d'autres aspects de sa personne.

*"Des fois on se trouve privilégiés comme couple parce qu'on a du temps pour nous deux, tandis qu'un couple qui a des enfants, ben, c'est sûr que tous les deux aiment leurs enfants pis, bon, c'est leurs enfants, ça va bien, mais à moins de faire garder, y ont pas de temps juste pour le couple. Tandis que nous autres, on a de tout: on a une fin de semaine sur deux où on est tous les deux, en amoureux, on a une fin de semaine sur deux où on a nos deux enfants, pis dans la semaine, on a un des deux enfants. Donc, moi ça arrive que je suis libre, je suis toute seule, je veux dire que je suis sans enfant, je peux sortir plus pendant cette semaine-là pis la semaine suivante c'est lui qui a plus de disponibilité. Ça fait qu'on a*

*plus de possibilités qu'un couple qui a des enfants. Comme si y en a un qui sort pis que c'est l'autre qui garde, à un moment donné, ça peut créer des frictions si c'est toujours le même. Mais nous autres, moi je m'occupe de ma fille, lui y s'occupe de son fils, en général. Ça fait que, quand c'est pas ma semaine, ça retombe pas sur lui, parce que de toute façon, lui y a son fils. Fait que, dans un sens on trouvait que c'était idéal pour un couple, parce que y est pas noyé dans la famille, y est pas tout effacé là-dedans. (...) C'est pas juste la petite famille, au sens où on l'entend [traditionnellement]" [Carole pp. 9-10] [h].*

Mentionnons la situation d'autres femmes qui évoluent dans une relation amoureuse au sein de laquelle un-e des deux partenaires seulement a des enfants. C'est le cas de quelques interlocutrices qui ont à assumer la présence occasionnelle de leurs propres enfants ou de ceux de leur "conjoint-e". Dans les deux cas, les répondantes mentionnent que cette situation est vécue difficilement par celui des deux membres du couple qui n'a pas d'enfant. Le fait qu'il s'agisse souvent d'adolescents accentue peut-être ce sentiment.

Diane par exemple, dont la compagne a trois enfants qu'elle reçoit à la maison une fin de semaine sur deux, dit percevoir cette situation comme une contrainte dans la mesure où, mis à part le fait que ces adolescents bruyants mettent parfois sa patience et sa tolérance à rude épreuve, ses déplacements et emploi du temps se trouvent limités à cause de leur présence. De plus, la responsabilité maternelle de sa partenaire implique aussi le devoir de payer une pension alimentaire à l'ex-conjoint, ce qui représente une diminution de leur capacité financière. Quant à l'éducation des enfants, Diane préfère ne pas intervenir en ce domaine, considérant qu'il s'agit là de questions qui ne la regardent pas. Mais, malgré son esprit de tolérance et sa grande discrétion à l'égard des enfants de son amie, qui se trouvaient en quelque sorte "inclus" dans la relation, il est toutefois une chose qu'elle n'aurait pu tolérer, c'est de sentir sa relation amoureuse "envahie" par eux.

*"Moi j'en ai jamais voulu d'enfants, j'en veux pas d'enfants, ça fait qu'évidemment, me retrouver avec une fille qui avait trois adolescents, déjà ça faisait pas mon affaire alors j'ai pas envie qu'y m'envahissent. Et j'ai pas envie qu'y envahissent notre relation, mais ça, elle en est parfaitement consciente et à les laisse pas envahir notre relation, sauf quand y viennent la fin de semaine. Mais ça, elle a pas le choix" [Diane, p. 51] [i].*

Même quand il s'agit de ses propres enfants, la crise d'adolescence peut aussi représenter une période d'ajustement difficile pour un couple, comme en témoigne Lucie, citée précédemment:

*"Les deux sont en pleine crise d'adolescence, c'est une période qui est difficile, pis pour un couple de passer au travers de ça, c'est assez olé, olé. T'as une période qui est pas facile, d'ajustements. Pis là tu parles pu de couple, tu parles de famille, on est quatre. Bon, mon mari pense des affaires que moi je pense pas pis moi je pense des affaires que lui pense pas pis là tu dis: merde, comment on va faire pour s'en sortir, pour arriver à avoir une entente par rapport aux enfants. Les moyens qu'un homme a sont pas les mêmes que ceux d'une femme" [Lucie, p. 44] [h].*

Parfois aussi, le fait que "l'autre" n'ait pas de jeune(s) enfant(s) représente pour certaines une condition explicite pour s'engager dans une relation amoureuse. C'est le cas d'Irène qui n'était absolument pas intéressée de jouer le rôle de seconde mère auprès d'un enfant de parents divorcés avec tous les problèmes que cela peut laisser présager. Celle-ci affirme en effet avoir accepté de s'engager amoureusement avec son nouveau compagnon seulement après s'être assurée que le fils de ce dernier possédait la maturité nécessaire pour mener sa propre vie et que sa présence aurait peu d'impact sur leur relation. Cette situation constitue néanmoins une autre bonne raison pour Irène de ne pas habiter avec cet homme. Le fait d'habiter des logements différents permet ainsi à son amoureux d'assumer entièrement ses responsabilités parentales, tout en lui permettant à elle de rester à l'écart de cet aspect de sa vie auquel elle ne désire pas participer activement.

*"Il est mature, donc j'ai pas à jouer à la mère avec son fils. Pis c'est justement une des conditions pour laquelle je me suis engagée dans cette relation-là, c'est que y avait pas un enfant de 10 ans dans les parages, ou un enfant de 6 ans, 7 ans, pis qui avait vécu le choc du divorce pis tout le kit. Non, ça je voulais pas embarquer là-dedans. Le rôle de la seconde mère... Donc c'est par choix aussi. Quand j'ai su, y me l'a dit dès le premier soir: j'ai un fils de 18 ans. Parfait. Comment il est ton fils? Est-ce que c'est un délinquant? Quel tempérament qu'il est? Tranquille? Parfait. Je voulais pas en savoir plus. Donc, ça a réglé bien des choses" [Irène, pp. 60-61] [h].*

En sens inverse, il arrive que certaines interviewées qui ont elles-mêmes des enfants s'inquiètent de la réaction de leur partenaire face à une situation - familiale - inhabituelle. La présence, même occasionnelle, des dits

enfants peut en effet poser certains problèmes d'adaptation pour celui ou celle qui n'a pas l'habitude de tenir compte d'un tel élément dans l'organisation de sa vie quotidienne. C'est un peu ce que vit Danielle, dont le conjoint, sans enfant, craint de devoir modifier son style de vie dans un sens qui ne lui convient pas tout à fait. D'autre part, celui-ci ne se sentirait pas à l'aise non plus d'intervenir dans l'éducation des enfants de sa compagne. Avec la perspective de l'installation d'une de ses filles avec eux à la maison, cette dernière appréhende de se retrouver à jouer le rôle d'intermédiaire entre son compagnon et sa fille, et prévoit donc que son arrivée donnera lieu à une importante période d'adaptation, passant ainsi d'une vie de couple à une vie de famille.

*"Lui, c'est parce qu'y veut pas se mêler de rien, vu que c'est pas sa fille. Mais, je pense en tout cas moi, sans se mêler d'éducation on peut dire quand même des choses: bon, moi j'aime pas ça quand vous faites ça, ou... Pas attendre qu'y me le dise à moi pis après ça moi je vas dire: ben là, C. aime pas ça. Ça m'intéressera pas moi de faire ça. Si y a de quoi à dire, qu'y le dise, que ça soit clair"* [Danielle, p. 24] [h].

On observe à partir des témoignages retenus que les récentes modifications de la structure familiale traditionnelle ont eu des répercussions importantes par rapport à la vie amoureuse des femmes, en particulier dans le sens d'un élargissement de la définition de leur rôle à l'intérieur de la vie privée. Alors que l'ancienne configuration de la vie familiale confinait davantage - et principalement - les femmes à leur rôle de mère (à la fois parce qu'elles avaient plus d'enfants et que le sens de leur existence s'inscrivait pour une plus grande part à l'intérieur de ce rôle), la situation actuelle laisse plus de place à la vie amoureuse en tant que telle, à présent que celle-ci se trouve en partie délestée de l'aspect familial qui lui était plus immédiatement associé auparavant. Cette séparation des sphères amoureuse et familiale est évidemment plus flagrante dans le cas de "familles reconstituées" ou de couples dont un seul des membres a un (ou des) enfant(s). Par conséquent, la perception de la "responsabilité familiale" change dans un sens où, à ce qu'il paraît, c'est principalement l'intimité de la vie du couple que l'on a à cœur de préserver désormais. Les enfants, dans ce contexte, sont considérés à la limite comme un "résidu" d'anciennes relations amoureuses, avec lequel on doit composer, mais qui doit déranger le moins possible "la relation."



### 4.3.3 Vie professionnelle

La vie professionnelle représente un autre élément important de la vie des femmes qui vient influencer l'organisation de leurs relations amoureuses. Comme on l'a déjà mentionné, la plupart des femmes interrogées dans le cadre de cette enquête exercent une activité salariée sur le marché du travail<sup>2</sup>. Pour plusieurs d'entre elles, le travail absorbe donc une grande partie de leur temps, ce qui les oblige souvent à rétrécir le champ de leurs autres occupations. Face à l'obligation de choisir certaines activités et d'en laisser tomber d'autres ces femmes optent principalement - du moins c'est ce qui ressort de leur discours - pour des activités liées à leur vie amoureuse (et familiale, ou communautaire) plutôt qu'à d'autres aspects de la vie sociale (entretien de liens d'amitié étroits, participation à des activités de nature politique ou religieuse, etc.).

*"Quand j'ai commencé à travailler là, bon, c'est sûr y a eu la rencontre de D. mais y a eu d'autres facteurs, le temps de travail... Pis j'ai comme un peu négligé mes chums. Vraiment le contact était pas là, parce que j'avais pas le temps. Pis l'année passée, [c'était] un peu plus louce parce que je m'étais arrêtée cet été, tranquille, tout ça, fait qu'on s'est aussi permis des vacances. C'est des occasions où j'aurais pu voir toutes sortes d'amis que j'avais pas vus depuis fort longtemps ou que j'ai pas vus souvent ces derniers temps, ben là j'ai considéré que, non, je préférais qu'on s'en aille. Sinon on passait notre été comme ça" [Françoise, p. 76] [1].*

Plusieurs femmes, comme Carole citée ci-dessous, se sentent frustrées de manquer de temps à consacrer à leurs proches parce que, disent-elles, le travail occupe une trop grande place dans leur vie.

*"Ça fait quelques mois que je travaille à temps plein. Avant j'étais à l'université, ça fait que j'avais comme un emploi du temps assez différent. Là, travailler à temps plein, je trouve ça ben frustrant, pour*

---

<sup>2</sup> La croissance de la main-d'oeuvre féminine au cours des dernières décennies est d'ailleurs l'une des principales tendances observées dans l'ensemble de la société canadienne. En 1991, les femmes constituaient 45% de la main-d'oeuvre totale, comparativement à 36% en 1975. Au Québec, 48% de l'ensemble des femmes âgées de 15 ans et plus étaient occupées comme travailleuses rémunérées ou autonomes en 1991. Le fait que les femmes soient de plus en plus instruites (40% des Canadiennes de 15 ans et plus avaient fait des études post-secondaires en 1991, comparativement à 25% en 1981) contribue à cet accroissement phénoménal du taux d'emploi féminin (Statistique Canada, 1993, pp. 5-9).

*le temps. C'est ça, je trouve pas que j'ai assez de temps pour mes relations avec tout le monde. Mais c'est comme ça, c'est ça le travail. Moi je me dis qu'à un moment donné je vais travailler quatre jours, ou quelque chose comme ça. Pour justement avoir le temps de vivre autre chose que le travail" [Carole, pp. 46-47] [h].*

Certaines, qui, en plus de leur travail régulier, s'acquittent également de plusieurs tâches liées indirectement à leurs activités professionnelles, sont parfois amenées à prendre conscience qu'elles auraient avantage à ralentir leur rythme de travail à travers les remarques faites par leur conjoint.

*"Avant je ne faisais pas attention plus qu'y faut à... mon emploi du temps. C'est-à-dire, je travaille beaucoup, j'accepte plus facilement des contrats, je vais m'engager facilement dans un projet, pis des fois, ben, je dors pas beaucoup parce que faut que je rédige un rapport, faut que je fasse ci, faut que je fasse ça, dans un projet, à part de l'enseignement. Je me rendais compte qu'au bout du compte là, j'avais presque pu de temps à moi, pis c'est en vivant quelques instants avec lui par semaine qu'y me fait prendre conscience que mon temps est précieux pis faudrait que je pense aussi à moi dans tout ça. Donc là y faut que je m'arrête, faut que je modère" [Irène, p. 40] [h].*

D'autres, dans un autre ordre d'idées, font ressortir l'importance d'exercer une maîtrise sur les émotions fortes parfois éprouvées dans le cadre de leurs relations amoureuses en raison du type de travail qu'elles font. C'est le cas notamment d'Hélène, travailleuse à commission, qui affirme ne pas pouvoir se permettre d'être trop bouleversée par un problème amoureux quelconque au risque de subir des répercussions graves au niveau de son salaire. Elle a donc appris à vivre ce type d'émotions, à les "gérer", sans se laisser totalement envahir par elles.

*"Un exemple: ma chum qui vient de partir y a deux semaines, j'anticipais cette fin de semaine-là parce que je me disais: ça va être émotif, lundi faut je rentre au bureau, je commence ma semaine de ventes pour mon prochain numéro, faut que je me contrôle en fin de semaine, je peux pas me permettre de me laisser totalement aller dans cette émotion-là parce que je vas rentrer démolie lundi pis mardi pis mercredi, pis avant que je m'en remette on va être rendus à jeudi pis la semaine va finir, tsé. Fait que c'est comme: ramasse-toi un peu là, pis oui, effectivement, tu vas vivre des émotions dans ça. Ça veut pas dire vis-le pas pantoute pis bloque ça là, mais fais attention, faut que tu sois vigilante pis si tu te rends compte que ça va aller vraiment trop loin, ben, parles-en un bout pis sors-en un autre petit bout une autre fois pis un autre petit bout une autre fois...*

*C'est dans ce sens-là un peu plus que je contrôle ça" [Hélène, p. 67] [l].*

Dans la même veine, Josée souligne la nécessité pour elle de modérer ses passions à certains moments afin de ne pas créer de déséquilibre trop grand par rapport à ses différentes activités et responsabilités, dont le travail.

*"Je sais que je peux faire des niaiseries. Je peux partir... Moi là, appeler pis dire: je rentre pas aujourd'hui. Ah! Ah! faut je fasse attention, des affaires comme ça là... ben, je l'ai déjà fait (rires): je rentre pas aujourd'hui, je suis ben malade... Prendre ma journée de maladie mais pas pour ma maladie, tsé. Non, je suis capable de faire ben des affaires. Mais, pas que je vas regretter après, je regrette jamais ce que je fais, sauf quand je me dis: t'es pas correcte. Parce que, O.K. t'as pensé à toi, oui, mais ça aussi c'est important, pis ça oublie-le pas. J'essaie de me ramener... les pieds sur terre" [Josée, p. 88] [l].*

L'indépendance économique va parfois de pair avec une indépendance affective et d'esprit qui, chez certaines femmes, vient même remettre en question la compatibilité des relations amoureuses et de la vie professionnelle, ou à tout le moins redéfinir les contours des deux sphères. C'est le cas d'Irène dont l'horaire de travail et d'étude extrêmement chargé ne lui laisse en fait que peu de temps à consacrer à un amoureux. Cette situation, à prendre ou à laisser, affirme-t-elle, a été établie dès le départ et est apparemment bien acceptée par son compagnon actuel, avec qui elle entretenait une relation depuis quatre mois au moment de l'entretien.

*"Concrètement, l'autre personne actuellement avec qui je suis en relation accepte ça parce qu'elle sait très bien que j'ai une vie professionnelle active, je suis très impliquée au niveau social pis elle respecte ça. (...) [La solution] ça serait de vivre séparément en étant en relation avec quelqu'un. Y t'apprécie, y t'a pas vue pendant deux jours, y t'apprécie quand y te revoit. Parce que je donne des cours le jour, je donne des cours le soir, je fais des études universitaires en même temps, puis y a quelques heures par semaine que je peux consacrer à une autre personne. Et ça lui convient, ça ça a été voulu. Il a accepté ça quand y m'a rencontrée. Même qu'y admire ça. Alors c'est très bien" [Irène, pp. 3-5] [h].*

Cette influence du travail sur la vie amoureuse des femmes vaut la peine d'être mentionnée à cause de son aspect relativement nouveau mais néanmoins considérable dans l'existence de ces dernières. En effet, il est

intéressant d'observer que cette nouvelle composante de l'expérience de plusieurs femmes vient moduler leurs rapports amoureux au sens où l'organisation de leur temps est aussi établie en fonction de nécessités d'ordre économique et professionnel, et non plus principalement en fonction de considérations sentimentales ou familiales comme ce fut le cas pour les générations précédentes (situation qui introduit la problématique de l'équilibre entre vie professionnelle et vie personnelle pour les femmes). Bien sûr, toutes sortes de facteurs et de bouleversements sociaux sont venus modifier la réalité du travail des femmes au cours des dernières décennies (contrôle des naissances, accès massif à l'éducation supérieure et à l'ensemble des professions, détérioration des conditions économiques pour de larges couches de la population, influence du mouvement féministe par rapport à l'idée d'indépendance - économique notamment, mais pas exclusivement - des femmes), mais ce qui attire particulièrement notre attention ici est le fait que cet aspect de la vie des femmes semble désormais bien intégré au discours qu'elles tiennent au sujet de l'amour. En outre, cela montre bien que celui-ci n'existe pas en soi, mais qu'il est rattaché à un ensemble de pratiques et de discours sociaux qui le sous-tendent à une époque donnée.

On observe par ailleurs, parallèlement à cette adhésion à l'idée - et à la réalité - du travail rémunéré des femmes dans notre société, que plusieurs interviewées expriment certains regrets face à ce qui est éprouvé par elles comme un "manque de temps" pour accomplir les choses auxquelles elles doivent nécessairement renoncer lorsqu'elles ont un emploi. Ces choses qu'on regrette de ne pas pouvoir faire sont souvent reliées au domaine des relations humaines (voir ses amis par exemple) et, pourrait-on ajouter, au rôle traditionnellement dévolu aux femmes de prendre soin des autres êtres humains<sup>3</sup>. À cet effet, la différence d'attitude entre les religieuses et les autres femmes est notable: alors que les secondes expriment plus communément un sentiment de culpabilité, les premières affirment éprouver le besoin de se

---

<sup>3</sup> Car ce n'est pas tant que la fréquentation des amis leur manque que les interviewées expriment, mais bien le fait qu'elles ne peuvent pas être partout à la fois, ce qui, de façon implicite, apparente davantage cette activité à un "devoir" qu'à une détente. Nous reviendrons sur ce point au chapitre 6.

reposer, de ne pas se surcharger, de se garder du temps pour elles-mêmes afin de refaire leurs forces, de se ressourcer, etc., comme en témoigne Claire:

*"Que je sois en train d'aller patiner ou de regarder un film de Columbo parce que ça me détend, si je regarde globalement, tout ça est en vue d'être peut-être plus proche, parce que je me suis détendue, ben je suis plus proche des autres, je suis plus... peut-être bien avec eux autres. Ou si j'ai fait du sport, je me sens mieux en moi, je suis moins fatiguée peut-être parce que quand tu fais du sport tu te sens plus détendue. Je suis peut-être, pas meilleure, mais en tout cas je correspond mieux à ce que j'ai à faire au niveau de l'école ou des choses comme ça" [Claire, p. 65] [r].*

Peut-être une telle différence d'attitude est-elle attribuable à l'un des effets de ce que Guillaumin (1978) appelle l'appropriation privée des femmes, à laquelle échapperaient les religieuses qui "n'appartiennent" à aucun homme en particulier. Mais peut-être sommes-nous plus vraisemblablement en présence d'une attitude forgée chez les filles à travers leur socialisation particulière, qui les forme à être constamment disponibles aux autres. Ainsi, les femmes laïques se sentiraient coupables parce que, accaparées une grande partie du temps par leur travail, elles ne sont pas constamment disponibles pour répondre aux besoins de leurs proches. À l'inverse, les religieuses qui mènent une vie vouée par définition au service du prochain ont cette disponibilité. Elles peuvent donc se permettre de prendre du temps "pour elles", se reposer, se distraire en toute bonne conscience, dans la mesure où ce temps à soi permet par la suite de mieux s'investir dans la disponibilité aux autres. En fait, tout porte à penser que l'ancienne rationalité des communautés religieuses, selon laquelle le service du prochain exige une certaine discipline de vie, est toujours à l'oeuvre, sous une forme parfaitement adaptée aux nouvelles exigences "thérapeutiques" d'épanouissement de soi (ce qui autrement aurait pu passer pour l'effet paradoxal de l'atténuation, au moyen de la pratique de la vie religieuse, de la culpabilité féminine liée au manque de disponibilité envers les autres).

Cependant, on ne peut pas dire non plus qu'on retrouve dans les propos des interviewées le modèle de la super-woman à l'état pur. Cela est peut-être dû en partie au fait que l'éducation reçue par les femmes de ces générations a accordé de l'importance à d'autres valeurs qu'à celles qui sont liées à la famille et au rôles d'épouse et de mère, ce qui les libère sans doute

jusqu'à un certain point de l'obligation morale d'accomplir la totalité des tâches qui relevaient auparavant de la stricte définition de ces rôles. Certaines des femmes rencontrées assument peut-être la double journée de travail en réalité, mais la plupart ont une perception plutôt égalitaire de la répartition des tâches domestiques à l'intérieur du couple<sup>4</sup>. Dans cette perspective, elles ne se sentent peut-être pas à proprement parler obligées de tout faire, de tout concilier, mais regrettent simplement de ne pas en avoir la capacité, en particulier en ce qui touche l'aspect des relations humaines. Ce sentiment indique toutefois que le modèle en question est toujours présent dans leur esprit.

#### *4.4 La thématique des rapports amoureux dans les discussions intimes*

On vient de voir l'importance que peuvent avoir certains facteurs comme la cohabitation, la présence d'enfants et la vie professionnelle par rapport à la forme que prennent les relations amoureuses, à leur déroulement et à leur organisation. Si l'influence de ces facteurs qu'on pourrait dire "externes" est manifeste, les relations amoureuses sont aussi structurées sous un autre angle dans et par le discours lui-même.

Car, si, comme on l'a déjà mentionné, l'amour par son côté mystérieux présente un caractère indicible à certain égards, qui ne peut être décrit, compris de manière précise et complète, celui-ci en revanche est un thème qui fait discourir beaucoup. Comme si à la fois on ne pouvait prétendre en saisir l'essence, mais qu'on éprouvait le besoin irrépressible de parler de lui. L'amour, en effet, a besoin d'être dit, tant pour témoigner aux autres du fait qu'on est en amour, que pour parler d'amour en général. D'un autre côté, une certaine méfiance est adressée à ceux qui ne font que dire qu'ils nous aiment,

---

<sup>4</sup> Les informations fournies par les interviewées à ce sujet indiquent en effet qu'elles considèrent dans l'ensemble (sauf une exception) que les travaux domestiques sont répartis équitablement entre les "partenaires" amoureux, malgré l'existence d'une certaine spécialisation des tâches dans le couple, et ce peu importe qu'il s'agisse de deux femmes ou d'une femme et d'un homme. Cependant, les femmes - hétérosexuelles - continuent d'assumer le gros des travaux ménagers en réalité, même lorsqu'elles ont un emploi rémunéré (3.2 h. comparativement à 1.8 h. pour les hommes occupant un emploi rémunéré en 1986) (Statistique Canada, 1993).

ou qui le disent trop, comme s'il était préférable de constater l'amour dans des gestes concrets que dans des belles déclarations.

Cependant il apparaît indéniable que l'amour est aussi l'idée qu'on se fait de lui. Sa définition se construit, comme on l'a constaté au fil de la description de notre matériau, notamment à travers les tentatives de "balisage" de ses contours et limites par les sujets eux-mêmes. Les discussions entre pairs, les échanges amicaux témoignent de ce procédé. L'amour et les relations amoureuses sont en effet des sujets que les interviewées disent aborder, plus ou moins fréquemment selon les cas, avec certaines personnes de leur entourage. Mis à part le processus incessant de dialogue instauré entre les amants eux-mêmes, il s'agit la plupart du temps d'ami-e-s ou de parents proches qu'on connaît depuis longtemps, en qui l'on a une grande confiance et avec qui on a l'habitude d'échanger sur son "vécu amoureux" (nouvelles relations, problèmes, ruptures, etc.). Les femmes semblent disposées en général à partager cette partie intime de leur vie, à condition bien sûr de sentir l'ouverture d'esprit nécessaire à ce genre de discussion chez leur interlocuteur.

Pour certaines, le thème des relations amoureuses fait régulièrement partie des conversations qu'elles ont avec leurs ami-e-s ("tout le monde se soucie de ça"), alors que d'autres ne l'abordent qu'exceptionnellement. Mais, dans l'ensemble, les répondantes semblent plutôt enclines à s'entretenir de l'amour, quelques-unes affirmant même que cette question est au coeur de leurs conversations amicales (ce qui corrobore l'idée développée plus loin au sujet de l'importance de la place occupée par l'amour dans la vie des femmes). En outre, l'évaluation qu'on fait de la fréquence de ce type de discussion est relative: alors que certaines considèrent que l'amour fait "toujours" ou "assez souvent" (environ une fois sur deux qu'elles rencontrent leurs ami-e-s) partie de leurs sujets de conversation, d'autres estiment qu'une fois par semaine n'est "pas souvent". On peut penser qu'il s'agit là d'une évaluation bien "féminine" au sens où il existe un "implicite" socialement admis (que les femmes elles-mêmes contribuent à alimenter) voulant que l'amour soit au centre des préoccupations des femmes et que même celles qui disent n'aborder le sujet que rarement en parlent tout de même une fois par semaine...

Plusieurs admettent volontiers que la question des rapports amoureux est l'un de leurs sujets favoris, par conséquent très présent dans leurs réflexions et leurs discussions. *"Ah oui, ah oui. Je dirais que c'est plus un sujet de préoccupation ça dans la vie de tous les jours que la bouffe"* (Françoise, p. 93). Tantôt cet intérêt est présenté comme étant conjoncturel, suite à une rupture amoureuse par exemple, tantôt il est identifié à une préoccupation plus large pour les relations humaines en général, les "valeurs essentielles". Mais, même lorsque l'on affectionne le sujet en temps normal, il peut aussi arriver que l'on juge moins approprié de s'y attaquer à certains moments, lorsque des amis éprouvent des difficultés amoureuses notamment, comme en témoigne Diane:

*"J'aborde moins [le sujet] de ce temps-ci, parce que les gens qui m'entourent, ça s'adonne, c'est des amis, en ce moment autour de moi, vivent pas très bien ça. C'est parce que je connais des couples qui sont comme, ouf!, et je suis gênée de leur parler comment ça va bien dans ma vie amoureuse parce que j'aurais l'impression de leur tourner un couteau dans ' plaie, parce que eux autres ça va pas. Ou je pense à d'autres amies que j'ai, qui sont célibataires et qui sont à la recherche perpétuelle de l'amour et que j'ai comme pas envie de leur planter ça dans ' face que moi j'ai trouvé. Y le savent que je suis heureuse (...) Elles, elles vont me parler plus de ce qu'elles vivent, oui. Plus que moi je vas parler de ce que je vis parce que une fois que je leur ai dit que moi au niveau amoureux je suis comblée, ben après ça j'arrête d'insister là-dessus"* [Diane, p. 73] [f].

Un problème particulier se pose aux religieuses qui voudraient s'exprimer au sujet de leur réalité d'amour avec le Christ. Car, même si elles le désirent, comme le souligne Marie, *"comment parler de Celui de qui on ne peut pas parler?"* (Marie, p. 64). Cette dernière affirme en effet se sentir plutôt limitée dans l'expression de son vécu amoureux particulier.

*"On a pas les mots, on est au bout des mots facilement. Moi je me dis je suis impuissante, mais j'imagine que dans un couple y doivent pas passer leur temps à se parler d'amour, un moment donné y ont pu rien à dire. Mais nous autres c'est encore plus difficile parce qu'on a pas les mots, on est limitées par ce qu'on peut dire (...) Quand c'est deux personnes humaines c'est plus facile je crois. Mais, y reste toujours qu'y a un fond de désir de parler de notre amour du Seigneur"* [Marie, p. 64] [r].

Tout comme les femmes hétérosexuelles ou lesbiennes observent souvent une diminution de l'intensité de leurs rapports amoureux au fil du



temps, certaines religieuses affirment parler de leur relation avec Dieu moins souvent après quelques années de vie religieuse que durant leur période de formation (religieuse); l'échange à ce niveau se faisait plus en profondeur à cette époque que par la suite. Les religieuses qui en ont le désir réussissent toutefois à parler de leur amour, même si cela se fait parfois de manière indirecte, passant par le détour de conversations à caractère spirituel ou portant sur des valeurs qui leur sont chères et qu'elles partagent par leur engagement religieux (silence, obéissance, pauvreté, etc.).

*"Nous autres, ça sera pas ça qui va être dit, mais y va être dit: pourquoi qu'on respecte pas les temps de silence? pour justement apprécier la présence du Seigneur en soi. Ça va pas être dit comme de Dieu même, mais ça on s'en parle. L'obéissance qui pour nous est important, pas une obéissance aveugle mais une obéissance de dire: bon, quelqu'un nous demande quelque chose, est-ce que c'est la volonté de Dieu? On en parle de ça. Mais dans le beau sens du terme, l'obéissance toujours dans le sens de: si c'est la volonté de Dieu, je suis d'accord pis je mets tout mon moi pis je le fais, avec amour, pour être en accord. (...) On peut pas parler comme dans un couple, parce qu'on peut pas prendre les deux partenaires. Mais, ça va être plutôt au niveau des valeurs, mais valeurs parce qu'on désire vivre ces valeurs-là pour être en union avec Dieu dans le fond. Notre concret c'est les valeurs" [Marie, pp. 65, 67] [r].*

En communauté, toutefois, il semble que ce ne soit pas un thème dont on discute en grand groupe mais plutôt de façon individuelle, sporadiquement. L'âge avancé de la majorité des membres des communautés peut toutefois poser certaines difficultés aux religieuses, plus jeunes, de notre échantillon. Car bien qu'il s'agisse en règle générale d'un sujet jugé délicat qui exige, même avec les plus jeunes, du temps pour arriver à une relation de confiance, pour pouvoir échanger plus profondément, les soeurs plus âgées n'ont en outre pas l'habitude d'exprimer ce qu'elles ressentent, de se dévoiler aux autres.

*"Y en a beaucoup qui sont âgées, y ont pas été habituées à parler. Au début c'était très silence ici, alors y ont pas été habituées à exprimer leur vécu, leurs désirs, alors ça, sont comme bloquées, dû à leur formation de base. Peut-être qu'y auraient le désir d'en parler mais y ont pas été habituées pis ça c'est un entraînement han, d'être capable de s'impliquer, de se dévoiler. C'est pas facile parce que ça peut amener des critiques, ça peut amener des choses mais y ont pas été éduquées à ça. Nous autres, la moyenne d'âge est de*

*presque 60 ans alors tu t'imagines qu'y en a plusieurs qui ont en haut de ça. Alors c'est bien sûr qu'eux autres y ont même pas été éduquées, dans leur famille, c'était écouter les parents pis y sont rentrées y avaient 18 ans, 20 ans, ben, y ont pas appris" [Marie, p. 63] [r].*

Quant au genre de discussions que les interviewées peuvent avoir au sujet de l'amour, cela s'étend de la confidence aux propos "philosophiques". Ces conversations peuvent prendre la forme de conseils pratiques - que l'on donne ou que l'on reçoit - à propos de problèmes ponctuels (comme par exemple le divorce pénible d'un collègue de travail, ou l'adaptation d'un couple d'amis à la présence d'un jeune enfant). Parfois aussi, il s'agit de conversations plus abstraites, plus générales sur l'amour, de conversations à caractère spirituel ou de discussions existentielles sur les relations amoureuses (Lucie par exemple, une hétérosexuelle de 39 ans, se dit particulièrement intéressée par le débat entourant la "redéfinition" de la place du privé et du public dans notre société, sujet dont elle discute régulièrement avec des amis). On peut également, entre amis, relater des situations concrètes vécues en amour pour en rire, tout simplement, ou échanger des commentaires au sujet d'un livre ou d'un film sur la manière dont l'amour y est développé. Encore là, tout dépend avec qui on en parle et de ce qu'on vit à ce moment précis.

Mais, il faut reconnaître que les discussions au sujet de l'amour prennent plus souvent qu'autrement une tournure "personnelle" pour les femmes interviewées. On rejoint en cela un thème cher à la psychologie populaire des décennies 1980 et 1990: le *vécu*, catégorie à première vue vague et abstraite. Les conversations se rapportant au dit vécu peuvent porter sur différents aspects, comme par exemple ce qu'on ressent à travers nos expériences amoureuses et la démarche d'introspection à laquelle certaines sont amenées par le biais de ces expériences. Il est question souvent aussi de confidences faites à propos de situations, actuelles ou vécues par le passé dans des relations amoureuses, qu'il s'agisse des liens sexuels ou émotionnels. Mais, bien souvent, c'est à la résolution des problèmes amoureux que conduisent ces entretiens à caractère intimiste.

*"C'est vraiment de tout. C'est souvent des confidences, mais c'est aussi des fois des grosses discussions existentielles sur les*

*relations amoureuses. Mais des fois ça va être juste de parler des problèmes. Je sais pas moi, y en a une ça va mal dans sa relation amoureuse, à' va me parler de ça, à' va me dire: "ah, je sais pu quoi faire, je sais pas quoi attendre, je sais pas ..." Bon, alors on va parler des problèmes. Mais j'avoue que souvent, c'est parler des problèmes que les gens vivent dans les relations amoureuses. Plus souvent qu'autrement c'est de parler de problèmes, et non pas d'affaires le fun" [Diane, p. 74] [1].*

Des religieuses aussi affirment parler avec quelques-unes de leurs consœurs des difficultés qu'elles rencontrent dans leur vie consacrée. C'est le cas de Jacinthe notamment, à qui il arrive parfois de se confier au sujet de sa fidélité à l'engagement religieux par exemple.

*"Deux personnes entre autres. Une soeur, elle a 75 ans, c'est une femme sage, elle en a entendu d'autres... Oui, elle je vas lui parler si j'ai des difficultés à un moment donné, je vas y dire. Pis notre générale. C'est une femme ouverte au bout. Ça c'est des femmes à qui tu peux aller dire des choses, parler de la sexualité, des choses concrètes, pis y sont habituées d'en entendre. C'est à peu près les deux seules. Avec d'autres infirmières de temps en temps, quand le sujet s'y prête là, mais c'est surtout ces deux femmes-là. Tu dis: ben là aïe, je te dis que faudrait pas je le rencontre trop souvent celui-là, moi y me déplaît pas, je suis pas insensible à lui moi. Ben, sont capables d'en prendre" [Jacinthe, pp. 71-72] [r].*

Mais, peu importe qu'elles soient davantage portées à raconter leurs problèmes sentimentaux ou, au contraire, qu'elles préfèrent mettre en évidence les beaux côtés de leur relation amoureuse, nos interlocutrices affichent une tendance à comparer ce qu'elles vivent en amour avec l'expérience d'autres personnes. On se donne ainsi la possibilité d'analyser les causes, les raisons de certaines situations qu'on a parfois du mal à comprendre. Cet exercice permet entre autres de se questionner et de se situer par rapport à certaines valeurs et normes amoureuses. Cet aspect de comparaison des différents "vécus" amoureux est bien connu de certaines lesbiennes dont les discussions (avec des hétérosexuel-le-s à tout le moins) sur ce sujet sont souvent axées sur la manière dont les homosexuel-le-s vivent l'amour. Selon Hélène, les gens veulent savoir comment elles (en tant qu'homosexuelles) vivent leurs relations amoureuses, si c'est différent de la façon dont eux les vivent. Cela leur permettrait par ailleurs de confronter les stéréotypes sur les homosexuels avec la réalité de leur expérience concrète

(celle des répondantes) , bien que plusieurs lesbiennes considèrent que l'amour ne relève pas d'une question d'orientation sexuelle mais *"touche aux mêmes cordes pour tout le monde"* (Hélène, p. 87).

*"Ça a beaucoup de rapport avec l'homosexualité finalement. C'est peut-être pas plus l'amour mais souvent les gens vont faire une distinction entre: ouais mais, vous autres les homosexuels vivez-vous ça pareil? On a l'impression que c'est pas pareil. Alors que je pense que c'est pareil. L'amour c'est l'amour pis... entre deux gars, deux filles, une fille un gars, y a beaucoup de similitudes. Y a peut-être des confrontations qui sont différentes, dans le sens de, confrontations vis-à-vis la société là, mais je pense que ce mot-là, amour, y signifie la même affaire pour tout le monde. C'est plus dans le sens de... les homosexuels, comment y vivent l'amour, finalement. Est-ce que c'est ben différent. À tous les niveaux. Bon, juste la question des stéréotypes: ouais mais vous autres là dans votre maison, c'est qui qui sort les vidanges, qui fait le gars, qui fait la fille? C'est dans ce sens-là" [Hélène, p. 87] [1].*

Pour certaines femmes, le fait de parler de leur relation de couple est associé à un espoir de changer certains aspects de son fonctionnement qui leur conviennent moins. D'autres, par contre, en viennent parfois après plusieurs expériences amoureuses à une sorte de résignation, ce qui porte Nancy à penser que l'on doit tout simplement *"accepter certaines choses si on veut être en couple"* (Nancy, p. 45). Le fait que l'espoir de changer les choses soit évanoui ne signifie pas nécessairement cependant que l'on cesse de parler d'amour pour autant. Cela peut se produire, mais on observe également chez certaines personnes une tendance à se replier sur elles-mêmes au sens où elles axent davantage leurs conversations sur leur propre personne, leur évolution personnelle à travers les relations amoureuses qu'elles vivent.

Il arrive aussi que les répondantes qui ont des adolescents abordent à l'occasion le sujet des relations amoureuses avec eux, souvent par le biais des rapports sexuels. C'est le cas de Danielle qui fait part de son souci de préparer sa fille de seize ans qui lui pose des questions au sujet de la sexualité à bien vivre ses premières expériences sexuelles, c'est-à-dire *"de ne pas faire l'amour pour faire plaisir à l'autre mais parce qu'elle a le goût de le faire, qu'elle se sente bien dans ça"* (Danielle, p. 101). Jacinthe, une religieuse étudiant au cégep se trouve dans une situation semblable au sens où celle-ci dit avoir couramment la chance de parler avec les autres étudiants des

rapports amoureux et sexuels. Il lui apparaît d'autant plus facile d'échanger avec eux sur ce sujet qu'elle a déjà vécu une histoire d'amour avec un homme avant de s'engager dans la vie religieuse. Cette soeur considère comme un atout le fait d'avoir connu les deux formes d'amour, ce qui l'aide à mieux comprendre ce que les jeunes vivent, et à les conseiller sur certaines questions sur la base de son expérience personnelle.

*"Ayant vécu les deux, je parle pas dans le vent. Pis je leur dis: je suis pas née d'hier, je suis pas tombée de la dernière pluie non plus. Mais ce que je veux faire comprendre aux gens c'est que le bonheur qui m'habite moi, O.K., j'ai peut-être mis 20 ans à brêter un peu partout, mais je voudrais pas qu'y en mettent autant. Je le sais aussi que l'expérience des autres ça compte pas. Mais tous ceux qui ont vécu ça pis qui viennent me trouver pis qui disent: qu'est-ce t'en penses? Ben, je dis: tu l'as vécu une fois, me semble que là c'est pas moi qui te parle, han. Le prochain chum que tu te fais, connais-le avant, O.K. là. Tu l'aimais pas. Mais si t'en passes ben des douzaines comme ça tu vas te ramasser avec le sida ou avec n'importe quelle MTS mais en tout cas c'est pas de l'amour (...) J'en parle aisément parce que je l'ai vécu"* [Jacinthe, p. 70] [r].

L'expérience amoureuse des femmes donne donc lieu à de nombreuses discussions de toute sorte à ce sujet, entre elles et avec des personnes de leur proche entourage. À travers ces confidences, conseils pratiques, opinions, etc., soit les différentes formes que prend l'expression du "vécu" amoureux, se dessinent depuis l'atmosphère rassurante et chaleureuse des conversations intimes, et parallèlement aux normes sociales, les contours de ce qui est socialement acceptable en matière de relations amoureuses, tout en accordant une importance prépondérante aux sentiments et émotions subjectifs des individus qui font l'expérience de ces relations, de telle manière que le social et l'individuel renvoient constamment l'un à l'autre, les exigences de l'un s'accordant à celles de l'autre sans dissonance apparente entre ces deux niveaux de réalité.

En somme, les règles implicites des relations amoureuses, les limites individuelles de ces relations, l'influence d'éléments "extérieurs" à la relation (cohabitation, enfants, travail), de même que la "thématisation" des rapports amoureux dans les discussions intimes représentent différents aspects du type de régulation prévalant aujourd'hui dans ce domaine de la vie privée. Une régulation mettant plus l'accent sur l'autonomie des sujets que sur l'adhésion

à des normes plus directement imposées à l'ensemble de la société. Ainsi, dans un contexte social où l'individualisme et l'éthique thérapeutique dominant, les relations amoureuses semblent assujetties à l'autonomisation grandissante des individus. Ce qui n'est sans doute pas une forme d'assujettissement moins grande, mais seulement différente du modèle disciplinaire qui prévalait jusqu'aux années soixante.

L'implication des individus dans les relations amoureuses exige d'eux qu'ils se soumettent à un apprentissage "à la carte" de ces relations, une adaptation au "cas par cas", chaque fois à recommencer, en fonction de la personne avec qui on entreprend une nouvelle relation, de sa propre évolution personnelle (où on est rendu dans sa vie), etc. Mises à part quelques lignes directrices plus ou moins abstraites, quelques vagues et lointains idéaux de toute manière sujets à l'interprétation subjective de chacun, il ne semble pas y avoir de points de repères stables, solidement ancrés dans la conscience collective pour orienter sa vie amoureuse<sup>5</sup>. À chacun-e plutôt de trouver sa propre voie, personnalisée, "originale", "authentique", etc.

Certains aspects de la vie amoureuse des femmes apparaissent toutefois liés aux conditions socio-historiques de leur place et activité sociale. La cohabitation par exemple (concept relativement nouveau d'ailleurs dans le domaine de l'amour conjugal, créé pour décrire un état qui allait de soi auparavant dans le mariage) peut être perçue comme une forme d'enfermement dans l'univers domestique pour certaines femmes qui associent ce mode de vie au sentiment de dépendance et de perte de soi que plusieurs ont déjà expérimenté et qu'elles fuient dorénavant comme la peste. Cet enfermement était lié par le passé à la présence d'enfants (donc au confinement des femmes au rôle de mère) et à la faible représentation des femmes sur le marché du travail salarié. Les changements de leur situation dans le domaine du travail combinés aux modifications de la structure et du fonctionnement familiaux traditionnels sont en train d'élargir les possibilités ouvertes aux femmes tant dans la sphère publique que privée.

---

<sup>5</sup> Cette observation ne s'applique pas intégralement au cas des religieuses comme nous l'avons vu dans la section 4.1 de ce chapitre; la marge de manoeuvre dont elles disposent pour orienter leur vie amoureuse, bien que réelle, est assurément plus étroite.

Mais ces conditions objectives d'une certaine émancipation des femmes du carcan de leurs rôles traditionnels d'épouse et de mère, doublées de principes individualistes axés sur des valeurs comme l'autonomie, l'authenticité, la singularité des individus, vont-elles jusqu'à modifier substantiellement leur idéal amoureux? Les points abordés dans le chapitre suivant contribueront peut-être à éclairer cette question.

## **CHAPITRE 5**

### **Idéal amoureux féminin**



À présent que nous avons une meilleure idée de la façon dont les femmes interviewées définissent l'amour, en fonction des relations dans lesquelles elles sont impliquées et de l'évolution de leur expérience personnelle de ces relations, nous tenterons de cerner plus spécifiquement la forme d'idéal à laquelle renvoie le discours des femmes sur l'amour. On a déjà dégagé des entretiens quelques pistes nous permettant de saisir la manière dont celui-ci se manifeste pour elles, c'est-à-dire les signes auxquels elles le reconnaissent, les termes dans lesquels elles définissent les rapports amoureux, les grandes étapes qui marquent leur développement et le cadre à l'intérieur duquel ils s'organisent. On obtient, à partir de cette première description du matériel empirique, un portrait - parmi d'autres possibles - de la conception que se font les femmes des relations dites amoureuses, portrait donnant à voir une sorte de structure d'organisation de ces relations, de même qu'une logique de fonctionnement possédant ses règles propres, ses codes, ses enjeux et ses limites.

Poursuivons donc notre investigation en nous attardant cette fois davantage aux éléments du discours qui se rapportent à ce que nous avons identifié comme "l'idéal amoureux féminin", soit les espoirs et les attentes que nos interlocutrices nourrissent à l'égard des relations amoureuses, les moyens par lesquels celles-ci considèrent qu'elles doivent être entretenues, les valeurs qu'elles mettent de l'avant et les modèles auxquels elles réfèrent. On cherchera dans ce chapitre à approfondir notre compréhension de la signification donnée à l'amour et aux relations amoureuses par les interviewées, et de la manière dont les différents "principes" énoncés dans leurs définitions prennent sens à un niveau plus abstrait.

### *5.1 L'amour: un domaine à gérer*

On a déjà noté la récurrence dans les entretiens de l'idée que l'amour doit être cultivé, entretenu, qu'on doit y croire et y "travailler" pour le faire durer et éviter de le voir affecté, sinon détruit, par des facteurs extérieurs (stress vécu par une des deux personnes au travail par exemple) ou internes (manque de communication, divergences au niveau des valeurs, etc.) à la relation. Comme

l'assure Josée: *"Oui ça se travaille, mais faut être convaincue que ça se travaille (...) faut que t'aies deux personnes convaincues de ça, sinon tu frappes un mur"* (Josée, p. 23).

À cet aspect de "travail sur l'amour" est également rattachée la notion de quotidienneté, au sens où ce travail est "tous les jours à recommencer" et demande une "vigilance continue", et ce tant du côté des hétérosexuelles et des lesbiennes que des religieuses. Le fait d'entretenir la relation amoureuse, au sens que l'on vient d'évoquer, est parfois perçu aussi comme un moyen d'éviter la routine (souvent pointée du doigt comme un symptôme incontestable de malaise dans le couple) par plusieurs interviewées pour qui l'aspect de renouvellement de la vie de couple apparaît impératif.

*"Ça change en rien ma relation amoureuse mais, peut-être qu'y a des choses, bon, on vient tanné de toujours voir ça de la même façon. Mais, c'est sûr qu'y faut toujours entretenir ça une vie de couple. Y faut varier. Moi je me dis que le naturel, la simplicité, l'inattendu, les choses que tu t'attends pas, ça c'est l'un. Ça, ça met du piquant dans une vie. Des petites attentions. Mais y faut que la personne avec laquelle t'es amoureuse, faut qu'à soit sur la même longueur d'ondes"* [France, p. 7] [h].

*"La routine, ça, ça me fait peur. Ça me fait peur parce que la routine avec moi-même y en a pas, je suis pas capable d'assumer la routine. Faut qu'y a toujours quelque chose de nouveau, je suis toujours en train de varier, d'être spontanée, de faire des choses à ' dernière minute, de planifier plein de voyages pis... Je sais, quand je suis avec quelqu'un j'ai tendance à céder des choses fait que céder des choses c'est accepter la routine, c'est accepter qu'une partie de moi s'éteigne"* [Nancy, p. 20] [h].

*"On laisse peut-être trop rentrer la routine. C'est comme si c'était devenu une habitude. Pis je pense c'est des choses qu'on laisse malheureusement s'en aller, qu'on n'entretient pas. Comme un bon feu de foyer, c'est évident qu'à un moment donné y finit par diminuer d'intensité. Ben c'est la même chose"* [Béatrice, pp. 4-5] [h].

Quelques femmes, comme Josée, vont même jusqu'à imputer la désillusion généralisée qu'elles observent autour d'elles par rapport aux relations amoureuses à un soi-disant manque de persévérance des gens, à une espèce de paresse de leur part qui ferait qu'ils "ne travaillent pas assez

dessus", ne voulant vivre que le beau côté des choses sans y mettre l'effort nécessaire.

*"Les gens veulent toute avoir facilement, gratuitement pis, tout cuit dans bouche comme on dit, la loi du moindre effort. (...) V'là pas longtemps j'écoutais la radio pis y disaient: on travaille 8 heures par jour en général, ça fait 40 heures par semaine, pis y disaient que si les gens passaient 8 heures par jour à travailler sur leur relation, que ça irait ben mieux dans nos relations. Mais le trois quart du monde: c'est trop fatigant, c'est trop forçant" [Josée, pp. 21-22] [1].*

Évidemment, on peut imaginer les nombreux problèmes que cela poserait du point de vue du fonctionnement de l'ensemble de la vie sociale si les gens passaient réellement huit heures par jour à "travailler leur relation"... Cependant, cette dernière opinion, malgré son côté fantaisiste, en plus de révéler la grande importance que les femmes interviewées accordent au fait de cultiver l'amour, montre en outre à quel point la logique gestionnaire a pénétré le monde de la vie privée, qu'on lui applique machinalement en quelque sorte.

Cet "entretien" de la relation peut se traduire notamment par des petites attentions, vues comme autant de preuves d'amour que les amoureux-ses se témoignent. Par exemple, cela peut prendre la forme de surprises qu'on se fait l'un-e à l'autre: cadeaux, fleurs, billets de spectacle, etc. Le simple fait pour un couple de réserver du temps pour être seuls ensemble représente pour Andrée une façon d'entretenir l'intimité vécue dans le cadre d'une relation amoureuse.

*"T'axes plus sur la qualité quand l'autre est là. (...) Je trouve qu'une fois de temps en temps prendre le temps d'être ensemble, sans rien d'autre à côté, juste le temps de planifier, admettons, quelque chose ensemble. (...) T'as loué un film pis t'es ensemble, c'est ta soirée, (...) d'être collées, pas être chacune de ton bord pis... De retrouver cet aspect là. Moi je trouve c'est important à cultiver ça, parce que sinon tu tombes dans ' routine pis c'est plate. J'veux dire, qu'est-ce que l'autre t'apporte plus qu'une chum t'apporterait d'abord? Si y a pu ces petits côtés-là, intimes. Ou juste préparer un bon souper pis être ensemble pis prendre le temps de partager ça ensemble, de parler. Parce que quand ça fait longtemps que t'es avec quelqu'un, veut, veut pas, tu vas peut-être moins parler des choses plus profondes. Tu peux être portée à tomber là-dedans" [Andrée, pp. 26-27] [1].*

Paradoxalement, et du même souffle, Andrée prétend aussi à ce que ces attentions spéciales et ce désir de partager des moments d'intimité soient spontanés...

*"Je me dis si t'aimes quelqu'un, tu l'aimes tout le temps. T'as pas besoin d'attendre une date... une date, une heure. Pis moi c'est ça, je veux pas embarquer là-dedans. Je veux que ça soit naturel, spontané... Ça je trouve qu'y faut beaucoup cultiver ça, pour ramener tout le temps ce petit côté là de l'fun que t'as avec l'autre"*  
[Andrée, p. 28] [1].

On peut à juste titre s'interroger sur la compatibilité d'exigences en apparence aussi contradictoires. "Travailler la relation", l'entretenir, la cultiver sont des notions qui impliquent en effet l'idée d'une certaine planification, à tout le moins d'identifier des objectifs à plus ou moins long terme et d'ajuster ses comportements "amoureux" en fonction de ces objectifs. Au contraire, la spontanéité dont on souhaiterait que la relation amoureuse soit aussi empreinte demande précisément aux "amoureux-ses" de ne pas faire de plans, afin de laisser libre cours à leur inspiration du moment. Et malgré le fait qu'en théorie un minimum d'organisation n'exclue pas la possibilité de vivre des moments de spontanéité, une contradiction subsiste néanmoins entre ces termes opposés, l'un s'apparentant davantage à la mentalité gestionnaire qui traverse le discours sur les rapports amoureux depuis ces dernières années, l'autre aux exigences du romantisme.

Comme on peut le constater, cette façon de concevoir l'amour comme quelque chose qu'on doit "travailler" renvoie à certaines valeurs fondamentales des femmes interrogées, valeurs parfois contradictoires, qui se trouvent définies entre autres à travers les attentes qu'elles formulent par rapport aux relations amoureuses, les moyens qu'elles jugent adéquats et/ou utilisent pour satisfaire ces attentes et les gestes qu'elles - et leurs "partenaires" - posent au nom de l'amour. En ce qui concerne ces espoirs et attentes des femmes envers les relations amoureuses, un examen de leurs situations concrètes vient éclairer les propos recueillis sous cette rubrique, et montrer de quelle manière s'articulent ces divers éléments de leur idéal amoureux.

## 5.2 Attentes des femmes vis-à-vis des "relations amoureuses"

Tout d'abord, il n'est sans doute pas sans intérêt de mentionner que plusieurs femmes disent apprécier et rechercher chez la personne aimée le même genre d'attentions qu'elles-mêmes ont tendance à prodiguer par amour pour quelqu'un. Parmi les désirs avoués de nos interviewées, l'échange au niveau de la communication est souvent cité. Il en va de même pour les qualités d'empathie, de complicité et de confiance recherchées chez les partenaires amoureux. Il faut dire que pour les femmes qui étaient engagées dans une relation amoureuse au moment de l'entrevue, les désirs se confondent souvent avec les qualités reconnues et appréciées chez leur amoureux-se. Dans ce cas, on semble ne pas aspirer à autre chose (ou on n'ose pas) qu'à ce qui nous est effectivement donné, comme l'atteste Diane: *"Oui, j'ai l'impression de vivre la meilleure relation que j'ai vécue jusqu'à maintenant. La plus enrichissante, la plus réciproque aussi. Vraiment, je suis comblée. Je n'attends pas autre chose que ce que je reçois en ce moment."* (Diane, p. 39).

De façon générale, les femmes non seulement souhaitent être acceptées et aimées inconditionnellement, mais certaines vont même jusqu'à affirmer que l'amour qu'on leur porte devrait faire en sorte que la personne aimée devine, voire anticipe, certains de leurs besoins. À ce chapitre, on semble tout aussi exigeante envers une autre femme qu'envers un homme. Peut-être un vestige du fameux "complexe de Cendrillon"? En retour, on admet probablement davantage espérer un don de soi sans limites de la part d'une amante: *"J'attends pas autre chose que ce qu'à me donne en ce moment. Mais j'en attends pas moins non plus. À me donne tout ce qu'à peut me donner. À se donne corps et âme dans cette relation-là, sans limites et sans frein, sans aucun frein"* (Diane, p. 39).

Quant aux religieuses, elles ont sans aucun doute trouvé en Dieu le partenaire idéal de ce point de vue: lui qui voit tout connaît forcément les aspirations particulières de chacune. Selon Claudette, il trouve même de surcroît les moyens d'y pourvoir.

*"Je sais que lui, ce qu'y veut, c'est que je sois heureuse, que je sois qui je suis. Pis je suis convaincue qu'y va toujours me donner les personnes, les événements... Même si ç'a pas l'air d'aller dans ce*

*sens-là, après coup dans ma vie je m'aperçois toujours que les expériences les plus douloureuses, j'en suis ressortie plus forte, donc y me permettent ensuite de me réaliser" [Claudette, p. 57] [r].*

Il semble clair, en effet, que ce soit le désir de se réaliser soi-même à travers la relation amoureuse qui motive ces exigences envers "l'autre". Ce désir peut se manifester à différents degrés cependant, allant de la simple "acceptation de soi", au "respect de sa personne", jusqu'à "l'estime personnelle" et au "développement maximal de ses capacités". Donc, si l'on part du principe que, pour la plupart des répondantes, l'horizon d'une relation amoureuse est l'atteinte du *bonheur*, de *l'épanouissement* - personnel et celui du couple le cas échéant -, voyons d'un peu plus près en quoi consistent les diverses attentes des femmes interrogées à cet égard.

### **5.2.1 Satisfaction des besoins**

Plusieurs des attentes et besoins amoureux identifiés par les interviewées se rapportent à l'idée que celles-ci se font d'une relation amoureuse en général, à la "fonction" et aux différentes propriétés qu'elles attribuent à l'état amoureux - et qu'elles cherchent à trouver en lui. Pour certaines interlocutrices, l'une des fonctions importantes d'une relation amoureuse réside dans la *satisfaction des besoins* des partenaires amoureux. Pour Josée en particulier, c'est à travers le type de besoins que l'autre vient combler chez elle qu'elle peut, avec le temps, arriver à déterminer la nature de la relation en question.

*"Tu peux avoir une relation qui peut être complètement physique, tu peux avoir une relation qui est complètement intellectuelle, tu peux avoir (rires) une relation qui est complètement spirituelle, si tu veux, au niveau cœur, émotions ou des choses de même. Y a différents niveaux, différentes catégories plutôt de relations. (...) Moi je pense c'est ça, c'est à la découverte de l'autre, avec le temps. Parce que, justement, tu te rends compte de ce que l'autre personne t'amène, t'apporte" [Josée, pp. 14-15] [l].*

On ne peut cependant pas selon cette dernière espérer d'une seule et même personne qu'elle puisse combler l'ensemble de nos besoins. Heureusement, souligne-t-elle, il existe d'autres ressources qui permettent de

suppléer aux manques. *“Avec les années j'ai découvert que, c'est ça, mes autres besoins étaient comblés par mon entourage, que c'était important mon entourage”* (Josée, p. 16).

Dans la même veine, Danielle mentionne l'importance que revêt pour elle le fait de se sentir appréciée, valorisée, aimée, tant dans sa vie personnelle que professionnelle. Avec son amoureux, plus particulièrement, elle souhaite se sentir désirée par lui, qu'il ait envie de passer du temps avec elle à faire différentes activités pour lesquelles ils éprouvent un attrait commun.

*“J'aime ça me sentir valorisée, ça m'aide à me sentir bien dans ma peau, pis je suis contente de moi. Pis je sens que l'autre, je sais pas moi, si y me désire, bon, tout ça, l'attrait sexuel, je me dis, ben coudonc, je lui plais encore, c'est important pis y est bien avec moi, y aime ça faire l'amour avec moi, c'est l'fun. Pis y aime ça quand on se fait des petits soupers. Moi c'est ça, être bien là, c'est tout ça, des petits soupers, bouteille de vin... À un moment donné, bon, on est tous les deux, on écoute un film, on dit: on est-tu ben, han? c'est l'fun. Ou ben on va quelque part. Faire des choses qu'on aime ensemble”* [Danielle, pp. 33-34] [h].

D'autres, comme Annie, apportent quelques nuances à la question de la satisfaction des besoins en identifiant deux types de besoins en amour, distribués selon une opposition sain/malsain. La connotation négative attribuée par cette interlocutrice à certains besoins rejoint le thème de la dépendance, liée à l'immense vide affectif sur lequel selon elle beaucoup de gens établissent - à tort - leur vie amoureuse, et qui appelle en quelque sorte un dépassement de soi au sens de ne *“plus regarder l'autre à travers juste nos besoins”*.

*“Y a des besoins réels, quand même, besoin d'échange, de communication, (...) besoin de support, des besoins de juste avoir du plaisir ensemble, de faire des activités (...) Pis y a tout un paquet de besoins aussi je pense pour bien des adultes (...) encore des besoins de la petite enfance, O.K. Et y a énormément, quand on parle d'amour, la recherche amoureuse est basée sur ce vide-là, affectif. (...) Moi je suis en train de découvrir personnellement que c'est pas ça que je cherche”* [Annie, p. 8] [l].

Pour Annie l'idéal d'une relation amoureuse, fondé sur le concept de “plaisir” plutôt que sur celui de “besoin”, est conçu comme une sorte de *“trip de croissance à deux”*, au sens où chaque membre du couple serait appelé-e à

faire un cheminement de croissance personnelle, que l'autre devrait en théorie supporter, ou du moins ne pas freiner.

*"Chaque personne fait comme sa croissance, fait ce qu'elle a à faire mais est juste comme nourrie ou supportée, est pas empêchée par l'autre. (...) Où l'autre personne va pas me limiter là-dedans, ou m'empêchera pas de me réaliser ou des choses comme ça. (...) Pis ça, ce trip-là, ou l'idée d'être avec une personne, c'est fondé sur le plaisir et non pas sur le besoin. Depuis que j'ai catché ça là, je suis célibataire (rires)" [Annie, p. 14] [1].*

Le fait de substituer le concept de plaisir à celui de besoin dans ce cas précis répond à la nécessité pour cette femme de distinguer les besoins qu'elle considère légitimes, en l'occurrence la réalisation de soi, de ceux qu'elle identifie à l'aspect - répréhensible - de la dépendance affective. Ce point de vue, loin d'être critique vis-à-vis de la thématique de la satisfaction des besoins en soi, s'y intègre tout à fait au contraire, ne faisant que révéler la confusion qui existe actuellement dans l'esprit de bien des gens face aux multiples injonctions qui leur sont adressées: soyez autonomes, indépendants, etc., mais en même temps évaluez le bien-fondé de vos relations intimes en fonction de ce que "l'autre" vous permet de vous réaliser ou non.

### 5.2.2 Qualités recherchées chez l'être aimé

Dans cette quête de la "satisfaction des besoins", les femmes espèrent trouver chez la personne aimée certaines qualités ou attributs qui renvoient bien sûr aussi à l'idéal amoureux de chacune, ainsi qu'aux différents rôles sociaux des protagonistes. Les exigences des femmes en matière amoureuse se manifestent d'ailleurs souvent dès l'étape de la recherche d'un-e "partenaire" amoureux-se. À ce chapitre, on note une tendance à se préoccuper davantage de la satisfaction des besoins immédiats que de la durée de la relation<sup>1</sup>. C'est exactement ce qu'exprime Nancy en affirmant son

---

<sup>1</sup> Bien que le désir de pérennité soit présent dans les discours analysés comme nous l'avons vu précédemment, il semble que celui-ci ne prenne pas forme d'exigence pour les interviewées, comme c'est le cas de la satisfaction des besoins, ni qu'il apparaisse au premier plan dans la plupart des cas.



optimisme quant à l'éventualité de rencontrer une personne qui corresponde à ses attentes et besoins actuels, au risque de voir cette relation se terminer à plus ou moins brève échéance:

*"Je suis confiante qu'y va se passer quelque chose un moment donné avec la personne, pis la personne va être la bonne à ce moment-là. À durera peut-être pas toute ma vie mais à va être la bonne personne, à va être choisie en fonction de mes attentes, mes besoins actuels. Je suis pas prête à être avec n'importe qui pis je pense que dans le passé, j'ai pas été avec n'importe qui là, mais j'ai été avec du monde qui cadrait pas avec moi" [Nancy, pp. 17-18] [h].*

Ce dernier point de vue reflète d'une manière éloquente une autre contradiction fondamentale existant entre certains désirs exprimés par les femmes interrogées: d'un côté, désir de durée, de bâtir une relation amoureuse à long terme, de l'autre, grande importance accordée à la satisfaction des besoins immédiats, à l'épanouissement de soi tel qu'on se présente à un certain moment. On conçoit très bien par ailleurs que l'on puisse changer avec le temps, qu'on risque donc d'être différente d'ici quelques années (voire d'ici quelques mois) et que par conséquent la personne avec qui on vit une relation amoureuse maintenant ne corresponde plus à nos besoins à ce moment-là (et vice-versa). Suivant cette logique, la rupture se trouve donc potentiellement envisagée dès le départ, on pourrait même avancer qu'elle est incluse dans l'engagement amoureux tel qu'il est couramment vécu à l'heure actuelle. À ce propos, une répondante établit plus loin un parallèle entre le domaine des relations amoureuses et celui du travail au sens où l'on ne retrouverait plus, ni dans un cas ni dans l'autre, de permanence. Pour reprendre la comparaison, il n'y aurait ainsi dans les deux sphères d'activité que des "contrats" à court terme dont on sait au départ qu'ils se termineront, la seule différence étant que dans le cas des relations amoureuses, on ne peut pas prévoir quand exactement elles prendront fin.

Certaines femmes poussent la précision jusqu'à établir de véritables "critères de sélection" pour choisir un-e "partenaire" amoureuse. Quelques-unes vont même jusqu'à fixer un seuil d'acceptabilité si l'on peut dire, en pourcentage, comme Hélène qui prétend à ce qu'une personne corresponde à ses "critères" à 70-80% pour qu'elle puisse en devenir amoureuse. Dans ce cas-ci la partenaire virtuelle doit, entre autres, maîtriser une certaine

connaissance d'elle-même, ce qui définirait soi-disant le niveau de maturité auquel elle est parvenue; elle doit aussi démontrer sa capacité de communiquer, avoir un minimum de profondeur, être près de ses émotions, etc.<sup>2</sup> Faire montre de responsabilité face à l'engagement amoureux, c'est-à-dire être conséquent-e avec ce qu'on dit et le prouver par des actes, est un autre atout de taille aux yeux de cette jeune femme.

*"Y a une phrase que je retiens tout le temps, c'est: on est responsable de ce qu'on apprivoise. Ben, quand je décide que je suis avec quelqu'un pis que je dis que je l'aime, je trouve ça difficile qu'après trois semaines par exemple, j'y dise que je l'aime pu. Ça, ça fite pas là. Je trouve qu'y a une immaturité à dire ces paroles-là souvent. (...) Ce que tu dis à l'autre qui est en avant de toi, le dis-tu juste pour combler un vide parce que c'est dull à soir ou ben donc tu le penses vraiment? Pis si tu le penses, ben, soit conséquent avec ce que tu dis pis agis en fonction de ça" [Hélène, pp. 28-29] [1].*

D'autres interviewées qui ont aussi leur "liste de critères" de sélection d'un-e partenaire amoureux-se affichent toutefois une plus grande souplesse quant à l'espérance de satisfaction de ces critères. Conscientes de ce que cette liste représente un idéal pour elles-mêmes, ces femmes ne s'attendent pas nécessairement à ce qu'une personne corresponde à cet idéal en tous points. Josée, par exemple, n'écarte pas la possibilité de tomber en amour avec quelqu'un qui n'aurait pas la même vision qu'elle par rapport à certains aspects des relations amoureuses mais qui la rejoindrait par ailleurs sur d'autres points essentiels.

*"Oui j'ai une liste de critères mais je leur dis tout le temps: ça veut pas dire que la personne avec qui je vas tomber en amour va correspondre à ça, mais je me ferme pas la porte. C'est sûr que mon idéal serait ça. Dans ma vie, moi, un char que j'aimerais avoir par exemple ça serait une Jaguar, han, mon idéal. Bon. Quand je vois passer cette voiture-là, je dis: ça c'est le char que j'aimerais avoir. Mais y a rien qui me dit que je vas l'avoir dans ma vie. J'ai peut-être d'autres priorités que d'investir sur le rêve de ma vie uniquement. C'est dans ce sens-là (...) C'est une utopie de croire que tout ce que je désirerais sur une personne arriverait dans une personne. C'est impossible. Mais par contre, je serais capable de*

---

<sup>2</sup> On ne peut s'empêcher de penser ici que la culture des "petites annonces", avec leur kyrielle d'exigences (particulièrement concentrées sur les aspects communicationnel et émotif dans le cas des femmes), est spécialement bien intégrée au discours de cette interlocutrice.

*faire des priorités, des priorités de ce qui est essentiel*" [Josée, pp. 41-42] [1].

Si certaines répondantes lesbiennes et hétérosexuelles affichent des critères de sélection amoureux plus ou moins précis comme on vient de le voir, d'autres font simplement état de leur besoin d'avoir confiance et de croire en quelqu'un, d'avoir de l'estime pour cette personne pour qu'une relation amoureuse puisse se maintenir. On note cependant un détail intéressant dans le témoignage de Françoise, qui n'hésite pas à se prendre elle-même comme point de référence pour juger de la valeur d'autrui.

*"Faut vraiment que t'aies devant toi quelqu'un... qui est aussi extraordinaire que toi, que tu te considères extraordinaire. Pis c'est très important je trouve, l'estime de l'autre dans les rapports humains, pour être en amour avec quelqu'un faut que tu l'estimes. Si tu l'estimes pas, si tu trouves c'est un trou de cul tu peux pas l'aimer. Mais si t'estimes beaucoup cette personne-là pis que t'as énormément de respect pour elle pis que cette personne-là dans ses réflexions pis dans ce qu'à dit... t'es pas nécessairement toujours d'accord mais tu dis: ben, au moins à réfléchi, y se passe quelque chose dans cette tête-là. C'est inévitable que tu ne peux pas la détester. Une personne pour qui t'as de l'estime tu détestes pas ça. Tu l'envies pas non plus mais tu te dis: j'ai autant d'estime pour elle que je peux en avoir pour moi"* [Françoise, p. 16] [1].

Certaines interviewées considèrent toutefois que c'est à elles de combler leurs propres besoins - d'estime personnelle et autres -, et non à quelqu'un d'autre. Corrélativement à cette position, plusieurs soulignent l'importance de s'associer à une personne autonome, qui a une vie bien à elle, tout en ayant avec elle un minimum d'intérêts et d'activités en commun.

*"Moi ce que j'ai besoin c'est d'avoir une personne qui a une passion pis que sa passion soit pas moi (rires). Ça ferait ben mon bonheur. C'est une autre façon de dire avoir une personne qui est autonome aussi, qui recherche pas ta compagnie juste comme pour, encore là, combler ses besoins. Je pourrais te dire ça me prend une personne (...) qui fonctionne aussi socialement. C'est comme, à travers n'importe quelle activité où ça se vit au niveau de la qualité de l'échange, au niveau de la perception qu'on en a, au niveau de l'espace qu'on se donne, comme la liberté... Merde, j'ai pas envie de penser comme l'autre voudrait que je pense. Moi je veux vivre et respecter l'autre dans ce qu'elle pense pis, faire la même chose pour moi, mais qu'on ait quand même des lieux communs. Alors ça implique un minimum d'intérêts communs,*

*d'activités communes. Ça implique aussi de l'espace, comme le "je" et le "nous" [Annie, pp. 17-18] [!].*

Dans le même esprit, Line souhaiterait rencontrer une femme qui soit "bien dans sa peau", qui ne soit ni jalouse, ni possessive et (surtout) qui n'entretienne pas d'attentes envers elle. Cette restriction renvoie dans ce cas précis à la peur de se perdre dans une relation, de s'oublier pour l'autre, des craintes que partagent bon nombre d'interviewées lesbiennes et hétérosexuelles comme on l'a vu précédemment. Ayant identifié son énorme besoin de liberté, cette femme avoue rechercher la compagnie du même genre de personne qu'elle-même pour établir une éventuelle relation amoureuse.

*"Si je sens que quelqu'un a une attente, c'est que là je vas m'oublier pis ça marchera pas. Là je vas étouffer pis un moment donné ça sortira pas aussi facilement, donc la confiance sera pas aussi grande. Y a quelque chose qui déroule facilement après ça. (...) J'ai besoin de liberté, parce que j'étouffe facilement, parce que ça me prend cet espace-là pour me retrouver pour pouvoir partager ma vie (...) C'est la seule façon je pense que je pourrais être bien. Je peux pas, en tout cas je me vois pas rester avec quelqu'un pis être [collée] sept jours par semaine, je le sais très bien. Pis c'est pas parce que j'aime pas, c'est parce que j'ai besoin de cet espace-là pour me retrouver, parce que je suis faite comme ça. C'est comme ça que je fonctionne bien, c'est comme ça que je me sens plus équilibrée" [Line, pp. 6-8] [!].*

Enfin, Line, comme d'autres femmes qui n'étaient pas engagées dans une relation amoureuse - de couple - au moment de l'entretien, demeure optimiste quant à la possibilité de rencontrer quelqu'un qui corresponde à ses attentes amoureuses. De ce point de vue, l'âge et surtout l'expérience amoureuse sont généralement perçus comme des atouts plutôt que comme des entraves à la réalisation d'un tel objectif (précisons que les femmes dont il s'agit ici ont au plus 41 ans). Plusieurs, comme on l'a mentionné précédemment, reconnaissent en effet être davantage "à l'écoute" de leurs attentes et désirs aujourd'hui qu'auparavant quand elles rencontrent quelqu'un, ce qui a pour conséquence - en théorie du moins - de les aider à repérer plus rapidement quelqu'un qui ne leur conviendrait pas.

*"Je pense que plus jeune c'était plus difficile [de voir] mes besoins. Je pense que maintenant les gens, bon, tout le monde en a vécu une relation amoureuse, en gros. Je trouve que la communication*

*est un peu plus simple. D'exprimer ce qu'on sent vraiment, en tout cas, pour les gens qui sont vrais (...) Moi je pense que oui, y s'agit de, justement, encore là, de trouver la bonne personne. Je pense que oui. J'y crois en tout cas, je suis encore positive" [Line, p. 9] [I].*

En somme, si la description de l'amoureux-se idéal-e peut varier selon les individus, il reste que celle-ci correspond en plusieurs points au modèle relationnel contemporain énoncé par Lasch et Lipovetsky, caractérisé notamment par un désenchantement profond vis-à-vis des relations intimes. Dans cet esprit on recherche une personne autonome, qui se connaît bien elle-même, capable d'identifier et d'exprimer ses émotions profondes, mais qui en même temps n'entretient pas trop d'attentes envers nous, attentes qui, si l'on devait en tenir compte, constitueraient une entrave intolérable à notre liberté individuelle. Dans l'autre sens cependant, cette personne avec qui l'on s'engage souvent d'une manière éphémère et superficielle devrait être capable de répondre à nos attentes et besoins du moment, ceux-ci étant définis dans une large part en fonction de l'objectif général d'épanouissement de soi.

### *5.2.3 Appréciation de la "réussite" d'une relation amoureuse*

Une fois la "bonne" personne trouvée et la relation établie, il faut encore être en mesure d'évaluer si le choix qu'on a fait s'avère tout aussi judicieux qu'on l'avait pressenti au départ. Nos interviewées considèrent la "réussite" d'une relation à l'aide de divers indices qui leur permettent de déterminer si elles sont "sur la bonne voie" ou non, à partir des sensations et perceptions éprouvées à travers leur propre expérience de cette relation, et de l'accord de ces sensations et perceptions avec leurs convictions et valeurs.

Jacinthe, par exemple, affirme accorder une très grande importance aux sentiments de joie et de liberté que lui procure son engagement amoureux religieux. Le fait d'éprouver une telle joie et de sentir son existence ainsi justifiée a d'ailleurs fortement contribué au discernement de sa vocation religieuse. Et c'est cette sensation d'être désormais justifiée d'exister qui lui procure un sentiment constant de grande liberté - face à elle-même et aux autres. Par exemple, cela l'indiffère si certaines personnes n'acceptent pas son choix de la vie religieuse. La joie et l'épanouissement profonds qu'elle

éprouve représentent donc des baromètres sûrs pour reconnaître la justesse de ses choix. *"Si ça m'épanouit pas c'est pas ma place. Ma mère disait: tu connaîtras la vérité de ton chemin à la joie qu'il te donnera"* (Jacinthe, p. 37). Laissons- lui le soin de décrire cette joie particulière, profonde, caractéristique pour elle de l'état amoureux et qui, selon ses propres termes, touche au sens même de la vie.

*"Pour moi si y a de la vie y est supposé avoir de la joie parce que seulement le fait de vivre c'est une joie. (...) Et j'ai senti, j'ai goûté cette joie-là. C'est comme si tout à coup ça justifiait mon existence. Et ç'a été un des points de discernement pour moi très fort au niveau de l'appel. C'était pas quelque chose que je m'imposais, c'était comme quelque chose qui venait me chercher par en dedans et qui me disait: t'existes pour quelqu'un. C'est comme quand tu tombes en amour, coup de foudre avec quelqu'un, ça vient te chercher en dedans, ben ç'a été la même [chose]. Et c'est là que j'ai compris, je me suis dit: c'est vrai que c'est rare, parce que tu vois, je l'ai découvert moi à 40 ans, vraiment, cette profondeur-là, dire: je suis heureuse d'exister, et c'est à ce moment-là que je me dis c'est vraiment une joie qui te quitte pas, parce qu'elle [te] justifie"* [Jacinthe, pp. 9-10] [r].

Dans une autre perspective, Diane rend compte de la satisfaction qu'elle éprouve à l'égard de sa relation actuelle - qu'elle qualifie d'ailleurs d'idéale - en attribuant cette "réussite" à la coïncidence des besoins et des désirs de chacune des partenaires, de la compatibilité de leur bagage respectif en terme d'expériences de vie. Elle affirme avoir trouvé dans cette relation exactement ce qu'elle avait toujours cherché sans le savoir, celle-ci répondant apparemment à tous ses besoins et même au-delà de ses espérances.

*"Évidemment, c'est pas une relation qui est parfaite, parce que je pense pas que ça existe (...), mais elle est idéale pour moi en tout cas, pour ce que j'avais envie de vivre, mais en fait même, je pensais jamais que je trouverais ça. (...) Ça dépend pas juste de la femme avec qui je suis. Je pense c'est parce qu'on était prêtes toutes les deux. (...) Je pense que toutes les deux on avait envie de vivre quelque chose qu'on avait toutes les deux identifié, et on l'a trouvé, ensemble. (...) C'est sûr que y a de mon vécu, y a de mon expérience que j'ai emmené là-dedans, mais y a elle, son vécu pis son expérience à elle aussi, pis le fait qu'on s'est retrouvées toutes les deux et qu'on avait exactement envie de vivre la même affaire"* [Diane, pp. 10-11] [l].

À l'inverse, Françoise attribue une partie du succès de la relation amoureuse qu'elle vit avec une femme depuis quatre ans au fait qu'elles ont toutes les deux des tempéraments et des habitudes de vie très différents. C'est une des raisons pour lesquelles, pense-t-elle, elles réussissent à bien s'entendre, leurs humeurs, horaires et attitudes envers la vie distincts leur permettant de ne pas se marcher sur les pieds, chercher à avoir le dernier mot, etc., bref de vivre une relation "satisfaisante".

Les "critères" présidant au choix d'un-e amoureux-se, comme ceux qui permettent d'évaluer l'état de réussite d'une relation semblent relever davantage de l'appréciation personnelle des individus que de normes plus rigides (comme l'était auparavant l'incitation à trouver un "bon parti" par exemple). En même temps, ces critères sont néanmoins socialement définis dans la mesure où l'on peut observer une convergence des propos vers une certaine valorisation de l'autonomie individuelle et dans l'injonction à satisfaire aux besoins (émotionnels) des individus. En cela on peut dire que l'idéal amoureux des femmes se trouve défini à partir de valeurs répandues dans l'ensemble de la société, mais qu'il est adapté et exprimé selon les caractéristiques originales des individus.

### *5.3 Moyens déployés pour assurer le maintien d'une relation amoureuse*

Outre les qualités recherchées chez la personne aimée, diverses ressources sont jugées nécessaires - et déployées - par les interviewées dans le but de satisfaire à leurs diverses attentes vis-à-vis d'une relation amoureuse, d'assurer le bon fonctionnement de ce type de relation, bref "d'entretenir" l'amour comme il a été spécifié au début de ce chapitre. Parmi les différents moyens évoqués par nos interlocutrices pour parvenir à une relation "satisfaisante", que l'être aimé soit un homme, une femme ou le Christ, on retrouve notamment: la disponibilité, la communication, la complicité, le respect, la fidélité.

### 5.3.1 Disponibilité et don

Le premier aspect, la disponibilité, est en effet envisagé par plusieurs femmes dans les termes d'une nécessité pour les "amoureux" de se ménager du temps exclusivement pour eux. Cela peut se traduire de différentes manières, mais la fonction de ces moments d'intimité privilégiés en est assurément une de préservation de la relation, que l'on doit protéger en ne la laissant pas être "envahie" par le monde extérieur, le travail prenant d'un (ou des deux) membres d'un couple par exemple, ou encore des enfants accaparants.

*"Je pense qu'y faut se garder du temps pour soi, et pour le couple. (...) C'est important de se garder du temps, c'est important de se garder des petits moments. Moi je le vis maintenant plus par des petits soupers régulièrement, même en fin de semaine, des soirées à placoter, des matins à traîner au lit, à se faire un petit déjeuner au lit, des fins de semaines une fois de temps en temps où on part pis on s'en va passer une couple de jours dans le bois, ou on part en vacances quelque part. C'est important de pas se perdre de vue"* [Diane, p. 3] [1].

Dans le même esprit, Françoise met l'accent sur les vertus de patience, d'originalité et de disponibilité requises de la part des partenaires amoureuses si elles veulent espérer faire revivre la passion qui ne demande parfois à son avis qu'à être ravivée. Ici encore, on considère de la plus haute importance le fait de se donner du temps pour faire diverses activités à deux.

*"Ça demande une certaine originalité pis ça demande une très grande disponibilité, parce que sinon tu recommences. Moi j'y crois à ça que les feux d'artifice c'est au début, pis qu'à un moment donné t'en vois pu pendant un petit boutte parce que là, woup! y faut qu'y se passe toutes sortes d'affaires parce que t'as tout le train-train, tu travailles... Quand est-ce que t'as le temps? Faut que tu t'en donnes du temps, si t'as pas cette originalité-là de t'en donner, ben... Faut qu'à un moment donné tu dises: bon, on va-tu au cinéma? Tu vas au cinéma voir un film mais après tu sors du cinéma, bon, tu renouvelles ce que t'as à te dire"* [Françoise, p. 34] [1].

On retrouve la même idée exprimée par des religieuses qui parlent de la nécessité de la prière pour "pouvoir durer comme religieuses", de l'importance de "se donner des temps de rencontre", de se parler pour rester en communion. C'est ce qui pour plusieurs d'entre elles nourrit l'amour



qu'elles vivent avec Dieu, lui-même étant la source de cet amour à laquelle elle reviennent sans cesse. Jacinthe, qui a vécu par le passé une relation amoureuse avec un homme, compare d'ailleurs les temps de prière aux moments qu'elle se réservait à l'époque pour passer seul à seule avec son amoureux, tout en soulignant que dans la vie religieuse, la prière "compense" pour l'absence physique. La prière, point de contact intime avec le Christ, est donc perçue comme un moyen d'accéder à la certitude de la présence continuelle de Dieu, du caractère parfait, gratuit et inconditionnel de son amour. C'est cette certitude profonde d'être aimées telles qu'elles sont qui donne leur force spirituelle aux religieuses et leur permet de raffermir leur capacité d'aimer à leur tour. Dans cette perspective, le but premier de la prière consiste pour elles à se "*remettre en présence d'une certitude d'amour*" (Marie, p. 10).

*"Une religieuse qui prie pas, je pense pas qu'on serait capables de durer. Parce que nous, en tout cas moi, je vois que l'amour que je vis avec Dieu, il est nourri là. (...) Quand je manque mon oraison le matin, ça serait pas normal que je dise pas à Dieu dans journée: c'est tu plate! vraiment j'ai pas pu m'arranger pour me trouver du temps, mais vraiment je peux pas, tu vois, toi t'es toujours là mais moi, vraiment j'ai des cours. Mais, dire à Dieu: c'est dommage, mais je veux que tu saches que ça me fait de la peine (...) de voir que je peux pas te donner du temps aujourd'hui. Mais c'était rare, rare, rare. Parce que je suis très consciente qu'un amour que tu nourris pas, c'est pas vrai, ça tiendra pas. Pis nous on a pas le physique pour tenir (...) donc faut vraiment que tu te nourrisses et que tu ailles chercher dans la prière ce coeur à coeur avec quelqu'un. Sinon ça dure pas, je suis sûre" [Jacinthe, pp. 38-39] [r].*

*"Pour moi la prière c'est comme (...) une certitude, pas nécessairement sentie, mais une certitude de sa présence toujours avec moi. De telle sorte que ma prière devient continuelle. Autant que humainement je suis capable, dans le sens que je me dis si je suis absorbée par des problèmes de... (rires) de calcul ou quelque chose comme ça, je le sentirai pas, mais je crois qu'il est là. Alors ma prière, c'est vraiment ce contact intime, il est toujours présent à l'intérieur. Ça, de base, ça c'est sûr, c'est vraiment ma certitude. Puis, l'autre certitude au niveau amour, c'est que moi je sais que lui il n'est qu'amour, alors automatiquement, quand moi j'ai des failles, et ça arrive, mon dieu, tout le temps, ben lui, je sais qu'il est l'amour parfait. Alors quel que soit ce qui arrive, lui son amour est gratuit pour moi. Alors je reviens à ma source pour pouvoir moi être capable de me pardonner mes échecs, de me pardonner mes*

*petites bibittes, de tout me pardonner, pour pouvoir continuer à aimer. Lui il est ma source, il est ma certitude*" [Marie, p. 9] [r].

Le thème de la disponibilité peut aussi être abordé sous un angle individuel, au sens où l'établissement et le maintien d'une relation amoureuse se réalisent, bien sûr, par le biais du temps qu'y consacrent les partenaires ensemble, mais aussi par celui qui y est investi personnellement par chacun des individus. Dans cette optique, l'une des caractéristiques - ou des conséquences - de la disponibilité amoureuse serait le don. Certaines interviewées associent d'ailleurs ce trait aux femmes en général. *"L'amour, je pense, c'est un peu ça. Je pense, comme toutes les femmes, on aime donner, pis je pense c'est un des premiers signes de l'amour: donner"* (Lucie, p. 3). La dimension temporelle est évidemment étroitement associée à la notion de don "amoureux", elle lui est même rattachée à double titre: le don se manifeste dans le temps et le don est parfois le temps lui-même. Ici encore, c'est à travers une série de "petits gestes simples" que l'acte de donner peut être exprimé: un sourire, de l'affection, de la compréhension, des surprises, etc.

*"Moi je pense que quand je suis en amour, disons, je suis prête à donner beaucoup de temps, beaucoup d'affection, des petites gâteries (...) Comme moi j'aime beaucoup faire la cuisine, ou j'aime beaucoup les petites affaires romantiques, les bains à la mousse avec les chandelles, la musique, des trucs comme ça. C'est sûr que c'est l'un quand c'est... partagé. Non, pas partagé, quand c'est... réciproque. (...) Je pense que dans une relation, faut pas être égoïste. Faut surtout pas être égoïste"* [France, pp. 4-5] [h].

Par contre, la même interlocutrice évoque au passage l'impression amère ressentie lorsqu'on donne plus qu'on reçoit. Car si les interviewées tiennent à préciser qu'elles ne donnent pas pour recevoir en retour, surtout pas en amour où le principe de gratuité est censé dominer plus que dans n'importe quel autre domaine de la vie, elles ne perdent pas pour autant un certain sens de la mesure si on peut dire. Pour plusieurs d'entre elles, générosité n'est pas synonyme de "missionnariat" ou, en d'autres mots, de total désintéressement. France, par exemple, se considère elle-même comme quelqu'un de généreux, qui aime faire plaisir aux autres et prendre soin des gens lorsqu'ils en ont besoin, mais refuse cependant qu'on tienne cette bienveillance pour acquis.

*“Oui, c’est vrai que ça fait du bien, faut se gâter, faut prendre soin. Mais là, prends pas ce que je te donne pis, à un moment donné mes idées font pas ton affaire, ben va pas me noircir en arrière par exemple (...) À un moment donné, tu donnes, tu donnes pis la personne en veut toujours plus, toujours plus, ça fait que c’est ça, ça fait longtemps que je dis rien pis, non, là c’est assez” [France, pp. 23-24] [h].*

Une dimension importante du don passe traditionnellement par le don de soi pour les femmes. Le don de soi figure effectivement aux yeux de quelques interlocutrices comme un des éléments essentiels, sinon comme le plus important, d’une relation amoureuse. Pour elles, c’est le fait de se donner qui compte par-dessus tout, bien plus que n’importe quelle marchandise qu’on peut offrir en cadeau. Si le temps et la disponibilité attendus des femmes en général et fournis par elles sont impliqués dans la manière de manifester leur sentiment amoureux, ils n’en figurent pas moins, comme nous allons le voir, parmi les propensions des religieuses à vivre leur engagement spécifique vis-à-vis de Dieu.

Cette forme du don dans l’amour se présente chez les religieuses d’une manière à la fois semblable et différente des autres femmes. Pour Jacinthe entre autres, l’amour même est un don qui se reçoit et se donne continuellement. Selon ce point de vue, l’épanouissement de l’amour de Dieu passe précisément par le don et le service des autres, ce qui justifierait d’ailleurs les gens d’avoir des attentes bien spécifiques à ce niveau envers les religieuses qui, n’étant pas accaparées par un mari et des enfants, se trouvent à disposer d’une plus grande disponibilité.

*“Les gens ont raison de nous demander des choses différentes. Parce que moi j’ai pas de mari qui va venir m’accaparer, accaparer dans le bon sens, comme l’amour accapare, j’ai pas d’enfants qui m’accaparent. Mais le don, autant l’amour c’est le don. Quelqu’un qui aime vraiment, qui vit vraiment l’amour, c’est quelqu’un qui va se donner. Tu vas te donner physiquement, tu vas te donner de toute façon mais tu vas te donner. Ben, avec Dieu c’est la même chose. Et l’épanouissement de cet amour-là ça passe dans le don (...) je le reçois et je le redonne” [Jacinthe, p. 15] [r].*

Le témoignage de Claire, religieuse appartenant à une autre communauté, vient confirmer l’idée exprimée par Jacinthe quant au fait qu’être soustraite à la charge d’une famille permet de vivre l’apostolat d’une manière

plus entière. Celle-ci affirme pouvoir ainsi distribuer ses services plus librement - avec une grande disponibilité de temps et d'esprit -, là où les besoins se font sentir, le temps qu'elle doit consacrer à sa communauté étant moins grand que celui qu'elle devrait allouer à une famille. La dimension du don a ici aussi pour corollaire celles de "l'hospitalité", de l'accueil et, en fin de compte, de la disponibilité à l'autre.

*"Des personnes qui sont engagées avec une famille, y sont appelées à vivre d'une façon différente, leur vie apostolique si on veut, d'apôtre. Y peuvent le vivre dans leur milieu de travail, y peuvent le vivre de ben des façons. C'est qu'à un moment donné, y ont un temps particulier où ils le vivent dans une famille pis je pense que cette dimension-là est importante. Nous autres, on a pas ça donc on le vit peut-être (...) plus complètement. Moi dans le fond j'ai un peu de temps à donner à ma communauté mais c'est quand même pas aussi exigeant qu'une famille. Au fond c'est que les autres à l'extérieur peuvent passer à un moment donné avant ma communauté, dans un sens. Peut-être pas tout le temps parce qu'à un moment donné on pourrait dire: ben, pourquoi t'as choisi une communauté. Mais je peux dire, je suis pas tous les soirs à ma communauté, pis des soirs je suis ailleurs parce que les gens ont besoin de moi pis si je sens qu'y a des besoins en quelque part, je peux répondre. J'ai pas à penser à une famille, c'est ça qui est la différence" [Claire, pp. 13-14] [r].*

Claire déclare à cet égard que la présence - intérieure, spirituelle - de Dieu dans sa vie concrète de chaque jour, bien qu'identifiée à un amour inconditionnel comme on l'a mentionné plus haut, requiert de sa part entre autres choses du temps: temps de silence et de recueillement, mais aussi temps de disponibilité aux autres et à la volonté de Dieu, puisque l'amour de Dieu est indissociable pour elle de l'amour - donc du service - du prochain. Cette soeur donne pour exemple l'amour désintéressé qu'elle dispense dans son milieu de travail, ainsi que le lien fraternel qui l'unit aux autres soeurs de sa communauté.

*"Lui me donne pis moi je donne à mon tour, d'une certaine façon, soit en donnant du temps, en étant présente, mais aussi en donnant aux autres. (...) À des places on va dire dans l'Évangile, tu dis que t'aimes Dieu mais t'aimes pas ton frère ou ta soeur, ben c'est pas vrai. Alors dans un sens la réciprocité se vit beaucoup au niveau du temps ou de la disponibilité peut-être à ce que je peux ressentir comme sa volonté, mais aussi beaucoup au niveau des autres personnes que je côtoie. Que ce soient les personnes avec qui je travaille dans une école polyvalente, donc c'est avec des jeunes, de*

*toutes les sortes. (...) Pis je dirais, peut-être c'est un amour plus gratuit, parce que j'attends rien d'eux autres" [Claire, pp. 3-4] [r].*

Hormis la prière et le service d'autrui, on peut ajouter aux moyens spécifiques dont disposent les religieuses pour se rapprocher de Dieu, la méditation, la lecture de l'Évangile et la pratique des vœux d'obéissance, de pauvreté et de chasteté. Comme on l'a vu précédemment, les temps d'oraison et la prière correspondent pour plusieurs religieuses à un besoin d'aller rencontrer celui qu'elles aiment et qui les aime. Dans cet esprit, l'observation du silence, défini par Jacinthe non pas comme l'absence de mots, mais la présence de quelqu'un, représente pour celle-ci une pratique "amoureuse" dans la mesure où cela lui permet de constater: qu'il "y a quelqu'un qui m'habite et qui fait que j'ai pas besoin des autres quelqu'un" (Jacinthe, p. 13).

On verra d'une façon plus détaillée au chapitre suivant comment l'engagement amoureux vis-à-vis de Dieu se traduit concrètement pour les religieuses par un engagement envers la communauté.

### *5.3.2 Communication*

Par ailleurs, le thème de la communication associé à l'amour est abondamment traité par les femmes que nous avons rencontrées. La chose n'étonne pas vraiment si on pense aux nombreux spécialistes en tout genre qui argumentent depuis quelques années en faveur d'une "bonne" communication comme d'une sorte de clé du bonheur universelle. Notons avec intérêt que le contenu de cet enseignement semble assimilé par les interviewées et intégré à leur discours sur l'amour de telle sorte que les deux notions apparaissent presque indissociables. En effet, s'il est un ingrédient indispensable à la bonne marche d'une relation amoureuse entend-on souvent proclamer, c'est le fait de communiquer, et de bien communiquer. Car certaines femmes déplorent que les gens en général ne sachent pas communiquer, de nombreux problèmes (de couples et de société - violence, révolte des jeunes, etc.) découlant selon elles de cet état de fait. Une idée sous-jacente à cette interprétation est que "tout est dans la manière de dire les

choses", bref, dans l'art de communiquer. Comme le prétend Josée, *"tout part du dialogue, de la communication"*.

*"Les gens seraient mieux dans leur peau si y apprenaient à communiquer (...) C'est tout un art. Parce que premièrement faut que tu parles de toi, que tu dises: ben, moi, c'est venu me chercher. Faut que tu parles de tes émotions, pour réussir à faire le lien, le pont avec l'autre personne. (...) Parce que c'est ça qui arrive souvent dans les communications entre couple, c'est des reproches à l'autre. (...) Là tu dresses un mur, pis t'es sourd. T'es sourd, t'entends rien pis tu règles rien, donc si tu règles rien c'est des choses qui s'accumulent, qui s'accumulent pis un moment donné, un an, six mois, un mois, tout ce que t'as parlé dans le passé revient sur la table, comment ça? C'est pas pour rien ça. Parce ç'a pas été réglé. Fait que la communication en amour, ça c'est ben important. Ben important. Même au tout début c'est important, c'est là que tu donnes les plis"* [Josée, pp. 49-51] [1].

La communication qui se déroule dans le cadre d'une relation amoureuse comporterait entre autres la particularité d'être basée sur "l'essentiel", comparativement à une communication strictement fonctionnelle, comme dans un milieu de travail par exemple. Cette communication privilégiée implique ce qu'il est convenu d'appeler une certaine "qualité d'échange", comme l'explique Annie:

*"Quand on est en amour ou dans un engagement amoureux, c'est une communication qui va sur l'essentiel. (...) Donc, ça va être, oui, dans la qualité de la communication, ça va être probablement dans la profondeur (...) La qualité de la communication c'est seulement de nommer les choses qui sont là, c'est d'être à jour avec quelqu'un, c'est d'être là, d'être présent. (...) C'est pas juste un plus en quantité, c'est un plus en qualité, c'est que la porte soit ouverte, qu'y ait un échange. Quand je parle de la porte ouverte, c'est la porte du coeur. Oui, qu'y ait une qualité d'échange"* [Annie, pp. 24-25] [1].

Une manière de mettre en application ce "principe" sacré de communication consiste pour les "partenaires" amoureux à se faire part mutuellement de leurs *besoins*. À cet égard, quelques interviewées insistent sur l'importance de ne pas attendre de l'autre qu'il-elle devine nos besoins, personne ne pouvant prétendre être dans la peau d'autrui.

*"C'est souvent ça, on attend que l'autre devine nos propres besoins et ça c'est un piège, un piège dans lequel on tombe souvent"* [Claudette, p. 22] [r].

*"[Faut] pas attendre que l'autre devine tes besoins non plus. Ça là... Y a pas personne qui a des boules de cristal, pis souvent y a des gens, ben, c'est ça, y attendent. Quand t'étais jeune pis tu voulais un pop sicle, tu demandais à moman un pop sicle, bon ben... demande-lé. "Ah ben, me semble c'était évident pour moi que tu devines ça". C'était peut-être évident pour toi mais c'est pas évident pour moi. On [a pas] toute la même forme de langage... non verbal (...) Pis moi je me dis la meilleure façon c'est de demander, de s'exprimer" [Josée, p. 26] [1].*

Le même principe s'applique en ce qui concerne l'aspect de la durée du couple mentionné au chapitre précédent, au sens où "y croire beaucoup", la "programmer" même, et entretenir cette "conviction" scrupuleusement apparaît comme une autre manière d'assurer la continuité que plusieurs femmes affirment rechercher. Certaines pensent en effet qu'il est important d'entretenir l'espoir que la relation dans laquelle on décide de s'engager va durer toujours si on veut s'y investir totalement. Un des moyens de soutenir si on peut dire la viabilité de cet état d'esprit consiste pour Diane à être vigilante lorsqu'un doute survient, à tenter de l'identifier sur le champ et d'en discuter avec sa partenaire.

*"(...) Dans ce temps-là, j'essaie de l'identifier pis on en parle. Pis à un moment donné, le doute s'en va pis je me sens mieux, pis on continue. Je pense que c'est ben important de garder cette espèce de canal de communication là. Alors, c'est pour ça quand je dis: faut travailler sur une relation, c'est pas quelque chose qui est acquis, c'est dans ce sens-là. Ça s'entretient, faut que tu le travailles, quand t'as des affaires qui te passent dans ' tête, faut que tu te mettes un frein, y faut que tu t'arrêtes tout de suite, que tu l'identifies. (...) Quand tu fais cet exercice-là, plus tu le fais souvent, plus ça devient facile de d'identifier où est le bobo, pis le guérir tout de suite" [Diane, p. 6] [1].*

La résolution de conflits - étroitement liée au thème de la communication - est aussi mise de l'avant par certaines femmes en rapport avec les moyens dont elles disposent pour favoriser le bon fonctionnement de leurs relations amoureuses. Les conflits, assure-t-on, sont en bonne partie inévitables, il apparaît donc nécessaire d'élaborer des "stratégies" pour les résoudre, dont la principale consiste, encore une fois, à "s'en parler".

*"Y a comme une communication qui existe entre nous deux aussi... Je dirais que c'est une fille aussi sensible que moi fait que je pense j'évite de me mettre en situation d'intense conflit pis je pense*

*qu'elle fait la même affaire. Ça fait qu'on se protège un peu là-dedans pis quand ça peut arriver, ben, on se le dit: là, moi ça me dépasse" [Hélène, p. 21] [1].*

Dans le même esprit, Diane considère comme un devoir de ne pas faire vivre ses frustrations à sa compagne de vie. Même si elle admet qu'il s'agit là d'une opération difficile à réussir, qui demande beaucoup de discernement et de respect pour l'autre, elle y voit néanmoins une condition *sine qua non* de la pérennité du couple amoureux.

*"Moi je peux aussi ben arriver ici une journée pis commencer à chialer sur quelque chose qui a absolument aucun rapport avec ce qui se passe vraiment. J'ai eu une mauvaise journée au bureau, je suis stressée, je suis fatiguée, j'arrive ici, y a quelque chose qui traîne, ou ben le souper est pas prêt, ou en tout cas, tsé, y a toujours toutes sortes d'affaires. (...) Pis un moment donné, après ça, je me dis bon ben là, c'est pas ça le problème. Le problème c'est que je suis fatiguée, j'ai faim, j'ai juste envie de manger, de m'écraser, de pu rien faire, pis que personne m'achale. Mais j'ai pas besoin de tomber sur le dos de l'autre. Pis souvent, ces petites affaires-là font qu'à un moment donné, les tensions montent et quand on deale pas avec ces tensions-là, ben c'est dans ce temps-là que ça tourne mal (...) Quand on arrive à s'en parler pis à départager les choses, à regarder ce qui nous appartient, à pas tout mélanger les affaires ensemble, ben ça va mieux" [Diane, pp. 3-4] [1].*

La communication amoureuse s'effectue donc pour une large part à travers les discussions et les incessantes mises au point requises aujourd'hui par la vie de couple. Et puisque dans le cadre d'une éthique de l'authenticité, la communication amoureuse est censée se dérouler comme on le sait sur la base du respect (respect mutuel, respect des limites de chacun-e, respect de soi-même), il apparaît important aux yeux de certaines interlocutrices de s'assurer que chacune des personnes impliquées "trouve son compte" dans cet échange, qu'il soit équilibré, pour que la relation puisse se poursuivre sans trop de tensions ou de frustrations. Cela peut se faire notamment par le biais de "négociations" entre les parties concernées.

*"... De négocier des choses entre les personnes, parce que sans ça, ça éclate à quelque part, ça craque à quelque part. (...) T'as l'impression d'avoir gagné un petit quelque chose là-dedans quand tu négocies. C'est comme un peu une convention collective, han (rires) Ça fait que t'es contente parce que t'as pas l'impression*



*d'avoir tout perdu, pis l'autre partie est contente aussi parce qu'elle a pas l'impression aussi d'avoir tout perdu. Dire: ben, O.K., on va faire une affaire: je m'en vas voir tel film avec toi au cinéma, à condition que tu viennes souper chez ma mère (...) Tu fais un effort pour l'autre, mais l'autre fait un effort pour toi aussi" [Josée, pp. 24-25] [1].*

Plusieurs interviewées estiment par ailleurs que la connaissance et l'estime de soi sont des prérequis incontournables à une bonne communication et par conséquent, à une relation amoureuse réussie. Voici en quels termes Hélène résume cette idée récurrente dans les entretiens:

*"Si moi, personnellement, en tant qu'individu toute seule qui vit, blonde pas blonde, amie pas amie, je suis pas bien dans comment moi je suis, pis je me sens tout le temps pognée, pis je suis pas satisfaite de moi, pis je suis pas contente de moi pis, finalement, je suis pas heureuse, j'ai beaucoup de difficulté à concevoir comment je peux être avec quelqu'un. Je pense que d'abord et avant tout y faut qu'à tous les jours que je me lève, je me crée ces petits bonheurs-là" [Hélène, p. 6] [1].*

En effet, nous l'avons déjà évoqué, rares sont celles parmi les femmes rencontrées qui n'ont pas fait à un moment ou l'autre de leur vie un "travail sur elles-mêmes". On reviendra plus longuement sur le thème du rapport à soi au chapitre 7.

En outre, une communication "réussie" dans le domaine de la vie intime favorisera l'établissement d'une "complicité" entre les protagonistes, une autre notion clé de la terminologie amoureuse, également associée aux valeurs de partage (qu'il s'agisse de partager son temps, un même espace, une activité commune comme un loisir ou l'exercice d'un sport par exemple, ou simplement d'échanger des idées, des "petits plaisirs"), d'appui, d'écoute et de respect que se manifestent les "amoureux".

*"Je trouve ça important que tu partages, je sais pas, une activité ou un goût avec la personne, à part du quotidien là. Supposons que tu reste ensemble, les choses comme, bon, les épiceries pis toute le kit, tout ce que t'as à faire normalement, y faut qu'y aie d'autres choses. Je sais pas, un goût, pour le cinéma, ça peut être ça, mais aussi de t'accorder une période de jasette, ça c'est important" [Josée, p. 23] [1].*

Si la *complicité* est l'une des valeurs importantes associées à une relation amoureuse au sens habituel, il ne fait pas moins partie de la réalité "amoureuse" des religieuses. Voyons de quels éléments est constitué ce "partage" amoureux pour Gisèle:

*"Ça serait fait de... de ce qu'on dit pas à Pierre, Jean, Jacques, de ce qui nous fait vivre profondément, ce qui fait nos joies, ce qui fait nos peines, ce qui fait nos [doutes]. Ce qui fait que je peux investir de mon temps pour une cause ou pour un projet. [C'est peut-être aussi un peu] une présence qui est pleine pour l'autre personne, c'est nécessaire d'écouter ou simplement d'être là. C'est un vivre avec" [Gisèle, p. 2] [r].*

Comme les femmes laïques manifestent le besoin d'échanger avec l'être aimé sur différents sujets intimes, cette interlocutrice atteste du fait que les religieuses éprouvent elles aussi le désir de confier à Dieu les choses qui les troublent, ce qui leur permet de se sentir comprise par "quelqu'un de proche" et de se resituer constamment par rapport à leur engagement religieux, de redonner un sens à cet engagement, même si le doute les tenaille, elles aussi, à certains moments.

*"Y faut se redécouvrir pis qu'on écoute. Un moment donné faut s'arrêter pis se dire: où est-ce qu'on en est, pis comment on continue? C'est de penser qu'on vit sur de l'acquis à un moment donné, t'as pu de réserves, t'as usé tes réserves. On a vécu ce qu'on avait à vivre, on a changé pis là y faut se situer avec les changements qu'on vit (...) On vieillit ensemble" [Gisèle, p. 19] [r].*

La communication sous différentes formes constitue donc le support par excellence de la vie amoureuse dans l'esprit des femmes, qu'il s'agisse de relations de couple ou d'engagement religieux. On peut penser que les divers aspects communicationnels mis de l'avant dans les rapports amoureux (s'exprimer, parler, révéler, expliquer, se confier, se dévoiler, échanger, collaborer, négocier, etc.), sont rendus d'autant plus nécessaires que les codes qui régissaient ces rapports auparavant ont perdu de leur rigidité et de leur univocité, obligeant de ce fait les gens à préciser constamment le sens personnel de leurs agissements, de leurs réactions, de leurs propos, de leurs émotions, etc. Il en va sans doute de même en ce qui concerne l'énorme importance accordée à ces actes de communication, aussi bien par les "experts" des relations humaines que par l'ensemble de la société.

### 5.3.3 Fidélité

La *fidélité* est une autre valeur, en même temps qu'un moyen, par le biais de laquelle les religieuses et les autres femmes témoignent de leur amour - exclusif - pour quelqu'un, même s'il est clair que l'exclusivité sera vécue différemment par une religieuse que dans un couple, hétérosexuel ou lesbien. Car, comme le précise Marie, l'aspect fraternel de l'amour communautaire interdit toute exclusivité de la part des membres à l'endroit de quiconque. Cela n'empêche toutefois pas les soeurs de concevoir l'amour comme étant indissociable de la notion de fidélité, qui en est d'ailleurs l'une des manifestations pour elles. Dans cet esprit, l'amour est conçu comme un acte de foi qui se manifeste à travers "une fidélité aux petites choses", qui elles-mêmes découlent de l'amour.

*"L'amour est indissociable de tout le reste. Parce que l'amour implique la fidélité, implique la sécurité, implique la justice, implique tout dans le fond, tout ce qui est beau. Je sais pas moi, si t'aimes quelqu'un tu vas lui vouloir du bien, tu vas lui vouloir qu'à soit heureuse. Aime, comme saint Augustin dit, aime pis fais tout ce que tu veux, si t'aimes, y peut n'en sortir que du bien (...) Pour moi l'amour c'est vraiment au niveau croyance, croire en l'autre, croire en tout cas, moi c'est Dieu, pis après ça y va avoir la fidélité qui automatiquement va être là" [Marie, p. 20] [r].*

La notion de *liberté* est souvent liée, comme on a pu le constater, à celle de respect; elle l'est aussi, peut-être plus paradoxalement, à la fidélité. Dans plusieurs cas, on observe que le fait de se *sentir* libre apparaît en réalité plus important que ce qu'on fait concrètement de cette liberté (c'est-à-dire, bien souvent, pas grand chose qui sorte du cadre traditionnel d'une relation exclusive, contrairement à ce qui pouvait se vivre à l'époque de la libération sexuelle par exemple). Selon l'expérience de Diane, c'est précisément le fait d'avoir éprouvé ce sentiment de liberté qui a fait que la fidélité s'est intégrée "naturellement" dans sa vie amoureuse, alors qu'auparavant elle aurait au contraire senti que cela brimait sa liberté de ne *pas* être infidèle. Cette femme explique comment elle en est arrivée à incorporer la notion de liberté à sa conception du couple, alors qu'elle l'avait toujours davantage identifiée à l'état de "célibat" (plus précisément entendu au sens de ne pas être engagée dans une relation amoureuse).

*“Être libre ça veut absolument pas dire être libre de faire ce que tu veux. Ça veut pas dire être libre d’avoir des relations sexuelles avec d’autres, ça veut pas dire d’être libre de t’en aller pour deux semaines (...) La liberté, je pense que je l’ai trouvée dans le respect. Quand y a beaucoup, beaucoup de respect dans une relation, je pense que t’es libre, parce que à ce moment-là tu sens, tu sais que t’es libre de faire ce que t’as envie de faire. (...) Dans les relations amoureuses que j’ai vécues avant, j’ai jamais été la personne la plus fidèle au monde, et je me sentais absolument pas coupable de ça. (...) J’aurais senti que ça aurait brimé ma liberté de ne pas le faire. Alors que là, j’ai pas du tout envie de le faire, et je me sens tout à fait libre. Parce que y a un respect mutuel et, je me sens tout à fait confortable là-dedans, donc je me sens libre. (...) Je me sens libre maintenant pour la première fois de ma vie dans une relation amoureuse et j’aurais pu envie du tout d’être célibataire, mais pas du tout, je vois pu aucun avantage au célibat, en ce moment, au contraire” [Diane, pp. 13, 17] [1].*

L’idéal amoureux des femmes est donc construit autour de certaines qualités et valeurs qu’elles considèrent fondamentales en regard de leur conception de la vie, de la féminité, de l’amour, des rapports humains, comme par exemple la disponibilité, la capacité de communiquer, le respect, la fidélité. Ces valeurs demandent en général à être partagées par les amoureux(ses), c’est-à-dire à trouver un terrain commun pour pouvoir s’épanouir et, par le fait même, pour que la relation se développe. Mais, où s’arrête le partage et où commence l’individu? Car, si une certaine mise en commun est nécessaire pour qu’existe le “couple” amoureux, un esprit manifestement individualiste règne également sur lui, qui fait en sorte que l’on considère aussi important aujourd’hui que chacun-e puisse “préserver son espace”, son individualité, développer ses potentialités, exprimer sa singularité.

#### ***5.4 Partage et respect de l’individualité: un équilibre fragile***

Si l’expérience de la complicité sous-entend l’idée d’une grande proximité entre les partenaires amoureux-ses, elle n’en implique pas moins la reconnaissance de ce qui les différencie, et surtout du respect de ces différences. Françoise souligne à ce propos qu’on a affaire dans un couple à deux êtres distincts, qui ont des expériences, des sensibilités, des idées, des philosophies différentes, diversité dont il faut absolument tenir compte.

L'acceptation de la différence fait donc apparemment désormais partie de l'édification d'une complicité, au même titre (ou plus peut-être?) que la reconnaissance d'une certaine similitude chez l'autre.

*"On est tous uniques. Partant de ce fait-là, à partir du moment où t'es devant ce fait accompli, c'est inévitable que la personne qui est en face de toi est aussi unique que toi. Pis cette personne-là, ben, elle a des hang ups familial, elle a des expériences de vie qui ont rien à voir avec les tiennes, elle a une philosophie, une pensée qui a rien à voir avec la tienne. Tu peux échanger, les mots sont faits pour ça d'ailleurs, échanger avec les humains, mais tu peux te retrouver aussi facilement très mal compris. Han? Donc, forcément, dans une relation à deux, faut qu'y s'installe, en tout cas en ce qui me concerne, une complicité (...) On a beau avoir des belles philosophies, des belles théories, nous, individu unique, sur les rapports humains, si on a pas devant nous la personne prête à accepter que toi t'as une philosophie par rapport à ça, pis si elle cette personne-là accepte pas nécessairement comment tu es (...) ben ça peut pas marcher" [Françoise, pp. 7-9] [1].*

Dans cet esprit, la relation amoureuse exige un minimum de respect mutuel de la part des partenaires afin que la complicité puisse s'établir. C'est ce qu'illustre cet exemple concret cité par Françoise:

*"Moi y a un ton avec lequel j'ai horreur de me faire parler, et si tu me parles sur ce ton-là je te plante. Si tu m'agresses, tu deviens ma victime, c'est ça que ça veut dire. Puis si une personne qui est en relation avec moi, que ce soit un ami ou même une relation amoureuse, me parle sur ce ton-là, y est vite réglé, c'est barré, y mange un char de marde (rises) Ceci étant dit, quelqu'un qui aime, qui apprécie ma compagnie pour ce que je suis, ben, si y sait que moi j'ai ce tempérament-là... très sagittaire, je m'enflamme très, très vite, ben, on fait attention, je dirais. On va pas tourner la vis et pis la serrer pis faire craquer le bois, tu y vas pas. Y a des terrains d'entente à mon sens dans les rapports humains, pis si tu les respectes pas, ben, tu vis avec" [Françoise, p. 8] [1].*

En dépit de ce qui les différencie de l'être aimé, la plupart des interviewées trouvent néanmoins important d'avoir, sinon une vision du monde semblable, du moins un certain nombre de goûts, de valeurs - fondamentales - en commun avec celui-ci. Ces valeurs sont aussi disparates que: l'amour du travail, la tolérance, le respect, la liberté, la fidélité, la communication (qu'on peut en un certain sens considérer comme une valeur dans notre société), la sécurité, la stabilité, la justice, etc. La complicité se manifeste également au

niveau des intérêts communs (artistiques, littéraires, gastronomiques, sportifs, etc.), comme une façon de se découvrir mutuellement et d'entretenir le lien. Dans le même esprit, certaines répondantes soulignent l'importance qu'elles accordent au fait que les partenaires amoureux se rejoignent intellectuellement, qu'ils soient "au même niveau" en ce domaine, sous peine de voir la relation se dégrader. Voyons comment cette idée de la nécessité de valeurs et d'intérêts communs est exprimée par quatre interlocutrices:

*"C'est important d'être avec quelqu'un avec qui j'ai une vision un peu semblable du monde. Pis quelqu'un que je vas quand même admirer un peu (...) Quelqu'un que je vas sentir de mon niveau, sans être méprisante pour personne là, mais quelqu'un avec qui je pense que je peux avoir des discussions, pas intellectuelles là, mais que je vas parler de quelque chose pis je vas être comprise pis l'autre va pouvoir m'apporter quelque chose à ce niveau-là aussi"* [Carole, p. 18] [h].

*"Si tu développes une relation avec quelqu'un, tu t'engages dans une relation, t'aimerais bien parler le même discours. Si l'autre personne fait que parler des voitures, des sports pis de son travail, toi tu parles de quoi avec cette personne-là? Qu'est ce qui te reste comme sujet de conversation, à part les autos? Tu fais le tour de la question vite. Moi ce que je conçois de la relation amoureuse maintenant, avec l'expérience que j'ai, c'est qu'y me rejoigne intellectuellement, qu'on ait les mêmes notions... le même discours au niveau intellectuel. Ça c'est important pour moi. Parce que la relation peut s'effriter très vite si on se rejoint pas à ce niveau-là"* [Irène, p. 6] [h].

*"Une des valeurs auxquelles je crois c'est travailler. J'aime ça travailler quand je trouve que c'est une job qui est intéressante (...) Je pourrais pas être avec quelqu'un qui me dirait tout le temps: ah non, c'est pas nécessaire pis c'est pas important. Je trouverais ça à la limite dull, parce que, bon, y a toute une question de valorisation sociale qui vient avec ça, d'entrée d'argent aussi. (...) Je trouve que moi ça m'apporte une satisfaction. Si ça m'apporte une satisfaction je suis donc plus heureuse, je suis plus de bonne humeur, être bien avec la personne, etc. Pis je me dis: la personne avec qui je suis, si elle a une valorisation pis elle est bien elle aussi, c'est tout un contexte"* [Hélène, pp. 23-24] [l].

*"Tantôt je te parlais de partage d'intérêts communs au niveau des activités, au niveau des goûts aussi: t'aimes-tu mieux rester en ville ou rester à la campagne? Ou, tu te lèves de bonne heure, tu te couches tard? Qu'est-ce ' tu manges? (...) Mais c'est sûr que la balance doit pencher vers, quelque part, une mise en commun*

*d'intérêts. Intérêts professionnels, intérêts au niveau intellectuel, qu'on ait quelque chose en commun" [Annie, p. 29] [1].*

Pour certaines femmes, l'essentiel du "terrain commun" aux deux membres d'un couple amoureux peut prendre la forme du partage d'un même espace à travers la cohabitation. La préférence des interviewées pour ce style de vie est parfois franchement associée à un intérêt d'ordre économique ou à l'aspect pratique qu'il représente, comme dans le cas d'Annie.

*"J'ai pas la vision petit-couple-bungalow-en-banlieue là, mais oui, pour moi, pour l'essentiel ça représente encore le partage d'un lieu, d'un espace commun (...) D'un espace commun avec des espaces réservés aussi. Mais ça peut être ça, oui. (...) Je veux juste enlever l'idée de l'obligation de rester ensemble. Cette idée-là me fatigue. Mais cette idée-là aussi, pour des raisons strictement économiques ça peut être intéressant... vivre ensemble. Pour des raisons de temps aussi. Si on veut se voir pis qu'on reste une et l'autre à l'autre bout de la ville, ça peut être plus simple de rester ensemble. Mais c'est pas comme quelque chose qui est une obligation" [Annie, pp. 30-31] [1].*

Outre la cohabitation, les amoureux-ses conçoivent souvent des projets communs, comme l'achat d'un chalet, un voyage, etc.<sup>3</sup> Encore une fois, ces projets ne consistent bien souvent en rien d'extraordinaire ou de compliqué, mais font partie pour ceux et celles qui les conçoivent des "petits bonheurs" dont on a dit que l'amour était fait. L'établissement de tels projets implique évidemment une vision à plus ou moins long terme de la relation, à tout le moins l'espérance que celle-ci durera, et serait régi par ce que certaines définissent comme une espèce de "contrat social" entre les protagonistes.

---

<sup>3</sup> Le désir d'avoir des enfants compte aussi certainement parmi les projets de nombreux couples hétérosexuels et de certains couples lesbiens. Ce n'était cependant le cas d'aucune des femmes de notre échantillon. Cette situation s'explique peut-être en partie par le fait qu'un certain nombre d'entre elles approchant la quarantaine avaient, soit déjà une famille, soit renoncé à ce projet, mais en tout cas déjà assumé leur choix dans un sens ou dans l'autre. D'autres femmes avaient peut-être ce désir d'enfant, mais ne l'ont pas mentionné parce qu'elles ne formaient pas un couple au moment de l'entrevue. De toute manière, il n'est pas insignifiant sociologiquement que le projet d'avoir des enfants n'ait été évoqué par aucune interviewée, même parmi les hétérosexuelles "célibataires" les plus jeunes, d'autant plus que plusieurs femmes aujourd'hui ont un premier enfant dans la deuxième moitié de la trentaine et même au-delà. Cela démontre entre autres que le rôle de mère n'est plus d'emblée associé au projet amoureux.

*"C'est comme un peu un petit contrat social entre deux personnes qui définissent qu'est-ce qu'y veulent se partager pis qu'est-ce qu'y veulent pas se partager. Qu'est-ce qu'y mettent en commun. (...) Oui, je pense qu'y a toujours l'espérance que ça dure, oui. Tout en sachant que ça peut finir un jour, mais oui, l'idée de la pérennité est présente, sans que ce soit l'amour pour la vie, on a quand même envie que l'investissement [qu'on a fait avec] rapporte un peu. Alors, oui y a des attentes au niveau de la durée [oui c'est certain]. Y a des attentes au niveau... mise en commun de projets, oui. Ça peut être d'habiter ensemble (...) Continuer à faire ce que je fais comme travail ou n'importe quel autre travail, et puis juste comme être bien, à partager du temps, à raconter un peu ma vie, mes expériences à une autre personne qui aussi va faire la même chose, pis qui va être bien avec moi. D'avoir du plaisir comme ça, des petits bonheurs" [Annie, pp. 50-51] [l].*

On touche aussi, à travers la question des affinités, des goûts, valeurs et intérêts communs, à deux autres thèmes chers à plusieurs interviewées: la *complémentarité* et la *réciprocité* (entendue au sens d'équité dans le partage et l'échange - notamment de "services" - entre les partenaires), comme on peut le constater dans les extraits d'entretiens suivants.

*"C'est sûr que je veux pas qu'à partage tout, tout, tout pis qu'y faut qu'elle aime tout ce que moi j'aime, mais en même temps je trouve ça agréable quand y a comme une espèce de partage dans ce sens-là. (...) En tout cas, me semble c'est plus facile, si moi j'aime ben gros faire du sport pis observer les oiseaux pis me lever tôt, pis ma chum c'est le contraire... Je trouve ça le fun qu'elle à se lève tard pis que (rires) à déteste faire du sport, sauf qu'à un moment donné (...) J'ai comme un besoin moi de partager ces mêmes affaires-là avec la personne. C'est dans ce sens-là, complémentarité. Oui, on peut être distinctes chacune mais en même temps on peut partager" [Hélène, pp. 6-8] [l].*

*"Dans un couple, je pense qu'y faut toujours se compléter. Disons, si quelqu'un prend une décision, si l'homme prend la décision, ben, je pense qu'y faut être au courant (...) Faut vraiment être l'un dans l'autre" [France, p. 3] [h].*

*"Je pense que je m'attends à de la réciprocité, c'est-à-dire que si moi j'aime beaucoup quelqu'un, j'aime comment il est pis je suis prête à être disponible pour lui, ben je m'attends à ce que l'autre soit comme ça pour moi aussi. [Bon, là] aussi, c'est comme un échange (...) Parce que si y a pas de réponse ou pas plus d'écho que ça, moi je pense que je serais portée à décrocher. C'est quelque chose qui se nourrit. Ça peut se traduire par du temps mais ça peut être aussi juste... que tu sentes que t'es une priorité pour*



*l'autre, que si y a quelque chose que tu veux faire ou dont tu veux parler, ça va être entendu pis ça va être considéré. (...) Ça peut être du temps aussi, parce que si ça se vit pas dans le temps, ça se vit pas" [Carole, pp. 2-3] [h].*

*"Je veux ben m'oublier pour des petits détails de la vie, des petites choses, je veux ben. Ça me dérange pas moi d'être toujours celle qui fait la chose, sauf qu'à un moment donné faut que tu fasses autre chose. [Tu peux faire] la même chose pendant 20 ans, mais y a un retour, faut qu'y ait un échange quelconque. (...) Moi j'ai des aptitudes à faire ça, je suis bonne à faire à manger, O.K. tu vas avoir ton souper tous les soirs de prêt. En échange fais ça. Comprends-tu? faut que ça soit équitable parce que sinon ç'a pas d'allure. On est pas... des esclaves parce qu'on est en amour" [Françoise, p. 32] [l].*

On observe donc au niveau du discours un jeu d'équilibre qui tente de tenir compte à la fois de la singularité des individus amoureux et de la mise en commun d'un certain nombre de principes, de pratiques, d'expériences à travers le partage. La notion de complémentarité côtoie celles d'équité et de réciprocité dans l'échange pour donner lieu à une combinaison, parfois confuse, assurément inédite (au sens où une plus grande place est accordée à l'individu) des valeurs sur lesquelles repose le couple amoureux contemporain, tant hétérosexuel que lesbien.

Le partage de valeurs et d'affinités peut aussi se vivre au niveau communautaire pour les religieuses. Pour plusieurs d'entre elles, l'affection profonde nourrie envers la communauté trouve un écho dans leurs valeurs personnelles (simplicité, amour des personnes, des plus démunis, etc.). On observe donc une correspondance entre les valeurs communautaires et certaines convictions profondes de ces femmes.

Et si les religieuses entretiennent ainsi des affinités avec l'esprit de leur communauté, cela se produit souvent aussi avec les personnes qui en font partie. Ces dernières constituent en effet un très grand réseau relationnel, parfois difficile à vivre reconnaît-on, parce qu'il s'agit de personnes qu'on ne choisit pas (contrairement à un "conjoint"), mais qui procure en revanche des défis intéressants, des échanges, des rencontres agréables, une stimulation au niveau intellectuel et de l'engagement professionnel. De plus, il se trouve

parfois quelques personnes dans le groupe avec qui l'on a plus d'affinités qu'avec d'autres, dans divers domaines.

*"J'ai tout un éventail finalement, qui me nourrit. C'est peut-être pas de l'amour avec un grand "A" mais c'est des liens affectifs, c'est des liens qui nourrissent, qui me permettent justement de pouvoir redonner à des inconnus, à des gens avec qui je travaille, avec des gens que je rencontre, que je rencontrerai une fois dans ma vie puis j'aurai été aimable ou j'aurai été présente (...) Dans ma situation de vie religieuse, pour rester équilibrée au plan psychologique, au plan sexuel, au plan de mon affectivité, j'ai tout un réseau de personnes, et y a personne qui a l'exclusivité mais chacune est importante" [Claudette, pp. 11, 15] [r].*

Toutefois, le type d'amour que les soeurs sont appelées à vivre avec les gens n'implique pas nécessairement toujours un échange. En effet, il s'agit parfois d'un amour oblatif, gratuit, dispensé à des personnes qui ne leur apporteront rien en retour de ce qu'elles leur donnent. *"C'est pas nécessairement toujours égal égal l'échange, non. C'est des phases, c'est différentes personnes qui vont te l'apporter. D'autres te l'apporteront jamais"* (Claudette, p. 4). Il peut arriver qu'à certaines périodes telle religieuse ait à donner beaucoup pour soutenir une personne qui a besoin d'aide. C'est à ce moment-là qu'elles éprouvent le besoin d'aller se ressourcer ailleurs, question de rééquilibrer les énergies.

La question fondamentale de l'équilibre à atteindre entre "complicité" et "indépendance" reste néanmoins une préoccupation apparemment partagée par plusieurs femmes, bien qu'elle puisse se présenter sous des formes différentes selon leur cadre de vie amoureuse. Cette problématique de l'équilibre semble en effet être au coeur du discours de ces femmes sur l'amour et renvoie notamment aux trois "instances" qui selon elles forment le couple amoureux, soit la vie personnelle de chacun des membres (importance accordée à l'individualité des deux personnes) et la vie du "couple" (l'espace commun de la relation). On admet généralement sans peine qu'une relation amoureuse nécessite une certaine part d'oubli de soi, mais pas trop non plus, tout en rappelant qu'il *"faut commencer par s'aimer soi-même"* (Annie, p. 32). L'enjeu soulevé ici consiste à déterminer la part "raisonnable" que l'on désire

consacrer à la relation<sup>4</sup> et celle que l'on se consacre à soi-même, le tout consistant à "s'investir" dans un rapport de couple sans s'y "perdre".

La métaphore du chemin de fer utilisée par Josée exprime bien cette idée de l'articulation de la vie de couple et de la vie individuelle: *"Moi j'ai toujours dit que c'était comme une traque de chemin de fer, mais chacun avait sa traque. C'est-à-dire une traque qui s'en va dans le même sens, avec deux rails. Dans le sens que ça prend beaucoup de respect de l'autre en amour"* (Josée, p. 1). Arriver à composer de façon satisfaisante avec ces divers éléments demande, selon cette femme, une bonne dose de sagacité pour pouvoir les distinguer, ainsi que, encore une fois, énormément de respect mutuel de la part des partenaires.

*"Y a trois vies quand tu vis de l'amour: t'as la vie de couple, t'as ta vie à toi pis t'as la vie de l'autre. Pis ça, faut faire la différence entre les trois. Oui, moi je vois ça de même, de plus en plus, aujourd'hui. V'là 10 ans j'aurais pas vu ça comme ça, pas du tout. Mais aujourd'hui c'est ben important ça. D'apprendre à savoir que, bon, on a une vie commune, la vie de couple, pis que l'autre a ses buts à elle dans le fond, pis sa propre vie aussi pis de respecter ça. C'est pas évident, c'est pas facile"* [Josée, p. 3] [1].

C'est cette même tension entre le "je" et le "nous" qu'Annie, une autre interviewée lesbienne identifie comme étant une question d'équilibre à rechercher entre amour de soi et altruisme.

*"J'ai comme juste à apprendre, je trouve, à aller vers le "nous", parce qu'y a quand même des satisfactions à aller vers le "nous", mais sans perdre le "je". Ça me semble extrêmement important (...). Et quand je vais mieux négocier ça, je vais être beaucoup mieux dans mes relations amoureuses. (...) Les gens disent, bon, la peur de l'engagement là... Ben moi j'ai réalisé que, peut-être ben inconsciemment, que j'avais une certaine peur qui était au niveau de me perdre"* [Annie, pp. 20-21] [1].

Les réserves émises par Annie par rapport à l'oubli de soi semblent être liées à une peur largement répandue chez nos interviewées de perdre son

---

<sup>4</sup> Le seul fait qu'il semble désormais établi que l'on consacre du temps à la relation et non à l'autre n'est certainement pas anodin. Ce déplacement a en quelque sorte pour effet de dépersonnaliser l'engagement; peu important les caractéristiques de l'individu avec qui on entretient un lien et le temps qu'il sera dans notre vie, la Relation, elle, sera toujours là.

identité dans une fusion amoureuse destructrice, comme on l'a souligné au chapitre précédent. Cette même interlocutrice réfère à son passé familial, plus précisément à une relation mère-fille difficile pour tenter d'expliquer cette peur.

*"... Je me suis aperçue que depuis mon jeune âge j'ai toujours lutté contre cette force-là d'absorption de ma mère. A' me voyait pas comme distincte d'elle. Je me suis toujours bataillée, lutté pour mon identité, alors j'étais très sur le "je" et je pense que c'est la raison qui explique, pour laquelle j'ai pas eu de nombreuses relations amoureuses. Le peu que j'ai eu, j'ai toujours été quand même une fille assez intense, mais je suis pas la fille qui se garoche (...) Je peux comprendre pourquoi j'ai jamais été comme ça, c'est un vrai danger pour moi. C'est le danger de la fusion, c'est le danger de perdre mon identité et pis... J'ai toujours dit ça: «moi je me perds dans une relation amoureuse, on dirait que je me centre sur les besoins de l'autre, que moi j'ai pu de besoins pis je me reconnais pu.» Ça a toujours été mon discours sans que je puisse vraiment l'intégrer. Là je commence à l'intégrer, à le voir, à comprendre. Moi c'est à partir de ça, de ce qu'a été mon enfance aussi, que je rentre en relation" [Annie, pp. 19-20] [l].*

La même idée est reprise par Danielle qui fait part de la nécessité de faire certaines concessions en amour, de s'oublier parfois pour l'autre pour lui faire plaisir, sans que cet oubli de soi devienne "destructeur", c'est-à-dire au point de toujours s'oublier pour l'autre. De plus, cette femme mentionne que l'oubli de soi ne doit pas être unilatéral mais s'exercer à tour de rôle par les "conjointes"

*"Faut pas que tu t'oublies pour l'autre tout le temps, mais y a des fois que... ben, tu mets de l'eau dans ton vin, pis t'imagines que l'autre fait pareil aussi. Faut pas toujours que ça soit au même. Fait que dans le fond, tu te donnes... moi je pense que tu t'oublies un peu des fois. Ben, oublies... c'est-tu de l'amour? Mais, ça dépend dans quelles circonstances. Pas tout le temps là, mais des fois tu vas t'oublier pour l'autre parce que tu veux y faire plaisir. Fait que dans le fond, tu donnes un peu de ce que t'as" [Danielle, p. 27] [h].*

Nancy, quant à elle, aborde la thématique de l'équilibre dans une perspective quelque peu différente, en établissant un lien entre les notions de dépendance et d'autonomie. Tout en étant consciente que la relation amoureuse dans laquelle elle s'est engagée avec un homme marié vivant à l'étranger est, pour diverses raisons, "sans avenir", elle explique qu'elle y demeure pour une question d'équilibre émotif qui permettrait une sorte de

transition entre ce qu'elle considère être un état de dépendance affective et l'autonomie souhaitée.

*“Je reste avec lui parce que pour moi, fondamentalement, c'est important pour mon équilibre émotif de savoir qu'y a quelqu'un qui m'aime, y a quelqu'un qui m'appelle une fois par semaine, qui se préoccupe de moi. Pis y m'accompagne surtout dans une période très, très importante de ma vie qui est mon autonomie. Pis c'est pas un hasard si je suis avec lui parce que y est pas là. Y m'aime mais y est pas là. Donc moi je peux être moi-même, je peux sortir, je peux être ben dans ma peau, je peux faire tout ce que je veux. J'apprends à être bien avec moi-même, pis y a quelqu'un qui est là qui me rassure mais qui est pas là fait que... C'est une relation extraordinaire finalement. Les gens peuvent ne pas la comprendre ou la juger mais moi je m'en fous, je le sais que j'en ai besoin”* [Nancy, p. 11] [h].

D'autres femmes mettent davantage l'accent sur les aspects économique et professionnel de l'indépendance, qui revêtent à leurs yeux une grande importance. À ce propos, Irène n'envisage la possibilité de concilier relation amoureuse et vie professionnelle que dans la mesure où son compagnon accepte de respecter et de s'ajuster à ses intérêts et à son emploi du temps. Partant du principe égalitaire selon lequel chacun doit avoir la possibilité de mener la carrière qu'il souhaite, cette interlocutrice reconnaît la nécessité que les membres du couple s'entendent au départ sur un mode de vie qui leur permette de réaliser leurs objectifs individuels, dans son cas, on l'a vu précédemment, cela va même jusqu'à exclure la perspective d'une cohabitation.

*“Moi j'étudie beaucoup la nuit (...) Bien, si tu vis avec quelqu'un d'autre pis lui y travaille du 9 à 5, pas sûr qu'y accepterait ça. Tandis qu'en vivant sous deux toits différents, ça dérange pas l'autre. Y est même content de te voir si t'as été deux jours absente. (...) Ça a beaucoup d'avantages. (...) Moi je suis en pleine expansion de ma carrière pis j'envisage aussi un doctorat. Pis peut-être moitié-moitié, peut-être moitié à l'Université de Montréal, moitié à l'Université de Paris VIII en France, donc je serais même partie hors du pays. Donc y faut déjà au départ qu'on s'entende sur des distances, sur un certain mode de vie. Pis ça pourrait peut-être faciliter aussi mon départ pour la France pour peut-être un an ou deux. (...) Donc tout ça facilite les choses”* [Irène, pp. 8, 11] [h].

L'impression qui se dégage de l'analyse est que l'idéal amoureux des femmes se rattache à un univers symbolique hétérogène au sens où il

emprunte ses éléments à des systèmes de valeur et de pensée qui n'ont dans certains cas rien à voir les uns avec les autres, au moins en apparence, si ce n'est leur capacité à absorber les aspirations amoureuses des femmes d'aujourd'hui. Par exemple, certaines caractéristiques de cet idéal vont dans le sens des valeurs traditionnellement inculquées aux filles, alors que d'autres semblent davantage en accord avec le principe - individualiste - d'accomplissement de soi, et que d'autres encore découlent plus directement du modèle amoureux romantique. Ainsi en va-t-il du désir d'acceptation inconditionnelle de la part de l'autre, de se sentir appréciée pour qui l'on est, du besoin de communiquer, d'échanger, d'exprimer ses émotions, de la valorisation de la réalisation personnelle, de l'autonomie, du respect, de la fidélité, etc. Ces aspirations amoureuses des femmes ne sont certes pas identiques à celles de leurs mères uniquement (même si elles peuvent les englober dans certains cas), mais prennent en considération les nouvelles conditions de vie qui modèlent leur existence d'une manière originale: fréquence des divorces, familles reconstituées, isolement social, vie professionnelle, augmentation de la scolarisation, contraception, acquis féministes en matière d'égalité dans divers secteurs de la vie publique et privée, diminution de l'importance de l'esprit communautaire au profit des besoins individuels, etc.

### *5.5 Modèles amoureux*

Tous ces éléments de l'idéal amoureux des femmes qui se trouvent exprimés dans le discours des interviewées à travers les gestes qu'elles posent, leurs attentes vis-à-vis d'autrui, les moyens qu'elles préconisent pour établir et faire durer une relation amoureuse renvoient, comme on vient de le voir, à différentes valeurs qui elles aussi renvoient à différents registres de la vie sociale. Ces valeurs mises de l'avant par les interlocutrices sont aussi incarnées dans des modèles amoureux concrets, qui ont eu par le passé et qui continuent d'avoir un impact sur elles par rapport à leur vision de l'amour et à leur manière d'en vivre l'aspect relationnel. Ces modèles, comme nous le verrons maintenant, se retrouvent à la fois dans les domaines de la vie publique (arts, médias, science, politique), de la mystique chrétienne, et dans le proche entourage des répondantes.

Avant d'entamer la description des modèles amoureux proprement dits, nous souhaiterions attirer l'attention sur le fait que plusieurs interviewées ont fait allusion à la multiplicité des choix de vie possibles aujourd'hui, soit pour faire ressortir l'état de confusion résultant de cette multiplicité, soit, au contraire, pour en faire valoir la richesse. Certaines, en effet, ressentent la possibilité de choisir, parmi plusieurs formules, le genre de vie amoureuse et la manière de l'aménager qui leur convient le mieux, comme un pas en avant en comparaison des contraintes - morales et matérielles - qu'ont subies les générations précédentes en ce domaine. Plusieurs femmes affirment même n'être inspirées par aucun modèle en tant que tel, et n'avoir aucun idéal amoureux. Par contre, l'absence d'un modèle amoureux unique implique aussi l'absence de points de repère précis par rapport au code de conduite à adopter en amour et, en ce sens, rend les relations de ce type plus difficiles à vivre. Ces deux conséquences sont ressenties conjointement par Lucie:

*"Y a tellement de façons de vivre aujourd'hui, (...) tu peux vivre comme tu veux, n'importe comment, en couple... L'espace est même pu une limite, le temps est pu une limite, y a pu rien qui est une limite. Fait que je me dis: aujourd'hui dans le fond, là-dessus on a gagné quelque chose d'important. Des gens vivent en couple pis y ont acheté chacun un étage d'édifice. Tu décides de voir ton chum les fins de semaines, tu le vois les fins de semaines (...) Pis souvent, ce qui me frappe aujourd'hui c'est que les jeunes, en tout cas les plus jeunes que moi, vont dire: on a pas de modèles. Sortez-les vos modèles! Ben, y sont là les modèles. Moi je me tue à leur dire: y sont là les modèles. C'est parce qu'on dirait que là y ont trop le choix (rires), pis là y savent pu"* [Lucie, pp. 24-26] [h].

Il semble en tout cas établi que de plus en plus de gens aujourd'hui ne se sentent plus l'obligation de poursuivre une relation avec quelqu'un par simple respect d'un engagement (légal ou non), ou par souci du maintien de l'unité de la famille comme autrefois. On reste ensemble dorénavant *"parce que la relation fonctionne bien"* et à cette condition seulement. De ce point de vue, c'est plutôt le respect de soi-même, de ses besoins profonds qui prédomine. Ainsi que le rappelle Badinter, la "morale de l'authenticité" qui nous gouverne entraîne l'obligation de reconnaître qu'un couple qui ne s'entend plus a perdu sa raison d'être. *"Comme les impératifs (sociaux, économiques, religieux) qui pesaient jadis en faveur de la durée ont pour la*

*plupart disparu, c'est le coeur, seul, qui commande notre vie à deux*" (Badinter, 1986, p. 305).

Lucie, à l'instar de Shorter (voir chapitre 1, p. 21), associe cette relativement nouvelle alternative pour les femmes à leurs récents "acquis" sur le plan de l'autonomie financière, acquis qui demandent cependant à être consolidés à son avis.

*"Je connais plein de femmes qui sont indépendantes économiquement, mais y a encore... Y avait quelque chose qui clochait. Pis là, aujourd'hui je pense que je comprends. C'est que la société, étant donné qu'elle a pas changé, à nous a pas donné une entière liberté économique. Pis je pense que, bon, y a à continuer, y a un terrain économique qui est là, pis y peut pas y avoir de recul par rapport à ça. (...) Mais d'un autre côté, je trouve qu'on essaie trop de maintenir les gens dans une illusion d'harmonie, de tout est beau, tout est rose"* [Lucie, pp. 27-28] [h].

Mais, considérons pour le moment les différents exemples cités par nos interlocutrices à titre de modèles, ou à tout le moins de références, en matière amoureuse. Côté littérature, mentionnons tout d'abord qu'aucune des interviewées n'a déclaré lire de romans dits à l'eau de rose du type Harlequin. Plusieurs s'en sont même défendues d'emblée, sans même que la question leur ait été posée. On invoque généralement comme raison de ce "boycott" des romans d'amour populaires leur caractère excessivement léger et le peu de vraisemblance et de crédibilité des histoires qu'ils présentent. Sans doute peut-on ajouter à ces raisons avouées et "avouables" le fait que la lecture de tels romans est en général mal perçue par les gens du milieu social auquel appartiennent les femmes rencontrées.

Certaines toutefois, comme Josée, se disent parfaitement conscientes du fait - et ce, bien qu'étant lesbiennes - qu'elles ont subi dans leur jeunesse l'influence des mêmes modèles amoureux qui étaient proposés à l'ensemble des filles par la littérature populaire, la télévision, les contes de fées, etc. Même si cette femme reconnaît le bien-fondé de la fonction du rêve et de l'imaginaire, elle note toutefois qu'il faut une certaine vigilance aux femmes pour se défaire de ces modèles stéréotypés qui leur sont - ou leur ont été - présentés, ce qui en soi n'est pas une mince tâche.



*"Faut pas se leurrer. Les petits romans Harlequin là... On est toutes des filles, han, on s'est toutes faites conter des histoire quand on était jeunes, sur le beau prince charmant pis toute le kit. C'est dur de se déprogrammer de ça. Assez difficile. C'est difficile parce que ça fait partie du rêve je pense, pis on a tous envie de se laisser bercer par ça. Ça fait du bien de temps en temps, de bercer dans le rêve, tout ça. Mais faut pas toujours rester accrocher là, c'est ça la différence"* [Josée, p. 29] [1].

En revanche, on affiche une préférence marquée pour les journaux personnels et les biographies de gens célèbres (souvent d'écrivains), les romans en tout genre (sauf Harlequin) et les ouvrages de psychologie populaire. Cette tendance correspond d'ailleurs tout à fait à l'engouement général actuel pour la littérature qui privilégie le "vécu", pour le style biographique en particulier. Dans une moindre mesure, certaines interlocutrices manifestent un intérêt à l'égard de la poésie. Quoi qu'il en soit, on a affaire ici à des femmes qui dans l'ensemble sont passablement scolarisées et qui disent vouloir apprendre de leurs lectures: *"il faut que ça m'apporte quelque chose"* (Andrée).

Quant aux histoires d'amour proprement dites, quelques interviewées disent en apprécier certaines - les belles -, c'est-à-dire des histoires "sereines", "qui durent toute la vie", qui proposent "quelque chose de solide, de profond". Dans le domaine amoureux on semble donc goûter particulièrement les oeuvres réalistes ("la vraie vie"), vraisemblables, dans lesquelles on est susceptible de s'identifier aux personnages. Parlant d'un roman où il est justement question d'une relation amoureuse paisible qui s'étend sur une très longue période, Diane s'exprime en ces termes: *"c'est ça qui me tente de vivre comme amour, pis c'est ça qui m'attire comme histoire d'amour"*. Parmi les qualités "amoureuses" mises en valeur à travers les lectures de nos interlocutrices on retrouve notamment: le désintéressement, l'altruisme, le respect (en référence à un idéal d'amour qui dépasse l'intérêt égoïste, un amour "plus fort que tout", même que la mort). Enfin, quelques-unes ont mentionné le fait qu'une proportion importante des romans qu'elles lisent sont écrits par des femmes (québécoises ou autres, des lesbiennes dans certains cas), ce qui leur permet apparemment de s'y identifier davantage qu'à des auteurs masculins.

Voici à titre indicatif quelques-uns des ouvrages qui ont particulièrement intéressé les interviewées: *C'est moi qui souligne*, l'autobiographie de Nina Berberova, *L'oeuvre de Dieu et la part du diable* de John Irving, *Les filles de Caleb* d'Arlette Cousture, *Merlyne* de Manon Barbeau, *La séparation* de Dan Franck, *Homme invisible à la fenêtre* de Monique Proulx, la biographie de Colette, *Les lits à une place* de Françoise Dorin.

Contrairement à ce que les interlocutrices disent privilégier comme modèle amoureux dans la littérature (réalisme), il semble qu'elles s'autorisent une plus grande liberté "fantasmatique" au cinéma. En effet, les mêmes répondantes qui disaient rejeter les romans genre Harlequin à cause de leur côté invraisemblable, admettent par ailleurs être attirées par des histoires d'amour impossibles au cinéma, comme si le côté quelque peu répugnant des romans à l'eau de rose devenait acceptable - voire sublime - lorsque "l'invraisemblance" (devenue "intensité dramatique") est portée au grand écran. Par exemple, on n'hésite pas à vanter les mérites de tel film mettant en scène deux personnages de classes sociales différentes qui réussissent pourtant à vivre un amour ensemble, ou de tel autre qui se termine par le meurtre de l'amante et le suicide de l'amant. On se laisserait donc davantage emporter par les feux du romantisme, de la passion et de la sensualité incarnés par des acteurs que lorsqu'ils émanent des écrivains.

En fait, on semble en général moins soucieuse de choisir des films en fonction de leur caractère réaliste, qu'on affirme le faire avec les livres<sup>5</sup>. C'est à tout le moins le cas de France qui admet volontiers que son type de personnage modèle au cinéma est incarné sous les traits de la fille chanceuse qui réussit dans tous les domaines et dont la vie est bien remplie: carrière, amour, argent, voyages, etc. À la télévision, *Les oiseaux se cachent pour mourir* figure comme l'une des séries les plus appréciées par une autre

---

<sup>5</sup> Peut-être le "choix" en question se révèle-t-il plus limité dans le domaine cinématographique que littéraire, ou à tout le moins plus déterminé par un marché relativement restreint. De plus, on ne va sans doute pas au cinéma dans le même esprit, ni pour les mêmes raisons qu'on achète un livre. Ces considérations entrent sûrement en ligne de compte dans l'interprétation que l'on devrait faire ici du phénomène observé, mais nous nous en tiendrons à noter que certaines convictions des sujets en matière de préférence culturelle comme en d'autres domaines sont parfois contradictoires sans toutefois paraître incongrues à leurs propres yeux.

répondante au cours des dernières années. Il s'agissait, on s'en souvient, de l'histoire d'un amour impossible entre une femme et un prêtre.

Quoique certaines interlocutrices mentionnent explicitement leur intérêt pour des productions cinématographiques qu'elles jugent réalistes, par exemple *Scènes de la vie conjugale* de Bergman et *La famille* de Scola, quelques autres titres témoignent du goût des femmes pour la fiction au cinéma: *Tous les matins du monde*, *Proposition indécente*, *Ghost*, *Pour toujours*, *Danse lascive*, *La vie fantôme*, *The Way We Were*, *Le secret est dans la sauce*, *When Harry Met Sally* et le classique *Love Story*. Certaines ont même une prédilection pour les histoires d'amour marquées par le signe de l'absolu, l'amour qui va au-delà de l'image (*Crying Game*) et des frontières, y compris la mort: "Ça me fait penser à l'amour que moi j'ai pour R. [son conjoint]. Je sais qu'y va toujours être là, même quand y partira... Au-delà du réel, en tout cas au-delà des frontières. J'aime ça des films d'amour comme ça" (France, p. 86). D'autres cependant, mettent davantage l'accent sur l'aspect de sincérité et de profondeur des sentiments partagés et développés lentement par les amants comme dans *Souvenirs d'Afrique*, ou des valeurs "humanistes" comme le partage et la collaboration entre les individus.

Plusieurs personnages publics appartenant à différents milieux (politique, artistique, littéraire, scientifique) sont aussi désignés par les interviewées comme des modèles par rapport à certains aspects reliés à leur façon de concevoir et/ou de vivre l'amour. Ces modèles, sans qu'on désire nécessairement leur ressembler ou les imiter en tous points, représentent plutôt pour leurs "admiratrices" des sources d'inspiration pour leur vie personnelle. De même qu'on ne souhaite pas forcément que les histoires qu'on trouve intéressantes au cinéma nous arrivent réellement, on apprécie certaines personnalités publiques pour de simples raisons esthétiques, ou encore pour leurs qualités morales et leur capacité de nous pousser à s'interroger sur certains sujets.

Citons-en quelques-unes à titre d'exemples: Gandhi (incarnation des valeurs de non-violence et d'égalité sociale), Saint-Exupéry (qualités d'humaniste, d'homme d'aventure et de poète), Edouard VIII (exemple de renoncement qui donne sa valeur à l'amour), Pierre et Marie Curie (pour leur

vie passée à travailler ensemble), Michèle Morgan (façon originale de vivre en couple, dans le respect de la liberté de chacun). Plus près de nous: Gilles Pelletier et Françoise Gratton (exemple de longévité de la vie de couple), et Michel Jasmin (exemple de courage face à la souffrance physique). Quelques interviewées disent aussi avoir été profondément marquées à une autre époque par des chansonniers québécois comme Leclerc, Vigneault et Léveillé pour l'aspect humain et concret du message d'amour véhiculé par leurs chansons. Les chansons de Ginette Reno sur l'amour et l'amitié sont également appréciées par une interlocutrice.

Les religieuses, quant à elles, citent en exemple plusieurs chrétiens et mystiques célèbres, parmi lesquels on retrouve: Thérèse d'Avila, Thérèse de l'Enfant-Jésus (pour sa simplicité, sa capacité d'abandon et d'amour du Christ), une fondatrice de communauté (pour son sens de l'aide aux personnes), Justine Beaubien-Lacoste et Simone Monet-Chartrand (femmes "décidées", "autonomes", courageuses, fidèles à elles-mêmes et à leurs convictions, possédant une solide discipline de vie et qui avaient à coeur le bien des autres et la justice), Mère Thérèse, Jean Vanier, le pape Jean-Paul II, François d'Assise (pour sa façon d'être "proche de l'humain", équilibre entre le rêve et le service des autres dans son amour de Dieu), des couples chrétiens qui ont posé des gestes humanitaires hors du commun (comme, par exemple, le pardon du meurtrier de leur fille ou l'adoption d'enfants de diverses nationalités).

Jésus-Christ dans l'Évangile représente sans contredit le modèle principal de plusieurs religieuses qui voient en lui - contrairement aux récits de vie des saints dans lesquels on met l'accent sur un don particulier, qui ne correspond pas forcément aux leurs - la possibilité de s'identifier puisqu'il contient à leurs yeux la totalité des qualités humaines. Pour certaines, il est un exemple, non pas à imiter puisque "*on ne peut reproduire ce qu'il a fait historiquement*" (Claudette), mais à suivre dans la révolution qu'il a apportée au niveau de la justice par le biais de la transgression de certaines lois au nom de la dignité humaine. D'autres encore font ressortir comme une dimension essentielle de leur foi le fait de considérer Jésus-Christ précisément à travers sa dimension humaine.

*"Moi, un Dieu, je l'aurais pas choisi. Mais un homme qui en tout point, comme moi, y sait ce que c'est qu'être fatigué, y sait ce que c'est que d'aimer, y sait ce que c'est que de vouloir plaire à l'autre ou de... communiquer à l'autre une vie. Ah oui, moi ça, ça me plaît. Moi, un Dieu là, sans une enveloppe d'homme, j'en veux pas. Rejoindre Dieu dans son mystère à partir de lui, Jésus-Christ, oui. Et pour moi c'est quasiment même nécessaire" [Jacinthe, p. 22] [r].*

Suivant la vocation particulière de la communauté à laquelle les soeurs appartiennent, elles s'attacheront davantage à certaines représentations du Christ plutôt qu'à d'autres, comme en témoigne Marie, membre d'une communauté contemplative:

*"Normalement, quand on fait une vie de réclusion, c'est au niveau de l'adoration, c'est surtout d'être des êtres priants qu'on va prendre comme modèle. Le reste, je dis pas qu'on a pas de l'amour fraternel, tout ça, mais si on prend disons comme la communauté de mère Thérèse, elle c'est le don de soi dans le travail pour les malades, tandis que nous c'est au niveau de la prière. Alors moi mon modèle c'est Jésus qui prie le Père. Ça va découler quand même dans des gestes, mais c'est le modèle. C'est ma vocation, mais c'est aussi pourquoi j'ai été appelée dans cette communauté, c'est la vocation aussi de la communauté, qui est d'adoration, d'intercession. C'est personnel et communautaire" [Marie, pp. 59-60] [r].*

Certains modèles amoureux s'avèrent toutefois plus accessibles, qui sont des personnes de l'entourage immédiat des femmes interrogées. Il s'agit souvent de membres de la famille: une soeur, un frère, ses parents, une tante, un oncle, une grand-mère, etc., mais aussi de couples d'amis ou de religieuses de sa communauté. Voyons un peu plus en détail ce qu'il en est des qualités de ces proches qui suscitent l'admiration des répondantes.

Parmi les divers aspects qui retiennent l'attention ici, un certain nombre a déjà été mentionné précédemment dans d'autres sections du présent chapitre et des précédents. Par exemple, plusieurs femmes se disent sensibles au *respect* (ici encore, respect mutuel, respect de l'autonomie de chacun) manifesté par certains couples de leur connaissance. Le respect est en effet une des valeurs qui revient constamment dans le discours des interviewées par rapport aux relations amoureuses. Les interlocutrices valorisent également chez leurs proches des attributs et qualités divers comme le dépassement (de soi), le besoin d'absolu, la simplicité, une façon de vivre saine, paisible, la sérénité, l'admiration, l'attention à l'autre, la liberté,

la fidélité, l'esprit d'ouverture, la complicité, l'authenticité, la communication, le souci de consacrer du temps aux relations.

En outre, s'il est une propension et une vertu que les femmes des trois groupes mettent en valeur de façon unanime c'est la durée (de la relation) et la persévérance (des personnes "amoureuses"). C'est en effet souvent cet aspect qui retient l'attention des répondantes lorsqu'elles parlent des gens pour qui elles ont de l'admiration par rapport à leur manière de vivre l'amour. Qu'il s'agisse d'un couple d'amies lesbiennes ensemble depuis six ans dont on apprécie le style de relation, d'un frère et de sa compagne en couple depuis quinze ans qui incarnent un idéal amoureux, de consœurs religieuses dont on admire la persévérance dans l'engagement religieux malgré les difficultés à surmonter, ou tout simplement de ses vieux parents qui partagent leur vie depuis cinquante ans, une constante revient dans les motifs d'admiration: la durée. En voici quelques exemples:

*"Eux autres y avaient une relation que je trouvais ben spéciale, mais j'ai l'impression maintenant qu'on a à peu près essentiellement le même type de relation, sauf qu'eux autres, comme ça fait six ans qu'y sont ensemble... (...) En les regardant aller, t'as l'impression qu'y ont vraiment atteint comme, en fait, un [rythme de] croisière et que ça va bien pis qu'y ont tout réussi à ajuster ce qui pouvait, à un moment donné, ne pas nécessairement "fitter". Nous autres, ça fait un an et demi, on a pas encore six ans de vécu. J'aimerais bien, au bout de six ans, être comme eux autres en ce moment. Si, au bout de six ans, ma relation avec l. est comme la leur en ce moment, je vas être ben contente parce qu'y ont une ben belle relation" [Diane, pp. 78-79] [l].*

*"M. pis C., eux autres c'est vrai que ça fait des années, ça fait 30 ans qu'y sont ensemble, pis eux autres c'est vrai qu'y sont bien, je les admire. Mais moi... je pense pas que je veux ressembler à quelqu'un. Je voudrais être aussi heureuse qu'eux autres le sont mais ressembler, non" [France, p. 93] [h].*

*"Moi, je peux admirer mes soeurs dans le sens par exemple qu'y en a qui durent, pis on sent que c'est difficile parce que elles ont des problèmes... mais dans la durée. L'admiration est moins sensationnelle, c'est pas des actes de sensation mais dans la durée, puis sachant que ça leur est difficile. Parce qu'on appelle ça des [nuits]" [Marie, p. 68] [r].*

On revient ici, par le biais des modèles amoureux, au désir exprimé plus avant par plusieurs interviewées de s'engager à long terme au niveau amoureux.

En plus des "qualités" mises en évidence en référence aux relations proprement dites, les interlocutrices esquissent également quelques attributs de modèles féminins, parfois fort différents les uns des autres, qui les ont marquées. Pour certaines il peut s'agir d'une ancienne supérieure de la communauté qui les a beaucoup inspirées au plan de la foi, pour d'autres ce peut être une grand-mère particulièrement présente dans l'enfance, source de réconfort dans les moments difficiles, ou encore une amie dont on apprécie les qualités "humaines", morales et intellectuelles. Certains de ces modèles féminins présentent des caractéristiques qu'on pourrait qualifier de traditionnellement féminines (effacées, humbles, tendres, gentilles, ne se plaignant jamais), alors que d'autres au contraire, mettent en relief des qualités plutôt identifiées à la masculinité dans notre société (force, liberté, "se tenir debout").

Signe des temps?, certaines répondantes qui ne trouvent aucun modèle amoureux satisfaisant parmi leurs proches se proclament elles-mêmes leur propre modèle. Différentes raisons sont invoquées pour justifier cet état des choses. Ce peut être le fait qu'il y ait beaucoup de gens seuls autour d'elles (personnes venant de vivre une rupture amoureuse par exemple), donc pas vraiment de modèles à imiter. Ou encore, on peut être portée, comme Lucie, à trouver qu'en général les gens autour de soi (les couples) vivent leurs relations amoureuses d'une façon qu'on juge négativement.

*"Je vas te dire franchement, les couples (...) qui sont plus vieux que moi, des modèles, je suis un peu déçue (rises). Oui, vraiment, je dirais même que je suis très déçue et que ça me fait peur. (...) Je les regarde aller pis je les regarde agir mais je me dis c'est plein de frustrations. Pis pourtant c'est des gens me semblait qui étaient évolués pis tout ça. Je le sais pas, peut-être que je tombe des mauvais jours ou quoi que ce soit mais je les regarde aller pis je me dis: merde, c'est-tu ça que la vie nous réserve? (rises) C'est-tu ça les 10, 20 prochaines années qu'on va vivre en tant que couple? Non, j'en trouve pas...En tout cas, dans ceux que je vois régulièrement, supposons qu'y a pas un modèle, ou un couple comme nous autres,*

*que je considère traditionnel, où je trouve ça beau, harmonieux, gai”*  
[Lucie, pp. 79-80] [h].

Parfois aussi, comme c'est le cas de Carole, c'est sa propre relation qu'on *"trouve le plus le fun présentement"*. Enfin, certaines manifestent tout simplement l'envie d'imaginer leur propre façon d'aimer: *"Oui, je pense qu'y a des gens que j'ai quand même [un petit peu] d'admiration pour eux autres, oui. Quoique j'ai surtout envie de me rapprocher de ma façon à moi d'aimer. Ça ben, je suis ben centrée là-dessus, ben centrée là-dessus"* (Annie, p. 124).

Hélène, pour sa part, cite en exemple un oncle et une tante âgés qui correspondent selon elle à un aspect de sa propre réalité au sens où ils n'ont pas eu d'enfants. Elle souligne que malgré ce fait, ce couple a tout de même réussi à se créer un bonheur à deux, à le conserver et à rester uni dans une société qui valorise le fait d'avoir des enfants. Cette répondante lesbienne partage donc avec l'oncle et la tante le fait d'être à contre-courant par rapport à cette dimension. Ceci l'amène à énoncer un questionnement au sujet de l'influence de la présence d'enfants sur la durée des couples. Plus précisément, Hélène pense que les couples homosexuels ont de la difficulté à maintenir des relations stables entre autres parce qu'ils n'ont pas d'enfants; à cause de cette situation, ils feraient peut-être moins d'efforts, moins de concessions pour régler les problèmes qui se présentent à eux.

*"Ma mère pis mon père sont encore ensemble aujourd'hui, mais je suis persuadée que si ma mère avait pas eu d'enfants à serait pu avec mon père. (...) Mais je suis sûre que ça joue, d'une certaine façon, à faire en sorte que les gens, faut qu'y se parlent, faut qu'y communiquent, faut qu'y passent par-dessus des affaires, faut qu'y fassent des concessions, parce que y a cet élément-là, la famille pis tout ça. Peut-être que nous... plus tous seuls, plus célibataires, à partir du moment où ça fite pu on fait pas beaucoup d'efforts pis on fait: bon, finalement, je suis mieux toute seule (...) Je trouve que ce couple-là, y ont sûrement été confrontés à toutes ces affaires-là pis y ont réussi quand même à garder... Pis y s'aiment aussi, tu le sens qu'y s'aiment. Je dis pas que dans leur forme, dans comment y sont en tant que couple, je correspond à ça ou j'aime ça mais je trouve ça beau la façon qu'y gèrent ça eux autres. C'est leur façon, y se sont créé ce modèle-là ensemble pis je me dis: y correspond pas au mien mais ça m'empêche pas de le voir pis de le reconnaître pis dire: ben, bravo" [Hélène, pp. 76-77] [i].*



Si l'on pouvait être portés à croire à la disparition de tout modèle extérieur à soi-même, à en juger d'après l'insistance avec laquelle les interviewées affirment leur adhésion aux valeurs d'originalité, d'authenticité, de respect de soi, etc., les témoignages que nous venons de citer nous obligent à réviser cette impression, du moins à la nuancer quelque peu. En fait, les modèles existent toujours, dans la sphère amoureuse comme ailleurs, seulement ils ne sont plus monolithiques ni imposés de manière aussi rigide que par le passé. Rappelons-nous en quels termes les jeunes filles des années 1940 au Québec étaient "invitées", sous la plume du père Marie-Antoine Roy, à vivre leur vocation de femme suivant des directives précises en accord avec les attributs de leur "nature" féminine, programme qui ne laissait certes pas beaucoup de place aux particularités et aspirations personnelles telles que nous les concevons aujourd'hui.

*"Jeunes filles, dès maintenant vous tenez votre vie entre vos mains et vous disposez de votre destinée. (...) L'avenir vous attend. Bien plus, il attend que vous le prépariez dans l'élan sublime de votre intrépide jeunesse, avec la conquérante ambition de devenir des chrétiennes d'incontestable valeur, les meilleures d'entre les bonnes, des unités d'élite, des ouvrières du devoir, des esclaves volontaires de la vertu. Il réclame des habitudes indispensables dans toutes les situations et à tous les âges: amour actif de Dieu et du prochain, piété indépendante des sensations de l'âme, obéissance dominatrice de l'humeur, gouverne du coeur et de son émotivité, éducation de la volonté, pureté intégrale, amoureuse résignation dans les épreuves, dévouement sans calcul égoïste, délicatesse des sentiments, communion aux souffrances d'autrui, affabilité des manières et des procédés, culte du beau et du bon, surtout idéal chrétien qui se maintienne au-dessus des visées terrestres. En un mot, préparation totale, épanouissement total des virtualités naturelles et surnaturelles par Dieu déposées en vous"* (Roy, père, 1941, pp. 19-20).

L'adaptation individuelle qui se pratique actuellement est rendue possible non seulement parce qu'il existe aujourd'hui une plus grande variété de modèles (l'hégémonie de l'Église en matière d'éducation et de morale ayant cédé la place à une éthique séculière pluraliste), mais également parce que chacun-e est censé être libre de retenir de ces modèles ce qui convient à l'expression de son "Moi profond" et de rejeter ce qui y fait obstacle.

### 5.5.1 Contre-modèles

Il peut être intéressant aussi d'aborder la question des modèles amoureux à l'envers, c'est-à-dire de jeter un coup d'oeil aux "contre-modèles", ceux auxquels les femmes refusent de s'identifier et qu'elles disent éviter d'imiter à tout prix. Ici encore on trouve des exemples tirés du monde public, du milieu artistique en particulier, et de l'entourage des interviewées. En ce qui concerne les contre-modèles dans la littérature, on retrouve en tête de liste les fameux romans Harlequin (et autres romans d'amour dits à l'eau de rose, comme ceux de Danielle Steel par exemple). Outre le côté irréel - mentionné plus haut - des histoires présentées dans ces romans populaires, plusieurs des interlocutrices désapprouvent et se disent choquées par l'image des femmes qu'on y représente comme des êtres soumis, des "niaiseuses", image à laquelle elles ne peuvent manifestement pas s'identifier.

Quelques titres de films, représentatifs du type d'histoires d'amour que les interviewées n'apprécient ou ne valorisent pas: *Liaison fatale*, *Basic Instinct* (passions tordues mettant en péril la famille et les relations amoureuses "saines" - les vraies), *Ordinary People* (manque de communication entre les conjoints, résistance au changement et peur de perdre le contrôle de la situation), et encore le classique... *Love Story*.

Au cinéma, plusieurs femmes disent aussi ne pas aimer les scénarios présentant des relations torturées, déchirantes, dans lesquelles on souffre: "l'amour qui fait mal". La même réticence est exprimée par Irène vis-à-vis des histoires d'amour où les femmes sacrifient leur individualité pour ne pas déplaire à leur homme:

*"... Que la femme se dépersonnalise, qu'elle ne soit pas elle-même, qu'elle fasse tout pour l'homme pis qu'elle rate sa carrière, rate tout, passe à côté du bonheur, passe à côté des bonnes choses de la vie parce que le mari, lui, ça lui plaît pas. Si je vois un film comme ça je sors pendant le film, ça me déprime, je sors du film, j'assiste même pas au dénouement, je veux rien savoir de ça" [Irène, p. 56] [h].*

Parmi les personnages - réels ou fictifs - célèbres, le couple Sartre-de Beauvoir est cité comme un exemple de relation amoureuse intéressante en théorie mais difficilement réalisable en pratique, chacun n'y trouvant pas les mêmes gratifications ni les mêmes contraintes (*"de Beauvoir a dû souffrir*

*beaucoup*). Le personnage de J. R. dans la série télévisée américaine *Dallas*, connu pour son caractère impitoyable, son ambition sans limites et sa soif insatiable de pouvoir, est également désigné comme un exemple de ce qu'on ne voudrait pas être. En fait, plusieurs femmes se montrent réfractaires aux gens qui tentent de manipuler, de diviser et d'abuser les autres, et de leur soutirer quelque chose pour arriver à leurs fins égoïstes. Dans cet esprit, Claudette perçoit les politiciens en général comme des *"gens qui se servent des autres pour lancer des appâts et qui cachent des motifs contraires au bien des personnes"* (Claudette, p. 72).

Des contre-valeurs comme l'égoïsme et le manque de respect de la personne sont aussi identifiées à travers un grand nombre de chansons populaires qui, selon certaines, *"crient le manque d'amour dans notre société"* (Jacqueline, p. 78). La tendance sociale actuelle mettant l'accent uniquement sur le corps et le plaisir est aussi décriée par des interviewées qui se sentent blessées en tant que femmes par cet aspect. Plus généralement, quelques religieuses désapprouvent la propension actuelle à privilégier le "matériel" et la consommation, au détriment des valeurs spirituelles (notamment le dépouillement) qui font normalement partie de leur choix de vie. Marie se dit particulièrement attristée par une autre tendance actuelle qui, à son avis, *"privilégie l'affirmation de soi à outrance et sans lien religieux ou spirituel"* (Marie, p. 60). Cette tendance va à l'encontre de l'idéal religieux - personnel et encadré au niveau communautaire - d'anéantissement de la volonté et des désirs personnels en vue d'accéder à un amour plus universel. Plutôt que d'affirmation de soi, Marie préfère parler d'affirmation de l'être (notion plus large que la première et qui englobe les autres par le biais de la charité).

*"J'ai aussi au départ le désir de laisser tout ce qui est ma volonté propre, tout ce qui est mes désirs personnels, pour aller vers, je dirais, un désir plus universel d'amour. Alors tout ce qui est modèle dans le monde actuellement, je dis toujours d'affirmation de soi, ça j'élimine ça moi. Ça va à l'encontre... Moi c'est l'affirmation de l'être. Mais dans le monde, l'affirmation de soi c'est pas tellement ça. Pis c'est ça qui est de valeur, qui peut avoir des ambiguïtés parce que c'est pas du tout la même chose. C'est pas mauvais de s'affirmer, mais faut aller au-delà de ça. (...) Tout ce qui est véhiculé actuellement, c'est des contre-schémas que je dois suivre (rires). Pis c'est quasi tout ce qui se véhicule actuellement: le matériel, la consommation, le soi, moi, moi, moi, on dit toujours "Me, myself and*

*l". Le plaisir de l'immédiat. Quasi tout va à l'encontre des valeurs religieuses et spirituelles" [Marie, pp. 60-61] [r].*

Claudette, une autre soeur, ne considère pas comme une forme d'expression privilégiée de l'amour l'idéologie des années 1970 du "peace and love" suivant laquelle tout le monde devait aimer tout le monde d'une façon abstraite, mais favorise plutôt l'échange de gestes, d'attentions, de signes concrets que les gens se témoignent. En outre, cette femme conteste aussi toutes les formes d'actions qui portent atteinte à la liberté de la personne, ce qui se traduit dans son engagement en tant que religieuse.

*"Ça demande une vigilance, quotidienne et puis travailler, se lier avec des gens qui ont à coeur la dignité des personnes humaines, qui veulent libérer les personnes, qui veulent finalement remettre la justice et redonner les droits à des gens qui les ont perdus: de manger, d'être nourris logés... le minimum (...) Alors c'est toujours ces causes-là qu'on essaie d'épouser, là où, finalement, y a pas beaucoup d'attrait, mais y a des personnes là qui ont besoin, qui attendent justement juste un soutien pour finalement se prendre en mains. (...) On essaie de redonner aux gens ce qu'ils ont [perdu] ou ce que d'autres leur ont enlevé, par toutes sortes de moyens" [Claudette, p. 31] [r].*

On trouve également des contre-modèles amoureux dans l'entourage des interviewées. On cite à cet effet plusieurs exemples de couples (amis, parents) dont on déplore l'attitude mesquine d'un ou des deux partenaires, attitude dépeinte comme un frein à l'épanouissement (personnel) des conjoints - ce qui confirme une fois encore que l'épanouissement de soi est bien identifié à l'un des buts de la relation amoureuse -, une entrave à leur personnalité et à leurs désirs.

*"C'est un espèce de rabat, qui peut couper les ailes un peu, pis ça je trouve ça plate parce que ça veut dire que l'autre personne est écrasée un peu par ça. Y a souvent ça, quand même dans les couples, une espèce de domination. Ben des fois c'est pas trop prononcé, mais c'est quand même quelque chose qui est pas bon pour une personne, des fois les deux, des fois une des deux. À ce moment-là, tu te demandes c'est quoi l'avantage d'une relation comme ça. Quand ça dépasse une certaine frontière pis que ça devient une entrave importante au caractère de quelqu'un, à sa personnalité, à ses désirs, je trouve que c'est pas une belle relation, c'est pas une relation qui devrait continuer nécessairement" [Carole, p. 65] [h].*

En effet, les couples à l'intérieur desquels on observe un haut niveau de frustration, c'est-à-dire lorsque les partenaires ont l'air de renoncer à plusieurs choses qu'ils aiment ou qui sont importantes pour eux (certaines activités par exemple) simplement *"pour que ça dure"*, sont perçus par plusieurs comme des échecs en matière amoureuse. On juge même dans certains cas, comme on vient de le voir dans l'extrait précédent, qu'il vaut mieux interrompre la relation si celle-ci devient un obstacle à l'épanouissement plutôt qu'un facteur qui le favorise. C'est, semble-t-il, l'une des limites socialement reconnues au-delà desquelles il vaut mieux se résigner (ou choisir, selon le point de vue) à être seul-e plutôt que de renoncer à trop d'aspects de la vie qui nous tiennent à coeur. Comme le souligne pertinemment Badinter, *"le Moi est devenu notre bien le plus précieux, puisqu'il a tout à la fois valeur esthétique, économique et morale. (...) Laisser en friche quelques-unes de ses potentialités est un crime impardonnable contre le nouveau capitalisme du Moi"* (Badinter, 1986, p. 308). Laissons Carole poursuivre son argumentation à ce propos :

*"Lui [son père], y est très, très social, y aime ça les amis, pis elle [sa mère] pas du tout, juste la famille pis... Ça fait que lui, y invite personne chez lui parce que elle à veut rien savoir de ça. Bon, ça fait que ça l'empêche un peu de s'épanouir de ce côté-là. Pis elle aussi y a des choses que lui fait pis que elle... Bon, lui y joue au golf pis elle, pendant ce temps-là à fait rien pis y aurait des choses peut-être qu'elle aurait aimé faire avec lui si y avait eu d'autres... Je sais pas si c'est deux personnes qui étaient... je veux pas dire faites pour aller ensemble, parce que c'est un peu gros, mais, peut-être qu'y se sont pas apporté tout ce qu'y fallait pour épanouir leurs personnalités respectives, leurs désirs, leurs rêves, tout ça. Peut-être pas, je sais pas. À un moment donné, je pense qu'y faut choisir d'être tout seul plutôt que de renoncer trop, à trop d'affaires de soi. C'est ça, j'ai l'impression qu'y ont renoncé à beaucoup de choses, ou y ont empêché des choses... parce qu'y sont restés ensemble"* [Carole, p. 67] [h].

Les exemples ne manquent pas dans l'entourage des interviewées (famille, amis) de couples mal assortis, destructeurs, dont les personnes s'accrochent l'une à l'autre parfois avec l'énergie du désespoir et sont remplies d'amertume, de mesquinerie, etc. Diane fait allusion à un couple d'amies lesbiennes vivant une relation plutôt houleuse pour illustrer le genre de rapport amoureux qu'elle considère "malsain" et auquel il vaudrait mieux mettre un terme :

*"Y sont malheureuses, y s'en veulent une l'autre, sans nécessairement le savoir, y sont raides, y se rentrent dedans, et y sont obligées de tout négocier, y sont toujours à marcher sur des oeufs. La relation tient à un fil, mais y s'accrochent ensemble parce que y sont pas capables de faire autrement. Le jour où y vont croire qu'y sont capable de vivre quelque chose de plus le fun séparément, y vont se laisser, mais ' sont pas rendues là. J'espère qu'y vont se rendre. Ah non, eux-autres là, ouf! c'est pénible, ça me brise le coeur"* [Diane, p. 80] [!].

D'autres encore évoquent des relations au sein desquelles on peut observer une mauvaise communication, où les gens se perdent de vue avec les années parce que l'évolution de chacun ne concorde pas avec celle de l'autre. Il peut s'agir de situations où l'ouverture et la volonté de se comprendre mutuellement font défaut, parfois engendrées par un trop grand écart entre des façons de voir conditionnées par la différenciation très marquée des genres. C'est le cas d'une tante et d'un oncle de Josée qui éprouvent apparemment ce genre de difficultés:

*"Elle, elle a beau lui expliquer les choses mais comme lui y voit ça d'une certaine manière... Pis les choses que tu vois d'une certaine manière aussi c'est parce qu'y a une cassette qui a joué depuis longtemps, depuis ton enfance aussi. Lui c'est un homme, donc c'est le pourvoyeur de la maison pis toute. Bon, les mentalités ça change pas en criant bine"* [Josée, p. 54] [!].

Malgré la présence incontestable de ce qu'on pourrait qualifier ici de norme émergente (traduite adéquatement par l'idée de Badinter selon laquelle à défaut d'une union parfaite, la solitude est préférable, ou par la formule populaire: "mieux vaut être seul-e que mal accompagné-e"), plusieurs interviewées disent observer encore aujourd'hui que bien des gens sont prêts à sacrifier beaucoup *"juste pour ne pas être seuls, et qui sont prêts à payer cher pour ça"* (Carole, p. 68). Cette tendance est évidemment perçue négativement par ces répondantes qui l'associent à de la "dépendance affective" - notion dont la connotation est tout aussi négative.

*"Il y a beaucoup de façon de vivre les rapports amoureux avec lesquelles je suis en désaccord: les gens en général essaient de se "matcher" vite parce qu'ils ne veulent pas être seuls. Je trouve que c'est mieux d'être heureuse toute seule qu'être malheureuse à deux. Sinon, c'est de la dépendance affective ou un manque de confiance en soi. Je travaille sur moi: je vise à attirer une personne qui fait la même chose, qui est bien avec elle-même. J'ai beaucoup*

*appris à me connaître en restant seule. Les gens n'ont pas le temps de travailler sur eux-mêmes parce qu'ils s'accrochent à n'importe qui*" [Josée, p. 95] [1].

Ce dernier passage renvoie à la rhétorique contemporaine qui accorde une valeur prépondérante à l'autonomie des individus et à leur épanouissement (et qui les associe), laissant de côté d'autres notions comme la solidarité et l'interdépendance: *"l'authenticité l'emporte sur la réciprocité, la connaissance de soi sur la reconnaissance"* (Lipovetsky, 1983, cité par Badinter, 1986, p. 309). Par ailleurs, Josée s'interroge à savoir si le manque de confiance en soi auquel elle fait allusion ici ne serait pas une caractéristique davantage associée aux femmes qui, *"moins centrées sur elles-mêmes que les hommes"* (Josée, p. 95), deviendraient désillusionnées au sujet de l'amour après avoir vécu quelques relations (sous-entendu: insatisfaisantes pour elles).

Parmi les comportements jugés néfastes par les répondantes par rapport à la bonne marche des relations amoureuses, on mentionne aussi le cas d'hommes portés à dénigrer et dévaloriser constamment leur épouse; des gens qui vivent des relations amoureuses de type conventionnel, routinières, qui manquent de piquant, de surprise, de romantisme; des couples où les "conjointes" sont intolérants l'un envers l'autre, qui s'obstinent constamment, qui font montre de peu de respect l'un pour l'autre. Ce dernier modèle de couple est souvent associés à de vieux parents, ensemble depuis longtemps et à propos desquels on pense qu'il continuent de rester ensemble parce qu'ils ont eu des enfants, ont acquis des biens matériels au fil des années et sont maintenant trop âgés pour penser se refaire une vie en dehors du cadre qu'ils ont mis en place depuis si longtemps, quitte à demeurer dans une relation où ils se disent eux-mêmes malheureux.

*"Mes parents, premièrement, y se parlent pas, deuxièmement y sont intolérants un envers l'autre, sur n'importe quoi, à peu près sur tout. Un dit rouge, l'autre dit noir, y s'obstinent tout le temps. Pas beaucoup de respect un envers l'autre. Finalement c'est deux individus, parce qu'y ont eu 4 enfants pis parce qu'y ont acquis des biens matériels, pis aujourd'hui sont plus âgés aussi, y restent là: on bouge pas, on est ben mal pognés pis on reste de même. Mais, on se satisfait de ça, de ce genre de relation-là. Moi ce qui me rend triste c'est que je me dis: c'est malheureux parce que dans le fond les années qui vous restent encore à vivre, ça pourrait être ben plus*

*le fun que ça, pis y a moyen encore de changer ça, mais c'est comme si chacun est même pu intéressé parce que dans le fond y est pu intéressé à l'autre. Fait que l'effort à fournir, y le font pas. C'est le modèle complètement contraire de ce à quoi j'aspire. Pis j'espère jamais vivre ça, c'est épouvantable" [Hélène, p. 83] [l].*

Une fois de plus, le manque de respect est considéré comme un manquement important par rapport à "l'éthique" amoureuse. Les notions de "contrôle" (des autres personnes), d'exploitation, d'abus, de coercition sont aussi associées à celle du manque de respect, qui est considérée, on l'a vu, comme l'un des principes fondamentaux des relations amoureuses. Il faudrait cependant chercher à comprendre quel est le statut effectif de ce principe, pourquoi il apparaît si important aux yeux de nos interlocutrices. Car s'il est assurément l'un des corrélats de la notion d'amour dans notre société, le fait d'insister à ce point sur l'importance du respect en amour est peut-être davantage lié au fait qu'on en éprouve le manque, plutôt que l'excès. Nous nous attarderons plus longuement à cette question au chapitre 7.

Enfin, certaines répondantes qui constatent l'absence de modèles satisfaisants autour d'elles, considèrent en même temps comme un piège le fait d'idéaliser un couple quel qu'il soit. *"C'est plate, j'aimerais ça avoir un modèle, mais d'un autre côté je me dis (...) tout le monde cherche après un modèle mais y en a pas de modèle, on vit nos affaires pis c'est tout. Je me refuse d'idéaliser le couple aussi"* (Lucie, p. 80). Lucie se souvient d'ailleurs avec désenchantement d'une époque où son mari et elle ont eux-mêmes subi les pressions morales de leur entourage qui leur faisait sentir "l'obligation" de répondre à l'image (de couple) positive qu'on avait alors d'eux.

*"Mon mari c'est un gars doux, c'est loin d'être un macho pis un ci, un ça, c'est un gars qui est doux. Pis les gens t'idéalisent comme si tu planais, mais des fois ça devient lourd parce qu'y te le disent, en plus y ont le culot de te le dire: «faudrait jamais rien vous arrive parce que pour nous autres ça serait comme quelque chose d'impossible.» Là c'était comme si on montrait quelque chose de possible. (...) On est pas parfaits, on a nos bas pis... Mais un moment donné, tu veux même parler de tes bas parce que tu te dis ça se peut pas. Mais là, maintenant ça me dérange pas, je me dis: bon, c'est comme ça, si y nous voient de même, si on est leur modèle, ben, tant mieux! (rires). Si ça leur prend un modèle, y en ont un, tant mieux. Sauf que moi, non... Moi je sais qu'est-ce qui a dedans, ça a des hauts et des bas" [Lucie, p. 81] [h].*



Tout comme on a pu constater au sujet des règles amoureuses qu'elles étaient souples, personnalisées, adaptées individuellement, il semble y avoir actuellement peu de modèles (dans la vie publique ou privée) que l'on puisse appliquer tel quel ou imiter pour vivre ses amours. Même si certaines personnes ou attitudes représentent des sources d'inspiration amoureuse importantes, il appartient néanmoins aux individus de trouver leur propre voie, en ce domaine plus qu'en tout autre peut-être, celle qui correspond à l'originalité de leur Moi profond.

D'autre part, on a mis en évidence au début de ce chapitre la pénétration de la mentalité gestionnaire dans le domaine des relations intimes qu'on se doit désormais "d'administrer", de "travailler", de "rentabiliser", etc. Si on ne peut négliger l'importance de cette idéologie dans la formation de l'idéal amoureux des femmes d'aujourd'hui, on observe par ailleurs dans leur discours la persistance de représentations liées au modèle amoureux romantique. À cet égard, il suffit de rappeler la coexistence de conceptions totalement opposées en ce qui concerne la durée des relations. C'est, pensons-nous, cette combinaison d'éléments de signification rattachés à des univers de sens si différents qui fait qu'il est possible d'un côté d'admirer la persévérance de personnes restées fidèles à leur engagement amoureux pendant de longues années, et de l'autre de la condamner au nom de valeurs soi-disant progressistes d'autonomie, d'épanouissement et de réalisation personnelle. En ce sens on pourrait qualifier de "romantico-pragmatique" l'idéal amoureux féminin contemporain, encore formulé pour une large part suivant une conception des relations intimes qui reconnaît une certaine valeur à l'absolu, mais également modulé en fonction d'exigences d'ordre pratique qui déterminent la valeur de ces relations sur la base de leur capacité à produire des individus "sains", "épanouis", "autonomes".

On peut déjà percevoir à travers les modèles amoureux certaines différences existant entre l'idéal des femmes laïques et celui des religieuses, notamment au plan des valeurs d'autonomie et d'affirmation de soi: ce qui semble sans limites d'un côté apparaît balisé par des supra-valeurs comme l'amour du prochain. Au moins au niveau du discours, la situation se présente de la manière suivante: les religieuses, comme les autres femmes, ont désormais la possibilité et le souci, voire le devoir, de s'épanouir en tant

qu'êtres humains, à la différence que dans leur cas l'épanouissement personnel a comme limite l'amour et le service du prochain - donc de Dieu -, alors que ce serait plutôt l'inverse pour les laïques: l'amour d'autrui doit s'arrêter là où l'épanouissement de soi est considéré compromis. Le prochain chapitre tente justement de mettre en perspective les points de convergence et de divergence entre les trois groupes de femmes représentés dans notre échantillon.

## **CHAPITRE 6**

### **Spécificité des relations amoureuses**

On poursuivra dans ce chapitre le cheminement amorcé aux trois chapitres précédents, en vue de préciser de plus en plus la conception qu'ont les interviewées des relations amoureuses. Après avoir rendu compte de la genèse de l'expérience amoureuse des femmes, du type de régulation qui y est à l'oeuvre aujourd'hui et de l'idéal amoureux féminin, on s'attachera ici davantage à cerner la spécificité des relations amoureuses, tant par rapport à d'autres types de relations sociales - interpersonnelles -, qu'en comparant l'amour vécu par les trois groupes de femmes présents dans notre échantillon: hétérosexuelles, lesbiennes et religieuses. Étant donné que cette diversification des sujets interviewés représente l'un des axes principaux de notre réflexion sur les relations amoureuses contemporaines, on accordera dès à présent une plus grande importance aux modes de vie amoureuse représentés par les trois catégories en question.

On amorcera la discussion sur le caractère spécifique des rapports amoureux en examinant les liens existant entre amour et amitié pour nos interlocutrices, et ce sous deux angles d'observation: 1) en distinguant certaines caractéristiques propres aux deux types de relations interpersonnelles afin de préciser davantage la définition des relations amoureuses esquissée par les interviewées; 2) en montrant de quelle manière les relations amoureuses interfèrent sur les relations amicales. Nous aborderons ensuite, à partir de quelques thèmes clés ressortant des entretiens, ce qui se présente dans le discours des femmes comme des points de convergence et de divergence entre lesbiennes, hétérosexuelles et religieuses. Puis, nous en viendrons à nous pencher plus spécifiquement sur les particularités propres à chacun des groupes sélectionnés, pour enfin établir les distinctions et les parallèles entre les modèles hétérosexuel, lesbien et religieux auxquels devrait conduire l'évolution de cette analyse.

### *6.1 Amour et amitié*

Parmi les divers éléments mis en valeur par les interviewées et contribuant à préciser leur représentation des relations amoureuses, on a déjà relevé la distinction (opposition) entre amour et passion (coup de foudre). On a

aussi mentionné le partage de l'existence quotidienne (cohabitation, etc.), l'élaboration de projets communs, de même que la présence de relations sexuelles. La dimension sexuelle en amour revêt en effet une grande importance (et ce, bien que les femmes en aient relativement peu parlé, comme nous le verrons plus loin); elle sert notamment à marquer la frontière entre les relations dites amoureuses et les relations d'amitié, parfois difficiles à distinguer les unes des autres sans cet "indicateur". L'amitié est d'ailleurs l'un des points de comparaison privilégiés par les interviewées pour faire ressortir les caractéristiques qui appartiendraient en propre à l'amour (amoureux), ce qui apporte un éclairage intéressant sur ce point. On s'attardera donc, dans cette section, aux éléments du discours des femmes qui nous permettent de mieux cerner la spécificité des relations amoureuses par rapport aux relations d'amitié, ces dernières touchant l'ensemble des interviewées mais se manifestant parfois différemment selon le mode de vie amoureuse privilégié.

#### *6.1.1 L'activité sexuelle comme ligne de démarcation*

Comme on vient de le mentionner, la sexualité, dans une certaine mesure, différencie une relation amoureuse d'une relation d'amitié aux yeux de plusieurs interlocutrices. Mais ce n'est pas le seul élément qui établisse une démarcation entre ces deux types de relations affectives. La nature et la profondeur de l'engagement qui lie deux personnes, par exemple, en est un autre.

Aussi étonnant que cela puisse paraître, les interviewées n'ont que très peu fait mention de la sexualité lors des entretiens, à tel point qu'on serait tentée d'en conclure que cette dimension est pratiquement absente de la vie amoureuse des femmes. Peut-être cela est-il dû en partie à la gêne que pouvaient éprouver les femmes à aborder ce sujet avec quelqu'un qu'elles ne connaissaient pas. Mais même si ce n'est là qu'une fausse impression introduite par un biais méthodologique, cette "omission" systématique doit tout de même, pensons-nous, dévoiler quelque chose de ce qui se passe dans la tête des femmes (à tout le moins) au sujet de l'amour. Car la sexualité demeure certainement l'un des aspects auxquels on est porté à penser naturellement lorsqu'on aborde le thème des rapports amoureux.

Nous avons tout de même réussi à recueillir certaines informations pertinentes au sujet de la sexualité, parfois au détour de commentaires qui au départ portaient sur un thème connexe. Par exemple, l'établissement d'une complicité, on l'a vu, est jugé nécessaire entre autres pour préserver le contact intime entre deux personnes et ainsi éviter qu'elles en arrivent à prendre des "chemins différents". Dans cette optique, plusieurs répondantes attribuent à la complicité sexuelle une fonction "facilitante" vis-à-vis des relations amoureuses, dans la mesure où celle-ci permet de parvenir à une qualité d'intimité propice à la confiance et à l'expression de toute une gamme d'émotions.

*"... La complicité tu peux la retrouver dans toutes sortes d'affaires. Tu peux aussi ben la retrouver dans des gestes de tous les jours, dans des goûts qui sont les mêmes, pour de la musique, tu peux trouver de la complicité à écouter de la musique ou à faire à manger, ou même à déguster un bon repas (...) Et tu peux la retrouver dans des relations sexuelles ta complicité. D'ailleurs, quand t'as pas de complicité sexuelle, c'est toujours un petit peu plus dur à vivre des relations amoureuses je trouve. (...) Alors c'est important de cultiver ça, de la trouver cette complicité-là et de l'entretenir" [Diane, p. 4] [l].*

*"La sexualité, je trouve ça très important qu'y ait une entente ou une attirance ... Si c'était quelqu'un avec qui je m'entends bien, mais qui serait comme un ami, un grand ami, je sais pas si ça suffirait. Y faut qu'y ait aussi le désir, l'attirance sexuelle, tout ça, qui soit là, pis nous autres on est chanceux parce que c'est encore là, après huit ans. Mais ça, tu sais jamais hein, quand est-ce ' ça va partir (rires)... Je sais pas à quoi ça tient ça, c'est un peu mystérieux. Mais ça c'est important pour moi, dans le couple, dans l'amour aussi, cette dimension-là, dans la relation amoureuse" [Carole, p. 19] [h].*

*"... C'est sûr qu'y a l'attirance physique, y a le côté sexuel qui est important aussi là-dedans. C'est ben beau être bien avec quelqu'un là, mais ça englobe tout ça aussi, se coller pis... C'est important pour moi. Moi j'aime ça, spontanément, m'approcher à côté de mon chum pis être proche, pis parler aussi. Quand y a des petits problèmes pis on sent qu'on est écoutée pis... Je trouve c'est tellement plein de choses l'amour. C'est pas juste le sexe là... Je trouve que quand tout ça va, le sexe ça vient tout seul après. L'attirance physique ça vient... " [Danielle, p. 2] [h].*

Pour d'autres femmes cependant, la sexualité revêt une importance plutôt secondaire dans leur vie amoureuse. Contrairement à ce qui se passe suivant le pattern courant du "coup de foudre", le sexe ne représente pas pour

Annie la porte d'entrée privilégiée d'une relation amoureuse. Et quoiqu'elle accorde tout de même un intérêt certain à cet aspect particulier, celui-ci ne représente pas toutefois l'élément central d'une relation à ses yeux. De plus, elle souligne elle aussi le caractère d'interdépendance de toutes les composantes d'une relation - y compris de la sexualité -, vue comme un tout.

*"Pour moi c'est pas quelque chose qui est extrêmement important. Y a beaucoup de gens qui rentrent en contact avec les autres sur cette base-là (...) Moi je trouve (rires) c'est la dernière façon de rentrer en contact avec quelqu'un. Pour moi personnellement. Je serais pas du genre à vivre sans sexualité mais encore là, je trouve [que les gens y accordent une importance] incroyable. Beaucoup trop. (...) Ça occupe pas la place fondamentale, et la sexualité est juste à l'image aussi du reste dans une relation. Si t'as des difficultés à d'autres niveaux c'est ben sûr que tu vas en avoir une à ce niveau-là aussi"* [Annie, pp. 54, 58] [I].

Abondant dans le même sens, Danielle explique comment, dans son esprit, amour et sexualité sont liés et s'alimentent mutuellement. L'extrait suivant introduit cependant l'idée que cette conception de la sexualité et la place qui lui est accordée au sein des rapports amoureux sont peut-être différentes du point de vue de certains hommes, pour qui il s'agit de deux domaines plus clairement séparés. C'est du moins ce que cette femme rapporte de l'opinion de son propre conjoint sur la question.

*"Comme je dis des fois, quand ça ça va bien, le côté sexuel va bien, mais quand le côté sexuel va bien aussi, ça ça va bien. Pour moi en tout cas, je trouve que c'est relié ensemble. (...) Je sais pas si je suis normale là, mais je sais que C. lui, pour lui y dit que c'est complètement différent. C'est deux choses différentes. Moi j'y dis: (...) j'aime ça quand je fais l'amour pis... que ça va bien, j'aime ça. Fait que je suis de bonne humeur pis me semble, le reste va bien. Pis quand ça ça va mal, ben là, j'ai de la misère à avoir une relation sexuelle. On dirait que c'est comme un cercle vicieux. Pis là, C. y dit: ben non, y a pas de rapports, ça devrait être complètement... ça devrait pas être ensemble, le sexe c'est le sexe pis l'amour c'est l'amour. Moi je dis: non, ça va ensemble"* [Danielle, pp. 14-15] [h].

On constate que l'importance accordée par les répondantes à la dimension sexuelle, dans leur propre vie et dans les relations amoureuses en général, est variable. Andrée, par exemple, considère que ses relations amoureuses ne sont pas basées sur le sexe, mais que "ça" en fait partie, "c'est un tout" affirme-t-elle, dont la sexualité est un aspect important (s'opposant par

cette façon de voir à certains couples lesbiens de sa connaissance qui dénigrent l'importance des rapports sexuels).

*"Moi, être en amour, à un moment donné, j'ai le goût de l'autre, j'ai le goût que l'autre ait le goût de moi. J'ai le goût de ça. Moi je serais pas capable de sécher pendant six mois, non. Ça c'est important pour moi. Ça fait un peu la différence entre une relation amicale pis (rires) (...) J'aurais de la misère à être avec une fille pour qui c'est un côté qu'elle a de la misère à vivre. (...) Pour moi c'est le summum... de partager ton amour (...) J'aime faire l'amour. Je trouve ça beau, je trouve ça bon. Je trouve ça bon de le recevoir, je trouve ça bon de le donner. Pis je trouve que c'est comme la plus belle preuve d'amour" [Andrée, pp. 20-22] [1].*

En ce qui concerne plus précisément les liens existant entre amour et amitié, plusieurs femmes considèrent que l'amitié fait partie de l'amour en général, de l'amour du prochain pour les religieuses et de l'amour "conjugal" pour celles qui vivent cet aspect particulier (l'existence de l'amitié se reconnaissant notamment à la capacité d'être bien, d'être soi-même avec l'autre). Pour certaines, la dimension amitié est aussi très importante en amour, au sens où la personne aimée (amoureusement) est d'abord un-e ami-e pour elles, "quelqu'un de très spécial"<sup>1</sup>. Néanmoins, il apparaît clair aux yeux de plusieurs que l'amitié "c'est de l'amour sans sexe". Et ce, malgré qu'on puisse parfois concevoir que des ami-e-s (ou des gens qui ne se connaissent pas, donc ne s'aiment pas, au sens où les répondantes l'entendent généralement) peuvent aussi faire l'amour à l'occasion, simplement par attirance. Dans cette éventualité cependant, on ne s'y méprend pas sur la nature du lien créé: ou bien sexuel, ou bien amoureux.

*"C'est sûr, moi je peux faire l'amour avec une de mes chums, pis je serai pas en amour avec. (...) Je serais quand même pas capable de faire l'amour juste pour faire l'amour là, moi j'appelle ça baiser, je serais pas capable de faire ça. Quelqu'un qui me dit vraiment rien physiquement (...) Je trouve que faire l'amour c'est tellement intime qu'à quelque part, faut qu'y ait une attirance (...) Tandis que tomber en amour des fois ça va être quelqu'un que, ben souvent tu vas dire: mon dieu, j'aurais jamais pensé être avec cette personne-là, parce*

---

<sup>1</sup> En fait, pour être plus exacte, surtout des lesbiennes se sont exprimées en ces termes. Bien que l'amitié en amour soit considérée importante par plusieurs hétérosexuelles, aucune d'entre elles n'a été aussi catégorique quant au primat de l'amitié en amour.



*que physiquement c'était pas dans mes critères, pis: ah! tiens, t'es tombée en amour avec cette personne-là. Pis tu vas faire l'amour avec cette personne-là pis tu vas vraiment... tu vas l'aimer (...) Moi en tout cas c'est différent. Tandis que quelqu'un que je rencontre de même, que je connaîtrais pas, faudrait que ça m'attire physiquement" [Andrée, pp. 15-17] [i].*

En effet, bien qu'elles puissent concevoir la possibilité d'être attirées sexuellement par quelqu'un sans en être amoureuses, certaines femmes, comme Diane, affirment que c'est la combinaison de l'attirance sexuelle et du sentiment amoureux qui fait qu'elles ont envie de vivre une "relation" amoureuse:

*"Ça va comme tout ensemble, l'amour pis... J'ai pas toujours pensé ça parce que moi, dans le temps, j'étais capable d'être attirée sexuellement envers des gens, bon, je pense que je suis encore capable mais sans être nécessairement amoureuse. Mais quand c'est combiné avec l'amour, ça fait que t'as comme envie de vivre une relation amoureuse. C'est d'avoir ça là, je l'ai pas ailleurs ça. Mais c'est sûr que l'attirance physique y fait pour beaucoup, pis l'espèce de sentiment passionné de l'amour, plus intense, plus... T'as toujours envie d'être avec l'autre, t'as toujours envie d'être collée dessus. Pis que t'as pas avec d'autre monde" [Diane, p. 61] [i].*

Danielle, quant à elle, assure qu'elle ne pourrait pas faire l'amour avec son ex-conjoint, précisément parce qu'il ne s'agit plus de sa relation affective principale. Elle partage à présent sa vie avec un autre homme et c'est avec lui seul qu'elle entend vivre sa sexualité dorénavant, conçue ici aussi comme faisant partie d'un tout (la relation).

*"Je trouve qu'y faut que ça soit une personne que t'aime beaucoup aussi, que ça vient de tes tripes là, plus que juste le sexe. (...) Comme avec J. je me suis dit: je suis pu capable de faire l'amour avec, mais par contre, j'ai beaucoup d'amitié envers lui (...) C'est pas ma relation principale. Je le vois quand j'ai affaire à lui pour les enfants là, mais, j'veux dire, ma vie, c'est avec C., c'est avec lui que je vis mes peines, mes joies, pis tout. C'est avec C., c'est. lui qui fait partie de ma vie maintenant, c'est avec lui que je sépare mes affaires. C'est pu avec J." [Danielle, pp. 16-17] [h].*

Alors que pour France, aucun doute possible: la distinction entre amour et amitié se situe très clairement, et de façon tranchée, au niveau de l'activité sexuelle:

*"Disons, dans la relation amoureuse, ce qui la différencie des autres relations à prime abord c'est la sexualité. Parce que moi, je peux avoir un grand grand chum de gars, mais c'est mon chum, jamais jamais ça va être pour la sexualité. Parce que moi des amants j'en ai pas besoin, je suis très bien servie... La sexualité c'est la relation amoureuse. C'est la différence avec une relation amicale" [France, pp. 70-71] [h].*

Plusieurs hétérosexuelles d'ailleurs estiment que la relation amoureuse est le seul lieu où il est possible (imaginable ou autorisé?) de vivre leur sexualité pleinement. Carole considère à ce propos que des trois aspects qu'elle juge essentiels à une relation amoureuse (confiance, vision du monde semblable et bien-être sexuel), seule la sexualité différencie l'amour de l'amitié, est spécifique à une relation amoureuse. Pour le reste, affirme-t-elle, il est tout aussi important en amitié d'avoir une communauté d'intérêts, bien que ce le soit encore plus en amour, à cause de la cohabitation notamment, où se vit une plus grande proximité avec la personne aimée.

Même son de cloche chez France qui considère que le même genre "d'échange" peut être vécu en amour et en amitié, sauf en ce qui concerne la sexualité.

*"Au niveau sexuel, pour moi c'est ça la différence. Parce que, moi j'ai des amis que je donne autant que je pourrais donner... dans une relation amoureuse. Mais évidemment, au niveau sexuel je donne pas (rires) c'est pu pareil là. Ça je garde ça... Mais pour le reste, c'est pareil. Parce que j'ai des amis qui sont très importants pour moi [dans ma vie]" [France, p. 12] [h].*

Plusieurs interviewées considèrent donc qu'il peut y avoir de l'amour en amitié, sans le sexe, le développement d'amitiés profondes impliquant aussi une forme d'amour, de même qu'elles conçoivent l'amour "comme de l'amitié, plus le sexe". En fait, la sexualité comme ligne de démarcation entre les deux formes de relations affectives tient peut-être plus à sa fonction de légitimation de la relation amoureuse qu'à quelque chose qui en découlerait automatiquement. De plus, la présence de relations sexuelles représenterait l'une des principales voies d'accès à l'intimité et à la complicité amoureuse, et par conséquent de l'expression des émotions (fonction "facilitante" de la sexualité). La sexualité apparaît ainsi comme une composante - à importance variable - parmi d'autres d'une relation amoureuse, vue comme un ensemble

de pratiques de diverses natures (sexuelles, affectives, matérielles, spirituelles, etc.). Ce point de vue qui intègre le sexe à l'amour se présente comme typiquement féminin si on le compare au stéréotype de l'homme qui, lui, pourrait vraisemblablement plus facilement séparer les deux dimensions. Toutefois, il demeure que la séparation entre sexe et amitié semble plus nette chez les hétérosexuelles que chez les lesbiennes. Mais, on l'a évoqué plus haut, il n'y a pas que la sexualité qui sépare les deux types de relations.

### *6.1.2 Nature et profondeur de l'engagement*

Pour certaines lesbiennes en particulier, comme Annie, la ligne de démarcation entre l'amour et l'amitié se situe davantage par rapport au "feeling", au type de contact et d'engagement établis entre deux personnes, mais aussi par rapport au partage du "vécu quotidien", aux projets de vie communs, au type d'attentes qui sont entretenues de part et d'autre. Le partage d'un appartement, par exemple, sera vécu tout à fait différemment par Andrée s'il s'agit d'une amoureuse ou d'une amie. Elle aura, dit-elle, une plus grande préoccupation vis-à-vis des opinions, des goûts, des horaires de la première. Laissons la parole à ces deux interlocutrices.

*"J'aime mes ami(e)s d'amour aussi mais je pratique pas la même relation, le même engagement avec eux autres, j'ai pas le même contrat (...) J'ai encore de la misère à déterminer qu'est-ce qui vraiment le différencie. Je pense que c'est plutôt carrément en termes de projets de vie communs, de vie au quotidien. Parce que j'ai plusieurs ami(e)s, mes ami(e)s c'est de l'amour que j'éprouve pour eux autres, c'est sûr que j'ai pas les mêmes attentes, de vivre des choses. Bon, y a toujours la question de la sexualité aussi. Je trouve que c'est une fausse barrière (...) Des fois on a des ami(e)s proches mais si y a une vie sexuelle active qui est partagée, ben on sait plus si on est des amis ou des amoureux, les gens mettent la barrière là, je suis pas convaincue que la barrière soit là (...) dans le fond c'est une fausse barrière" [Annie, p. 6] [1].*

*"Les deux sont plaisants, mais c'est pas pareil. Tu construis des choses avec l'autre. Tandis qu'avec une amie, c'est un projet mais tu t'en vas pas vers un idéal (...) Je suis sûre que partager un appartement avec une amie, pis le partager avec ma blonde, ça serait très différent. J'ai pas de relation intime avec l'autre personne. (...) Y a une relation qui est très différente je pense. Tu vas aller acheter des choses, tu vas plus prendre l'avis de l'autre personne*

*avec qui t'es. Tu vas avoir le goût que ça soit à son goût à elle aussi. Tandis que si tu vas partager ça avec une amie, si j'ai à m'acheter des meubles, peut-être je vas y demander son opinion mais ça va peut-être moins compter que l'opinion de ma blonde. Même si c'est moi qui les achète, je vas avoir le goût qu'à les trouve beaux" [Andrée, pp. 6-7] [1].*

On admet donc que le type d'échange vécu à l'intérieur des relations amoureuses (complicité, goûts et intérêts communs, etc.) peut aussi se vivre dans d'autres formes de relations interpersonnelles (amicales, mais aussi familiales ou professionnelles parfois), tout en reconnaissant cependant que l'on accorde généralement plus de poids aux opinions de la personne dont on est amoureuse. Héléne, entre autres, se dit plus portée à adopter le point de vue de "l'autre" dans une relation amoureuse qu'avec un-e ami-e, en particulier lorsque survient un conflit.

*"La différence que j'y ferais moi, c'est que je vas porter une attention plus particulière, si je suis en amour avec quelqu'un, j'ai l'impression que ce qu'à va me dire, c'est comme la vérité, ou ça a un sens plus significatif qu'une bonne chum à moi pourrait... (...) Je vas plus m'attarder, donner une attention, croire plus son histoire, sa façon à elle d'expliquer la situation (...) Je vas peut-être prendre le temps plus de l'analyser (...) Peut-être ce que je vas faire comme différence, selon que c'est une situation problématique, moi par rapport à elle, je vas comme me forcer pour adopter ce qu'elle pense que ça devrait être, comparativement à si je discute avec une amie. Je le sais que mon amie c'est ma chum, à va rester là, pis si je suis vraiment pas d'accord avec, ben, c'est sûr je vas y apporter des correctifs, mais je vas pas nécessairement changer. Alors que avec ma blonde je vas plus essayer d'adopter la façon qu'elle à voit ça" [Héléne, pp. 4-5] [1].*

L'amitié en revanche peut être conçue comme une relation où l'on ne porte pas de jugement (négatif) l'un-e par rapport à l'autre, où seule existe une volonté de se comprendre. Ce climat de confiance peut à l'occasion favoriser des remises en question personnelles. S'il arrive toutefois qu'un-e ami-e fasse preuve d'incompréhension à notre égard, cela s'avère moins grave qu'en amour où la présence des intéressé-e-s est plus continuelle.

Par contre, il semble que les sujets de conversation soient à peu de choses près les mêmes dans les deux types de relations, quoique peut-être abordés dans une perspective plus globale et approfondie en amour qu'en

amitié. De la même manière, l'autre nous connaît aussi davantage - et on se dévoile - "sous toutes nos coutures" dans une relation amoureuse, comparativement à un rapport amical où les affinités sont parfois plus morcelées.

*"Y a sûrement des choses que tu partages peut-être pas avec des amis, peut-être aussi profond, je le sais pas. Chaque ami te connaît sous un aspect, pis je pense que, bon, t'es amie avec quelqu'un, tu partages tel genre d'affaire avec telle personne. T'as un genre d'amis avec qui tu vas aimer aller aux vues, ça peut être une fille qui aime moins parler. Une autre que t'aimes ça la voir parce que tu changes le monde quand tu te vois. Tandis que quand t'es en relation, si moi je suis avec ma blonde, ben je vas parler de tout. (...) En fait c'est tout ce que je vis, si j'ai le goût de changer le monde un jour, je vas y en parler. Y a peut-être ça la différence. (...) La personne avec qui tu partages ta vie te connaît vraiment sous toutes tes coutures. Avec toute ta vulnérabilité, toute ta fragilité, toutes tes forces..." [Andrée, p. 8] [!].*

C'est donc l'intimité vécue avec la personne aimée ("*quelqu'un qui connaît le fond de notre être*") - comprenant la sexualité pour les hétérosexuelles et les lesbiennes -, l'intensité du sentiment éprouvé et le contenu de l'engagement qui établissent la principale différence entre une relation dite amoureuse et les autres relations affectives (amis, famille, collègues de travail) selon nos interlocutrices.

*"C'est ça la distinction, oui l'intensité, la profondeur, probablement au niveau de l'engagement amoureux, d'une décision commune, de mettre des choses en commun et de vivre quelque chose. Cet engagement-là est probablement plus poussé qu'un engagement dans une relation amicale. Ça serait peut-être ça la chose distinctive: [une passion]" [Annie, p.111] [!].*

Certaines femmes sont par ailleurs d'avis que les attentes "amoureuses" sont souvent plus irréalistes (trop absolues) qu'en amitié. Parallèlement, un des points de vue exprimés dans les entretiens veut que le couple ne représente pas le seul lieu possible d'accomplissement de l'intimité, qui peut se vivre aussi entre amis. C'est, aux yeux d'Annie, une question de "présence", à soi-même et à l'autre. Celle-ci se dit d'ailleurs contre l'idée répandue que les relations amoureuses seraient le summum des relations humaines. Elle-même, présentement "célibataire", affirme entretenir plusieurs relations d'amitié très satisfaisantes. On est ramené une fois encore par le biais de ce

témoignage à la grande importance accordée à la communication dans les relations humaines.

*“On est pas obligés de dire “je t'aime” pour que ça soit une bonne communication. C'est comme une qualité qui est là. La qualité qu'elle a est dure à nommer parce que c'est une qualité de présence. Pis si la communication est bonne c'est que l'autre personne avec qui je communique est présente à elle-même, pis à sait que je suis présente à moi-même, pis on le sait toutes les deux. Pis on a beaucoup d'ouverture par exemple, l'une vers l'autre. Ça se mesure dans ces affaires-là. Alors c'est comme pas dans un événement précis, c'est dans l'essence même, c'est dans la qualité de la communication. Une bonne communication c'est sûr que ça va être une communication qui est franche, qui est ouverte, qui est honnête, qui est fondée sur le respect de l'autre (...) Pis c'est pas juste en couple que ça existe (...) En couple on en veut plus” [Annie, pp. 27-28] [1].*

Dans le cas des lesbiennes, toutefois, les relations d'amitié entretenues avec d'autres femmes peuvent paraître ambiguës à certains moments. Pour cette raison, Andrée se dit réticente à l'idée de partager un appartement avec une amie, ne sachant trop comment elle réagirait au fait de vivre le “quotidien” avec une autre femme. Sa crainte, en fait, serait d'en arriver à tomber amoureuse de son amie, situation qu'elle se sentirait extrêmement mal à l'aise d'assumer. Compte tenu de ce risque, elle accepterait plus volontiers de cohabiter avec un ami masculin. Nous reviendrons sur cette question de l'ambiguïté dans la section 6.2.2 du présent chapitre.

Néanmoins, l'amitié représente pour les interlocutrices une forme d'amour particulière, aussi faite d'échange - constructif - et d'écoute, mais pourtant différente de l'amour amoureux. Entre autres, une amitié “solide” serait, selon Béatrice, plus facile à prolonger dans le temps qu'une relation de couple. La première n'impliquant pas une relation “directe”, ne demande pas constamment des preuves, comme une relation amoureuse. *“Avec le conjoint, je sais pas, je pense c'est une grosse maison à bâtir. C'est une grosse maison pis des fois, ben, y a oublié des morceaux dans charpente ou... (rires) ç'a pas été prévu lors de la construction. Fait que tu fais des ajouts, ou t'en enlèves. C'est différent” (Béatrice, p. 10).*

Une plus grande disponibilité face à la personne aimée (comparativement aux amis) semble aussi caractériser les relations dites

amoureuses. En retour, "l'autre" amoureux-se est souvent perçu-e comme un-e confident-e privilégié-e. L'aspect de franchise est parfois mentionné pour décrire la relation particulière vécue entre certaines religieuses et Dieu: une relation "où on peut se dire n'importe quoi et on peut tout se dire" (Gisèle, p. 50). La possibilité (et le fait) de se confier librement est effectivement ce qui permet à ces femmes de continuer à assumer un engagement parfois difficile à soutenir:

*"Dieu est très proche (...) Mais tout se dit. Et c'est ce qui permet de continuer aussi. Cette vérité dans l'expérience, dans la relation. Parce que les expériences plus sensibles c'est moins souvent [tout le temps], c'est des fois, exceptionnel... Mais l'amour est toujours changé après cette façon de se rencontrer, dans la vérité" [Gisèle, p. 51] [r].*

Pour le reste, plusieurs considèrent que ce qui est vécu dans le cadre d'une relation amoureuse ressemble beaucoup à ce qui se passe en amitié avec moins d'intensité. Quant à la durée des deux types de relations, certaines considèrent l'amitié favorisée de ce point de vue. Quoique, encore une fois, cela relève pour une large part de la personnalité et des objectifs de chacun par rapport à une relation amoureuse:

*"L'amour, je pense c'est le partage. C'est plus fort que l'amitié comme sentiment mais en même temps c'est moins durable. Ça peut être durable, ça dépend des tempéraments, ça dépend des objectifs qu'on se fixe dans la relation amoureuse. Si on se fixe sensiblement les mêmes objectifs ça peut durer longtemps. La preuve, mes parents ça fait 55 ans qu'y sont mariés" [Irène, p. 44] [h].*

Dans cette perspective, l'amour est défini comme étant la recherche du bien-être (le sien propre et celui de "l'autre"), l'établissement d'une complicité, le partage des bons et des mauvais moments, l'entraide mutuelle, la lutte contre l'isolement et la solitude. La fréquence des contacts et/ou le fait de "vivre le quotidien" avec quelqu'un contribuent à créer cette atmosphère d'intimité et de complicité. À ces orientations vagues et générales viennent se greffer la vision, les attentes et les désirs des personnalités individuelles à l'égard des rapports amoureux, tant en ce qui concerne leur durée que la manière de les vivre en général.

Mais, la confiance, la complicité et l'abandon de soi qu'on juge parfois plus intenses en amour qu'en amitié, apparaissent toutefois sous un jour différent lorsque la comparaison est établie par rapport à l'amour maternel. Béatrice rapporte à cet effet que la relation qu'elle vit avec sa fille est totalement différente du lien qui l'unit à son conjoint, dans la mesure où la première, contrairement au second, est illimitée. C'est-à-dire que certaines choses qu'elle accepte de la part de sa fille ne seraient pas tolérées venant de son mari. En fait, il s'agit selon elle de deux niveaux d'entente différents: un lien "fusionnel" inconditionnel la relie à sa fille, tandis que sa relation conjugale est circonscrite par "le respect de l'autre". Même la sensation physique qu'elle ressent à l'égard des deux personnes est différente.

*"Par rapport à mon mari, c'est le coeur qui va me pincer ou c'est ma tête, y a quelque chose qui va bouger là-dedans. Mais par rapport à ma fille c'est mes tripes, c'est physique, c'est très très fort. (...) Le mal que je ressens par exemple quand à se fait mal, c'est dans mes tripes, j'ai l'impression que tout va s'arracher. Y a quelque chose dans mon système qui me dérange, pis pour lequel j'aurais pas de bornes ou de barrières pour faire des gestes pour l'aider. C'est pour ça je dis: c'est démesuré, c'est inconditionnel, c'est... c'est infini. C'est jusque-là. Alors que si je parle de mon conjoint, je peux pas prévoir ce qui va arriver demain, ni l'an prochain. (...) Ce qui est illimité pour ma fille devient limité pour mon mari (...) parce que je peux discuter avec, on peut discuter de choses et d'autres, mais on peut mettre des choses sur papier. Pis des ententes verbales, (...) pis dans le mieux du possible t'essaies de les respecter. C'est une question de respect. Fait que la limite c'est le respect, de l'autre personne, dans sa liberté d'action, dans sa liberté de parole... d'être" [Béatrice, pp. 8, 17] [h].*

De plus, si Béatrice éprouve parfois de l'incertitude quant à l'avenir (à long terme) de sa relation conjugale, il s'agit là d'une sensation qu'elle ignore vis-à-vis de sa fille: *"j'en suis beaucoup plus sûre parce que... Parce que c'est moi, parce que c'est une partie de moi qui est là en plus petit"* ( Béatrice, p. 13). Ainsi, dans l'esprit de cette femme, les notions de risque et d'insécurité, présentes dans la relation amoureuse (conjugale), seraient absentes de la relation maternelle.

*"Son amour n'est pas nécessairement acquis, mais le fait que je l'ai eue c'est différent (...) j'ai pas à me débattre pour prouver des choses ou amener des choses ou penser telle chose, c'est... automatique, c'est inné. (...) J'ai plus de facilité à décrire l'amour d'un conjoint, d'une façon, parce que j'ai l'impression que c'est*



*concret, c'est palpable (...) Par contre, y a des choses que je ne peux pas prévoir, pour des raisons X, et que je ne peux pas connaître l'avenir. C'est que je peux facilement me dissocier de mon mari, à un moment donné de ma vie, pour des raisons X, parce qu'y se passe quelque chose dans ma vie, parce qu'y se passe quelque chose dans la sienne, mais je ne pourrai jamais me dissocier de ma fille, de cet amour-là qui est... C'est vraiment un lien... c'est profond" [Béatrice, pp. 8, 12] [l].*

Dans un autre ordre d'idées, on constate que pour certaines religieuses l'engagement perpétuel qu'elles ont contracté avec le Christ (bien que toutes ne le considèrent pas comme un amoureux humain) témoigne d'une certaine exclusivité, même si d'autres personnes chères peuvent également avoir une grande importance à leurs yeux. La présence permanente de Dieu dans leur vie et leurs activités contraste d'ailleurs avec celle du reste de leur entourage à cet égard.

*"Mon engagement est perpétuel. Donc, les autres personnes sont importantes aussi, mais c'est sûr qu'avec Dieu y a une certaine exclusivité dans le sens que c'est particulier. Y sera toujours là, y sera toujours présent pis y est toujours présent dans tout ce que je fais. Ce qui est pas le cas pour les autres personnes. Mes amis, je les aime bien, mais y sont pas là. Mes compagnons de travail, la même chose. Même mes compagnes ici, qui sont quand même beaucoup plus proches que les autres personnes parce qu'on vit, on est là ensemble à tous les jours pis tout ça, sauf que je pense pas toujours à elles quand je m'en va travailler. (...) C'est sûr que je pense pas toujours à Dieu non plus là (rires). L'activité de l'esprit est limitée, dans un certain sens, mais je sais qu'il est toujours là (...) Donc y a un certain lien particulier, y a un choix, y a une exclusivité, qui fait que c'est différent" [Claire, p. 78] [r].*

C'est le désir de partager toujours de plus en plus avec l'autre, de le voir grandir, de le connaître pour ce qu'il est vraiment et non pour ce qu'il nous apporte qui anime plusieurs religieuses par rapport à Jésus-Christ. Pour elles, un aspect de "totalité" (englobant) caractérise une relation amoureuse, où on sent moins de limites qu'avec d'autres personnes, des amis par exemple. On a donc envie de donner plus et d'une manière plus "totale" à la personne aimée qu'aux autres: plus de temps, plus de soi-même aussi:

*"Avec les autres, même si on a beaucoup d'amitié, y va avoir des restrictions, on va se mettre des limites dans ce qu'on va partager, dans ce qu'on va donner. Tandis qu'avec la personne que l'on aime, il y a des limites, mais y a ce désir de partager toujours de*

*plus en plus. Un échange. (...) C'est bien sûr que moi avec Dieu... Oui c'est la même chose, c'est vrai, un désir plus total de partage. C'est bien sûr qu'avec lui je vais lui dire beaucoup plus de choses ou je vais partager beaucoup plus qu'avec une autre personne, parce que je l'ai choisi lui. Pis lui face à moi, je vais vouloir le connaître beaucoup plus lui que connaître une autre intimement. Aussi, je vais lui accorder plus de temps, ça va de soi, si je veux le connaître, si je veux partager je vais lui donner plus de moi, de mon temps, de ce que je suis, d'une manière plus totale" [Marie, p. 56-57] [r].*

Le fait qu'une relation amoureuse implique un choix de la personne avec qui on s'engage peut donc aussi servir à distinguer ce type de relation de celui qu'on entretient avec les membres de sa famille ou de sa communauté (qu'on ne choisit pas). Ce caractère "consenti" de la relation amoureuse semble contribuer à lui donner une valeur particulière aux yeux de Carole notamment:

*"Celle-là [sa relation amoureuse] a plus d'effets sur moi, directs, que beaucoup d'autres, ça fait que c'est sûr qu'à va prendre peut-être plus de place. Parce que y a des relations qu'on choisit pas. Comme avec nos soeurs ou avec nos parents ou nos enfants, c'est pas un vrai choix. Mais dans une relation amoureuse t'as toujours le choix de cesser, de dire: "ben, ça marche pu". Pis peut-être que ça, tu tiens moins ça pour acquis peut-être pis tu vas plus penser au sens de cette relation-là pis à quoi faire aussi pour que ça marche bien. Mais c'est quand même une relation que tu peux rompre, plus que celles qui sont familiales" [Carole, pp. 42-43] [h].*

Par contre, certaines interviewées insistent aussi sur le caractère indispensable de l'amitié, qui "ouvre sur le monde", et sur le fait que des amis peuvent aussi s'apporter beaucoup mutuellement, même s'ils n'ont pas besoin d'être là tout le temps (contrairement à une relation amoureuse où il y a "quelque chose qui fait que l'autre est toujours présent"). On peut compter sur eux dans les moments difficiles et l'amitié apporte même un réconfort dans les périodes de découragement amoureux:

*"Y a quelque chose qui est pas pareil. Parce que, à un moment donné, c'est sûr quand tu vis 24 heures sur 24 avec quelqu'un<sup>2</sup>, un*

---

*moment donné tu dis: merde, y comprend rien... Pis là ben, t'as le goût de brailler, t'as le goût de te faire dorloter. Fait que l'amitié va remplacer ça* [Lucie, pp. 66-67] [h].

Pour certaines, c'est la personne aimée elle-même qui fait la différence (plutôt qu'une manière particulière de vivre les sentiments) au sens où c'est avec celle-là qu'on choisit de partager certaines choses en particulier (vie quotidienne, intimité, sexualité, joies, peines, etc.), de les vivre d'une façon intense, donc amoureuse, et avec personne d'autre.

*"C'est la personne. C'est la personne avec qui je vis, c'est parce que c'est C. Lui c'est lui. (...) Ce que je ressens quand je dis: je suis heureuse pis tout ça, c'est grâce à lui. Parce que C. c'est C, c'est l'homme que j'ai le goût de vivre le plus possible, intensément avec lui. C'est que j'ai décidé de vivre avec lui, de vivre mes peines pis mes joies avec lui. (...) Des fois, des choses intenses qu'on vit, je suis contente de les vivre avec lui, j'aurais même pas le goût de vivre ça avec d'autres mais avec lui je suis contente de vivre ça, pis je suis contente qu'on vive ça ensemble. Je pense que c'est ça le fait que... j'ai le goût de vivre des choses avec lui, pis pas avec d'autres"* [Danielle, pp. 82, 84-85] [h].

Le type et la profondeur de l'engagement comptent donc, avec l'activité sexuelle, parmi les principales distinctions exposées par nos interlocutrices entre relation amoureuse et relation amicale. L'engagement amoureux serait caractérisé entre autres par un haut degré d'intimité de même qu'une forte intensité des sentiments souvent exprimés dans le cadre de la vie commune, qui plus est, avec une personne que l'on choisit pour l'ensemble de ses qualités et qui en retour nous accepte en totalité (en cela la relation amoureuse apparaîtrait moins morcelée que l'amitié). Les attentes entretenues de part et d'autre par les amoureux seraient également plus spécifiques; on observe une plus grande préoccupation pour les opinions, goûts et désirs de l'autre en amour qu'en amitié ainsi qu'une plus grande disponibilité à son égard. L'exemple de l'amour maternel vient cependant nuancer l'impression que l'amour "conjugal" est quasi illimité comparativement à l'amitié, en rappelant le caractère conditionnel, incertain et potentiellement éphémère de

---

<sup>2</sup> Il va sans dire qu'il ne s'agit ici que d'une manière de parler puisque l'interviewée en question travaille et étudie 40 heures par semaine!

la relation amoureuse qui, contrairement à l'amour maternel ("fusionnel", éternel, inconditionnel) est balisé par la notion de respect mutuel (incertitude à laquelle échappent toutefois les religieuses comme on l'a vu plus avant).

Rappelons par ailleurs le caractère plus ambigu des amitiés féminines pour les lesbiennes, contrairement aux hétérosexuelles qui, avec leurs amis masculins, semblent davantage tenir à des frontières étanches entre les deux types de relations intimes. Il existe apparemment quelque chose d'équivalent du côté des religieuses, pour qui - conformément à la norme hétérosexuelle peut-être - les limites de leurs diverses relations se trouvent clairement établies, l'amitié ou les autres relations interpersonnelles n'empiétant jamais sur leur lien total et exclusif avec Jésus-Christ.

### *6.1.3 Impact de l'amour sur les relations amicales*

Si l'amitié, comme on vient de le voir, constitue un point de référence important dans la définition des relations amoureuses par les interlocutrices, en retour l'engagement amoureux a certainement un impact sur les relations amicales des femmes. L'un des effets mentionnés systématiquement par les interviewées est le fait qu'elles voient moins leurs amis lorsqu'elles vivent une relation amoureuse. Voyons d'un peu plus près comment cet état de fait en vient à s'installer.

Celles qui sont en couple, plus particulièrement, distinguent, comme on l'a vu au chapitre 3, deux "moments" clés d'une relation amoureuse: les débuts (période variant avec les individus, couvrant les premiers mois, voire la première année, de la relation) et les étapes successives de transformation de la relation. Ce serait plutôt à l'euphorie et à la passion des débuts d'une relation amoureuse que plusieurs femmes font référence lorsqu'elles affirment voir leurs amis moins fréquemment en situation de couple que quand elles sont "célibataires". Cependant, le fait de revenir "les pieds sur terre" après quelque temps de frénésie amoureuse ne signifie pas pour autant qu'on reprenne avec ses amis le rythme de fréquentation que l'on connaissait auparavant. En effet, la place prépondérante qu'occupent vraisemblablement les rapports amoureux (de couple) dans la vie des femmes interrogées, par

rapport à d'autres types de rapports interpersonnels (famille, amitié, vie associative, etc.), se trouve à être marquée dès les débuts d'une relation amoureuse et se confirme par la suite lorsque celle-ci se poursuit sur une période plus ou moins longue. On peut comprendre qu'étant donné que la plupart des femmes interviewées sont affairées de nombreuses heures à un travail rémunéré, il leur faille distribuer le temps qui reste selon certaines "priorités". Il semble que le "conjoint" ou la "conjointe" soit cette priorité (ses propres enfants aussi lorsqu'on en a). Ce n'est parfois qu'après de nombreuses années de vie de couple que certaines femmes tentent de reprendre un contact plus régulier avec d'ancien-ne-s ami-e-s qu'elles avaient délaissés pour se consacrer à un conjoint et des enfants (voir Lucie, chapitre 4, p.164).

Par ailleurs, il semble que ce choix fait en faveur d'un-e "amoureux-se" au détriment des ami-e-s laisse des impressions différentes aux femmes, selon leur personnalité, leur tempérament, mais aussi selon qu'elles aient opté pour la vie religieuse ou séculière. Bien que dans les deux cas le temps occupé par le travail et par la "relation amoureuse" ait une grande influence sur la fréquence (à la baisse) de fréquentation des amis, les religieuses considèrent apparemment cette réalité avec davantage de philosophie - et par conséquent avec un sentiment de liberté plus grand - que les femmes laïques qui expriment plus spontanément des regrets face à la même situation (tout en considérant normal qu'en général les gens voient moins leurs amis quand ils sont impliqués dans une relation amoureuse)<sup>3</sup>. En effet, les femmes laïques affirment devoir faire plus d'efforts pour garder le contact avec leurs amis quand elles sont engagées dans une vie de couple que lorsqu'elles sont

---

<sup>3</sup> Les extraits suivants illustrent l'état de consensus sur cette question:

*"Beaucoup de mes amis sont en couple, donc eux autres aussi ont tendance à ne pas communiquer avec moi, faut vraiment qu'on fasse des efforts. Des fois on se dit: "ça fait longtemps qu'on s'est pas vus, faut qu'on se voie. On planifie quelque chose deux semaines à l'avance et faut vraiment qu'on fasse des efforts, parce que tout le monde est occupé en plus, mais on est en relation, fait que..." [Diane, p. 58] [!]; "Ah oui, je les voyais moins souvent qu'avant. Mais ça, en quelque part, bon, c'est sûr que... c'est peut-être un peu normal, tu vois quand même tes amis moins souvent. T'es avec quelqu'un, bon, c'est sûr que tu fais des projets avec cette personne-là. Ça, je pense que c'est sûr que quand t'es en relation, que t'auras peut-être pas la même fréquence de voir tes amis" [Andrée, p. 62] [!].*

“célibataires”. Plusieurs d'entre elles trouvent important de cultiver leurs amitiés mais disent manquer de temps pour pouvoir tout faire.

*“Ça handicape beaucoup. Et je trouve ça regrettable parce que j'ai toujours été la première à dire à tout le monde: «c'est important de continuer à cultiver des relations d'amitié, c'est important des amis». Pis là, j'investis pu parce que je me donne pu de disponibilité pour mes amis, fait que je trouve ça un petit peu plate, mais je suis un peu essoufflée, j'ai l'impression de courir après mon temps tout le temps, fait que, j'ai moins envie... Va falloir que je le refasse là, je trouve ça dommage. Mais ça influence les relations d'amitié, mais c'est ben dommage que ça soit comme ça” [Diane, pp. 59-60] [l].*

Par contre, une moins grande disponibilité n'entraîne en général pas de changements au niveau de la qualité des liens d'amitié.

*“C'est sûr que la fréquence a diminué. Mes amies aussi je les vois moins souvent mais ça, ça influence pas trop la qualité parce que elles aussi elles sont dans des relations souvent, de part et d'autre, on est pas si disponibles qu'on l'a déjà été pis, on se voit moins mais on se voit, c'est correct quand on se voit, c'est aussi intense” [Carole, p. 46] [h].*

Si plusieurs religieuses constatent elles aussi qu'elles voient leurs amis moins souvent qu'avant leur entrée en communauté, cela n'implique cependant pas qu'elles se sentent mal à l'aise devant cet état de fait. Au contraire, il semble même qu'elles soient heureuses de laisser la plus grande place à Dieu et aux personnes qu'elles sont appelées à côtoyer dans leur nouvelle vie. Les remords qu'éprouvent les femmes amoureuses d'un autre être humain face au délaissement de leurs amis cèdent la place chez les religieuses au sentiment positif d'être là où l'on doit être, là où Dieu souhaite que l'on soit.

*“Moi ça me prive pas, justement parce que ma vie m'a fait rencontrer d'autres personnes pis moi j'ai pas de place pour ben du monde. Moi je serais pas la femme à avoir ben ben du monde dans ma vie pis que ça prenne vraiment trop de place. J'ai déjà beaucoup de choses fait que si y fallait qu'en plus j'aie encore... beaucoup d'amis là, j'aurais pu d'espace pour Dieu dans le fond. Pis j'en ai besoin de ça” [Claire, p. 73] [r].*

De son côté, Jacinthe témoigne du fait que son engagement religieux a augmenté la qualité de ses relations avec les gens en général et avec ses amis en particulier, sans toutefois sentir l'obligation de leur rendre visite

régulièrement pour maintenir le lien. Par ailleurs, la vie religieuse l'a amenée à s'ouvrir à des gens qui n'auraient pas forcément eu d'intérêt à ses yeux auparavant.

*"Pour moi, l'amitié c'est pas quelque chose d'accaparant, ni ma famille. Pis la vie religieuse a pas changé à ce niveau-là, mais ç'a augmenté, je dirais ça m'a ouvert à des gens... qui seraient passés inaperçus en d'autres temps. Parce que là, du fait que je me dis: c'est les plus tristes ou les plus malheureux ou je me sens appelée vers ces gens-là, ben c'est sûr que si je vois un quêteux, je vas m'arrêter plus. Ou si je vois une pauvre personne, droguée ou... ça, ça va devenir mes amis. C'est à ce niveau-là que ç'a changé"* [Jacinthe, pp. 60-62] [r].

L'adoption de la vie religieuse - peu courante à notre époque - est parfois mal comprise par les membres du proche entourage de certaines soeurs, la famille en particulier, ce qui peut entraîner un certain ressentiment de leur part. Toutefois, loin de se laisser décourager par cette incompréhension familiale, Marie se dit heureuse, au contraire, de ce que son choix de vie fasse se poser des questions à ses proches et leur fasse découvrir éventuellement des valeurs spirituelles.

*"... Moi je crois à la présence même si y a absence. C'est-à-dire que je suis quand même très proche de ma famille même si je ne les vois que deux ou trois fois par année. Eux autres le vivent pas comme ça, c'est pas leur choix que je sois rentrée ici, alors quel effet j'ai sur eux autres? je suis pas certaine parce qu'y a sûrement ça qui joue, le fait qu'y ne puissent pas me voir aussi souvent. (...) Ça leur fait poser des questions. Pis j'en suis trrrès contente! C'est peut-être la seule chose que je pouvais faire. Poser question dans le sens: pourquoi à fait ça? (...) Puis, qui sait, [ils peuvent être amenés éventuellement] à revenir à des valeurs... plus solides. Plus sûres, des valeurs plus certaines, qui sont pas matérielles parce que quand tu perds le matériel, y te reste pu grand chose. Tandis que les autres valeurs ça reste. En tout cas, je suis bien contente de leur faire poser question (rires)"* [Marie pp. 52, 54-55] [r].

On a déjà mentionné au chapitre 4, en abordant le thème de l'interrelation entre vie professionnelle et vie amoureuse, que les femmes éprouvent souvent du regret face à l'impossibilité de concilier tout à la fois l'ensemble de leurs "obligations" sociales, en particulier le fait d'avoir moins de temps à consacrer à leurs amis. Il semble en effet que la disponibilité soit pour les femmes l'un des enjeux important de la nouvelle configuration des

relations intimes et, plus largement, des bouleversements affectant l'ensemble de la société dans le sens de l'inflexion individualiste qui oriente de plus en plus les rapports de l'individu au social. Dans le cas des femmes, ce n'est peut-être pas tant le repli sur la vie privée qui joue ici, car, à l'inverse des hommes dont l'accomplissement s'est traditionnellement réalisé à travers leur fonction de pourvoyeur et une activité salariée exercée en dehors de la sphère domestique, leur identité se construit dorénavant à la fois à travers un travail rémunéré et leur engagement dans la sphère privée. C'est donc plutôt le fait d'être doublement accaparées, par leurs obligations professionnelles et par les exigences d'une vie privée de plus en plus "scrutée", observée, analysée, travaillée par ailleurs qui place les femmes dans une situation où le manque de temps et de disponibilité à accorder à une vie sociale plus large (en particulier aux amis) apparaît flagrant.

D'autre part, on peut s'interroger à savoir si le manque de disponibilité dont il est question ici ressortirait aussi comme une constante dans le discours des hommes sur leurs relations amoureuses. Car nous pensons que "l'entretien" des amitiés relève plus généralement des femmes que des hommes, et fait partie d'une préoccupation et d'une responsabilité sociales séculaires envers autrui dont elles sont spécifiquement investies. Le discours actuel de l'État sur les "aidants naturels" n'est qu'une formulation nouvelle - et insidieuse (puisque énoncée en des termes neutres respectant l'éthique de la rectitude politique) - confirmant ce rôle et cette responsabilité des femmes de se soucier des autres en leur dispensant attention, soins et sollicitude.

À présent que nous avons une meilleure idée de la manière dont les relations amoureuses et amicales agissent les unes sur les autres et comment ces connexions sont perçues différemment selon le mode de vie amoureuse des interlocutrices, nous nous pencherons plus spécifiquement sur les trois cadres de vie amoureuse représentés dans notre échantillon, afin de tenter de mieux comprendre les liens qui unissent les femmes de ces trois groupes, de même que les divergences mises en évidence par l'analyse de leur discours.



## *6.2 Particularités et similitudes des divers cadres de vie amoureuse*

### *6.2.1 Hétérosexualité*

L'amour hétérosexuel constituant la norme, il n'est pas étonnant qu'on ne retrouve dans les entretiens aucun témoignage explicite qui aurait pour but de spécifier ce qu'est l'amour hétérosexuel: l'amour est hétérosexuel par définition dans l'esprit de bien des gens. À ce titre, le contenu des différentes rubriques développées au long des quatre derniers chapitres en constitue un portrait particulier, sur lequel nous ne reviendrons pas ici d'une manière systématique.

D'un autre côté, et bien qu'elle représente encore la norme, l'hétérosexualité n'est plus la seule forme admise pour vivre les rapports amoureux dans notre société. L'aisance avec laquelle les interviewées lesbiennes se sont livrées à nous sur le sujet, ne se souciant aucunement de justifier leur style de vie amoureuse à nos yeux, en est déjà un indice convaincant. Bien sûr, cela ne signifie pas pour autant que l'homosexualité ne soit pas encore l'objet d'une condamnation morale - voire d'une certaine répression - de la part d'une partie de la population, seulement qu'il existe une ouverture certaine face à cette "problématique", à tout le moins une conscience de son existence.

S'il est difficile de caractériser les relations amoureuses hétérosexuelles comme telles, il est possible toutefois, par le biais de commentaires formulés au passage par les hétérosexuelles, concernant plus spécifiquement leurs rapports avec les hommes, de faire ressortir certains aspects qui les distinguent des formes lesbienne et religieuse des rapports amoureux vécus par les femmes.

Tout d'abord, quelques interlocutrices mettent simplement en valeur leur attirance envers les hommes. Nancy, par exemple, qui avoue pourtant manquer de confiance envers eux de prime abord (et à qui elle demande de faire la preuve de leurs honnêteté et intégrité avant d'accepter de s'engager un tant soit peu avec l'un d'entre eux), affirme par ailleurs rechercher constamment la présence des hommes, que ce soit sur un plan amoureux ou amical.

*"J'aime les hommes, j'aime la compagnie d'hommes, je vas la rechercher, même amicalement, j'aime ça. Je suis bien en compagnie d'hommes. Ça fait que si c'est pas des hommes de qui je suis amoureuse, on va avoir du plaisir ensemble, on va rire, on va faire des farces, on va avoir une bonne relation, ça me prend la présence d'un homme" [Nancy, p. 39] [h].*

En ce qui concerne plus spécifiquement les qualités recherchées chez les hommes, il se trouve plusieurs femmes pour qui un amoureux devrait idéalement pouvoir être à la fois un confident, un ami et un amant. Souscrire à ce triple statut demande à leur avis une grande ouverture d'esprit de la part des hommes, ainsi que des dispositions pour l'écoute, la compréhension, la tendresse, l'affection, la capacité d'échanger, bref pour tout "ce qui nourrit la complicité". D'autres encore font ressortir l'aspect complémentaire qu'elles attribuent au type de support qu'un homme et une femme peuvent s'apporter dans le cadre d'une relation amoureuse, un "quelque chose de particulier" qui joue selon elles à tous les niveaux, notamment celui de la sexualité.

À cette liste s'ajoutent évidemment les préférences individuelles des femmes pour certaines personnalités et caractéristiques. Nancy, citée plus haut, reconnaît pour sa part avoir un penchant pour les hommes de nationalités étrangères, les latins en particulier pour leur côté excessif, passionné, de même qu'elle constate avoir de la facilité à composer avec les valeurs d'autres cultures, en autant toutefois qu'elle se sente respectée. La même répondante affirme par ailleurs fuir les "machos" en même temps qu'elle trouve une stimulation dans le contact avec ce type d'hommes dans la mesure où ils lui permettent de se confronter et même de s'identifier à eux par rapport à certaines attitudes.

*"Mes amis m'appellent la macha (rires). Y ont pas tort parce que si un gars se protège pas avec moi, y va peut-être avoir de la misère. Y va tomber amoureux pis y va en arracher. C'est pour ça qu'en quelque part, je dis que je fuis les gars qui sont un peu machos, tout ça, mais je pense que j'ai peut-être besoin d'eux-autres... pour qu'y m'emportent, pour qu'y m'accotent, pour que je puisse débattre, pour qu'y puissent me stimuler, c'est un mélange. Fait que... Non, je trouve ça bien, je trouve que j'atteins un bon équilibre, c'est l'fun" [Nancy, p. 16] [h].*

L'amour hétérosexuel se distinguerait ainsi, dans certains cas, d'autres formes de relations amoureuses entre autres en ce que l'édification du sujet

amoureux féminin se réalise sur la base de notions comme la "complémentarité" ou l'identification dans la différence, voire dans la confrontation, plutôt que sur la base du type "d'harmonie" auquel est susceptible de mener la ressemblance et le consensus valorisés notamment par bon nombre de femmes lesbiennes. Mais à part ces quelques informations glanées çà et là, ce sont surtout les témoignages provenant des femmes qui vivent l'amour en dehors du modèle hétérosexuel qui sont susceptibles de nous donner à voir, de leur point de vue, et justement parce que leur expérience se distingue de celle des femmes qui aiment un homme, en quoi consiste ledit modèle. Laissons-leur donc prendre la parole, puis nous reviendrons au terme des deux sections suivantes, traitant de l'amour lesbien et de l'amour mystique féminin, sur la question de l'hétérosexualité.

### 6.2.2 Lesbianisme

Bien que, comme nous venons de le mentionner, aucune des interviewées lesbiennes n'ait tenté de justifier son homosexualité à nos yeux, quelques-unes nous ont néanmoins fait part des circonstances qui ont entouré l'essor de leur lesbianisme (voir chapitre 3, p. 116, Diane). Certaines, qui ont vécu des amours hétérosexuelles par le passé, établissent des comparaisons entre les deux formes de relations amoureuses. Andrée, par exemple, affirme que les mêmes sentiments seraient vécus dans un couple gai et dans un couple hétérosexuel (mettant ainsi l'accent sur l'aspect universel de l'amour, tout comme le font les religieuses d'ailleurs), bien que les gens semblent parfois portés à croire qu'il s'agit de rapports complètement différents. Selon elle, les femmes gaies, plus que les hommes, rechercheraient davantage les relations stables.

*"Je pense qu'on vit ça pareil comme n'importe quel autre couple. Moi j'ai déjà été (...) en relation avec des gars pis tu vis les mêmes problèmes, les mêmes peines, les mêmes peines d'amour, les mêmes angoisses, les mêmes joies. (...) Je pense que ce que les gens ont dans ' tête, en tout cas, les personnes qui sont pas proches du milieu gay, y vont plus être portées à penser que c'est sexuel. Que c'est des relations plus sexuelles pis, que ça couraille pis que... (...) Peut-être qu'au niveau des gars ça se promène plus, mais au niveau des filles, je pense que c'est pas ça, les filles recherchent beaucoup plus des relations stables que de vivre*

*d'aventures pis de bambocher d'un bord pis de l'autre" [Andrée, pp. 9-10] [1].*

Les lesbiennes qui ont déjà vécu une ou des relations amoureuses avec un (des) homme(s) avouent toutefois se sentir mieux avec une femme dans le cadre de ce type de rapport. Plusieurs disent apprécier spécialement l'inclination des femmes à exprimer leurs émotions, aspect qu'elles ont, semble-t-il, retrouvé plus rarement avec des hommes, et ce en dépit du fait qu'elles reconnaissent que certains d'entre eux ont changé au cours des dernières années à cet égard (plus sensibles, attentionnés, se préoccupant davantage de leurs propres sentiments et de ceux des femmes, etc.). Dans l'ensemble, ces derniers sont tout de même perçus comme étant plus "physiques", et comme ayant plus de difficulté à exprimer leurs sentiments (les femmes aussi avec eux par conséquent). Les femmes, à cause de leur éducation spécifique, pense-t-on, ont en général une plus grande facilité à s'exprimer au plan émotif, ce qui établit d'office une ressemblance entre elles, ressemblance avec laquelle nos interlocutrices disent se sentir à l'aise. Selon cette logique, le fait de partager une sensibilité et des valeurs semblables permettrait aussi d'avoir des échanges plus profonds avec une femme qu'avec un homme. Ce point de vue rejoint celui de Tristan (1979) dont nous avons résumé les grandes lignes au chapitre 1 (voir pp. 37-39). D'autre part, certaines, comme Andrée, affirment s'épanouir davantage en vivant leur sexualité avec une femme.

*"Moi j'ai connu les deux pis je peux dire que je suis vraiment mieux avec une femme. Y a un côté fragile, tendresse, émotionnel que je trouve beaucoup plus intéressant avec une femme. Que ben souvent que t'as pas avec un gars (...) Ce que j'ai vécu avec une femme j'ai ben aimé ça. Pis je pense bien que si je revis quelque chose dans le quotidien, ça va être encore avec une femme, parce que je suis bien là-dedans, pis que sexuellement, je suis beaucoup plus attirée par une femme que par un homme. Moi ça me stimule beaucoup plus qu'un homme. Donc je pense que j'ai peut-être des bons critères pour être encore avec une femme. J'ai plus de chances d'être heureuse dans ma relation parce que physiquement les femmes m'attirent plus. Moi un gars, je vas le trouver beau mais... y est beau. Mais une femme que je trouve belle, 'est belle en maudit!" [Andrée, pp. 10-11, 19] [1].*

L'observation de l'amour lesbien tel qu'il apparaît dans le discours de nos interviewées, met donc en évidence les mêmes sentiments que ceux qui

sont vécus dans un couple hétérosexuel, faisant ainsi ressortir la dimension universelle (trans-sexuelle) de l'amour. Mais, si les sentiments ressentis sont les mêmes, les lesbiennes se montrent particulièrement sensibles à certaines qualités que plusieurs identifient comme étant plus présentes chez les femmes que chez les hommes, notamment la prétendue facilité des femmes à exprimer leurs émotions et leurs sentiments. Considérant les valeurs communes aux femmes et qui les différencieraient des hommes, celles-ci seraient généralement, de l'avis de quelques interlocutrices, plus intègres, moins volages, moins frivoles, plus fidèles et plus solidaires. Ces qualités "amoureuses" sont parfois spontanément associées au côté maternel - altruiste - des femmes, manifestement valorisé dans ce contexte. De ce fait, la perspective de vivre des relations amoureuses avec les hommes qui, selon ce point de vue, seraient plus égoïstes, apparaît peu enviable.

Dans le même esprit, certaines lesbiennes considèrent que le désir d'établir une relation égalitaire et respectueuse au sein du couple sont des valeurs plus présentes dans la culture lesbienne que dans le monde hétérosexuel, du moins en principe. *"Je pense qu'y a une volonté d'égalitarisme qui est vraiment nettement plus présent (...) On pourrait [aussi] nommer le respect mutuel, c'est plus présent mais c'est pas... Tu peux le nommer comme une valeur mais si t'es pas capable de le vivre de toute façon..."* (Annie, p. 37). Ce point de vue sur l'importance accordée aux valeurs d'égalité et de respect dans le monde lesbien rejoint celui de Diane, que nous avons déjà exposé dans la section 3.4 du chapitre 3 (p. 116), et semble rendre compte de l'une des spécificités de la pratique amoureuse lesbienne.

Amenée à vivre des relations lesbiennes par le biais de son implication dans le mouvement des femmes, comme nous l'avons vu, Diane admet qu'elle ne croyait plus, à l'époque de son changement d'orientation sexuelle, à la possibilité de transformation "féministe" des hommes, et qu'elle n'avait pas envie non plus d'être l'agent de ce changement, ce qu'elle appelle *"faire l'éducation d'un homme"*. Cette désillusion lui avait donc enlevé toute confiance que des relations égalitaires puissent exister entre un homme et une femme, du moins entre un homme et elle. Sur ce plan de l'idéal égalitaire, affirme-t-elle, la situation était plus facile à vivre avec des femmes parce qu'il n'y avait pas dans ce cas à composer avec l'aspect patriarcal du pouvoir -

toujours présent à son avis. Cette possibilité de vivre des relations plus égalitaires fut d'ailleurs la différence la plus importante qui lui est apparue par rapport à ses expériences hétérosexuelles antérieures. Et bien qu'elle se rappelle avoir ressenti certaines insatisfactions dans des relations amoureuses homosexuelles, ces insatisfactions ne sont apparemment pas comparables à ce qu'elle a déjà vécu avec des hommes. Le fait qu'il existe avec une femme une "base commune" au départ, certains "acquis", facilite, de son point de vue, la bonne marche d'une telle relation: *Tu parles des mêmes affaires quand tu parles avec une femme* (Diane, p. 24). Cette femme dit aussi démarrer une relation lesbienne avec une plus grande dose de confiance, de respect et d'espoir, alors qu'avec un homme, *"c'était ben de l'ouvrage"...*

Ce dernier témoignage renvoie encore une fois directement aux arguments féministes (favorisant l'apprivoisement graduel de "l'autre" par la découverte d'une "semblable") déployés par Tristan auxquels nous faisons allusion plus haut et qui fondent la "solution lesbienne" au problème de l'inégalité intrinsèque de l'amour hétérosexuel. L'intérêt porté par plusieurs lesbiennes à la question féministe a d'ailleurs contribué à raffermir certaines de leurs convictions relatives à l'impossibilité d'une réconciliation entre le monde des femmes et celui des hommes dans le domaine des relations amoureuses. Quelques-unes adoptent aujourd'hui un regard plus critique vis-à-vis de valeurs auxquelles elles continuent néanmoins d'adhérer, d'une manière peut-être un peu moins dogmatique qu'auparavant: *"Je me suis un peu tempérée là, mais j'étais très intolérante pendant ces années-là. Alors ça faisait mon affaire de ne pas avoir d'homme dans ma vie (...) c'était plus facile d'être célibataire"* (Diane, p. 18).

Cette tendance observée chez certaines lesbiennes à diriger leur quête amoureuse vers un être semblable à elles est nuancée par Josée qui affirme ne pas rechercher un double d'elle-même non plus, qu'elle s'attend donc à retrouver chez une amante des qualités différentes des siennes, des défauts aussi, car *"dans l'amour souvent les gens veulent prendre le bon côté de tout, mais y a le mauvais côté aussi, les défauts de l'autre"* (Josée, p. 50). Par contre, Hélène confirme ladite tendance en admettant être portée à tomber en amour avec des femmes qui partagent globalement la même vision du monde qu'elle, bien que dans d'autres types de relations sociales elle dise apprécier

discuter avec des gens qui ont un point de vue différent du sien par rapport à divers sujets.

*"... C'est plus sur des bases, mettons, où y a un partage de valeurs, un partage de... comment on voit l'affaire, on voit le monde. Pas dans l'extrême. J'ai l'impression que ça me ressemble plus. (...) c'est plus moi mettons. Je vas trouver ça intéressant parler avec des gens qui ont une philosophie complètement différente par rapport à tel, tel sujet, mais me semble que je vas plus tomber en amour avec quelqu'un qui va partager les mêmes points de vue que moi" [Hélène, p. 15] [1].*

Par ailleurs, Annie constate qu'il y a plusieurs combinaisons possibles dans les rapports entre femmes: l'amour sans sexe, le sexe sans amour, l'amitié après l'amour, etc. C'est que, précise-t-elle, pour les lesbiennes, une amie peut (potentiellement au moins) devenir une amante et vice-versa (il semble d'ailleurs que cette deuxième possibilité se réalise souvent). Ceci remet donc en question avec plus d'acuité encore pour les lesbiennes la distinction courante entre amour et amitié par la seule présence ou absence de sexualité, et situe plutôt cette distinction, comme on l'a déjà mentionné, au niveau du type d'"engagement" amoureux contracté.

*"À ce que je sache, y a des couples de femmes qui ont pas de relations sexuelles depuis plusieurs années pis qui finissent par un couple. (...) En même temps que ça existe des amies qui des fois s'échappent à avoir des relations sexuelles. Et puis, ça existe aussi des gens qui savent pas trop ce qu'y sont: est-ce que je l'aime, est-ce que je l'aime pas, est-ce que je suis amoureuse ou pas, (...) et que si je baise avec, ça veut dire que là je suis en train de m'engager dans une relation amoureuse. Tous des questionnements qui sont vrais. Pis y est vrai en même temps qu'on peut baiser sans être en amour, pis d'autres ont besoin d'être en amour pour baiser (...) Oh la la la la! Et, je ne crois pas que la distinction se fasse au niveau des relations sexuelles, c'est au niveau de l'engagement amoureux que ça se fait, au niveau du petit contrat qu'on se donne" [Annie, pp. 52-54] [1].*

Il semble donc, si l'on se rapporte au dernier extrait, que les relations lesbiennes soient empreintes d'un plus grand flou par rapport à la définition des frontières marquant les limites d'une relation amoureuse. Une plus grande fluidité paraît en effet traverser les catégories traditionnelles servant à définir les relations amoureuses hétérosexuelles dans un univers où sexualité, amitié et amour sont en constante interrelation (bien qu'ils ne se confondent pas).

Sans doute faudrait-il nuancer en se demandant si la même réalité n'est pas vécue dans le monde hétérosexuel, sans être autant "problématisée"<sup>4</sup>. Il demeure toutefois plus probable que dans un milieu social composé presque exclusivement de femmes (du moins dans le domaine de la vie privée), les rôles et les "fonctions" affectives et/ou sexuelles s'entremêlent plus facilement.

À cet égard, l'idéal réside précisément pour Josée dans la capacité des partenaires à adopter successivement plusieurs "rôles" à l'intérieur de la relation amoureuse, notamment ceux d'amie, d'amante et de mère, polyvalence qu'elle interprète dans les termes du principe de complémentarité.

*"... T'as différents rôles que tu joues, pis que l'autre joue aussi à tour de rôle. Y s'agit que t'exerces pas le même rôle la même journée. Y risque d'avoir des flammèches (rires) (...) C'est ça le complément. C'est pas que la personne soit parfaite ou qu'à réponde à tous, tous, tous tes besoins, mais que si t'es capable d'avoir quelqu'un dans ta vie qui est capable d'être ton amie, ça c'est important, la personne que t'aimes qu'à soit ton "best friend" comme on dit en anglais, ça c'est important, pour moi en tout cas. Ta meilleure amie. De temps en temps une mère, parce qu'on est toutes bébé pis c'est l'fun laisser sortir notre petit côté enfant aussi. (...) Pis, ben sûr, ton amante ou ta maîtresse ou ce que tu voudras, si on parle au niveau sexuel, en tout cas. Fait que quand t'es capable de retrouver ces trois éléments-là dans une personne, ben, pour moi, je trouve que oui, ça c'est l'idéal. Là tu peux partager des choses, pis être toi-même aussi" [Josée, pp. 34-35] [!].*

Parallèlement, comme on l'a mentionné plus haut dans la section 6.1, on soulève l'ambiguïté pouvant exister dans les relations d'amitié entre femmes lorsque l'une d'elles ou les deux sont lesbiennes. Andrée affirme à cet effet que ses amies hétérosexuelles sont parfois portées à perdre de vue son orientation sexuelle au sens où elles ne tiennent pas suffisamment compte de son attirance pour les femmes en certaines circonstances, la traitant tout simplement "comme une amie" (c'est-à-dire comme une amie hétérosexuelle).

---

<sup>4</sup> Rappelons-nous seulement les propos rapportés à la page 266 du présent chapitre, suivant lesquels les hétérosexuelles aussi entretiennent des attentes variées vis-à-vis d'un amoureux, par exemple, qu'il puisse être tour à tour un confident, un ami et un amant.



*"Je trouve que, entre filles, c'est des affaires que souvent nos amies, c'est ça, y nous voient tellement comme, je sais pas moi, Andrée c'est Andrée, mais y nous voient pas comme Andrée est gaie. Un moment donné t'oublies ça. Mais des fois y vient des situations cocasses pis c'est là que tu réalises que les gens y perdent de vue ce côté-là" [Andrée, p. 73] [1].*

À un autre niveau, des homosexuelles affirment leur écart par rapport à la norme hétérosexuelle quant à leur façon de considérer les relations <sup>α</sup> amoureuses. Pour certaines d'entre elles, comme Annie qui n'a pas et n'aura vraisemblablement pas d'enfants, donc ne fondera jamais une famille, l'amour repose davantage sur la "qualité de la relation" et sur le plaisir qu'elle peut en retirer.

*"Moi je le vois vraiment dans une perspective lesbienne et non pas dans une perspective hétéro, d'avoir des enfants... créer un foyer, cellule économique, ça, j'en ai rien à foutre. J'ai pas d'enfants, j'ai mon indépendance économique aussi. (...) C'est pas ça, moi ma recherche amoureuse ça va pas être dans ce sens-là, c'est pas dans le sens de me reproduire, d'avoir un enfant, de vivre dans une famille, d'avoir des activités familiales là, c'est complètement différent. Non, je suis pas portée sur les enfants. C'est pour ça que j'en reviens à la qualité (...) Avoir du plaisir, quelque chose qui est pas nécessairement inné, c'est plutôt quelque chose qui sort de nous. Alors, aimer pour moi c'est ça, ça correspond à ressentir ce plaisir-là et de pouvoir comme l'actualiser dans une relation" [Annie, p. 11] [1].*

Par contre, Annie établit un rapprochement entre les mondes lesbien et hétérosexuel par rapport à ce qu'elle considère être une "survalorisation" du couple, qui est à son avis partagée par les deux groupes. Cette interlocutrice se porte en quelque sorte à la défense du célibat comme choix de vie, au sens où l'amour vécu à travers la vie de couple n'est pas à ses yeux la seule source valable d'accomplissement de soi. Selon ce point de vue, le célibat est envisagé comme un choix positif et non comme une résignation à être seul(e).

*"Ça peut pas être ça pour moi la vérité ou le seul choix possible (...) Comme les contemplatifs ou les religieux pis tout ça (...) Si tu penses qu'y a juste le couple pour fonctionner, tu dévalorises énormément toutes les autres relations que tu peux avoir (...) Alors cette conception-là qui est en fait présente dans le monde hétéro, on la retrouve aussi dans le monde [lesbien] (...) C'est une valeur de la société qu'on reproduit carrément. Faut être avec quelqu'un pour être complet. Non, tu y échappes pas. Je dirais même encore*

*moins, je pense. C'est toute une question de valeurs culturelles au niveau d'une sous-culture. Ce qui pourrait être différent, pis encore, on reproduit énormément (...) On a pas d'images, on a pas de modèles (...) C'est là que tout est reproduit pareil, y a des valeurs dominantes pis si t'accroches pas, si t'adhères pas, ben t'es aussi rejetée dans ton petit milieu. Y a des valeurs, souvent ça peut être les mêmes pis des fois ça peut être différent" [Annie, pp. 35-36] [1].*

Les qualités valorisées dans la relation lesbienne ont manifestement une double résonance au sens où elles renvoient à la fois à l'univers du féminin et à l'idéal d'authenticité promu par l'éthique thérapeutique dont plusieurs auteurs prétendent qu'elle oriente les conduites des gens en matière de relations intimes. Car outre l'attrance sexuelle pour une autre femme, les lesbiennes apprécient les signes de la stabilité dans une relation amoureuse, de même qu'elles accordent énormément d'importance à l'expression des émotions, ainsi qu'au fait de s'occuper de "l'autre" d'une manière responsable, altruiste. De plus, la ressemblance des amoureuses sur les plans de la sensibilité et des valeurs - notamment l'égalité et le respect - favorise la polyvalence et l'interchangeabilité des rôles "affectifs".

Si le milieu lesbien connaît à l'instar du monde hétérosexuel une valorisation du couple en tant que moyen d'accomplissement individuel, l'absence de projet familial dans bien des cas accentue encore davantage l'importance accordée au plaisir et à la "qualité de la relation" à l'intérieur des couples de femmes, ce qui à certains égards peut évoquer la relation thérapeutique. En cela aussi, la ressemblance avec les relations amoureuses hétérosexuelles est frappante, comme si la distinction entre les deux modes de relation tenait davantage à une question de degré que de nature. Reste à savoir si cette situation est due, comme semblent le penser certaines interviewées, au manque de modèles lesbiens "purs", ou plutôt au fait que les formes actuelles de l'individualisme que nous avons présentées au premier chapitre imprègnent simplement les groupes sociaux de tous les milieux, les gais et lesbiennes représentant peut-être à cause de leur profil psychosociologique particulier des terrains privilégiés pour accueillir et perpétuer de telles valeurs.

### 6.2.3 Vie religieuse

Les religieuses, comme les lesbiennes, se retrouvent, d'une certaine façon, en marge du discours dominant sur l'amour vécu par les femmes. Leur présence au sein de notre échantillon permet cependant de faire apparaître les religieuses aussi comme des femmes amoureuses, en faisant ressortir certaines conceptions et caractéristiques particulières de l'amour de Dieu, tant en ce qui a trait à sa nature, aux éléments qui le composent, aux différentes images qu'il véhicule, qu'à ses effets et à ses implications concrètes dans la vie de tous les jours de celles qui en font l'expérience.

Parmi les caractéristiques de l'amour divin, plusieurs religieuses ont fait état de son caractère *inconditionnel* et du sentiment de grande *liberté* qu'il procure. Car, mentionne Claire, *"le Seigneur n'exige pas plus de nous que ce qu'on peut donner"* (Claire, p. 26). L'omniprésence de Dieu, ou plutôt, la certitude de sa présence continue et de sa fidélité sont aussi des composantes importantes de cette forme d'amour spécifique: *"Lui est toujours là. C'est nous qui ne sommes pas toujours présents à lui [donc aux autres], à cause de nos limites humaines"* (Claire, p. 22). Cette soeur affirme en effet que si parfois elle se sent loin de Dieu et a l'impression qu'il n'est plus là, elle *sait* (*"parce qu'il l'a dit et à cause de l'expérience des mystiques"*) qu'au fond il est toujours présent. C'est elle qui parfois n'a pas envie de répondre à son appel ou qui est dispersée dans diverses activités et pensées. C'est d'ailleurs à ce moment précis que la dimension de liberté entre en ligne de compte et prend tout son sens.

Dans le même ordre d'idées, Gisèle dit assumer la plus grande part de son état; elle sait que Dieu ne change pas, que c'est son expérience à elle qui rend les choses obscures et donne quelquefois l'impression qu'il est moins présent. Une façon de résoudre ces difficultés consiste à adopter pour elle-même le regard tendre de Dieu à son endroit.

*"... quand c'est pas clair pour moi, je vois pas l'autre. Comme si quand bien même tu voudrais me faire voir une réalité, si moi j'entends rien, je la verrai pas, j'entendrai pas ce que tu me dis (...)  
Pis la façon de traverser cette difficulté-là ou de rétablir la relation ça a toujours été d'être capable d'en arriver pis regarder avec beaucoup de vérité, beaucoup de tendresse pour moi-même ce qui*

*se vit là. C'est comme si ce regard de [Dieu], j'avais besoin de l'avoir pour moi" [Gisèle, p. 22] [r].*

La situation semble donc moins susceptible d'être remise en cause du côté des femmes qui ont choisi de consacrer leur vie à Dieu. Toutefois, lorsqu'il arrive qu'elles envisagent l'éventualité de la rupture de leurs voeux (ce qui s'est rarement présenté au cours des entrevues), c'est plutôt à une "infidélité" de leur part qu'elles tendent à imputer la responsabilité d'une telle possibilité, qu'elles ne souhaitent évidemment pas. En effet, alors que les femmes hétérosexuelles et homosexuelles ont souvent tendance à rapporter au comportement de leur "partenaire" la cause d'une rupture réelle ou hypothétique, les religieuses, elles, n'ont d'autre recours que de s'en prendre à elles-mêmes face à l'échec de leur relation particulière avec Dieu. Celui-ci étant à la fois parfait et désincarné par ailleurs, on comprend qu'il soit impensable de lui jeter le blâme au moment de la "séparation".

*"C'est toujours de mon côté à moi parce que dans le fond, Dieu y s'adapte, y correspond comme on disait tantôt, à ce que je suis, pis à ce que je vis pis tout ça. Mais c'est sûr que moi je voudrais des fois être plus proche pis plus en accord avec ce qu'il est, avec ce que je perçois, au niveau de la parole de Dieu pis tout ça" [Claire, p. 64] [r].*

Dans la même veine, Marie se dit convaincue que les "faiblesses" ne peuvent venir que de son côté à elle, jamais de Dieu. Pas de risque d'abandon de sa part non plus, *"Dieu sera toujours là"*. À son avis, la relation qui l'unit à Dieu ne peut qu'être solide, à condition bien sûr qu'elle le désire profondément et qu'elle témoigne de la bonne volonté. Dans ce cas, dit-elle, l'amour peut atteindre des sommets, probablement plus élevés que dans un couple humain.

*"Je crois par exemple que la relation est probablement plus profonde, parce que c'est un amour qui est certain. Un être humain, t'as beau croire, y va avoir des failles. On est tous humains. Même si le couple s'adore, y va avoir des choses qui, involontairement... des blessures, des choses. Tandis que au point de vue divin, avec le Seigneur, y a pas ça. Y a ça peut-être de ma part mais pas de sa part à lui. (...) On peut atteindre des sommets beaucoup plus hauts qu'on peut imaginer que dans un couple. Pour une personne, si vraiment elle a la grâce, probablement que l'amour peut être très, très, très fort. Pis des sommets qu'un couple ordinaire ne pourra*

*pas, probablement, avoir. Parce que pour l'humain, on est tous faillibles" [Marie, pp. 14-15] [r].*

Gisèle se dit elle aussi comblée par la dimension intime du contact avec Dieu, plus même, pense-t-elle, qu'elle pourrait l'être par une présence physique. Elle éprouve, dans le cadre de cette relation privilégiée avec le Christ, le sentiment d'être accueillie et aimée telle qu'elle est, sans limites. Cette relation implique de sa part beaucoup de confiance et de franchise dans sa prière, de ne rien cacher de ses difficultés, attitude qui lui permet en retour de s'accueillir elle-même par rapport à certaines situations plus délicates. *"Cette relation à Dieu, dans un sens d'amour, fait qu'on peut être [à nu] devant lui et tu sens que t'es accueillie, tu sens que t'es aimée. C'est comme si y avait pas de limites, pas de limites de l'humain"* (Gisèle, p. 17). Mais, admet-elle du même souffle, la présence de Dieu n'est pas toujours aussi sensible, et ce en dépit du fait qu'elle se sente en relation avec *"quelqu'un de vivant"*. C'est la force de la foi qui lui permet de se dévoiler à lui pour arriver à saisir cette réalité de l'amour de Dieu à nouveau dans les moments plus critiques.

*"Y faut vraiment dire: je prends le risque de la foi pour arriver à saisir ça. C'est pas toujours sensible comme ça. Y a des fois où tu dis: oui, je crois puis c'est suffisant, c'est comme si je m'appuyais sur un [appui]. Y a d'autres fois où le terrain est plus mouvant pis là, ben, y faut s'en parler parce que l'engagement est vrai, parce que au fond la vie [est vraie] à la suite de Jésus-Christ. Je remets pas ça en question mais l'articulation de cet engagement-là est plus difficile" [Gisèle, p. 20] [r].*

Pour certaines, l'amour de Dieu, indissociable de "tout le reste", implique nécessairement, comme on l'a mentionné au chapitre précédent, la notion - et la réalité - de *fidélité*, mais aussi celles de *sécurité* et de *justice*. De plus, le fait de participer à cet amour divin infini et infaillible peut parfois amener ceux qui ont la foi à accomplir des choses remarquables, hors du commun, inimaginables d'un point de vue humain mais rendues possibles avec l'amour de Dieu (mère Thérèse par exemple).

*"C'est pour ça que je dis les personnes peuvent atteindre des sommets, parce que l'amour de Dieu c'est une certitude mais c'est un amour qui a pas de limites donc automatiquement cet amour infini là va passer dans les actes. On peut pas imaginer, c'est inimaginable (...) L'amour divin, dans le fond c'est quelque chose*

*qui est tellement fort, qui va amener des gestes... hors du naturel"*  
[Marie, pp. 16-17] [r].

Jacqueline, quant à elle, fera ressortir la dimension "fusionnelle" de l'amour de Dieu. Il ne s'agit pas selon ce point de vue d'une fusion qui anéantit l'être mais qui y intègre Dieu et les autres. Mentionnons à ce propos que les religieuses tendent à valoriser cet aspect "fusionnel" de la relation amoureuse, que les femmes hétérosexuelles et lesbiennes rejettent en général. Quoique en ce qui concerne cette dimension de l'amour, les religieuses qui s'expriment sur ce sujet mettent des bémols qui montrent à quel point le discours sur l'anéantissement de soi tenu par des milliers de religieuses appartenant aux générations précédentes a évolué (évolution qui va d'ailleurs dans le sens d'une dévalorisation de l'oubli de soi, tendance apparemment largement répandue dans l'ensemble de la société actuellement).

*De l'amour c'est de la fusion. Pas une fusion qui va [t'annihiler], c'est pas une fusion... où tu vas être rien, non. Fusion, tu gardes une part de toi-même mais ta part de toi-même est en Dieu. Dieu est en toi pis l'autre est en toi, l'autre entre là-dedans aussi. C'est un triangle pour moi. Oui, moi c'est important ça. Parce que je peux pas vivre mon amour toute seule. Dans le très concret, bon, y a du monde autour de moi. Pis, pour moi, je peux pas vivre ma relation avec les autres sans mettre Dieu là-dedans. Dieu amour je parle"*  
[Jacqueline, p. 14] [r].

Marie renchérit en exposant ce qu'elle considère elle aussi être le point le plus important de l'amour divin, c'est-à-dire "être un avec Dieu", tendre à épouser ses sentiments, sa manière d'être, de sorte que ce soit lui qu'on voit en nous (ce qui est, à ses yeux, impossible et sans doute non souhaitable de réaliser au point de vue humain).

*"... En venir à ça, à faire une unité profonde. Tandis qu'avec un être humain comme mes sœurs, jamais je voudrais faire ça parce qu'on est des êtres individuels, on est pas faits pour être en fusion. Tandis qu'avec Dieu, on est fait pour... devenir Dieu dans le fond. On est créés pour être comme Dieu. Pis à notre mort, normalement, si tu y crois (rires), si tu crois à quelque chose, on retourne puis on ne fait plus qu'un avec, là y a plus de limites. (...) Dieu, Père, Fils, ça c'est toutes des manières... mais un avec cet être-là qui nous a créés, et qui nous accueille là-bas. Y aura pu de différences, on va être lui (...) Mais ça serait dangereux de faire ça avec une compagne par exemple (rires)"* [Marie, p. 31] [r].

Revenons un instant à la dimension "d'intégration" de l'amour divin, évoquée par Jacqueline que nous venons de citer un peu plus haut. Il semble clair, en effet, pour une bonne partie des religieuses interviewées que leur engagement face à Dieu, perçu comme un choix, se traduit, entre autres, par un engagement face à leur communauté. Il est ainsi attendu de la part des soeurs qu'elles aiment à la fois Dieu et la communauté. Bien qu'en pratique l'amour fraternel, *"tissé de pardon et de don et de re-don"*, ne soit pas toujours facile à assumer, c'est néanmoins une réalité dont il faut être consciente au départ et avec laquelle les religieuses doivent apprendre à vivre. Ce caractère indissociable du lien entre amour de Dieu et amour du prochain dénote d'ailleurs aux yeux de certaines l'importance de rattacher cet amour de Dieu à du "concret", de ne pas en vivre uniquement l'aspect spirituel, afin de ne pas se déconnecter de la vie plus terre à terre. Car, c'est selon Marie un des dangers propres à l'amour mystique, qui laisse une grande place à la subjectivité. Le risque est donc présent, dans la vie religieuse peut-être plus que dans toute autre forme de vie amoureuse, que cet amour devienne une image, construite à partir de l'émotivité de chacune. C'est en ce sens que la communauté, permettant ce contact avec la réalité concrète, revêt une importance capitale.

*"Nous-autres, y peut avoir un danger à ce niveau-là d'amour, parce que c'est pas un amour qui est concret. Si on se met juste lui, faut que ça soit concret. C'est pour ça que la communauté, une communauté c'est quelque chose de sain, s-a-i-n (rires) parce que justement, ça nous remet dans le concret, dans le réel" [Marie, p. 6] [r].*

Ainsi perçue, la relation avec Dieu se trouve donc incluse dans toute relation avec autrui, les deux se présentant comme inséparables. Ceci revient à dire, pour cette femme, que dès qu'elle entre en rapport avec quelqu'un, Dieu est toujours présent. Dans l'autre sens, elle n'est jamais seule dans sa relation avec Dieu, puisque celle-ci englobe toute l'humanité.

*"Moi quelquefois, quand je vais parler, je peux impliquer le Seigneur, des fois ce que je vas dire ça va être ce que je vis avec mes soeurs, mais pour moi c'est la même chose parce que pour moi, si je crois à l'amour de Dieu, je le vois et je me dois de le voir avec mes soeurs, dans le concret. (...) Je dirais que notre relation avec Dieu, avec le Seigneur, est impliquée, va être à l'intérieur de ma relation avec les autres. Je peux pas séparer l'un de l'autre. Si*

*je me mets avec le Seigneur dans une relation de confiance, disons, spécifiquement juste lui là, pour moi ça englobe moi, lui et puis toute l'humanité, je suis jamais seule avec lui. C'est vraiment un tout. Puis si je suis avec quelqu'un, dans une discussion, dans une conversation amicale, il est là. Lui il est toujours là" [Marie, p. 4] [r].*

À sa manière, Jacinthe explique comment le "mystère" qui l'habite jaillit de l'intérieur de son être et la met en communication avec "l'autre", aussi habité par ce mystère de l'amour de Dieu. Elle retrouve ainsi chez les gens cette parcelle de Dieu qui est en elle et leur découvre une beauté intérieure qu'elle n'aurait jamais découverte auparavant.

*"À un moment donné y se fait comme une espèce d'harmonie qui est étrange. Parce que tu sens que celui qui est en dedans de toi ou celui qui t'habite... y habite l'autre aussi, pis c'est comme si tout à coup un moment donné tu étais sur une longueur d'ondes. Moi je suis toujours étonnée d'avoir quelqu'un qui va venir me demander quelque chose, qui a pas du tout rapport, ou qui vont me faire une très grande confiance" [Jacinthe, p. 26] [r].*

Gisèle confirme elle aussi l'importance de vivre l'aspect concret de l'amour de Dieu en continuant d'appliquer un principe retenu de ses années de formation, soit l'idée de "*voir Jésus-Christ dans les personnes concrètes*". Ceci renvoie notamment à son expérience personnelle de l'amour de Dieu, à la façon dont elle vit sa relation avec lui, c'est-à-dire comment elle communique avec lui, sent sa présence, et même redéfinit à l'occasion le cadre de cette relation: "*Maintenant, y a du chemin de fait... y faut comme redéfinir un peu comment on va vivre cet amour-là ensemble. Concrètement, qu'est-ce que ça veut dire, qu'est-ce que ça implique?" (Gisèle, p. 28).*

Toujours en rapport avec l'extension de l'amour de Dieu aux gens de l'entourage, Claudette compare sur certains points la communauté religieuse à une famille où l'on retrouve une solidarité entre les membres dans les moments difficiles et "*quand tout le monde vit une grande joie c'est la même chose, on participe aux peines et aux joies*" (Claudette, p. 12). Plutôt que les liens du sang, c'est l'idéal communautaire d'amour et de don de soi qui, selon elle, rassemble les membres de la "famille" religieuse.

*"La famille, tu l'as, tu dois vivre avec. La communauté, tu apprends à la connaître, elle t'adopte, tu l'adoptes. T'adoptes des individus*



*petit à petit, c'est un apprentissage des deux côtés. (...) Y a toute une tradition en arrière. Alors moi j'ai appris tranquillement à connaître cette tradition-là. (...) T'as des affinités, oui, mais petit à petit, tu t'insères dans cette famille-là, donc c'est à un autre niveau. Pis les liens sont d'un autre ordre aussi (...) t'as une très grande solidarité, des liens d'amitié qui vont se lier avec une, avec l'autre (...) Y a comme des paliers différents. Alors c'est pas véritablement une famille. On pourrait peut-être plus dire c'est beaucoup une famille éclatée (...) Dans une communauté t'as des gens de toutes conditions, de toutes classes sociales ... de tous les milieux, de toutes les expériences. Alors c'est ça qui fait une richesse"* [Claudette, pp. 12-13] [r].

La communauté agit donc à plusieurs titres dans la vie des religieuses. Outre l'esprit fraternel qui est censé la caractériser, certaines, comme Claire voient dans cette forme particulière de vie en commun une "médiation" au sens où, pour exprimer son amour, *"Dieu se sert des autres personnes, soit par des gestes, des simples choses du quotidien ou une attention des fois un peu plus particulière à une qui peut avoir de la difficulté (...) Moi je suis convaincue que Dieu m'aime à travers les autres qui sont autour de moi ici"* (Claire, p. 4). D'autres font ressortir la fonction de "support" inhérente à la vie communautaire, se réalisant dans le fait de pouvoir compter sur des gens lorsqu'adviennent des situations difficiles. Ainsi que le signale Marie, *"si moi je suis plus ou moins en forme à un moment donné, la communauté me porte et ensemble on fait notre mission qui est d'adoration et d'intercession"* (Marie, p. 60).

Les religieuses utilisent par ailleurs diverses images pour parler de Celui qu'elles aiment, qu'il s'agisse d'un père, d'un frère, d'un homme (le Christ), ou tout simplement d'un Dieu-amour. De l'autre côté, les soeurs se perçoivent elles-mêmes comme des apôtres, des disciples, des témoins, etc. La représentation de Dieu que préfère Claire, par exemple, est celle du Père, et c'est en tant que tel qu'elle se l'imagine dans ses moments privilégiés avec lui; c'est à lui qu'elle pense quand elle pense "amour". Cette figure de la paternité représente à ses yeux les sentiments de confiance et de sécurité qu'il lui inspire, *"c'est un Dieu qui prend soin de moi"*, affirme-t-elle.

Jacqueline, quant à elle, croit résolument en un "Dieu d'amour" (opposé à un Dieu juge et conformément au message du Nouveau Testament), qui l'a créée pour être heureuse. Jésus-Christ représente plus qu'un prophète à ses

yeux; le suivre demande une part de foi et d'acceptation du mystère divin. Dans cette optique, les moyens d'expérimenter la spiritualité peuvent être la prière, mais surtout la *rencontre* (avec Dieu et avec autrui), ce qui nous ramène à l'aspect intégrateur de l'amour divin évoqué plus haut.

*“Une expérience spirituelle c'est rencontrer un Dieu, qui est en moi, qui est autour de moi, c'est vivre une relation avec quelqu'un, c'est ça une expérience. Qui va s'exprimer dans la prière, ça c'est la conséquence. Qui va s'exprimer dans une relation à Dieu, dans... je dirais une expérience concrète aussi dans le sens que je vas plus aimer l'autre parce que j'ai vécu mon expérience d'amour avec Dieu. (...) C'est beau de dire que t'aimes les autres, mais ça suffit pas l'amour humain, t'écrases à un moment donné. Mais l'amour spirituel que tu vis avec Dieu passe à travers tout ça, pis tu reçois d'eux autres aussi. C'est plus fort, c'est plus grand que l'amour humain ou l'amour de solidarité si tu veux”* [Jacqueline, p. 16] [r].

Quant à l'image du divin Époux, à laquelle on a eu abondamment recours dans les communautés religieuses de femmes jusqu'aux années 1960, elle ne rejoint apparemment plus du tout les générations de soeurs formées après cette époque. Même si l'on reconnaît qu'il existe effectivement une alliance symbolique d'amour avec Dieu, celle-ci n'est cependant plus interprétée dans le sens d'un mariage, simplement d'un “engagement”. Claire en particulier affirme se sentir plus une apôtre ou une disciple du Christ que son épouse. C'est cela qui a un sens pour elle. Il y a bien une relation privilégiée avec le Christ, elle peut lui parler, mais comme à celui qui l'a appelée à sa suite. En ce sens, Jésus-Christ peut être représenté sous les traits d'un frère chrétien: *“On dit des fois notre grand frère ou... celui qui a marché en avant de nous autres pis qui nous a dit: allez-y vous autres aussi, vous êtes capables”* (Claire, p. 13).

Si la symbolique des épousailles mystiques ne semble plus susciter l'enthousiasme des religieuses, cela n'empêche pas pour autant le rapport amoureux de perdurer, au contraire. La situation peut d'ailleurs être comparée au déplacement de l'importance de l'institution du mariage, dans la société laïque des dernières décennies, vers celle du rapport amoureux et du couple<sup>5</sup>.

---

<sup>5</sup> Comme le signale Nicole Laurin dans un texte où elle analyse l'évolution du discours sur la chasteté des religieuses québécoises au cours du XX<sup>e</sup> siècle, on assiste vers le début des

À cet égard, il est intéressant d'examiner les divers parallèles et comparaisons que certaines religieuses établissent entre leur relation avec Dieu et une relation amoureuse vécue avec un homme. Le fait de repérer des points communs et différences entre les deux formes de relations permet notamment d'identifier certains avantages et inconvénients de la vie religieuse, et par là, d'en arriver à préciser le type d'amour particulier ressenti et exprimé dans ce contexte.

Jacinthe, par exemple, compare son amour pour Dieu à la relation qu'elle a vécue avec un homme par le passé, spécifiant que dans les deux cas elle s'est sentie "habitée par quelqu'un", une manière d'exprimer la similitude du degré d'intimité atteint lorsque deux êtres se rapprochent au point que chacun en arrive à "livrer son mystère" à l'autre. Elle met également en parallèle les paroles d'amour qu'elle adressait autrefois à son amoureux à celles qu'elle dit à Jésus aujourd'hui.

*"... les mêmes joies que j'avais à me promener avec lui, partager des choses très profondes ou à se dire les choses, même à se taire ensemble ou à... tu les retrouves à un autre niveau. Mais c'est la même qualité, tu sens que c'est le même filon. Y a quelqu'un qui t'habite. (...) Y a un psaume qui dit: de tout mon coeur je quête ton regard. Je me suis dit: si c'est pas des mots d'amour ça... Coudonc, moi je me souviens d'avoir dit ça à mon chum. Pis pourquoi tu les retrouves dans la prière pis que ça serait pas vrai? Mais là c'est [par] ton Dieu. Souvent je dis ça au Seigneur, durant la retraite: de tout mon coeur je quête ton regard. Comme une amoureuse, qui sait qu'y est là mais... encore plus" [Jacinthe, pp. 4, 37] [r].*

La principale différence que Jacinthe perçoit entre les deux types de relations réside dans le fait qu'avec un homme, deux mystères, pour reprendre ses termes, se vivent un à côté de l'autre; avec Dieu, il s'agit d'un seul et même mystère. Et c'est cette certitude de faire un avec Dieu qui donne en quelque sorte une justification à son existence. Même faire l'amour avec un homme ne procure pas cette sensation de se sentir justifiée selon elle. C'est

---

années 1960 à l'éclosion d'une "nouvelle spiritualité du sentiment" au sein de l'Église catholique, de sorte que le sens même du mariage mystique change: *"la figure du Christ époux devient purement affective, l'amour qu'il inspire donne sens à la vie de la religieuse et favorise le plein épanouissement de sa féminité (...) Le Christ demande l'amour - le «coeur» et la «vie» -, il ne commande plus le service; sous ce rapport, il ressemble bien davantage à l'amant qu'au mari."* (Laurin, à paraître 1999, [p. 39]).

d'ailleurs l'amour de Dieu qui lui a donné le goût de vivre, ce qu'aucun amour humain n'aurait pu accomplir à son avis. Même que ce dernier cas de figure, pense-t-elle, peut même parfois empêcher les partenaires d'aller au bout de leurs potentialités, à moins qu'ils réussissent à garder assez de liberté l'un envers l'autre, ce qui n'est vraisemblablement pas courant aux yeux de cette religieuse.

Claire établit elle aussi un rapprochement entre son engagement religieux et la forme d'amour vécue dans un couple (marié), dans la mesure où les deux, pour s'épanouir, requièrent - et favorisent - certaines dispositions pour l'exclusivité, l'intériorité, le silence, l'intimité. De même que dans un couple, la relation avec Dieu demande à être "entretenu", ce qui exige une vigilance continuelle de la part des religieuses. Cela implique pour les "amants", comme on l'a déjà vu au chapitre 5, de s'allouer des temps de rencontre, se parler, se confier, etc., afin de demeurer en constante communication. Et bien que le Christ puisse parfois s'avérer très exigeant, ce sont là des exigences de tout amour, car, précise-t-elle, même dans un couple où l'on trouve beaucoup d'amour, l'autre dérange notre vie, change nos habitudes (et vice-versa).

Malgré ces similitudes, Claire reconnaît cependant certains "avantages" au fait de ne pas être dans une relation face à face avec Dieu; il en va de même quant au sentiment de liberté que comporte cette situation. Car Dieu n'est évidemment pas présent d'une manière tangible comme le serait un homme; sa "présence" n'est perceptible qu'à travers différents événements, les personnes que l'on rencontre, certaines grâces que l'on reçoit, etc. D'autre part, la relation vécue avec les membres de la communauté n'est pas non plus comparable à une relation de couple au sens où Dieu ne demande pas aux soeurs d'être intimes, mais simplement de s'accepter les unes les autres telles qu'elles sont. Bien qu'on puisse entretenir des amitiés, à l'extérieur ou à l'intérieur de la communauté, aucun lien d'exclusivité n'est censé exister par rapport à quiconque, les conditions de l'engagement religieux - le voeu de chasteté, entre autres - obligeant tout de même à se tourner vers Dieu avant tout.

*"Le couple y ont choisi d'être deux, alors (...) y sont un en face de l'autre, pour le bon mais aussi pour le moins bon (rires) Quand ça*

*va bien, ça va bien là, tout est beau. Alors moi j'ai choisi d'être seule, donc pour le bon aussi pis pour le moins bon. Des fois tu te sens vraiment toute seule pis... C'est pas parce qu'y en a d'autres dans' maison, avec qui même tu t'entends bien, que ça va nécessairement... Ça peut pas combler la solitude parce que c'est pas la même chose. C'est sûr que j'ai choisi d'être seule, alors celui qui comble ma solitude c'est Dieu. Alors faut que je le retrouve. Si je le retrouve pas, ben là c'est plus difficile" [Claire, p. 31] [r].*

Poursuivant sur le thème de la solitude, Gisèle ajoute que malgré les liens d'affection plus ou moins intenses pouvant être vécus entre les religieuses, l'absence d'intimité "amoureuse" entre ces dernières les confronte inévitablement, parfois douloureusement, au sentiment de solitude

*"T'es comme pris entre regarder à l'extérieur pis vivre ce qui est attirant, puis cette réalité où tu sens plus la solitude (...) La fraternité, oui, elle est bonne, mais en même temps dans cette fraternité-là t'es seule, jusqu'à ce que, je dirais, je pense, qu'un autre sens à l'amour se développe ou se découvre. Tu m'attrapes en plein dans la transition..." [Gisèle, p. 4] [r].*

Cependant, le fait de ne pas vivre avec Dieu les inconvénients inévitables d'une relation face à face n'empêche pas les soeurs d'éprouver à l'occasion un sentiment de culpabilité par rapport à lui. Claire confie en effet qu'elle est parfois portée à se culpabiliser, particulièrement dans les moments où elle sent Dieu loin d'elle, et à reporter sur lui l'accusation qui se développe alors en elle-même, c'est-à-dire à penser que c'est Dieu qui la blâme. Dans de tels moments, cela peut aider d'avoir des gens à qui parler de ce qu'on ressent afin de replacer les choses dans leur juste perspective et de se faire rappeler: *"c'est pas Dieu qui t'accuse, c'est toi."*

*"Dieu y est miséricordieux pis y a pas de problèmes. Mais quand tu le vis, c'est pas toujours l'idéal pis y en a de la culpabilité des fois. (...) Des fois, Dieu on le sent loin, on a l'impression qu'y est pas là. C'est dans ces temps-là aussi que des fois tu vas te culpabiliser. Pis, finalement, tu vas le reporter sur Dieu, la culpabilité que tu développes en toi, tu la reportes sur Dieu, tu penses que c'est Dieu qui t'accuse (...) Dieu y te juge pas, y t'accueille pis... Sauf que nous autres, comme n'importe qui (...) tu peux dire: ah, j'aurais pas dû faire ça pis... C'est ça, souvent ce que tu vas vivre au plan humain, tu vas le reporter sur Dieu. (...) Par contre, c'est sûr, tu l'as pas dans ' face. Dieu y est pas là d'une façon. Par contre, ça peut être entre deux personnes, ça peut être une personne avec qui tu vis qui peut*

*te faire reporter un peu les choses, mais c'est sûr que c'est pas pareil" [Claire, pp. 26-29] [r].*

Un dernier point de vue met en valeur l'aspect "volontaire" qui se rattache à la certitude de l'amour de Dieu - celui-ci ne comportant pas nécessairement un état de bien-être continuuel -, pour le comparer avec ce qui est vécu dans un couple humain. Car, précise Marie, on ne peut que transposer ce qui se fait au plan humain pour comprendre la réalité divine. Et s'il n'y a pas, de la part des époux, la volonté de poursuivre la relation après quelques années de passion, celle-ci risque fort, en effet, de ne pas durer, surtout lorsque surviennent certaines épreuves, la maladie par exemple.

*"L'amour c'est une affaire de volonté dans le fond aussi, pas juste du senti. C'est peut-être pour ça que celles que c'est juste du senti ça tient pas longtemps. Quand y a un désir profond, une volonté d'aimer, ça va être plus durable (...) La même chose [dans un couple]. (...) Quand y a des choses qui arrivent, je ne sais pas moi, (...) que la femme a un cancer du sein, que physiquement elle est diminuée, ben si y a une volonté d'aimer y va continuer à aimer la personne. Par contre, on sait que physiquement c'est quand même important dans l'amour, ben si y aurait juste du sensitif, là y va avoir quelque chose qui va être différent. Tandis que si y a la volonté d'aimer la personne, ça va se maintenir, ça va probablement les faire grandir (...) Y a quelque chose qui a été construit, qui est profond, qui est pu ce qui était... mais qui est toujours là. (...) C'est le mystère, oui, c'est vraiment mystérieux. (...) Alors, pour la relation avec le Seigneur c'est la même chose, sauf que c'est pas un être de chair" [Marie, pp. 12-13] [r].*

En un mot, on est tentée de conclure que la relation amoureuse vécue par les religieuses avec le Christ est comparable à celle d'un couple sur plusieurs points, mais en mieux. Caractérisé entre autres par sa dimension inconditionnelle, l'amour de Dieu comporte, parallèlement, des éléments de certitude et de profondeur apparemment sans commune mesure avec l'amour humain. En contrepartie, la responsabilité de la relation se trouve assumée entièrement par la religieuse au sens où c'est à elle qu'il revient de répondre ou non à l'appel d'amour du Christ (ce qui la place à la fois dans une position de pouvoir, s'exerçant dans la libre disposition de soi-même, et de passivité au sens où ce n'est pas à elle mais à Lui que revient l'initiative de la relation). De plus, la relation amoureuse mystique est ancrée dans la communauté: la religieuse contribue à la vie communautaire en remplissant ses obligations à

l'endroit de cette dernière et bénéficie en retour de l'affection et du support de la communauté (dimension intégrante de l'amour de Dieu). Enfin, l'amour du Christ appelle une relation fusionnelle où l'identité des "amants" tend à se confondre pour se modeler sur le principe divin.

#### 6.2.4 Conclusion de la section

Religieuses, lesbiennes et hétérosexuelles partagent donc un fond de valeurs culturelles en quelque sorte, sur lequel s'appuient et autour duquel s'articulent des manières, tantôt semblables, tantôt différentes, de vivre les relations amoureuses. Toutes ont en commun une socialisation de base en tant qu'agents féminins, éduqués par surcroît dans un environnement où l'hétérosexualité, encadrée par la religion catholique, a jusqu'à tout récemment constitué la norme absolue en matière d'expression des sentiments et d'engagement amoureux. Dans ce contexte, il apparaît plutôt naturel que l'ensemble des interlocutrices se réfèrent régulièrement au modèle hétérosexuel, soit pour affirmer leur proximité de ce modèle, soit pour s'en dissocier. C'est en quelque sorte l'univers dans lequel chacune a baigné jusqu'à ce qu'elle emprunte sa propre voie, conforme au modèle sur certains points, divergente par rapport à d'autres.

Si certains auteurs observent un relatif décloisonnement des relations amoureuses, amicales et sexuelles au sein de la société globale<sup>6</sup>, la fluidité des fonctions et rôles affectifs et/ou sexuels est peut-être - encore - plus marquée dans le milieu lesbien que dans le monde hétérosexuel. Pourtant, la

---

<sup>6</sup> En ce sens, Lalonde et Montour affirment que:

*"Démultipliées, car non plus confinées à l'enceinte du couple [hétérosexuel] exclusif, les relations amoureuses émergentes disloquent le triptyque rigide de la sexualité, de l'amour et de l'amitié. On assiste ainsi à l'avènement de rencontres sexuelles se muant en amour, à des rapports d'amitié teintés de sexualité, à des amitiés évoluant vers l'amour et souvent, à l'inverse, à des amours débouchant sur l'amitié. (...) Avec l'effacement des frontières respectives de la sexualité, de l'amour et de l'amitié, les normes et les codes qui les régissaient s'en trouvent eux aussi balayés. Dans nos conditions actuelles, on s'explique mieux le besoin ressenti de la part des partenaires de recourir régulièrement aux discussions afin de lever les ambiguïtés qui surgissent inévitablement en l'absence de repères partagés" (Lalonde et Montour, 1983, p. 100).*

moins grande rigidité apparente du contexte amoureux lesbien n'exclut pas pour autant la recherche de stabilité au sein du couple par les amantes (contrairement, disent-elles, aux gays masculins qui seraient plus branchés sur l'activité sexuelle pour elle-même). La différence entre amour et amitié se situerait donc vraisemblablement dans le cas des lesbiennes davantage au niveau de la nature de l'engagement amoureux que de la présence (ou de l'absence) de la sexualité.

Les religieuses, quant à elles, font ressortir la grande valeur qu'elles accordent au caractère illimité et inconditionnel de l'acceptation et de l'amour de Dieu (*"nous sommes des êtres limités mais l'amour est illimité"*, Claudette, p.36). La certitude de la présence continue de Dieu procure à celles qui vivent ce type de relation amoureuse un sentiment de sécurité en même temps que de grande liberté "morale". Aussi, comparativement aux autres femmes, les religieuses assument complètement leurs doutes et leurs questionnements: Dieu ne change pas et est toujours présent. Les limites de la relation, dans le cas des sœurs, ne peuvent donc émaner que d'elles-mêmes. En cela, l'amour qui unit les religieuses à Dieu diffère de celui que vivent les lesbiennes et les hétérosexuelles. De plus, la dimension fusionnelle de l'amour de Dieu (faire un avec lui) est perçue de manière positive, contrairement aux deux autres groupes qui rejettent généralement cette dimension. Dans le cas des religieuses, celle-ci donnerait une justification à l'existence, et intégrerait à la fois les autres. Sous ce dernier aspect, l'amour mystique comporte un engagement vis-à-vis de la communauté au sens large (et de la communauté religieuse en particulier) que l'amour profane n'implique pas nécessairement. Les religieuses sont ainsi rassemblées autour d'un idéal communautaire (d'amour, de justice et de don de soi), qui leur permet de combiner les dimensions spirituelle et concrète de l'existence, et les caractères intime et collectif de l'amour.

Par contre, à l'instar d'une relation de couple (hétérosexuelle ou lesbienne), l'engagement religieux demande l'entretien de la relation et une vigilance continue, de se donner des temps de rencontre afin de demeurer en communication constante (la sexualité et la spiritualité constituant les deux modes à travers lesquels femmes laïques et religieuses vivent ces aspects de la relation). La dimension de fidélité de l'amour est particulièrement évoquée



par les religieuses, qui essaient d'incarner pour autrui (à l'image de Dieu) une présence solide, sur laquelle on peut s'appuyer et qui sera toujours là. Les deux formes d'amour demanderaient donc un acte de volonté pour poursuivre la relation, malgré les difficultés qui se présentent. Par contre, il semble que le sentiment de "liberté" que procure l'amour de Dieu s'oppose, dans l'esprit de certaines soeurs, aux obligations d'une relation de couple: alors que le premier permet d'aller au bout de ses possibilités, le second est parfois un frein à la réalisation de celles-ci.

Mentionnons encore que les religieuses prennent part avec les autres femmes (les autres individus) à l'impulsion individualiste qui a donné naissance au discours sur l'autonomie, les choix et la discipline personnels. Comme on l'a montré au chapitre 4 cette orientation se manifeste dans les communautés par un respect - minimum - des règles communes de la part des sujets, qui les adaptent maintenant à leurs exigences individuelles (horaires de travail par exemple) et interprétations personnelles. D'ailleurs, il semble que les religieuses partagent dans leur rapport privilégié avec Dieu, et ce à toutes les époques, les paramètres qui balisent les relations amoureuses de l'ensemble des femmes dans la société, ainsi que le vocabulaire avec lequel on en parle<sup>7</sup>. Et de la même manière qu'on a souligné la multiplication des choix possibles de vie amoureuse pour les femmes laïques au cours des dernières décennies, les religieuses ont, elles aussi, le choix des images pour parler de celui qui était jadis pour toutes "l'Époux", ainsi que du sens à donner à ce qu'il attend d'elles. Quoi qu'il en soit, le temps semble révolu où l'on prétendait atteindre, dans l'amour sacré, à la plénitude de l'être par l'humiliation et l'anéantissement en oubliant les déceptions de l'existence quotidienne (Solé, 1976, p. 119).

Les religieuses bénéficient toutefois, contrairement aux autres femmes, de connaissances issues d'un enseignement (de leur formation religieuse) sur les tenants et les aboutissants de l'amour chrétien. Elles ne doivent pas, comme les secondes, compter uniquement sur un apprentissage individualisé

---

<sup>7</sup> Voir à ce sujet, pour la période couvrant les deux premiers tiers du XX<sup>e</sup> siècle, Spielvogel, 1988.

et sur leur expérience concrète pour orienter leur vie amoureuse. Cela produit certainement un effet sécurisant de pouvoir disposer de modèles et de lignes de conduites éprouvés et stables pour guider ses actions dans un domaine où la plupart de leurs contemporains ressentent fortement l'angoisse et l'incertitude de relations instables et transitoires. On sent d'ailleurs la conscience de cette force chez la plupart de nos interlocutrices religieuses (leur discours est également en général plus articulé que celui des autres femmes), ce qui n'empêche pas, comme nous l'avons vu, que certaines vivent des périodes de remise en question par rapport à leur choix de vie.

Bien qu'il y ait sans doute plus de différences en réalité entre les trois formes de vie amoureuse - hétérosexuelle, lesbienne et religieuse, principal critère par rapport auquel notre échantillon était diversifié -, nous venons de résumer celles que notre corpus donne à voir. Dans l'ensemble, et c'est là un point d'une grande importance pour notre argumentation, c'est plutôt la convergence des propos qui ressort que des divergences significatives entre les trois formes de vie amoureuse. En fait, on retrouve dans les entretiens davantage de différences individuelles dans la manière de vivre les relations amoureuses que de différences que l'on pourrait attribuer aux groupes en question. Bien qu'on ne puisse évidemment prétendre à une quelconque généralisation, nous pensons que cet état des choses est certainement significatif de l'état actuel des rapports interpersonnels d'une société pluraliste où tous les choix semblent désormais possibles et légitimes. On constate, par contre, à travers cette apparente multiplicité des choix une convergence vers certaines méta-valeurs, dont l'attention portée à soi-même et l'accomplissement de soi dans les relations amoureuses. Ces deux éléments (la diversification incomparable des modes de vie et les valeurs "psychologistes") sont d'ailleurs des traits de la société postmoderne, produit de la mutation historique décrite par Lipovetsky. Rappelons simplement les propos de l'auteur à ce sujet:

*"L'idéal moderne de subordination de l'individuel aux règles rationnelles collectives a été pulvérisé, le procès de personnalisation a promu et incarné massivement une valeur fondamentale, celle de l'accomplissement personnel, celle du respect de la singularité subjective, de la personnalité incomparable quelles que soient par ailleurs les nouvelles formes de contrôle et d'homogénéisation qui sont réalisées simultanément.*

*(...) Bond en avant de la logique individualiste: le droit à la liberté, en théorie illimité mais jusqu'alors socialement circonscrit dans l'économique, le politique, le savoir, gagne les moeurs et le quotidien. Vivre libre sans contrainte, choisir de part en part son mode d'existence: point de fait social et culturel plus significatif de notre temps, point d'aspiration, point de droit plus légitime aux yeux de nos contemporains" (Lipovetsky, 1983, p.10).*

Si les modalités de ce "souci de soi" semblent varier surtout en fonction des individus, elles sont néanmoins aussi tributaires du cadre spécifique dans lequel se déroule leur vie amoureuse. Pour les lesbiennes, cela se traduit, entre autres, par l'importance accordée à l'expression des émotions et des sentiments dans la relation amoureuse, à travers les échanges profonds que permettrait le partage d'une sensibilité et de valeurs semblables, ainsi que l'aspiration commune à réaliser les valeurs de respect et d'égalité. Les religieuses, quant à elles, semblent voir une possibilité d'accomplissement de soi spécifique à leur situation dans les caractères illimité et inconditionnel de l'amour de Dieu, dans la certitude de sa présence continue, ainsi que dans le débordement de cet amour sur leur milieu. Concernant ce dernier point, les valeurs d'autonomie et d'affirmation de soi (qui constituent en quelque sorte la référence suprême pour juger du bien-fondé d'une relation chez les femmes laïques et, à ce titre, paraissent toutes puissantes) sont relativisées par certaines valeurs transcendantes comme l'amour du prochain dans le cas des religieuses. Enfin, la situation des hétérosexuelles ressemble à peu de choses près à celle des lesbiennes, la notion de "réciprocité" (de l'échange amoureux) s'associant à celle de "complémentarité" (bien que confusément définie) plutôt qu'à la "similarité" dans la poursuite de la réalisation de soi à travers la vie de couple, objectif commun à toutes. Les relations hétérosexuelles seraient toutefois encore, bien que dans une mesure qui tendrait à diminuer, entachées des luttes de pouvoir caractéristiques de certains aspects des rapports hommes-femmes.

## **CHAPITRE 7**

**Femmes, rapports amoureux et société contemporaine**

Après avoir tenté de rendre compte dans les quatre chapitres précédents des principaux aspects de la définition des relations amoureuses esquissée par nos interviewées, il convient maintenant de nous demander à quelle problématique sociologique renvoie cette définition, quelles questions soulève-t-elle par rapport au contexte social général des années 90. Dans cet objectif, et bien que cette recherche participe d'une démarche inductive, nous avons bien sûr opéré certains choix, en fonction des intérêts et de la question problématique de recherche explicités au chapitre 1, quant à la direction à donner à l'interprétation des résultats de cette étude. Comme nous l'exposons alors, c'est principalement sous l'angle des rapports entre les sexes et de la définition du féminin émergent du discours de femmes québécoises sur l'amour, dans le contexte de transformation actuelle des sociétés occidentales, que nous avons tenté de donner sens aux données recueillies par entrevue.

Les positions adoptées par les femmes dans les relations amoureuses par rapport à et en interaction avec les différents types de "partenaires" amoureux correspondant à l'hétérosexualité, au lesbianisme et à la vie religieuse devaient nous conduire, au terme de l'analyse, à mieux comprendre les mécanismes à l'oeuvre dans ces relations. On souhaitait notamment pouvoir établir quelques liens entre la forme que prennent actuellement les rapports entre les sexes dans notre société et la conception qu'ont les femmes des relations amoureuses, afin d'apporter un éclairage original sur quelques-uns des enjeux et transformations de ces rapports.

Nous amorcerons cette intégration des résultats de l'analyse au cadre théorique en nous replongeant d'abord au coeur même de nos données de terrain, que nous allons maintenant reconsidérer à la lumière de certains aspects de l'évolution socio-historique des relations amoureuses, et de l'évolution plus globale que connaissent les sociétés occidentales depuis une quarantaine d'années. Nous reviendrons donc sur quelques points fondamentaux du discours des femmes sur l'amour, dont l'analyse visait, entre autres, à dégager une sorte de dispositif interne des relations amoureuses, une logique de fonctionnement comportant ses règles, codes, enjeux, limites, etc. Puis, nous centrerons la discussion autour de quelques thèmes qui nous apparaissent fondamentaux pour tenter de comprendre ce discours des

femmes sur les relations amoureuses sous l'éclairage de questions d'intérêt sociologique plus vastes, par exemple les liens existant entre les formes actuelles de l'individualisme et la façon dont les femmes définissent le - et se perçoivent à l'intérieur du - champ des relations amoureuses. Essentiellement, ces thèmes sont ceux: de la connaissance de soi comme préalable et aboutissement de la relation amoureuse; de l'intégration du domaine amoureux à l'idéologie gestionnaire; des enjeux "identitaires" féminins contenus dans le discours sur l'amour.

### *7.1 Retour sur le matériau d'analyse*

Il était difficile de dresser un tableau simple à partir des témoignages recueillis, qui rende un portrait clair, unifié et bien défini du discours des femmes sur les relations amoureuses. L'un des éléments qui contribue à notre avis à rendre complexe l'analyse du matériel d'entrevue est le fait du chevauchement de plusieurs thèmes dans le discours des interviewées, ou plutôt qu'ils renvoient souvent les uns aux autres. Il était donc possible de donner diverses directions à l'analyse et à l'interprétation de ces données, à la fois riches et enchevêtrées. Nous avons déjà exposé les orientations théoriques en fonction desquelles nous avons procédé à cette interprétation; nous y reviendrons dans la seconde section de ce chapitre. Mais, la complexité de l'analyse tient aussi, pensons-nous, à la complexité, à la diversité, au pluralisme et autres caractéristiques des sociétés occidentales actuelles, caractéristiques sur lesquelles nous reviendrons également plus loin et que nous tenterons de mettre en relation avec les données.

#### *7.1.1 Genèse et fonctionnement des relations amoureuses*

Rappelons en premier lieu certains aspects de la conception générale de l'amour mis de l'avant par les interlocutrices. Celui-ci est envisagé tantôt sous l'angle de la recherche du bien-être, tantôt sous celui de l'établissement d'une complicité, d'un partage, de l'entraide, ou encore, plus rarement, comme une manière de lutter contre la solitude. Qu'il soit considéré comme une

“dimension essentielle de la vie”, voire la “justification de l’existence” ou “le sens même de la vie”, comme un “besoin vital” ou simplement comme une “force positive”, l’amour émanerait d’une même source universelle tout en adoptant des formes multiples (selon les particularités individuelles et le type de relation vécue). Un caractère profond, durable, sérieux est attribué au “véritable” amour (contrairement à la passion et à l’attirance sexuelle qui initient néanmoins souvent la relation amoureuse), et celui-ci s’inscrit pour certaines dans une démarche de croissance personnelle, d’accomplissement de soi. La grande proportion du temps qu’on affirme consacrer au domaine des relations amoureuses confirme, à un niveau concret, l’importance considérable que les femmes accordent à cet aspect de leur vie. Ces observations, si elles peuvent sans doute donner lieu à plusieurs interprétations, ne contredisent certainement pas la tendance décrite par Lalonde et Montour (1983), selon laquelle le rapport amoureux, entre autres aspects de la vie privée, devient *“le lieu du surinvestissement du contenu significatif de la vie tout court”*.

Nous avons aussi décrit comment l’expérience amoureuse (généralement perçue de manière positive) prend d’abord racine dans le milieu familial des individus, puis s’étend par la suite à l’entourage plus large. On ne saurait trop insister sur l’importance de l’influence du milieu (social, culturel, religieux, familial, de travail, etc.) qui constitue par rapport aux futurs choix de vie et à la façon de concevoir et de faire l’expérience de l’amour une sorte “d’héritage” qui n’est certes pas négligeable. C’est pourtant là un aspect que ni les objectifs, ni la méthodologie de cette recherche ne nous permettaient d’approfondir.

Puis, l’évolution ultérieure de l’apprentissage amoureux des individus se produit autant à travers l’expérience de situations heureuses que douloureuses. La vie amoureuse (de couple ou religieuse) est en effet ponctuée d’épreuves, difficultés, “tentations” qui viennent périodiquement remettre les choix de vie en question et permettent du même coup de vérifier la solidité de l’engagement et de la relation qui, si elle n’y résiste pas, sera vouée à la rupture. Selon les témoignages recueillis, il semble que le sentiment de “compétence” amoureuse se développe avec le temps et l’expérience, qui nous apprennent à reconnaître plus facilement le genre de situation qui nous

convient ou non. Sous ce rapport, peu importent les trajectoires individuelles, l'aboutissement de la réflexion liée à l'expérience des relations de couple converge souvent vers la nécessité d'une meilleure connaissance de soi et de l'affirmation de ses "limites" personnelles, et de se montrer plus sélective quant au choix d'un-e amoureux-se.

Mises à part ces étapes charnières (les "périodes de transition") au cours desquelles adviennent plus ou moins fréquemment des remises en question, on peut résumer les étapes d'une relation amoureuse à deux moments clés: 1) les débuts (caractérisés par la découverte et la connaissance de l'autre et/ou d'un cadre de vie); 2) la transformation de la relation (adaptation des partenaires l'un(e) à l'autre et au mode de vie privilégié, mises au point, ajustements, etc.). Sans revenir sur les détails de chacune de ces étapes, rappelons simplement que les premiers temps d'une relation amoureuse sont marqués par l'attrance (physique ou mystique), la passion, la découverte mutuelle, le déploiement de la sexualité (ou de la spiritualité le cas échéant), la manifestation intense des sentiments. Les phases ultérieures, plus "raisonnables", sont davantage associées aux obligations, aux responsabilités, à la satisfaction des besoins, à "l'habitude de l'autre" (en la personne du ou de la "partenaire" amoureux-se). C'est au cours de cette étape, affirme-t-on, que la notion de "passion" ferait place à celle de "travail" (de/sur la relation) au bout d'un certain temps. D'ailleurs, la plupart des métaphores utilisées par les interviewées mettent précisément l'accent sur les variations d'intensité du sentiment amoureux vécu dans le cadre d'une relation amoureuse, et sur ses métamorphoses.

Nous avons vu également que l'interprétation positive que les répondantes ont tendance à donner à la transformation du sentiment passionnel en attitude raisonnable (et à y voir un signe de maturité) masque probablement en partie les difficultés réelles de la vie amoureuse, qu'on veut pouvoir présenter sous un jour favorable<sup>1</sup>. Et si la passion demeure au sein de

---

<sup>1</sup> Il s'agit peut-être aussi de la tendance observée par certains auteurs (Badinter par exemple) à l'effet qu'on assisterait depuis quelques décennies au passage de l'idéal de l'amour-passion à la recherche de l'amour-tendresse, ce qui n'exclut pas pour autant l'idée de travailler la relation, davantage liée à la durée de cette dernière qu'au type d'émotion qui y prédomine.



la vie amoureuse des années 90, elle ne semble pas pour autant avoir conservé son acception romantique ni la place centrale qu'elle occupait jadis, se présentant plutôt aujourd'hui comme un "outil" spécifiquement destiné à engager la relation.

L'amour vécu dans le cadre de relations amoureuses naît donc, se développe et se transforme au fil du temps, de l'apprentissage et de l'expérience concrète que font les individus de ces relations, mais également en fonction des normes et des discours sociaux qui les encadrent, aussi flexibles puissent-ils paraître à l'heure actuelle. La façon d'organiser les relations amoureuses présentement semble conforme à la tendance observée par des auteurs comme Lipovetsky (1980; 1983), Lasch (1979) et Sennett (1974) dans le sens du repli sur la vie privée et les relations intimes, et du désinvestissement de la sphère publique. En ce sens, les injonctions à l'autonomie, à la prudence, à l'efficacité et au contrôle opéré par les individus eux-mêmes dans le domaine de la vie amoureuse s'inscrivent tout à fait dans le prolongement de l'assouplissement des modes de régulation sociale des rapports humains, du "procès de personnalisation".

Dans la mesure où, précisément, les "règles" dans le domaine des rapports intimes relèvent davantage des individus eux-mêmes que d'un code social plus général établissant la marche à suivre, le caractère flottant de l'engagement (davantage sujet à l'interprétation personnelle et dont le sens est toujours à préciser et à revoir) oblige en quelque sorte les individus à s'adapter et à se repositionner constamment les uns par rapport aux autres, tout en exerçant un contrôle vigilant sur eux-mêmes afin de demeurer en accord avec les intérêts dictés par leur épanouissement personnel. Dans un tel contexte, où l'authenticité (reposant sur le principe de fidélité à sa propre originalité), plus que le souci de se conformer à un code de conduite préétabli, guide les agissements des gens dans le domaine de la vie privée, l'engagement envers autrui ne doit surtout pas entraver le respect de sa propre personne ni la satisfaction de ses nombreux besoins. Cette observation s'applique sans doute de façon un peu moins marquée dans le cas des religieuses qui, bien qu'elles aient connu un assouplissement notable en ce qui concerne l'observance des règles communautaires, laissant davantage de

place à l'interprétation personnelle des sujets en cette matière, sont tout de même encore soumises formellement à une discipline de vie.

Malgré l'absence relative de repères formels pour orienter les pratiques amoureuses, certaines limites - sociales et individuelles - marquent cependant les bornes - morales et fonctionnelles - de la définition empirique des relations amoureuses. Que l'on évoque la nécessité du "renoncement" impliquée par l'idée de "choix" amoureux, les remises en question engendrées par les "crises" amoureuses, la crainte de s'oublier ou de perdre son identité dans une fusion amoureuse destructrice, ou les conceptions relatives à la durée d'une relation, la notion de respect (de soi-même et de l'autre) assurant la cohérence de ces éléments disparates, le caractère implicite des règles amoureuses (la fidélité et l'exclusivité sexuelle entre autres) indique simplement que les normes et les valeurs sociales auxquelles elles renvoient sont fortement intériorisées par les individus. À la fois reliquats de l'idéal romantique et indices de l'essor d'une vision pragmatique des relations amoureuses, ces balises agissent, entre autres, de manière à prémunir les individus contre la souffrance, celle-ci n'ayant vraisemblablement de sens que lorsque elle est intégrée à un système de croyance fort (comme le christianisme dans le cas qui nous occupe<sup>2</sup>). Et si certaines préoccupations (la crainte de se perdre en amour, par exemple) sont associées aux femmes d'une manière qui leur est spécifique, elles s'accordent par ailleurs parfaitement avec les prescriptions individualistes de l'éthique thérapeutique: penser à soi, travailler sur soi, être autonome, etc.

---

<sup>2</sup> En effet, certaines valeurs comme l'*obéissance* ou la *souffrance* n'apparaissent avoir encore une certaine actualité que dans la vie religieuse, bien que l'interprétation qu'on en donne dans ce milieu ait considérablement changé au cours des années. En réalité la souffrance est bel et bien associée à l'amour pour les autres femmes aussi, dans son acception négative. Le vocabulaire au moyen duquel celles-ci désignent certains aspects douloureux de la réalité amoureuse est toutefois différent de celui qu'utilisent les religieuses, et les références à la conception chrétienne de la souffrance sont moins explicites.

### *7.1.2 Organisation de la vie amoureuse*

Si le type de régulation sociale qui prévaut aujourd'hui dans le domaine des relations intimes exalte l'autonomie comme valeur chez l'ensemble des individus, certains aspects de la vie amoureuse des femmes demeurent cependant tributaires des conditions socio-historiques de leur existence. La cohabitation par exemple peut être perçue soit comme un facteur favorisant l'épanouissement du couple et des amoureux-ses, soit au contraire comme une entrave à cet épanouissement, entrave associée au traditionnel confinement des femmes à l'univers domestique, notamment à leurs rôles d'épouse et de mère, et aux diverses formes de dépendance (envers les hommes) qui en découlent. Les changements survenus dans leur situation sur le marché du travail salarié, où elles ont acquis au cours des dernières décennies plus d'autonomie financière et au sein duquel elles sont à la fois présentes en plus grand nombre et dans une (relative) plus grande variété de professions, alliés aux récentes modifications de l'institution familiale (diminution du nombre d'enfants, taux de divorce élevé, familles "reconstituées", cloisonnement de la vie amoureuse et du soin des enfants) ont assurément eu des répercussions importantes par rapport à l'élargissement de la définition du rôle des femmes, débordant à présent le strict cadre de la vie privée.

Par contre, ces transformations créent aussi une situation où plutôt que de se trouver libérées de certaines contraintes, les femmes doivent dorénavant cumuler les exigences de la vie domestique et du monde du travail (la fameuse "double tâche"). Mais au-delà des avantages et inconvénients engendrés par ces bouleversements sociaux, notons seulement que la manière dont les femmes disposent de leur temps n'est plus essentiellement fonction de considérations sentimentales ou familiales, mais également de nécessités d'ordre économique et professionnel, ce qui pose pour elles la question - voire le problème - de l'équilibre entre vie professionnelle et vie privée (la conciliation travail-famille).

### 7.1.3 *Idéal et spécificité de l'amour au féminin*

L'idéal amoureux des femmes, on l'a vu, emprunte ses éléments à des dispositifs sociaux aussi différents que les valeurs traditionnellement inculquées aux filles, les principes d'accomplissement de soi et d'authenticité, le modèle amoureux romantique et l'idéologie gestionnaire. Ces aspirations amoureuses des femmes s'accordent ainsi à la fois avec des intérêts hérités du passé et de la tradition, et avec les nouvelles conditions socio-économiques qui influent sur leur existence dans la vie publique et privée. L'idéal amoureux féminin est aussi construit autour de certaines qualités et valeurs que les femmes considèrent fondamentales en regard de leur conception de la vie en général, mais également de la féminité, de l'amour, des rapports humains, comme par exemple la disponibilité, la capacité de communiquer, le respect, la complicité, la fidélité.

L'analyse de l'idéal étayé dans les entretiens révèle notamment que certains aspects de l'esprit gestionnaire, omniprésent dans les sociétés occidentales telles que la nôtre, seraient passés dans le domaine des relations intimes, donnant lieu à une conception qui considère les relations amoureuses comme un domaine à "gérer", demandant à être "entretenu", "cultivé", "travaillé", "administré", "rentabilisé" de manière constante, quotidienne, et vigilante. L'une des principales fonctions d'une relation amoureuse consiste ainsi pour les "partenaires" à pouvoir satisfaire leurs besoins<sup>3</sup>, dont la légitimité est établie selon des critères valorisant l'autonomie, l'indépendance affective et la réalisation personnelle de chacun-e. Dans cet esprit, l'amoureux-se idéal-e devrait être autonome, bien se connaître lui-(elle)-même, être capable d'identifier et d'exprimer ses émotions, mais en même temps ne pas trop entretenir d'attentes envers l'autre, afin que puisse être préservée sa liberté individuelle. D'un côté, cet idéal enjoint les individus de tendre vers toujours plus d'autonomie et d'indépendance, et de l'autre, exige "l'instrumentalisation" de "l'objet" amoureux, les relations intimes étant

---

<sup>3</sup> Salomé résume bien dans l'extrait suivant la position de la psychologie populaire au sujet de la satisfaction des besoins à travers la communication amoureuse: *"L'amour ne serait-il que cela. la découverte que l'autre contient (entend et comprend) mes attentes les plus vitales, les plus cachées autant que les plus évidentes? Non, bien sûr, mais le reste relève d'un mystère à garder longtemps, longtemps"* (Salomé et Galland, 1990).

évaluées en fonction de ce qu'elles vous permettent de vous réaliser ou non, les exigences envers "l'autre" étant également motivées par cet objectif.

La grande importance accordée aux différentes formes de la communication dans les rapports amoureux, aussi bien par les spécialistes des relations humaines que par les gens en général, peut se justifier par le fait que les codes qui régissaient ces rapports dans le passé ont perdu le caractère rigide et univoque qui leur donnait leur force, poussant ainsi les individus à recourir au dialogue (ainsi qu'aux nombreuses discussions avec des personnes du proche entourage, à travers lesquelles on exprime et scrute sans fin son "vécu" amoureux) pour sans cesse clarifier le sens de leurs paroles, agissements, émotions, etc., afin de recréer une quelconque forme de consensus (bien que "mouvante") au sujet de ce qui est ou non acceptable socialement en matière de relations amoureuses. L'un des enjeux de ce type de communication réside dans l'équilibre à atteindre entre la part "raisonnable" que l'on désire consacrer à la relation (à travers la mise en commun d'un certain nombre de principes, de pratiques, d'expériences) et celle que l'on se consacre à soi-même, individu singulier tenant à préserver - pour ne pas se perdre - *son* espace, *son* individualité, à développer ses potentialités et à exprimer *son* originalité.

Les valeurs et qualités mises de l'avant au long des entretiens par les interlocutrices et auxquelles elles semblent tenir particulièrement sont aussi incarnées dans des modèles amoureux concrets (issus de la vie publique, de la mystique chrétienne, et de leur proche entourage), qui ont eu un quelconque impact par rapport à leur vision de l'amour et à leur manière de le vivre. Ainsi, on peut constater que les femmes ont la plus grande considération pour les relations dans lesquelles on retrouve entre autres: les qualités de respect, de dépassement (de soi), de simplicité, le besoin d'absolu, une façon de vivre saine, paisible, l'admiration, l'attention à l'autre, la liberté, la fidélité, l'esprit d'ouverture, la complicité, l'authenticité, la communication, le souci de consacrer du temps aux relations. On observe également une certaine inclination pour le "réalisme" du vécu amoureux (surtout, pas d'histoires d'amour à l'eau de rose), les relations sereines, solides, profondes, qui durent toute la vie grâce à la persévérance des personnes amoureuses (ce qui n'est pas spécialement le cas, en réalité, des relations actuelles).

Bien que l'on puisse être inspiré par les comportements amoureux de certaines personnes, il est clair cependant que les individus considèrent qu'il leur revient de créer avant tout leur propre scénario amoureux, qui corresponde encore une fois à l'originalité de leur Moi profond et authentique. Le seul respect d'un engagement envers autrui ou le souci du maintien de l'unité familiale ne constituent vraisemblablement plus des motifs suffisants pour poursuivre une relation qui bat de l'aile. La seule chose qui semble importer désormais est précisément le bon fonctionnement de la relation, perçu comme une façon d'entériner le devoir de se respecter soi-même à travers la satisfaction de ses besoins, aspirations, etc. Dans ce contexte, la valeur et l'importance attribuées aux modèles (dont les caractéristiques sont par ailleurs extrêmement variées) apparaît relative à cause de l'adaptation individuelle de ceux-ci, chacun-e ne retenant des dits modèles que les éléments qui ne font pas obstruction à l'expression de leur personnalité telle qu'il-elle se la représente. En fait, on retrouve peu de modèles, tant dans la vie publique que privée, qui puissent être imités ou appliqués tels quels pour vivre ses amours.

Tant en ce qui concerne les modèles amoureux que les attentes des femmes et les moyens qu'elles déploient dans la poursuite de leur idéal, le syncrétisme opéré par la percée de l'idéologie gestionnaire et la persistance de représentations liées au modèle amoureux romantique produit un idéal amoureux féminin que l'on pourrait appeler "romantico-pragmatique". Formulé pour une large part suivant une conception des relations intimes qui reconnaît toujours une certaine valeur à l'absolu, cet idéal est également modulé en fonction d'exigences d'ordre pratique qui déterminent la valeur de ces relations sur la base de leur capacité à produire des individus "sains", "épanouis", "autonomes", bien que continuellement dans un état d'équilibre fragile entre les exigences individuelles et communes de la vie amoureuse.

#### *7.1.4 Relations amoureuses et amitié*

Quelques points de repère permettent de mieux situer les relations amoureuses par rapport à d'autres types de relations interpersonnelles (l'amitié apparaissant comme l'archétype par excellence), et en fonction du

cadre (hétérosexuel, homosexuel, religieux) à l'intérieur duquel elles sont circonscrites. Une première distinction était apparue, on s'en souvient, entre l'amour "véritable" et les relations davantage - et plus négativement - associées à la passion. Les couples d'opposition suivants marquent cette distinction: amour/coup de foudre, raison/passion, profond/superficiel, solidité/fragilité, sain/malsain. La dimension de *choix* dans une relation amoureuse est aussi apparue comme l'une des caractéristiques distinguant cette forme de relation des liens familiaux ou communautaires. Puis, la comparaison faite par une répondante à cet effet a permis d'identifier que le lien "fusionnel", inconditionnel et éternel, qui définit souvent l'amour maternel est communément perçu comme étant illimité, alors que le lien amoureux entre deux adultes (dans ce cas-ci une femme et un homme) serait aujourd'hui limité (balisé) par le concept de *respect mutuel*, et comporterait une part d'incertitude quant à la durée de la relation. Ces caractéristiques de l'amour maternel s'appliqueraient également à l'amour mystique vécu par les religieuses.

D'autre part, le rapprochement entre relations d'amour et d'amitié, en révélant certaines différences dans la manière dont les femmes perçoivent ces deux types de relations affectives, met en lumière d'autres spécificités des relations dites amoureuses. Le fait d'avoir des relations sexuelles ou non demeure l'un des éléments permettant de distinguer l'amour de l'amitié, bien que la frontière érigée au moyen de ce seul indice soit ténue et pas toujours étanche. En fait, les distinctions qu'établissent les interviewées par rapport à ces deux formes de relations en fonction de l'élément sexuel en renvoient plutôt les termes l'un à l'autre: l'amour est de l'amitié plus le sexe, et l'amitié est de l'amour sans sexe. Par ailleurs, et c'est là une dimension que partagent l'ensemble des femmes rencontrées, on parle en général assez peu de sexualité dans les entretiens. Peut-être cela est-il dû en partie à l'embarras qu'on peut ressentir à aborder "spontanément" un sujet aussi intime avec une personne inconnue (l'intervieweuse). Mais peut-être aussi cela relève-t-il de ce que la sexualité se trouve souvent confondue avec l'amour lui-même dans l'esprit des femmes, qui couchent généralement avec quelqu'un qu'elles aiment, semble-t-il. Dans le même esprit, l'amour qu'elles éprouvent pour une personne ne dépend pas principalement de la bonne entente sexuelle avec celle-ci. À tout le moins, il semble que la dimension sexuelle ne prenne pas la même place dans la - conception de la - vie amoureuse des femmes que dans

celle des hommes, à qui "l'idéologie mâle" apprendrait précisément à ne pas confondre le désir avec l'amour (Hite, 1988, pp. 259-261).

Toutefois, même si l'importance accordée par les répondantes à la dimension sexuelle est variable, on lui accorde en général des qualités facilitantes vis-à-vis de la relation amoureuse, au sens où l'expérience de la sexualité constitue une manière privilégiée d'atteindre à l'intimité et à la complicité amoureuse, essentielles à l'expression des émotions tant valorisée.

Plus peut-être que par la satisfaction des besoins sexuels, la relation amoureuse se démarquerait de l'amitié pour nos interlocutrices par le type d'émotion ressentie, la nature, la profondeur et la "globalité" de l'engagement, de l'échange et de la connaissance de l'autre (caractérisés par un haut degré d'intimité et une forte intensité des sentiments), le partage du vécu quotidien, les projets de vie communs, le genre d'attentes entretenues par les "partenaires" à l'égard l'un de l'autre. Une plus grande préoccupation pour les goûts et les opinions de la personne aimée d'amour s'accompagnera aussi dans bien des cas d'une plus grande disponibilité et d'une plus grande tolérance à son endroit qu'à l'égard des amis (dans le même esprit, on mentionne que l'amour fait parfois accepter plus facilement l'accomplissement de certaines tâches désagréables). Contrastant avec la grande fragilité des relations amoureuses (qui dépendent des limites personnelles de chacun-e), on affirme sentir moins de restrictions avec l'être aimé qu'avec d'autres personnes, les amis notamment. Par ailleurs, l'amour, contrairement à l'amitié dit-on, demande des preuves, et l'amitié serait perçue comme un type de relation plus stable que l'amour, à l'intérieur de laquelle un certain partage d'intimité (généralement autre que sexuelle) est aussi autorisé et réalisé. Malgré tout, il semble que l'être aimé demeure le confident privilégié (quelqu'un à qui on peut tout dire).

Cependant, il est généralement admis que les femmes fréquentent moins leurs amis lorsqu'elles sont engagées dans une relation amoureuse. Elles éprouvent d'ailleurs un certain regret face à cet impact de l'amour sur le reste de leur vie sociale qui, semble-t-il, se trouve restreinte la plupart du temps au cercle du couple et de la famille immédiate (la situation diffère quelque peu dans le cas des religieuses, qui renoncent elles aussi à une



certaine forme de vie sociale, mais qui demeurent néanmoins plus ouvertes sur le monde). À cet égard, le manque de temps et de disponibilité dont se plaignent les femmes exprime probablement deux choses: 1) un effet des bouleversements affectant l'ensemble de la société dans le sens de l'inflexion individualiste des rapports de l'individu au social et du repli sur la vie privée; 2) l'impossibilité pour les femmes de réaliser l'une des exigences de leur socialisation spécifique d'agents féminins, voulant qu'elles se montrent constamment disponibles aux besoins des autres, dans une situation où elles se trouvent doublement accaparées par leurs obligations professionnelles et domestiques.

### *7.1.5 Relations amoureuses et type de partenaire*

L'amour hétérosexuel constitue toujours la norme en matière de sentimentalité, malgré qu'il ne soit pas la seule forme admise pour vivre les rapports amoureux dans notre société. Celui-ci se distinguerait toutefois d'autres configurations de relations amoureuses notamment en ce que le sujet amoureux féminin hétérosexuel s'accomplirait plutôt à partir de l'idée de "complémentarité" ou d'identification dans la différence, que sur la base de la ressemblance et du consensus auxquels aspirent apparemment plusieurs lesbiennes, par exemple. Par conséquent, il n'est pas exclu que certaines aspirations des femmes hétérosexuelles s'expriment sous le mode de la confrontation (des idées, opinions, valeurs, etc.).

Si les lesbiennes ressentent les mêmes sentiments à l'égard de leurs amoureuses que les hétérosexuelles, elles affichent toutefois une inclination pour certaines qualités dites féminines, comme la facilité à exprimer les émotions et les sentiments. Plusieurs lesbiennes estiment en outre que le désir d'établir une relation de couple égalitaire et respectueuse est un principe davantage présent au sein du milieu lesbien que dans la culture hétérosexuelle, faisant ainsi référence à des valeurs présumées communes - et exclusives - aux femmes.

Il semble également que les catégories servant à définir les relations amoureuses lesbiennes soient marquées par une plus grande fluidité en

comparaison des relations hétérosexuelles, les frontières de la sexualité, de l'amitié et de l'amour se chevauchant et se recoupant. Ainsi, dans un milieu social où l'on retrouve presque exclusivement des femmes, qui au surplus présentent de fortes ressemblances sur les plans de la sensibilité et des valeurs, la polyvalence et l'interchangeabilité des rôles affectifs et sexuels se trouvent favorisées. Tout comme chez les hétérosexuels, on assiste du côté lesbien à la consécration du couple conçu comme moyen d'accomplissement individuel, une importance considérable étant vraisemblablement accordée au plaisir et à la "qualité de la relation" à l'intérieur des couples de femmes. Les attributs valorisés dans la relation lesbienne renvoient donc à la fois à l'univers du féminin et à l'idéal d'authenticité promu par l'éthique thérapeutique en matière de relations intimes.

En ce qui concerne la relation amoureuse vécue par les religieuses avec le Christ, caractérisée entre autres par ses dimensions "fusionnelle" et inconditionnelle, celle-ci recèlerait, bien qu'elle puisse être comparée à une relation de couple sur plusieurs points (toutes les deux exigeant entretien, vigilance continuelle, communication constante, etc.), une certitude et une profondeur qui dépassent largement la mesure de ce que l'on peut espérer de l'amour humain. En retour toutefois, il appartient entièrement à la religieuse de faire durer ou non la relation, par sa décision sans cesse renouvelée de répondre à l'appel du Christ à le suivre. L'amour mystique comprend également la particularité - et en cela aussi se démarque des formes amoureuses hétérosexuelle et lesbienne - d'intégrer la communauté au sens large (au moyen des prières et des services offerts par les soeurs) et la communauté religieuse restreinte au sein de laquelle les religieuses exercent leurs diverses activités (chacune - la religieuse et la communauté - procurant à l'autre les soins et les ressources nécessaires à sa subsistance et à son développement).

En dépit de la réelle multiplicité des possibilités de choix de vie amoureuse, de la sélection des valeurs à la carte, de l'adaptation individuelle des règles et des modèles dans ce domaine particulier, et de la personnalisation du sens à donner à ce dernier, on assiste néanmoins à la diffusion généralisée, aussi bien chez les femmes laïques que chez les religieuses, de valeurs "supérieures" nouveau genre. Ainsi en est-il de

l'attention qu'il convient de se porter à soi-même dans les relations amoureuses et de l'accomplissement de soi qui est censé y être réalisé. Ce type, contemporain, de "souci de soi" se trouve donc actualisé à la fois à travers les personnalités, expériences, vécus, etc. des individus singuliers, et selon les règles des cadres particuliers à l'intérieur desquels évolue leur vie amoureuse.

Enfin, l'élargissement des formes dans lesquelles l'amour "peut" dorénavant être vécu dans notre société, qui se manifeste notamment par une plus grande ouverture face à l'homosexualité, contribue certainement à changer les règles du jeu en ce qui concerne les rapports amoureux en général (et les rapports homme-femme en particulier). Premièrement, le fait que la possibilité pour une femme de vivre l'amour avec une autre femme existe constitue en soi une brèche dans ce que Rich nommait au début des années 1980 la "contrainte à l'hétérosexualité". Deuxièmement, on peut penser que cette ouverture à l'égard de l'homosexualité féminine a une influence sur la manière de vivre et de concevoir l'amour, même par les couples hétérosexuels. Car si les lesbiennes n'échappent pas à une certaine définition "hétérosexuelle" de l'amour et des comportements qui s'y rattachent, elles influencent sans doute en retour la pratique amoureuse hétérosexuelle, entre autres en ce qui a trait à la question de l'équité. Aussi assiste-t-on à une inter-influence des différentes formes de vie amoureuse des femmes, les mondes lesbien et hétérosexuel ne se présentant pas nécessairement comme des univers clos en réalité; des individus des deux groupes ont la possibilité d'échanger sur leurs visions et leurs vécus respectifs, chacune exprimant pour le bénéfice des autres des points de vue différents et semblables à ce sujet<sup>4</sup>.

---

<sup>4</sup> La même observation peut s'appliquer d'une certaine façon aux religieuses, bien que leur présence (en nombre et en visibilité) se fasse aujourd'hui plutôt discrète, et que les motivations amoureuses de leur engagement apparaissent sans doute d'une manière moins évidente que pour les femmes laïques. Disons que dans ce cas de figure l'influence va peut-être davantage dans le sens du monde laïc vers celui des couvents (ou ce qui en tient lieu) que dans le sens inverse.

## *7.2 Intégration des résultats de l'analyse au cadre théorique*

De manière générale, on observe à partir de l'analyse des entretiens une évolution de l'amour romantique en accord avec les formes actuelles de l'individualisme. Dans une société en transformation, caractérisée notamment par une certaine perte de sens de l'action collective, une crise des valeurs, la désertion du domaine public entraînant un repli sur la vie privée et les relations intimes en tant qu'univers producteur de sens, les relations amoureuses en particulier apparaissent comme un espace de pratique et de discours auquel il est accordé une importance grandissante depuis quelques années, en même temps qu'il présente les signes d'une grande fragilité du point de vue de leur durée. Par ailleurs, le récent accroissement de l'égalité entre les hommes et les femmes dans plusieurs domaines (politique, juridique, économique, de l'emploi, etc.) joue également un rôle important dans la manière dont ces dernières conçoivent et vivent les relations amoureuses.

C'est donc au carrefour de ces deux perspectives théoriques (postmoderniste et des rapports de sexe) dans le contexte d'une société québécoise en transformation que nous avons annoncé en début de thèse que nous situerions l'analyse du discours des femmes sur les relations amoureuses. Mentionnons simplement en ce qui concerne le contexte québécois des années 1990 que nous n'avons envisagé celui-ci que comme un cas particulier de l'ensemble des sociétés occidentales contemporaines. C'est donc sous l'angle des traits communs que le Québec partage avec ces sociétés que nous nous y sommes intéressée. Nous pensons en effet que les changements sociaux qu'a connus le Québec au cours des dernières décennies (éclatement de la famille, libéralisation et augmentation des divorces, courte durée des couples, crise de la pratique religieuse, révolution sexuelle, etc.) le font paraître semblable (bien que différent sous d'autres aspects, il va sans dire) aux sociétés occidentales en général. D'ailleurs, les références au contexte spécifiquement québécois sont extrêmement rares dans les entretiens, si ce n'est de quelque vague allusion à la crise de l'Église ou encore pour souligner au passage les valeurs de tolérance qu'on y observe, autant de traits typiques de la postmodernité.

### 7.2.1 *Société contemporaine et relations amoureuses*

Nous avons utilisé le terme "postmodernité" à la manière de Maffesoli, pour désigner de façon commode, "faute de mieux", l'époque actuelle (Boisvert, 1995, p. 11), dans laquelle les sociétés occidentales évoluent depuis une quarantaine d'années, et qui représenterait une période de transition annonçant une mutation importante de notre "manière d'être". Dans le même esprit, Lipovetsky inscrit le postmodernisme dans une perspective "continuiste" au sens où l'on assisterait présentement au *"passage lent et complexe à un nouveau type de société, de culture et d'individu naissant du sein même et dans le prolongement de l'ère moderne"*, et parallèlement, à une nouvelle phase dans l'histoire de l'individualisme occidental. La postmodernité ainsi comprise désigne donc *"une vague profonde et générale à l'échelle du tout social"* (Lipovetsky, 1983, p. 114), en laquelle on peut observer l'apparition de nouvelles formes culturelles et la survivance de formes anciennes (Lalonde et Montour, 1983). Entre autres caractéristiques des sociétés postmodernes on retrouve l'attachement à des valeurs telles que la promotion des droits et libertés individuels, la volonté de choisir soi-même ses critères de vie, etc. (Boisvert, 1995, p.11).

Nos interviewées elles-mêmes parlent d'ailleurs d'une période de transition lorsqu'elles évoquent au passage la situation sociale générale actuelle. Certaines opinions sur l'amour et sur des questions d'actualité font parfois ressortir des points de vue divergents, représentatifs pensons-nous, à la fois des changements en cours dans notre société, et des résistances à ces changements. Plusieurs commentaires des interlocutrices évoquent en effet la conjoncture sociale actuelle (souvent qualifiée de période de transition chaotique, un "désert où personne ne sait où on s'en va") afin de décrire la toile de fond sur laquelle sont vécues les relations amoureuses et les relations humaines en général. On fait état, entre autres, des aspects qui touchent à la perte de sens, à la diminution des "contacts humains" et l'absence de continuité dans les rapports interpersonnels, à la crise des valeurs et de la spiritualité (entraînées par la sécularisation, la société de consommation, l'éclatement de la famille, le progrès scientifique et technologique, etc.), se manifestant entre autres par une survalorisation du travail et des valeurs matérielles au détriment de valeurs "humaines" fondamentales comme

l'amour. Certaines questions sociales d'actualité comme l'augmentation du taux de divorce, l'avortement, la recrudescence de la violence et des suicides ou les rapports avec les jeunes sont aussi abordées au passage<sup>5</sup>.

Malgré ces changements importants survenus à l'échelle de la société québécoise, certaines déplorent le fait qu'il n'y ait pas eu de reconnaissance ni de prise en charge collectives de nouveaux phénomènes sociaux comme l'augmentation des divorces et le travail des femmes. D'un autre côté, à ce point de vue critique sur la société actuelle vient se superposer une certaine confiance des interlocutrices que la "crise" va finir par engendrer une société meilleure du "point de vue humain", de la "justice sociale", etc. Dit autrement, au mouvement individualiste contemporain et au désenchantement qu'il engendre correspondrait un autre mouvement ou à tout le moins un désir de former de nouvelles solidarités humaines<sup>6</sup>.

Certaines, restées profondément attachées à l'esprit et aux valeurs véhiculées durant la période des années 1960-1970 (mouvement hippie, voyages sac au dos, décrochage du "système", remises en question et contestation sociales, etc.) opposent à la disparition d'un "esprit collectif" et à l'exacerbation des tensions et de la violence qu'elles perçoivent dans la société d'aujourd'hui la nostalgie de l'esprit d'amour universel, de paix et d'harmonie qui a marqué cette époque<sup>7</sup>. Par contre, la plupart des répondantes se dissocient de la philosophie de "l'amour libre" des années 70 et affichent une conception plus stricte de la fidélité. Ainsi, la référence à l'esprit de cette époque montre à la fois que les interviewées continuent d'y

---

<sup>5</sup> Fait à noter, surtout des religieuses se sont exprimées sur ces questions. Cela paraît compréhensible étant donnée leur mission sociale visant à témoigner des valeurs chrétiennes d'amour et de charité (qui correspond d'ailleurs à leur nouvelle vocation dans le domaine des services sociaux, axée en grande partie sur l'écoute - spirituelle - et le réconfort des personnes en difficulté).

<sup>6</sup> À ce sujet, voir Ferry, 1996.

<sup>7</sup> Le point de vue exprimé par une interviewée en particulier (Lucie) apparaît quelque peu atypique par rapport à l'ensemble des entretiens, au sens où celui-ci est davantage axé sur le social (climat, esprit, de la société, etc.) que sur les rapports de couple. Peut-être est-il plutôt "représentatif" de certains individus appartenant aux générations de 40 ans et plus, et qui, justement, ont connu une époque où les questions sociales étaient davantage présentes et débattues au sein de la société québécoise.

adhérer par rapport à certains aspects, et qu'elles se sont détachées de certains autres, soit parce que leur position personnelle a changé par rapport aux valeurs de l'époque, soit que d'autres valeurs a changé.

Par ailleurs, le point de vue critique sur le caractère éphémère des amours actuelles côtoie des opinions plus favorables aux "choix" personnels, à la primauté d'une relation de "qualité" plutôt que durable. On retrouve en effet certains indices de la fragilité des relations amoureuses actuelles - et de la facilité avec laquelle il est dorénavant permis de rompre une relation insatisfaisante - formulés notamment à travers les attentes qu'entretiennent certaines mères par rapport à la manière dont leurs enfants vivront un jour leurs propres relations amoureuses. Si l'atteinte du bonheur est toujours le but visé, celui-ci n'est plus assuré par une manière définie de vivre la relation de couple, mais bien par le biais de la qualité de cette dernière. Dans cet esprit il devient tout naturel de valoriser pour sa progéniture la rupture d'un lien amoureux qui n'apparaîtrait pas pleinement "satisfaisant".

Rappelons ici, avec Boisvert, la position de Lipovetsky par rapport au fait que dans la postmodernité, *"le contrat temporaire supplante de fait l'institution permanente dans les manières professionnelles, affectives, sexuelles, culturelles, familiales, internationales, comme dans les affaires publiques"* (Lipovetsky, 1987, cité par Boisvert, 1995, p. 98). Le type de "vie au présent" de l'individu postmoderne et la recherche d'un sens "léger" dans laquelle il s'inscrit amènent celui-ci à vivre des engagements éphémères, donc qui n'exigent pas d'investissement profond, à l'égard d'autrui.

*"Ainsi, on parle surtout du «contractualisme éphémère» qui permet à l'individu de se désengager rapidement dès que la relation ne convient plus à sa disponibilité émotionnelle et quotidienne. Le contractualisme se situe donc à un niveau plutôt superficiel, bien qu'il puisse être vécu de manière très intense: bref mais intense pourrait bien être la devise des postmodernes"* (Boisvert, 1995, p. 63).

Parallèlement à ce phénomène, on assiste depuis une vingtaine d'années, de l'avis de quelques interviewées, à une survalorisation du travail et des valeurs rattachées à la consommation au détriment de la passion amoureuse et de relations humaines chaleureuses (entre hommes et femmes, parents et enfants, etc.). Dans cette optique, les gens auraient investi leur

passion davantage dans le travail que dans leurs relations amoureuses, lesquelles, reléguées au second plan, se seraient retrouvées du coup mal définies. On pourrait même ajouter que si les gens ont "retiré" leur passion du domaine amoureux, ce n'est pas uniquement pour l'investir dans leur vie professionnelle, mais plus largement dans leur "Moi". Cela explique peut-être en partie que l'amour tel qu'il est vécu actuellement dans le cadre de ce que nous avons appelé les relations amoureuses semble caractérisé par des sentiments de tendresse, plus proches de l'amitié que de l'exaltation amoureuse en fait.

Si le travail a remplacé l'amour dans une certaine mesure, sans doute cela est-il vrai dans le cas des femmes pour celles qui ont accédé au marché de l'emploi, et ainsi délaissé le domaine affectif-familial qui pouvait constituer leur horizon principal auparavant. D'autre part, on constate qu'une influence se fait aussi sentir dans le sens où il est dorénavant admis, voire valorisé, que la sphère amoureuse soit "administrée" comme on gère son travail, ainsi qu'on l'a vu précédemment. Nous y reviendrons

### *7.2.2 Idéal amoureux vs limites imposées par le contexte contemporain*

L'analyse du discours des femmes sur les rapports amoureux actuels nous donne donc à voir des individus encore motivés dans une certaine mesure - et certains plus que d'autres - par un idéal amoureux romantique (pas exactement celui du XIX<sup>e</sup> siècle, mais celui autour duquel a été échafaudée l'institution du mariage monogame), mais qui au même moment voient cet idéal sapé par des règles sociales résolument orientées vers des valeurs pragmatiques d'efficacité qui privilégient la satisfaction des besoins individuels à court terme plutôt que la poursuite du bonheur à travers l'union passionnée de deux "âmes" vouées à l'adoration éternelle l'une de l'autre.

À titre d'illustration, nous avons vu que parmi les qualités amoureuses valorisées par les interviewées, le respect des conjoints l'un pour l'autre de même que leur persévérance figurent au premier plan. La durée de la relation, c'est-à-dire son prolongement dans le temps, est également citée par plusieurs comme un objectif à atteindre. Cet idéal, féminin, si l'on peut dire, de



relation amoureuse paraît toutefois paradoxal dans la mesure où certains modèles admirés par nos interlocutrices (la persévérance des couples de la génération de leurs parents par exemple) sont tout aussi bien rejetés par elles sous certains de leurs aspects (le - nécessaire? - sacrifice d'eux-mêmes qu'ils ont dû faire pour "durer"). Comme si l'on n'acceptait plus désormais que pour atteindre l'objectif souhaité, dans ce cas la durée, il faille en payer le prix, notamment le renoncement à soi-même. Cela révèle sinon un malaise profond, à tout le moins une inadaptation, des relations amoureuses contemporaines eu égard aux rêves que l'on continue d'entretenir à leur sujet. Car, si les interlocutrices admettent qu'une certaine dose d'abnégation est inévitable en amour - presque un mal nécessaire -, le souci qu'il est désormais convenu de se porter à soi-même (à ses besoins, son épanouissement, etc.), et préconisé par les "experts" en relations humaines, exige en matière d'oubli de soi une vigilante retenue, en particulier de la part des femmes. On se souvient à ce propos du succès retentissant de l'ouvrage de Robin Norwood (1986), *Ces femmes qui aiment trop*.

Les choses paraissent donc se passer comme si l'idéal de l'amour pour lequel on donne tout et qui dure toute la vie était demeuré relativement intact dans l'esprit des femmes, alors que le contexte postmoderne évoqué précédemment vient quelque peu contrecarrer les conditions de possibilité de ce rêve romantique. Vu autrement, on pourrait dire que malgré les déceptions amoureuses et la perte de quelques illusions à ce sujet, les femmes gardent tout de même foi en une quelconque forme d'absolu, bien qu'elles ne soient pas (plus?) prêtes à faire abstraction de leurs convictions et besoins personnels pour y parvenir. On veut encore aimer de tout son coeur et pour toujours mais on n'accepte pas pour cela de payer un prix désormais jugé déraisonnable pour soi-même. S'agit-il là d'une inconsistance de la part des femmes, qui voudraient tout à la fois: un grand amour, fort et éternel, et en même temps fait sur mesure? Une des raisons de cette contradiction se trouve peut-être en partie dans le fait que la "substance" dont sont constitués les rapports amoureux actuels emprunte certains de ses éléments à l'éthique et à l'esthétique romantique (dimension symbolique), et d'autres aux formes de l'individualisme contemporain qui s'appuient sur une certaine version de l'utilitarisme (dimension pragmatique), deux horizons axiologiques qui ne peuvent vraisemblablement que se rejoindre partiellement.

### 7.2.3 *Évolution socio-historique des relations amoureuses*

Un retour sur la naissance et les développements ultérieurs de l'amour moderne permet de discerner les aspects de continuité que comportent les formes actuelles de la vie amoureuse par rapport à d'autres plus anciennes, de même que les aspects avec lesquels nous serions plutôt en rupture. Cela évite, entre autres, de tomber dans l'illusion que tout dans notre façon de vivre et de penser les relations amoureuses est novateur. Car, même dans les balbutiements de l'amour moderne il y a trois siècles étaient déjà contenues en germes bon nombre de caractéristiques de la dynamique actuelle de nos rapports amoureux.

Il semble que de l'analyse de Shorter (1977) sur l'évolution de la famille au cours des derniers siècles, plus particulièrement en ce qui concerne les rapports de couple, plusieurs des aspects soulevés perdurent aujourd'hui encore, certains s'étant même accentués. Pour ne citer qu'un exemple, la tendance du couple à l'isolement, voire au repli sur lui-même, n'a certes pas été en diminuant au cours des trente ou quarante dernières années. Il s'avère, en effet, que l'idéal d'amour romantique demeure sous certains aspects (et certains seulement), tout en cohabitant avec les nouvelles exigences sociales d'épanouissement personnel, de satisfaction des besoins individuels, d'authenticité (vivre en conformité avec ses convictions profondes), etc.

Nous avons évoqué au premier chapitre quelques caractéristiques de l'éthique - et de l'esthétique - romantique. Si certains de ces aspects sont manifestement désuets (héroïsme, sacrifice, violence des sensations et ardeur des sentiments, passion persévérante, valorisation de la vertu), d'autres se sont résolument perpétués jusqu'à nos jours et font bel et bien partie - sous des formes renouvelées et parfois exacerbées - du paysage culturel contemporain (souci porté au Moi et recherche de liberté, isolement, amour comme raison de l'existence et moyen de poursuite du bonheur, prééminence des droits et des plaisirs individuels au détriment des devoirs et des obligations).

En effet, les particularités de l'évolution de la vie du couple moderne, basé sur l'amour romantique, mises en relief par Shorter notamment, trouvent apparemment un écho actuel dans les propos de nos interviewées, à

commencer par le bonheur personnel et l'épanouissement individuel comme critères du choix d'un-e partenaire dans le mariage (et dans les autres formes d'arrangement qui en tiennent lieu aujourd'hui). On peut penser à la lumière des entretiens que cette "passion du Moi" promue par la conception romantique de l'amour se trouve même décuplée aujourd'hui. Également, l'instabilité du couple moderne (basé sur le sentiment amoureux plutôt que sur l'intérêt) ainsi que son retrait de la vie quotidienne de la communauté et le rapprochement concomitant avec les proches parents, la primauté de la sexualité affective, servant à la quête intérieure, opposée à la sexualité instrumentale, associée à la procréation, sont autant d'éléments constitutifs des rapports amoureux décrits par les répondantes.

#### *7.2.4 L'amour comme travail*

Cependant, la survivance de certaines caractéristiques du modèle romantique n'est réalisée que dans la mesure où elles coexistent avec des valeurs s'apparentant à d'autres modèles sociaux - appartenant à différents registres de la vie sociale -, ce qui n'est pas sans entraîner certaines confusions et contradictions au niveau des comportements et attentes des individus (voir chapitre 5, p.193). Par exemple, on peut établir une certaine parenté entre la mentalité gestionnaire et le fait qu'on dise souhaiter que "l'investissement" amoureux "rapporte", ce qui peut impliquer une vision des relations à durée variable. Dans ce cas précis il est possible d'avancer l'idée d'un modèle gestionnaire qui viendrait se greffer au modèle romantique. L'abondance des guides pratiques sur le sujet indique en effet que les relations amoureuses constituent un domaine de la vie qu'il convient dorénavant de "gérer", comme n'importe quelle autre entreprise. On peut lire en sous-titre du livre de Coquatrix, *L'amour comme un travail* (1992), "Nos carrières sont des succès. Nos couples sont des échecs. Prenons les ressources des unes pour sauver les autres". L'ouvrage, qui propose une transposition systématique de la vie professionnelle pour guider le lecteur dans sa vie amoureuse, recèle d'ailleurs des bijoux de métaphores gestionnaires telles que: la "carrière amoureuse", le "curriculum vitae amoureux" ("compétences", "références", etc.), les "critères de sélection", la

“description des tâches”, le “salaire de l’amour”, le règlement des conflits”, les “maladies professionnelles”, le “renvoi” et même le “manque de travail”... Citons aussi cet éloquent passage de la conclusion, dans lequel il est question des hauts et des bas de la vie amoureuse:

*... “Cela ne tient pas à la nature de l’amour mais à la structure organisationnelle tout à fait précaire de notre emploi amoureux. L’inconnu, l’incontrôlable, l’imprévisible vécus dans notre ouverture à l’amour font de l’entreprise une aventure à haut risque!”* (Coquatrix, 1992, p. 122).

Dans la mesure où l’amour obéit aujourd’hui à de telles exigences d’efficacité, de qualité, voire de productivité, il devient tout à fait logique de considérer que celui-ci doit être travaillé, cultivé, entretenu; qu’il requiert la persévérance, l’attention et la vigilance continues des individus qui le vivent, sous peine de faire “faillite”. C’est peut-être à la lumière de cette extrême fragilité des relations amoureuses que doit être envisagée la nécessité - soulevée à maintes reprises par les interviewées - d’établir une “complicité” avec l’être aimé, dont le but consisterait essentiellement à préserver la relation. Les contacts intimes et fréquents (quotidiens le plus souvent) desquels découle en quelque sorte ladite complicité évitent en effet que les personnes amoureuses se “perdent de vue”. L’exemple de la sexualité conçue comme une sorte “d’outil” conjugal est d’ailleurs explicite à cet égard (voir chapitre 6, section 6.1.1). On peut considérer dans le même esprit de “maintien” de la relation l’importance accordée au fait d’avoir des goûts, des intérêts (culturels, professionnels, intellectuels, etc.) communs, des visions du monde semblables, de cohabiter, etc. Comme si la moindre discordance au sein du couple était susceptible de tout faire s’écrouler; comme s’il fallait absolument que les deux personnes évoluent au même rythme, dans le même sens, qu’il y ait concordance parfaite du développement personnel des deux individus, pour repousser le risque de voir la relation se terminer.

Encore une fois, nous pensons que cet état précaire des relations amoureuses (s’exprimant en termes courants par la formule: “aujourd’hui les gens ne restent plus ensemble par obligation mais parce que la relation va bien”) tient au fait que la relative stabilité de la relation repose sur cette idée de “complicité”, principalement, plutôt que sur les projets à long terme (fonder une famille par exemple) qui garantissaient auparavant cette stabilité. Dans cet

esprit, l'éthique amoureuse mise de l'avant par les répondantes renvoie à différents moyens préconisés pour "entretenir" et protéger la pérennité de la relation. Le temps et les soins accordés à un-e amoureux-se et/ou à une famille sont donnés à Dieu et à la communauté (religieuse et au sens large) dans le cas des religieuses.

Dans ce contexte où, parallèlement au fait qu'elles soient l'objet d'une attention sans précédent, les relations de couple paraissent extrêmement fragiles, le secret de la réussite d'une relation semble résider dans une "bonne" communication, au moyen de laquelle s'expriment des besoins, se résolvent des conflits, se nourrit la complicité, etc. La communication permet aussi de "négocier", "d'échanger", de faire des "bilans", bref, d'alimenter l'esprit de "collaboration" chez les "partenaires" amoureux. Et le prérequis à cette bonne communication est manifestement la connaissance de soi (fruit d'un travail sur soi) qu'ont ces derniers. L'importance accordée à la communication, pensons-nous, va de pair avec la vigilance qu'on doit déployer face aux problèmes qui guettent le couple. Dans cette perspective, s'il apparaît important de *croire* en la relation, c'est peut-être au sens où le succès de celle-ci est vu comme dépendant (surtout?) de la manière dont les choses sont faites (de la manière de communiquer) et au sens où on a le sentiment - positif - de contrôler la situation (il suffit de vouloir vraiment - et de bien communiquer - pour y arriver). À cet égard, le commentaire de Shorter cité plus haut sur l'instabilité du couple moderne, basé sur l'amour romanesque, imprévisible et transitoire par nature, vient plutôt contredire l'espoir contenu dans l'affirmation collective de ce dérivé de la "pensée positive" que représente, dans notre société, le culte de la communication. Sans doute peut-on penser que c'est (au moins en partie) précisément pour contrer les effets de cette instabilité réelle de relations amoureuses privées de sens transcendant que sont mis en place et adoptés tous ces dispositifs communicationnels qui exhortent les individus à (se) parler plus, à (se) parler mieux, à ne jamais cesser de (se) parler.

### *7.2.5 Rapport à la durée*

Par ailleurs, le taux élevé des divorces dans notre société (Barrère-Maurisson, 1995, p. 70; Lapierre-Adamcyk et Marcil-Gratton, 1995, p. 121) démontre que l'idéal d'une relation de longue durée (lié à des désirs d'approfondissement, de sécurité, stabilité, solidité, continuité, etc.) s'accommode mal de la satisfaction des besoins immédiats, commandée par la culture de consommation de masse du jetable après usage. Si la "monogamie pour la vie" semble avoir été indubitablement supplantée par la monogamie sérielle (bien que, contrairement aux observations de Shorter, les gens n'adoptent plus ce mode de vie uniquement durant la période dite de célibat mais souvent durant toute celle de leur vie amoureuse), le désir de durée, lui, persiste dans l'esprit des gens (au moins dans celui de plusieurs femmes), comme pour mieux résister face à l'incertitude des relations à la chaîne qui lui sont pourtant opposées, et ce même si on reconnaît une certaine "difficulté à s'engager à long terme actuellement" (voir chapitre 4, section 4.2.4). Ici encore, l'idéal romantique de la passion éternelle doit s'adapter et s'accommoder des impératifs d'une culture qui, si elle ne lui permet plus de se réaliser que dans très rares cas, l'autorise tout de même à demeurer jusqu'à un certain point dans l'imaginaire collectif.

Aussi, les points à propos desquels on observe des divergences chez les interviewées, renvoient pour une large part, à notre avis, à la situation paradoxale dans laquelle évoluent les relations amoureuses aujourd'hui, où les anciennes formes - structures - de vie amoureuse (couple monogamique et vie religieuse communautaire en ce qui concerne notre étude) continuent d'être reproduites dans un contexte social qui a de moins en moins à voir avec celui dans lequel elles ont évolué jusqu'à présent, où de nouvelles normes et exigences prévalent désormais. C'est, pensons-nous, l'un des angles possible pour envisager certains éléments au sujet desquels les interlocutrices affichent des positions divergentes, par exemple: l'importance de la durée - et de la croyance en cette dimension - d'une relation; la place et le statut de la passion dans les relations amoureuses; le mode d'habitation (cohabitation avec la personne aimée, vie religieuse communautaire).

Les désaccords exprimés vis-à-vis de la cohabitation amoureuse par exemple (bien que la plupart des couples semblent encore opter pour ce mode de vie), soulèvent et opposent les thèmes de l'individualisme et de la mise en commun ainsi qu'ils attirent notre attention sur les limites à l'intérieur desquelles il est désormais possible de conceptualiser cette mise en commun. Jusqu'à un certain point, les choses qu'on partage avec quelqu'un et celles qu'on ne partage pas, ainsi que leur proportion, varient d'une femme à l'autre, d'un individu à l'autre (logement, ressources matérielles, tâches ménagères, garde et soin des enfants, activités de loisir, etc.). De même, la période d'attente peut être plus ou moins longue avant que les gens décident de cohabiter, selon la situation et les désirs de chacun-e à cet égard. Toutes, cependant, semblent mues par la nécessité de contrôler leur propre vie. C'est sans doute là que se situe la ligne de démarcation, le niveau en deçà duquel l'idée de partage apparaît inacceptable. On le voit en ce qui a trait à la garde des enfants d'une union précédente: autant le parent des enfants que le (la) nouveau (nouvelle) partenaire semble considérer, chacun(e) de son point de vue, le soin des enfants comme un élément du contrôle de sa propre vie (chacun-e donnant l'impression de protéger par ce biais une partie de son intégrité personnelle, l'un-e en ayant "juridiction" exclusive en ce qui concerne l'éducation de ses enfants, l'autre en se faisant un devoir de ne pas intervenir). Ainsi, chacun préserve sa sphère personnelle dans une mesure qui aurait paru incongrue il y a quelques décennies. Les choses se passent donc comme si la mise en commun de certains éléments pouvait se réaliser au sein du couple sans qu'il y ait nécessairement intégration de ces éléments. De ce point de vue le concept de "relations à la carte" trouve un réel écho dans la vie concrète des gens.

#### *7.2.6 Les rapports amoureux comme théâtre de contradictions sociales*

Il semble donc que l'engagement amoureux se réalise selon d'autres normes qu'auparavant. Non seulement il ne s'agit plus - nécessairement - de fonder une famille (sur ce point, il faut donner raison à Shorter qui prévoit le remplacement de la famille nucléaire par le couple "à la dérive"), mais l'exacerbation de la valeur d'autonomie dans notre société fait en sorte qu'il

est même désormais mal venu d'attendre la satisfaction de ses besoins par l'autre, bien qu'il s'agisse de la personne de qui on se dise - et on se sente - le plus proche. Peut-être cet entraînement à l'autosuffisance (même si celle-ci n'est pas réalisée en réalité, chacun se fait répéter - et se répète lui-même - continuellement que c'est le but vers lequel il faut tendre) explique-t-il en partie le climat de relative sérénité dans lequel, pour reprendre les termes de Shorter, *"hommes et femmes se rencontrent et se séparent comme des wagons de marchandises dans une gare de triage"*. À tout le moins, le consensus qui semble se dégager autour de la nécessité de renforcer la capacité des individus à répondre à leurs propres besoins contribue certainement à rendre moins traumatisant l'événement de la séparation, de plus en plus répandu par ailleurs (ceci vaut sans doute plus pour les nouvelles générations que pour les anciennes).

Bien sûr, il ne faut pas perdre de vue que ce sont des discours qu'on analyse ici, et qu'à ce titre, ce qu'ils donnent à voir peut s'avérer complètement à l'opposé de ce qui est en réalité. Car, si l'incitation à l'autonomie sous toutes ses formes (même les plus farfelues comme l'autonomie des personnes lourdement handicapées mentalement par exemple) est bien réelle, il est tout aussi possible qu'en fait on assiste au contraire à une exacerbation des attentes envers autrui dans le domaine amoureux, à qui on demande précisément de répondre à nos divers besoins: d'intimité, sexuels, de communication, d'expression des émotions (les nôtres aussi bien que les siennes), etc., etc. En ce sens, le romantisme se trouve "instrumentalisé" et l'amour apparaît comme un moyen plutôt qu'une fin, ce qui s'accorde avec la rationalité instrumentale du modèle gestionnaire évoqué un peu plus haut. Il existe un lien à tout le moins ambigu entre les exigences d'autonomie et de satisfaction des besoins personnels au moyen de la relation amoureuse, de laquelle dira Françoise: *"c'est une nourriture, on s'en sert"*.

*"À partir du moment où quelqu'un ne te sert pas tu ne l'aimes pas. C'est vraiment parce que cette personne-là te renvoie, finalement, une belle image de toi-même. Et si à t'en renvoie une mauvaise, t'en as rien à foutre d'un mauvais miroir qui déforme [Françoise, p. 3] [1].*

Malgré la reconnaissance du caractère négatif des phénomènes de l'isolement et de la solitude, corrélatifs de l'individualisme grandissant dans



notre société, les femmes condamnent en général l'attitude des gens qui, à leur avis, sont incapable "d'assumer leur solitude". Ce côté utilitaire, plus instrumental, souvent attribué aux relations humaines aujourd'hui ("relations jetables après usage") va soi-disant à l'encontre de leur conception de l'amour. Sans nier toutefois qu'il faille trouver un bien-être personnel dans les relations amoureuses (il faut s'aimer soi-même d'abord), ce point de vue insiste davantage sur la nécessité d'en arriver à un équilibre entre satisfaction personnelle et ouverture à l'autre.

On l'a vu, l'amour "amoureux" est généralement perçu comme une force positive, qui enrichit la vie de ceux qui s'engagent en son nom. Mais il peut éventuellement devenir lourd à porter, étouffant s'il y a déséquilibre, auquel cas il ne faut pas hésiter à rompre (postmodernité comme ère du "light")<sup>8</sup>. Le succès d'une relation amoureuse, si l'on se fie aux propos de nos interlocutrices, résiderait en effet dans l'atteinte d'un équilibre entre différents couples de valeurs et d'exigences: dépendance/autonomie (affective, économique, professionnelle); complicité/indépendance; espace commun de la relation/individualité des personnes; oubli de soi/amour de soi; perte de soi dans une relation/investissement de soi dans une relation. Cet équilibre s'obtiendrait au moyen du respect (vertu souveraine en amour), du dosage et de l'alternance des éléments énumérés ci-dessus (par exemple, on ne doit pas toujours s'oublier et les "partenaires" doivent le faire à tour de rôle). Cependant, le problème de l'instabilité du couple reste entier si l'on considère que son succès est statistiquement moins que jamais assuré. C'est donc dire que cette argumentation de l'équilibre ne fonctionne pas à toutes fins pratiques. Peut-être les forces qui s'opposent ici sont-elles trop contradictoires pour que l'équilibre puisse être maintenu bien longtemps<sup>9</sup>.

---

<sup>8</sup> Ces propos rappellent la représentation biologique de l'amour analysée par Boivin (1996) dont l'idéal réside précisément dans l'atteinte de l'équilibre bio-affectif (voir chapitre 1, p. 31).

<sup>9</sup> Le cas des religieuses est sensiblement différent à cet égard, nous semble-t-il, dû au fait qu'elles n'ont pas à "négocier" au jour le jour les termes de l'équilibre avec un seul individu. L'institution religieuse leur offre désormais la latitude suffisante pour qu'elles n'aient besoin de négocier cet équilibre qu'avec elles-mêmes, en ayant le loisir d'opter plus pour un pôle que pour l'autre, dans les limites de ce que l'institution considère raisonnable, bien entendu.

Autre contradiction, l'obsession de la spontanéité, contrepartie de la hantise manifestée par nombre d'interlocutrices à l'égard de la routine (symbole de la platitude suprême), s'accorde mal à l'exercice de planification requis par la vie quotidienne, qu'on souhaite malgré tout, et dans une large mesure, encore partager avec autrui. En effet, la volonté de laisser place à l'imprévu, à la nouveauté paraît incompatible avec la réalisation d'autres désirs exprimés par ailleurs, plus assimilés au style gestionnaire, la stabilité notamment. Selon Shorter (1977), on doit comprendre l'importance de la spontanéité dans le couple dans la mesure où celle-ci représente le rejet des formes traditionnelles dans les relations interpersonnelles (imposées par la communauté par le biais des pressions sociales ou familiales). Si cette interprétation demeure valable dans les années 1990, la spontanéité semble cependant représenter une valeur en elle-même, détachée de toute tentative d'opposition à la tradition qui, de toute façon, tend à s'effacer, sinon à disparaître, au profit de manières de vivre et d'interprétations personnalisées et sans cesse renouvelées.

Nous pensons en effet que les relations amoureuses contemporaines se trouvent au carrefour de systèmes de valeurs (romantique, gestionnaire et individualiste) trop différents les uns des autres pour être "fonctionnels". Il serait hasardeux d'imaginer les nouvelles formes de vie amoureuse qui émergeront des tensions qui caractérisent la période de transition que nous vivons actuellement, mais il paraît en tout cas difficile de contester l'idée que les relations amoureuses se trouvent présentement dans une impasse du point de vue de leur viabilité. Car il ne suffit pas que la logique "personnaliste", pour emprunter ce terme à Lipovetsky, rende désormais possible les agencements multiples, les combinaisons inédites pour que ceux-ci s'avèrent satisfaisants en regard des valeurs et objectifs supérieurs auxquels on souhaite qu'ils s'accordent. C'est peut-être là précisément que le bât blesse, dans la mesure où les anciens modèles amoureux continuent, malgré leur relatif démantèlement au cours des dernières décennies, d'imprégner l'imaginaire collectif et par conséquent de donner un sens global aux amours des gens. Seulement, les actions concrètes des individus dans la vie quotidienne semblent moins orientées vers la poursuite de l'idéal romantique que conditionnées par des impératifs avant tout individuels (psychologiques) d'efficacité, de connaissance, d'expression et d'épanouissement de soi.

Ainsi, le sentiment de confusion et les contradictions relevés dans les témoignages des femmes interviewées donnent à penser qu'une coupure de plus en plus grande se fait entre l'idéal amoureux romantique - toujours présent - du grand amour qui dure toute la vie et la réalité des relations amoureuses "à la chaîne" qui sont vécues concrètement par les individus. C'est ce décalage entre la persistance de valeurs rattachées à l'idéal "fusionnel" (idéal que l'on affirme rejeter par ailleurs), les attentes et la constitution de personnalités très spécifiques exigée par une conjoncture sociale hyper-individualiste que Lipovetsky fait ressortir dans cet éloquent passage de *L'Ère du vide* sur lequel nous voudrions clore cette section.

*"(...) C'est moins la fuite devant le sentiment qui caractérise notre temps, que la fuite devant les signes de la sentimentalité (...) Hommes et femmes aspirent toujours autant (peut-être n'y a-t-il jamais eu autant de «demande» affective qu'en ce temps de désertion généralisée) à l'intensité émotionnelle des relations privilégiées, mais plus l'attente est forte, plus le miracle fusionnel semble se faire rare et en tout cas bref. Plus la ville développe les possibilités de rencontres, plus les individus se sentent seuls; plus les relations deviennent libres, émancipées des anciennes contraintes, plus la possibilité de connaître une relation intense se fait rare. Partout on retrouve la solitude, le vide, la difficulté à sentir, à être transporté hors de soi; d'où une fuite en avant dans les «expériences» qui ne fait que traduire cette quête d'une «expérience» émotionnelle forte. Pourquoi ne puis-je donc aimer et vibrer? Désolation de Narcisse, trop bien programmé dans son absorption en lui-même pour pouvoir être affecté par l'Autre, pour sortir de lui-même, et cependant insuffisamment programmé puisque encore désireux d'un relationnel affectif." (Lipovetsky, 1983, pp. 86-87).*

### **7.2.7 Connaissance et accomplissement de soi comme préalable et aboutissement de la relation amoureuse**

Un certain consensus semble se dégager, tant de nos entretiens que des analyses sur le sujet, à l'effet que la vie amoureuse représente aujourd'hui, avec une acuité apparemment sans précédent, une occasion privilégiée de connaissance et d'accomplissement de soi. L'une de nos interviewées ne décrivait-elle pas avec beaucoup d'à-propos l'idéal (postmoderne?) de la relation amoureuse dans les termes d'un "trip de

croissance à deux", laissant entendre qu'essentiellement, chacun des protagonistes puiserait dans la relation ce dont il a besoin pour épanouir son être profond. La relation de couple en particulier est perçue comme un lieu d'apprentissage et d'approfondissement continuel de la connaissance de soi, ainsi que de changement: l'adaptation mutuelle des partenaires et le rapport dynamique de la relation de couple entraînent la transformation des conceptions et des pratiques des individus dans divers domaines, suivant l'évolution personnelle de chacun et des ajustements requis par le principe selon lequel on doit respecter les particularités individuelles<sup>10</sup>.

### *7.2.7.1 Rapport à soi, rapport à l'autre*

Il s'agissait en fait pour nous d'identifier la nature et la dynamique du rapport à soi et à l'autre qui est construit, du point de vue des femmes, dans le discours sur les relations amoureuses. On l'a vu, les répondantes affirment vivre dans le domaine des relations amoureuses un continuel réajustement de leurs attitudes, comportements et principes de vie, par rapport aux autres et à elles-mêmes, au fur et à mesure que se développent ces relations. Les règles amoureuses s'établiraient donc en simultanéité avec la connaissance mutuelle des protagonistes et l'évolution de la relation, sans que quiconque ait trop conscience qu'il y a - aussi - dans le domaine amoureux des règles socialement établies (peut-être parce que ces règles s'accordent précisément avec la tendance à la "psychologisation des modalités de la socialisation", à l'attention qu'il convient de porter aux particularités individuelles). Ainsi subsiste et se trouve aujourd'hui renforcée l'illusion soulevée par Shorter à l'effet que les gens sont convaincus de vivre leurs amours "naturellement", en dehors des normes et des modèles sociaux.

---

<sup>10</sup> C'est d'ailleurs un trait spécifique à notre époque que de parler de la relation comme d'un lieu, d'un espace, c'est-à-dire comme d'une entité autonome, extérieure d'une certaine façon aux individus qui forment le couple. Sans doute est-ce à cela que Boivin fait allusion lorsqu'elle affirme que *"le rapport amoureux contemporain engage trois acteurs: un homme, une femme et une relation. Alors que Dieu et l'État médiatisaient le lien conjugal et les rapports sociaux dans leur ensemble dans les sociétés modernes, le tiers est devenu profane avec la post-modernité."* (Boivin, 1996, p. 242).

Pourtant, l'existence d'amours "à la carte" ne signifie pas pour autant la disparition de toute norme ou modèle. En effet, si on ne peut vraisemblablement plus parler de l'hégémonie d'un modèle unique en matière de relations amoureuses, assistant davantage à une déstandardisation des comportements acceptés en ce domaine, on observe par ailleurs l'émergence d'une nouvelle norme dans l'insistance même à proclamer l'absence de règles amoureuses. En d'autres termes, il est sans doute aussi mal venu aujourd'hui de vouloir imposer une façon de faire comme étant la voie à suivre, la bonne manière de se comporter dans le domaine des relations intimes, privées, qu'il l'aurait été quelques décennies en arrière de tenter de déroger aux règles strictes imposées par le modèle amoureux-familial alors en vigueur. Que chacun établisse ses propres règles, selon ses besoins propres, sa personnalité, ses penchants, ses horaires, etc., est en soi une règle sociale, découlant d'un mode de socialisation plutôt personnalisé que disciplinaire, pour poursuivre dans la perspective de Lipovetsky.

Ce qui précède est cohérent avec un autre élément de l'analyse de Shorter, à savoir le retrait du couple - et par extension, de toute personne amoureuse - de la communauté et, par conséquent, l'affranchissement de son influence. Le repli du couple sur lui-même et surtout des individus sur eux-mêmes à l'intérieur du couple représente à notre avis l'un des traits marquants de la période actuelle, ce que confirme l'analyse de nos entretiens et certaines interprétations postmodernistes de la société occidentale contemporaine utilisant le concept de narcissisme:

*"Narcisse obsédé par lui-même ne rêve pas, n'est pas frappé de narcose, il travaille assidûment à la libération du Moi, à son grand destin d'autonomie et d'indépendance: renoncer à l'amour, "to love myself enough so that I do not need another to make me happy (...)" (Lasch, cité par Lipovetsky, 1983, pp. 60-61).*

En conséquence, s'il est un thème récurrent dans nos entretiens, c'est celui de la connaissance de soi ainsi que l'amour que les partenaires doivent se porter à eux-mêmes, comme préalable à une relation amoureuse. Les interviewées, tant religieuses que lesbiennes ou hétérosexuelles, semblent en effet unanimes à considérer qu'il est primordial de se connaître, d'être bien avec soi-même et de s'aimer soi-même d'abord pour pouvoir aspirer à aimer les autres - quelqu'un d'autre - ensuite, que cet amour comporte une

dominante physique ou spirituelle (de la même manière qu'on "doit" avoir été aimée au départ par des parents pour pouvoir évoluer sur le chemin de l'amour par la suite).

Ce point de vue, voulant que l'amour s'inscrive avant tout dans une relation avec soi-même, semble être basé en bonne partie sur une réaction de plusieurs femmes vis-à-vis de l'aspect jugé négatif de ce qui est communément désigné sous le terme de dépendance affective, et véhicule l'opinion selon laquelle l'on devrait pouvoir être complet en soi-même. Parallèlement - et conséquemment - à cette idée, se profile celle de l'importance accordée par plusieurs au fait "d'appriivoiser la solitude", comme si le fait de parvenir à être bien avec soi-même d'abord constituait une sorte de "garantie" de réussite d'une relation. Car il y aurait un risque à se perdre dans l'amour, lorsqu'on essaie de combler le vide à tout prix avec quelqu'un (voir chapitre 3, p.128, Josée). C'est que la nouvelle morale conjugale, comme le souligne Badinter (1986), encourage la solitude momentanée plutôt que le fait de tenter de préserver le lien conjugal à tout prix, ce qui est perçu comme "*une lâcheté morale et un inconfort affectif grave*" (p. 319). Ainsi, l'estime personnelle, le respect de soi, etc., joueraient un rôle fondamental par rapport à notre capacité d'aimer l'autre, et l'autre, en retour, se positionnerait aussi par rapport à l'estime et au respect qu'on a de nous-mêmes. S'ajoute à ce principe la nécessité d'entreprendre dans certains cas une démarche de "travail sur soi" (thérapie en bonne et due forme ou cheminement "auto-thérapeutique"), afin d'apprendre à mieux se connaître, mieux se resituer par rapport à sa propre vie.

Les relations amoureuses, qu'il s'agisse des siennes propres ou des observations qu'on peut faire à partir de celles des autres, représentent donc un cadre idéal pour apprendre continuellement des choses sur soi-même. C'est donc dans ce contexte de travail sur soi qu'il faut situer les propos des répondantes au sujet de l'importance qu'elles accordent au fait d'être attentives à leurs divers - et nombreux - besoins. Comme plusieurs de ces besoins se rapportent au domaine de l'affectivité et des contacts humains - "intimes" -, il est compréhensible que l'on en recherche la satisfaction à l'intérieur des relations privilégiées que représentent les rapports amoureux de ce point de vue. En cela, le discours des femmes sur l'amour rejoint les

nombreuses analyses de la "culture" contemporaine qui mettent l'accent sur le repli ou le surinvestissement de la vie privée, la quête de sens à travers les relations intimes, la psychologisation des rapports sociaux, etc. (Lasch, Taylor, Sennett, Lipovetsky, etc.).

Mais cette situation observée déjà depuis environ quatre décennies semble s'amplifier et se complexifier aujourd'hui, dans la mesure où la satisfaction des besoins profonds individuels (légitime depuis l'époque romantique) est désormais conçue dans les limites de plus en plus étroites du respect de soi-même - de ses limites, de son individualité, etc. - dont l'acceptation actuelle proscrit, entre autres, de "faire les choses pour les autres". Car le danger de se perdre si l'on sortait un tant soit peu de soi guette à tout moment. Le point important à retenir ici tient au fait que la tendance semble manifester à l'effet qu'il faille dorénavant, même à l'intérieur d'un rapport interpersonnel intime de type amoureux, se tourner surtout vers soi-même, plutôt que vers "l'autre".

C'est donc, semble-t-il, pour une large part dans les rapports amoureux qu'on se découvre soi-même, qu'on apprend qui on est et qu'on peut développer ses potentialités. Dans cette perspective, il devient légitime de cultiver un rapport à soi de type narcissique à l'intérieur des relations amoureuses, alors que "l'autre" y est tout aussi légitimement envisagé tantôt comme un prolongement de nous-mêmes - un autre soi dans lequel on se retrouve, une espèce de miroir dans lequel on reconnaît sa propre image -, tantôt sous un angle utilitaire.

Une connotation égocentrique marquerait par conséquent le "partage" amoureux puisque, vu sous cet angle, le but ultime de ces relations c'est précisément soi, pour reprendre les termes de Françoise, étant donné qu'il s'agit toujours, malgré les apparences, d'un *travail* effectué en fonction de soi<sup>11</sup>. Et malgré que "l'autre" et la conscience qu'en ont les interviewées semblent échapper à une catégorisation arrêtée, ceux-ci semblent résolument

---

<sup>11</sup> Cependant, le fait d'adhérer à une idéologie narcissiste n'empêche pas les interviewées de rejeter explicitement l'égoïsme comme une valeur "honteuse".

s'intégrer à la recherche narcissique, ce que confirme l'identification courante du moi à l'autre.

Les religieuses non plus, on l'a vu, n'échappent pas à cette tendance générale du repli de l'individu sur lui-même, bien que leur adhésion à la foi chrétienne, et à son indissociable dimension pastorale, les "préserve" en quelque sorte (et jusqu'à un certain point) de l'inclination narcissique qui semble imprégner le reste de la société. Le rapport que celles-ci entretiennent avec autrui apparaît en ce sens moins instrumental que celui qui est vécu dans un rapport de couple.

Cela étant, il serait faux de penser que le fonctionnement des religieuses à l'intérieur même de la dynamique communautaire est totalement différent de celui des autres femmes, tant du point de vue de la primauté accordée à l'évolution personnelle, que de l'adaptation personnalisée des règles amoureuses. Certaines religieuses, parallèlement à leurs activités régulières, s'engagent dans une démarche de partage spirituel avec un groupe d'accompagnement, lorsqu'elles n'ont pas carrément recours à une intervention thérapeutique. Ces dernières se font aussi remettre en question mutuellement au niveau de la communauté par la manière dont chaque soeur vit sa vocation. De regarder les autres vivre permet précisément de se réajuster continuellement par rapport aux autres et à soi-même. De la même manière que cela se produit dans la vie de couple, les goûts, besoins et aspirations personnels des soeurs se retrouvent au centre d'une vie qui jusqu'alors était principalement canalisée par l'esprit communautaire, où précisément, l'individu et ses besoins particuliers ne tenaient qu'une place secondaire, pour ne pas dire aucune place du tout.

### *7.2.8 Rapports entre les sexes*

Si notre matériau est susceptible d'apporter quelque éclairage sur la manière dont se constitue le "féminin" à travers les relations amoureuses, notre attention est frappée, en revanche, par l'invisibilité des rapports sociaux de sexe dans les propos des femmes interviewées. On évoque bien à l'occasion quelques traits caractéristiques des hommes ou des femmes pour justifier certains choix (le "choix" lesbien, entre autres), sans toutefois référer -



du moins de manière explicite - à un système plus vaste de relations entre les sexes (bien qu'on souligne abondamment l'adhésion des femmes à des pratiques et à des valeurs d'égalité et de respect). Tout au plus est-il question de l'incapacité ("culturelle") des hommes à exprimer leurs sentiments et émotions et de la facilité des femmes à le faire. Du pouvoir proprement dit, apparemment aucune trace dans le discours des femmes sur l'amour<sup>12</sup>. En effet, les rapports de pouvoir entre les sexes, tels que censés structurer les relations amoureuses hétérosexuelles, n'apparaissent en fait que dans la marge des discours analysés. Sans doute y a-t-il lieu de requestionner les thèses féministes classiques à ce propos.

Ce qui précède n'empêche pas toutefois que les répondantes fassent allusion, à l'occasion, à l'influence du mouvement féministe sur la transformation des conceptions et des agissements en matière de relations amoureuses, entre autres dans le sens de l'instauration d'une plus grande équité entre les partenaires amoureux, de l'accroissement du respect mutuel et d'une plus grande autonomie financière pour les femmes. Parallèlement à ce dernier aspect, on observe dans le discours analysé qu'un certain "contrôle" de leurs émotions et de leurs passions par les femmes semble s'opérer du fait que la plupart d'entre elles ont un emploi rémunéré, pour lequel elles doivent évidemment être en possession de tous leurs moyens. Ceci viendrait nuancer la croyance (aussi véhiculée par les femmes elles-mêmes) selon laquelle les femmes seraient plus émotives que les hommes, montrant qu'il s'agit plus ici d'une question de rôles et de fonctions sociales que de nature biologique<sup>13</sup>.

Dans le même esprit, les modèles féminins cités en exemple par les interlocutrices, que ce soit dans la littérature, au cinéma ou dans leur

---

<sup>12</sup> Contrairement au mécontentement généralisé des femmes à l'endroit de ladite "domination mâle", mentionné dans le Rapport Hite sur *Les femmes et l'amour* (1988), celles que nous avons rencontrées n'abordent pas véritablement ce sujet. Peut-être parce que nous ne leur avons (volontairement) posé aucune question à ce propos. Ce qui ne signifie pas qu'elles n'éprouvent pas un tel mécontentement, mais seulement qu'elles n'abordent pas spontanément ce sujet.

<sup>13</sup> De la même manière une femme de carrière, lesbienne, Diane en l'occurrence, est portée à faire des cadeaux à sa compagne qui, elle, sans emploi à l'extérieur de la maison, prépare plus souvent à souper pour lui témoigner son amour.

entourage, ne peuvent être catégorisés nettement et de façon homogène par quelques traits stéréotypés. Mis à part, peut-être, le fait qu'on se défende d'adhérer aux valeurs véhiculées dans les romans Harlequin (qui elles sont stéréotypées)<sup>14</sup>, manifestant à travers une préférence pour les histoires d'amour qualifiées de "réalistes", c'est-à-dire auxquelles on peut s'identifier, une certaine résistance face à l'imposition d'un modèle plus traditionnel de femme amoureuse. Paradoxalement, cependant, le réalisme auquel on fait référence est décrit en termes "d'histoires d'amour solides", "profondes", "sereines", "qui durent toute la vie", bref, tout ce que la réalité actuelle des relations amoureuses contredit. La contradiction (et la confusion) réside donc ici dans le fait d'identifier ces qualificatifs, de nature plutôt idéaliste, au réalisme. Autre fait à mentionner, on retrouve plusieurs femmes dans cette catégorie plus ou moins bien nommée des humanistes, dont les qualités de force et de courage ne sont pas moins soulignées que leur dévouement et leur abnégation. On retrouve par ailleurs dans les contre-modèles des personnages incarnant l'égoïsme et la soif de pouvoir à tout prix, les histoires d'amour souffrantes ou celles dans lesquelles les femmes ont de la difficulté à conserver leur autonomie - dans un rapport de couple hétérosexuel.

On se souvient que Shorter (1977) avait mis en lumière l'assouplissement considérable du système régissant les rapports entre les sexes et la définition des rôles des hommes et des femmes (datant de l'accession de l'Europe à la modernité), système au sein duquel les uns et les autres bénéficient apparemment d'une plus grande latitude pour (inter)agir et pour se définir. Celui-ci considérait la destruction relative des rôles de sexe (représentée par l'empathie existant entre les partenaires) comme l'une des conditions de possibilité de l'échange émotionnel intense des partenaires amoureux. C'est l'accentuation de cette même tendance que plusieurs auteurs (notamment, Badinter, 1986; Safilios-Rotschild, 1977; Dayan-Herzbrun, 1982; De Singly, 1987; Cancian, 1987) disent avoir constatée depuis la deuxième vague du féminisme contemporain des années '70 dans les sociétés occidentales. Selon ce point de vue, le récent accroissement de l'égalité

---

<sup>14</sup> Parmi les analyses de la littérature populaire sur l'amour, portant surtout sur l'étude de la reproduction des modèles et des rôles féminins, citons notamment celles de: Radway, 1984; Coquillat, 1988, et Bettinotti, 1990.

sociale et économique entre les hommes et les femmes aurait contribué à dépolitiser la sexualité et l'amour, l'ancienne "logique des contraires" ayant fait place à un modèle de relation plus androgyne et au sein duquel sont privilégiés la qualité et l'intensité du lien amoureux, plutôt que sa durée et la spécialisation du travail entre les sexes.

On retrouve d'ailleurs certains indices de l'existence d'un tel modèle androgyne à travers les propos des femmes interviewées. L'insistance sur la valeur de la réciprocité dans les multiples aspects de l'échange qui se déroule entre les partenaires dans la relation amoureuse en est une bonne illustration. Badinter observe d'ailleurs à ce propos qu' *"un manquement prolongé à la règle de réciprocité est toujours vécu, en fin de "compte", comme une injustice, une preuve d'indifférence ou un manque de considération. Toutes choses qui finissent invariablement par miner l'entente, et donc la raison d'être du couple"* (Badinter, 1986, p. 315).

Pourtant, et c'est là une question dont on ne peut faire l'économie, on continue d'observer au sein de notre société, malgré les changements mentionnés plus haut, une division sexuelle du travail, des écarts significatifs entre les salaires des hommes et ceux des femmes, des ghettos d'emploi, la charge des enfants pour les femmes, une plus forte proportion de femmes que d'hommes dans les classes défavorisées, les manifestations d'une violence spécifique dirigée contre les femmes, leur dépendance vis-à-vis de l'État, etc., autant d'indicateurs que les rapports entre les sexes ne seraient pas aussi égalitaires ni dépourvus de pouvoir qu'il n'y paraît en surface. Même si l'amour entre les hommes et les femmes n'est plus soumis aux contraintes qui en faisaient auparavant, à travers l'institution du mariage, un élément de reproduction de l'ordre social et politique; s'il n'est plus régulé strictement par les institutions traditionnelles (Église, État, droit, etc.); même si personne ne peut affirmer en toute honnêteté que rien n'a changé dans l'organisation et le fonctionnement des rapports entre les sexes, la persistance de certaines formes de domination est néanmoins troublante. Quel peut être, dans ces conditions, le statut du modèle androgyne que certains voient émerger des rapports amoureux entre les femmes et les hommes? Comment expliquer que les relations de pouvoir semblent à toutes fins pratiques absentes du discours des femmes - qui occupent, somme toute, une place subordonnée - sur les

relations amoureuses? Est-ce là l'indice qu'une réelle transformation de société est en train de se produire - ou se serait déjà produite - comme le proposent certains? Ou serait-ce plutôt un effet de discours qui répondrait à une sorte de code d'honneur féminin selon lequel on doit se présenter "en public" sous son meilleur jour, c'est-à-dire aujourd'hui comme une femme émancipée de tout rapport de pouvoir?

Comme le relève Laurin de manière éclairante dans un texte sur l'état actuel du féminisme au Québec et au Canada, l'exploitation, la domination, l'appropriation des femmes seraient aujourd'hui collectives, sociétales et plus intenses encore par là, mais auraient plus ou moins disparu des rapports interpersonnels entre les sexes. Malgré la reconnaissance d'acquis non négligeables de la lutte des femmes, comme les récents réaménagements de certaines conditions de l'échange inégal entre les sexes et l'atténuation de certaines manifestations du rapport de sexe (le sexisme par exemple), *"le caractère de plus en plus abstrait, impersonnel, systémique de la domination et de l'exploitation diminue aussi la visibilité du rapport entre les sexes, comme celle des rapports entre les classes et entre les sociétés"* (Laurin, 1996-97, p. 34).

On l'a vu, le thème du respect de soi-même, associé à la prescription de ne pas faire les choses pour l'autre - ou d'adopter le point de vue de l'autre - mais bien pour soi d'abord, est récurrent chez les interviewées. Mais qu'est ce que signifie exactement "ne pas se perdre dans la relation"? Est-ce là une peur reliée à un passé (vécu) amoureux récent, marqué par la soumission et l'abnégation des femmes, qu'elles ne veulent plus reproduire? On a parfois l'impression, à lire les entretiens, que la peur est peut-être, dans certains cas, plus présente que le fait de s'oublier lui-même. Souvenons-nous qu'on a affaire ici à des femmes relativement jeunes et autonomes financièrement pour la plupart, souvent sans enfants, scolarisées, donc moins exposées que les femmes des générations précédentes aux conditions objectives qui en ont fait des êtres soumis et dépendants (d'un mari ou de leur communauté). S'agirait-il d'une appréhension plutôt hypothétique que basée sur des conditions objectives? Ou serait-ce la peur - naturelle - de se perdre liée aux aspects psychologiques (où l'on se perd, l'un-e dans l'autre) de la fusion amoureuse qui est exprimée? Ou encore, aurait-on affaire à une manifestation du

surinvestissement du moi, propre à notre époque postmoderne et à ses modes d'être de l'individu, où "faire les choses pour l'autre" (par opposition à faire les choses pour soi) apparaît comme une faute, voire une perversion. Au fait, on est en droit de se demander pourquoi ces deux éléments semblent dorénavant conçus comme s'opposant, irrémédiablement. Pourquoi semble-t-il inconciliable, à tout le moins dans le discours des femmes québécoises interviewées de faire les choses à la fois pour soi et pour quelqu'un d'autre en amour? Pourquoi l'impression laissée par la lecture des entretiens est-elle qu'entre les deux, il faut choisir? Car en soi, le souci des autres n'équivaut pas obligatoirement à l'oubli de soi (c'est sans doute l'un des contrastes observables entre la société nord-américaine - individualiste - et d'autres affichant davantage de préoccupations communautaires).

Une partie de la réponse à ces questions réside peut-être dans le fait que le thème du respect de soi trouve une double résonance chez les femmes. Comme si celles-ci éprouvaient, dans l'état actuel de notre société, une double valorisation du soi: 1) conforme aux exigences sociales (propres à la postmodernité) de l'attention qu'on doit se porter à soi-même; 2) résultant des luttes et des discours féministes sur la nécessité pour les femmes de se centrer sur leurs propres besoins plutôt que sur ceux des autres (mari, enfants, etc.). Ce discours sur la nécessité de la valorisation de soi semble d'ailleurs bien intégré par les femmes, du moins en ce qui concerne l'adoption de règles de conduite. Assisterait-on à l'émergence d'une nouvelle norme? À tout le moins, on ne peut nier l'omniprésence de cette éthique du soi dans le discours des interviewées; elle le soutient en quelque sorte.

Ainsi, la peur de s'oublier et de se perdre de vue dans une relation amoureuse "fusionnelle" renverrait à la crainte de la perte d'identité des femmes (dont ont abondamment traité les théoriciennes féministes dans les années 70. Voir chapitre 1). La peur de se perdre soi-même dans une relation semble d'ailleurs plus présente dans l'esprit des interviewées que la peur de perdre l'autre (davantage associée à un sentiment d'insécurité, extrêmement dévalorisé socialement puisque lié à la notion de dépendance, entendue comme le contraire de l'autonomie, et dont elles parlent au demeurant le plus souvent au passé). Du reste, on déplore les relations amoureuses qui constituent une entrave à l'épanouissement personnel des individus, ainsi que

les relations que l'on dit basées sur la "dépendance affective" (gens qui sont prêts à sacrifier beaucoup de choses qu'ils aiment pour ne pas être seuls). Cela est conséquent avec les hypothèses que nous avons formulées plus haut, ainsi qu'avec les observations suivant lesquelles la tendance dominante irait actuellement dans le sens de "l'éthique thérapeutique", où une valeur absolue est accordée au Moi, et une valeur relative attribuée à "l'autre".

*"Selon Chr. Lasch, c'est à un détachement émotionnel qu'aspireraient de plus en plus les individus, en raison des risques d'instabilité que connaissent de nos jours les relations personnelles. Avoir des relations interindividuelles sans attachement profond, ne pas se sentir vulnérable, développer son indépendance affective, vivre seul, tel serait le profil de Narcisse"* (Lipovetsky, 1983, p. 85).

C'est peut-être à travers des notions vagues telles que le respect ou la peur de s'oublier dans les relations amoureuses qu'on retrouve certaines traces des relations de pouvoir entre les sexes dans le discours des femmes sur l'amour. En effet, on a souligné dans les chapitres précédents la récurrence du thème du respect dans les entretiens. Celui-ci semble être l'un des principes fondamentaux de l'éthique amoureuse contemporaine intégrée par les femmes, dont l'absence (ou l'apparence d'absence) est interprétée comme un manquement grave vis-à-vis de cette éthique; il représente également un élément central du discours des femmes, révélant peut-être la fragilité d'une identité construite à l'intersection de divers rapports et discours sociaux. Il y a lieu cependant de s'interroger au sujet du statut du respect dans le cadre précis du discours des femmes sur les relations amoureuses. Qu'est-ce qui est - implicitement - contenu dans le désir (la demande) de respect des hétérosexuelles et le respect comme valeur accomplie chez les lesbiennes et les religieuses?<sup>15</sup> Pourquoi est-il si important aux yeux des interviewées? Quel type de réalité se trouve exprimée ici, et d'abord, qu'est-ce que signifie exactement "respect"?

---

<sup>15</sup> La quête du respect sous diverses formes s'adresse en effet aux hommes avec une insistance manifeste (alors que l'entraide, par exemple, semble plus attendue de la part d'une autre femme).

Une première avenue d'interprétation liée à l'utilisation de la notion de respect par les interviewées est que celle-ci dissimulerait certains conflits propres à la postmodernité (insécurité du Moi, problèmes d'identité, nouveaux troubles psychopathologiques, etc.). La fragilité de sujets dont la propre individualité requiert désormais toute l'attention et la vigilance nécessite peut-être, en effet, le plus grand respect possible de la part d'autrui afin de ne pas prendre des proportions démesurées.

Si l'on aborde la notion de respect à l'envers - par le biais du manque de respect - se profilent celles de contrôle, d'exploitation, d'abus, de coercition. On peut dès lors avancer une seconde hypothèse à l'effet que devant l'apparente disparition des rapports de pouvoir dans le couple homme-femme, une notion aussi vaste et peu définie que celle de respect devient une espèce de concept fourre-tout à travers lequel continuent de s'exprimer des velléités égalitaires qui ne trouvent plus ni la légitimité, ni les moyens (plus collectifs) de le faire<sup>16</sup>. Ainsi, le respect devient une sorte de valeur sacrée dont tout le monde, en insistant sur elle, s'entend à reconnaître l'importance essentielle dans les relations interpersonnelles intimes, une importance qui est peut-être liée en partie au fait qu'elle nous préserve en quelque sorte de l'expression grossière des rapports de pouvoir entre les sexes. Nous pensons par ailleurs que le sens de cette notion varie en fonction des éthiques en vigueur à différentes époques - les préceptes du "souci de soi" et de l'authenticité pour la nôtre - et que c'est précisément l'ordre moral en vigueur, qui régit les rapports interpersonnels (amoureux), qui se trouve respecté à travers son observance, plutôt que les individus.

Les femmes reçoivent des messages contradictoires par rapport à l'oubli de soi. D'un côté il y a concordance des discours féministe et thérapeutique vis-à-vis de la nécessité pour les femmes de se centrer sur elles-mêmes, de s'occuper de leurs besoins affectifs, physiologiques,

---

<sup>16</sup>Car si plusieurs interviewées soulignent l'apport important du mouvement féministe (porteur de revendications fondamentalement "humanistes") à la transformation des relations amoureuses hétérosexuelles dans le sens d'une plus grande équité au niveau du respect mutuel et de la contribution des hommes et des femmes à la relation, on a l'impression qu'elles considèrent cette évolution comme un fait accompli qui ne nécessite pas que l'on continue à lutter.

financiers, etc. En même temps, d'un autre côté, le désengagement de l'État dans les secteurs de la santé et des services sociaux, donne lieu à la mise en place d'un dispositif de support de remplacement, assorti d'un discours sur la nécessité de la reprise en main de leur destinée par les citoyens, et qui place les "aidants naturels" au centre de cette réforme. Bien sûr, il n'échappe à personne que lesdits aidants sont des femmes dans une très grande majorité. On revient donc en ces temps de coupures gouvernementales à la case départ au sens où le rôle des femmes se trouve à nouveau défini (par le biais de l'État et non plus de l'Église comme par le passé) en fonction de leur capacité "naturelle" à aider les autres (enfants malades, parents âgés, etc.).

Ces attentes sociales vis-à-vis des femmes ne sont pas formulées explicitement comme c'était le cas du discours ecclésial sur le rôle de service des femmes, mais n'en atteignent pas moins leur cible en réalité. Si les hommes (ou quiconque) ne sont plus, au nom des principes d'autonomie et d'épanouissement personnel promus par l'idéal d'authenticité, en "droit" d'attendre des femmes en particulier qu'elles assument certaines tâches de service comme auparavant (car en principe chaque individu, unique, original, a le devoir d'explorer et de développer pleinement l'ensemble de ses potentialités), en pratique les conditions structurelles actuelles des sociétés postmodernes marquées par le retrait de l'État dans de nombreux secteurs de la vie sociale viennent court-circuiter ces principes en faisant en sorte que le fardeau de la responsabilité (bénévole ou non) en matière de soins et services à domicile repose largement sur les femmes. Le discours actuel de l'État sur les "aidants naturels" ne fait que confirmer et reconduire le rôle maternel des femmes et les responsabilités sociales qui en découlent<sup>17</sup> (d'où le lien établi précédemment quant au fait que "l'entretien" des amitiés relève plus généralement des femmes que des hommes).

---

<sup>17</sup> D'ailleurs, malgré la transformation du rôle des pères amorcée dans certains milieux, la prise en charge des enfants incombe encore aux femmes dans une grande proportion à l'intérieur de la vie de couple, et le partage des tâches éducatives entre les parents demeure inégal (Lapierre-Adamcyk et Marcil-Gratton, 1995). En outre, les mères se voient confier la garde des enfants beaucoup plus souvent que les pères à la suite d'une séparation (Bernier *et al.*, 1994, cité par Jubry et Le Bourdais, 1995).



## **CONCLUSION**

On se souvient de la remarque de Shorter à l'effet que l'évolution de la famille se poursuivrait dans des directions sans précédent historique, notamment par rapport à l'instabilité qui marque, aujourd'hui plus que jamais, la vie du couple (voir chapitre 1, p. 20) et qui fait que *"les gens en sont venus à trouver normal de n'être pas assurés de passer la totalité de leur vie ensemble"* (Shorter, 1977, p. 337). Aux deux aspects de l'évolution de la vie du couple qui, selon l'auteur, auraient contribué à accroître son instabilité à partir des années 60, soit l'intensification de la vie érotique et l'acquisition croissante d'une indépendance économique par les femmes, on pourrait ajouter la dynamique d'autonomisation dans laquelle évolue l'individu postmoderne et la crise normative (liée à l'absence relative de références communes pour orienter sa vie) à laquelle celui-ci doit faire face dans le contexte de la montée d'un nouveau type d'individualisme<sup>1</sup>.

Ainsi donc, on assisterait présentement à une nouvelle mutation de la structure familiale, dont l'une des principales caractéristiques serait l'accroissement considérable de l'importance accordée à l'individualité des membres du couple. Le "pourrissement" du modèle conjugal, pour reprendre les termes de Bruckner et Finkielkraut, ne signifie pas cependant la fin du couple ni son remplacement par une institution meilleure, mais *"l'émergence d'une multitude de formes intermédiaires, où les amants rusent avec leur propre contrat"* (Bruckner et Finkielkraut, 1977, p. 142). Car les gens s'unissent toujours au nom de l'amour mais refuseraient de plus en plus de vivre cette union dans une perspective de totalité, de se perdre l'un dans l'autre. Selon ce point de vue, le refus du mariage témoignerait du scepticisme des amants envers leur propre «je t'aime». Aussi,

---

<sup>1</sup> On peut poser l'hypothèse que l'apparence d'anarchie ou d'éclatement au sein de l'univers amoureux contemporain tient en partie au fait que, dans une société qui vit actuellement de profondes mutations, tant au niveau structurel qu'idéologique, aucun système de pensée n'a encore intégré les éléments disparates qui composent cet univers (il est même désormais admis d'adhérer à des systèmes de valeurs opposés au nom d'un même idéal - et ce même au sein de l'Église -, sans que la contradiction paraisse déranger qui que ce soit). C'est à cette solitude "philosophique" du sujet amoureux, au fait qu'aucun système majeur de pensée ne prend en charge aujourd'hui l'amour-passion, que Barthes renvoie lorsqu'il affirme "que le discours amoureux est aujourd'hui d'une extrême solitude" (Barthes, 1977, p.7).

*"l'amour même ne cesse de s'étendre, de devenir incompréhensible, de se dissimuler dans des formes qui paraissent le contredire: et, plus il s'incarne diversement, plus la notion même d'idéal amoureux perd en crédibilité; c'est le côtoïement de tous les désirs qui tend désormais à se substituer aux anciens modèles"* (Bruckner et Finkielkraut, 1977, p. 315).

Dans cette évolution d'une forme de vie amoureuse vers une autre, qui serait en train de se produire actuellement, des éléments anciens et nouveaux se côtoient, provoquant des tensions et des contradictions qui doivent être mises en relation avec les changements qui affectent aujourd'hui l'organisation sociale dans le sens d'une intensification du pluralisme et d'une volonté d'affirmation des "différences" qui font en sorte que, parallèlement, les individus sont de plus en plus renvoyés à eux-mêmes. Cet état des choses pose d'ailleurs tout un problème à l'existence de la relation de couple, ou en change tout au moins la définition et les règles du jeu que l'on connaissait jusqu'à ces dernières années.

Car, si les gens continuent effectivement de former des couples, la signification de ce lien, elle, semble avoir considérablement changé. Comme si dans *l'union de deux individus*, on était passé de l'insistance sur l'aspect d'*union* à celui d'*individu*. Cela est d'ailleurs conforme avec la lecture de l'histoire en termes de passage de la société traditionnelle, axée sur l'importance de la communauté, à la société moderne, dans laquelle on observe un repli sur le domaine de la vie privée. Ce qui serait particulier à notre époque, toutefois, c'est l'extrême à laquelle est poussée le souci et la valorisation de l'individu et de ses nombreux besoins, même à l'intérieur de la vie de couple, ce qui tend à confirmer la thèse de Lipovetsky (1980) sur le narcissisme en tant que nouveau dispositif de socialisation (voir chapitre 1, p. 44).

Cette montée d'un nouveau type d'individualisme, observée par les penseurs postmodernistes, aurait également *"provoqué l'effritement graduel des différentes églises idéologiques (marxisme, structuralisme, modernisme...)* qui ont dominé le XX<sup>e</sup> siècle grâce à toutes leurs promesses utopiques" (Boisvert, 1995, p. 39). Si l'on se fie aux propos recueillis au moyen des entrevues qui, précisément, reflètent davantage certaines thèses postmodernistes sur l'évolution de la société (surinvestissement du Moi et de

la sphère privée) que les thèses féministes "classiques" sur l'amour et les rapports de pouvoir entre les sexes, on peut ajouter le féminisme à cette liste des idéologies "délaissées", du moins sous la forme du militantisme actif qui le distinguait il y a une vingtaine d'années. Selon Lipovetsky, loin de s'opposer quant au but qu'ils poursuivent, le féminisme contemporain et le néo-narcissisme convergeraient plutôt vers une dissolution des catégories sociales conflictuelles - celle du sexe dans le cas du féminisme, ce qui serait en accord avec l'apparition d'un modèle de relation amoureuse plus androgyne - au profit de l'épanouissement du Moi. Ainsi,

*"Aux classes relativement homogènes du sexe, se substituent des individus de plus en plus aléatoires, des combinaisons jusqu'alors improbables d'activité et de passivité, des myriades d'êtres hybrides sans appartenance forte de groupe. C'est l'identité personnelle qui devient problématique, c'est à être soi-même, par-delà les oppositions constituées du monde du sexe, qu'oeuvre fondamentalement le néo-féminisme. (...) un peu partout, les femmes se réunissent entre elles, parlent, écrivent, liquidant par ce travail d'autoconscience leur identité de groupe (...) La séduction féminine, mystérieuse ou hystérique, fait place à une autoséduction narcissique qu'hommes et femmes partagent à égalité, séduction fondamentalement transexuelle, à l'écart des distributions et attributions respectives du sexe. La guerre des sexes n'aura pas lieu: loin d'être une machine de guerre, le féminisme est bien davantage une machine de déstandardisation du sexe, une machine s'employant à la reproduction élargie du narcissisme."* (Lipovetsky, 1983, pp. 80-81).

Ceci expliquerait peut-être en partie que les relations de pouvoir soient à toutes fins pratiques absentes du discours des femmes sur les relations amoureuses. La question demeure, cependant, quant à savoir si l'on doit discerner dans cette situation l'indice qu'une transformation sociale en profondeur - une rupture - est en train de se produire par rapport à la reproduction de la domination sexuelle, ou si elle ne témoigne pas plutôt de l'intégration du discours ambiant selon lequel il convient désormais de se présenter comme une femme émancipée de tout rapport de pouvoir. Sans chercher à établir de lien de cause à effet, on peut toutefois avancer que le résultat des luttes féministes est à tout le moins fonctionnel avec le procès de personnalisation à l'oeuvre dans les sociétés occidentales contemporaines, tous deux mettant l'accent sur une même nécessité: être bien avec soi-même, épanouir son Moi profond, libéré autant que possible de toutes les contraintes

extérieures, qu'elles soient imposées par les rapports de sexe ne représentant que l'une des multiples facettes d'un ordre social "universalisant" à déconstruire, au profit de la suprématie de la notion de différence (et du "respect" des différences de tout ordre). En ce sens, les résultats de l'analyse de notre matériau donnent sans doute raison à Lipovetsky.

La position des théoriciennes féministes "classiques" sur l'amour ressemble à celles qu'elles adoptent vis-à-vis d'autres thèmes, la pornographie notamment. Dans ces deux cas, on y voit des dispositifs mis en place par les hommes, dans le système patriarcal, pour assurer leur domination sur les femmes. En ce qui concerne la pornographie, le principal moyen prôné pour l'enrayer est la censure (bien que plusieurs féministes s'opposent à présent à cette pratique, voir Navaro et Collard, 1996); dans le cas des relations amoureuses, la situation semble passablement plus problématique, les "solutions au problème" moins faciles à identifier. Certaines ont prôné le choix lesbien dans les années 1970, mais cette avenue (qui, du reste, n'est en rien une solution au problème global de la domination des femmes) ne peut vraisemblablement être empruntée par l'ensemble des femmes. La "substance" des relations amoureuses n'étant pas mesurable comme d'autres phénomènes de domination (l'écart entre les salaires des hommes et des femmes, le nombre d'agressions sexuelles, le cantonnement des femmes dans des ghettos d'emplois, par exemple), qui peuvent par conséquent être expliqués en référant à des structures sociales, à des systèmes inégalitaires, les auteures féministes semblent n'avoir pu en imputer la situation problématique pour les femmes qu'aux "instincts égoïstes et tyranniques" des hommes.

Par ailleurs, on peut formuler l'hypothèse que la relative diminution des inégalités sociales entre hommes et femmes dans la sphère publique (diminution de l'écart entre leurs salaires, accès des femmes à des postes auparavant réservés aux hommes, accès aux mêmes études - malgré le maintien de ghettos d'emplois féminins -, etc.), résultat des luttes féministes, aurait été accompagnée d'une diminution de ces inégalités dans la sphère privée, ce qui justifierait qu'on ne trouve pratiquement aucune trace des (anciens?) rapports de pouvoir entre les sexes dans le discours des femmes sur les relations amoureuses. Pourtant, plusieurs lesbiennes établissent la

spécificité du type de relation amoureuse qu'elles vivent sur la base de la notion d'égalité, suggérant par là que les relations interpersonnelles entre hommes et femmes seraient encore marquées du sceau de l'inégalité. Cette perception a peut-être en partie pour fonction de justifier le choix lesbien (toujours marginalisé malgré une relative ouverture de la société québécoise face à l'homosexualité), mais peut-être est-elle aussi ancrée, par le refus d'y participer, dans une réalité toujours actuelle où le pouvoir des hommes, plus subtil, continuerait de s'exercer au détriment des femmes.

De la même manière, les religieuses, qui se disent acceptées inconditionnellement par Dieu, sous-entendent qu'une relation amoureuse vécue avec un homme comporterait plus de contraintes. La situation se présente donc comme si seules les femmes qui vivent des rapports amoureux en marge du modèle hétérosexuel traditionnel étaient en mesure de percevoir, bien que d'une manière relativement peu affirmée, que le contexte dans lequel sont vécues les relations amoureuses entre hommes et femmes est toujours, malgré tout, empreint d'inégalités. C'est peut-être dans ce même esprit qu'une répondante (Irène), on s'en souvient, attribuait au fait de ne pas habiter avec son compagnon qu'elle réussisse à préserver une certaine liberté d'action, conforme à ses aspirations personnelles mais qui, exercée dans un cadre de cohabitation, risquerait d'entraver la bonne marche du couple.

Ces quelques pistes, certainement trop fragiles pour pouvoir en tirer une quelconque conclusion sur l'état actuel des rapports entre les sexes, rompent néanmoins avec un certain discours égalitariste en vogue et indique que les valeurs de démocratie et de liberté promues par l'idéal postmoderne ne sont peut-être pas tout à fait réalisées. Jeu complexe, donc, d'individualités prises dans divers types de rapports de pouvoir qui contribuent certainement à définir l'amour et la manière "convenable" de le vivre mais qui ne ressortent pas comme une donnée significative dans le discours des femmes sur l'amour, qui met précisément l'accent sur l'individualité des partenaires plutôt que sur leur appartenance à des groupes sociaux.

## **BIBLIOGRAPHIE**

## OUVRAGES GÉNÉRAUX

- BLAU, Peter (1964), *Exchange and Power in Social Life*, New-York, Wiley.
- BURGESS, Ernest Watson (1949), «The Sociological Theory of Psychosexual Behavior», in HOCH and J. ZUBIN (ed.), *Psychosexual Development in Health and Disease*, Grune and Stratton.
- DELEUZE, Gilles (1986), *Foucault*, Paris, Minuit.
- DURKHEIM, Émile (1961) [1897], *Le Suicide; étude de sociologie*, Paris, P.U.F.
- FOUCAULT, Michel (1984), *Histoire de la sexualité. Le souci de soi*, Paris, Gallimard.
- FREUD, Sigmund (1921), «Group Psychology and the Analysis of the Ego», in Strachey, J. (Ed.), *The Complete Psychological Works of S. Freud*, t.18, Londres, Hogarth Press and Institute of Psycho-Analysis, 1955: 69-143.
- GLUCKMAN, Max (1955), *Custom and Conflict in Africa*, Glencoe Ill., Free Press.
- GODELIER, Maurice (1978), «La part idéale du réel. Essai sur l'idéologique», *L'Homme*, vol. XVIII, n° 3-4: 155-188.
- GODELIER, Maurice (1990), «La théorie de la transition chez Marx», *Sociologie et sociétés*, vol. XXII, n° 1: 53-81
- GOFFMAN, Erving (1973), *La mise en scène de la vie quotidienne. 1. La présentation de soi*, Paris, Minuit.
- HUBER, Winfrid (1977), *Introduction à la psychologie de la personnalité*, Bruxelles, Dessart et Mardaga.
- JOYAL, Alain (1991), *Subjectivité et interprétation sociologique: la famille, de l'ambiguïté à la problématisation de ses pratiques*, thèse de doctorat en sociologie, [Montréal], Université de Montréal.



PARSONS, Talcott (1964) [c1951], *The Social System*, Glencoe Ill., Free Press.

ROGERS, Carl (1968), *Le développement de la personne*, Paris, Dunod.

SALOMÉ, Jacques et Sylvie Galland (1990), *Si je m'écoutais je m'entendrais*, Montréal, Éd. de l'Homme.

SHORTER, Edward (1977), *Naissance de la famille moderne*, Paris, Seuil.

### **ÉTUDES ET OUVRAGES GÉNÉRAUX SUR L'AMOUR**

ALBERONI, Francesco (1980), *Le choc amoureux*, Paris, Ramsay.

ALBERONI, Francesco (1984), *L'amitié*, Paris, Ramsay.

AVELINE, Claude (1986), ... *Et tout le reste n'est rien: La religieuse portugaise avec le texte de ses lettres*, Paris, Mercure de France.

BARSOTTI, Divo (1983), *Le Cantique des Cantiques*, Paris, Téqui.

BARTHES, Roland (1977), *Fragments d'un discours amoureux*, Paris, Seuil.

BEIGEL, Hugo G. (1951), «Romantic Love», *American Sociological Review*, vol. 16, n° 3: 326-334.

BELLAH, Robert N., Richard Madsen, William M. Sullivan, Ann Swidler et Steven M. Tipton (1986), *Habits of the Hearth. Individualism and Commitment in American Life*, Perennial Library.

BETTINOTTI, Julia et al. (1990), *La corrida de l'amour. Le roman Harlequin*, Montréal, XYZ éditeur.

BLONDIN, Robert (1985), *Le mensonge amoureux*, Montréal, Éditions de l'Homme.

BOIVIN, Julie (1996), *Les transformations post-modernes de l'amour conjugal en Occident*, thèse de doctorat en sociologie, Québec, Université Laval.

- BRUCKNER, Pascal et Alain FINKIELKRAUT (1977), *Le nouveau désordre amoureux*, Paris, Seuil.
- CASTELNAU, Junius (1972), *Essai sur la littérature romantique*, Genève, Slatkine Reprints, [Paris, 1825].
- COQUATRIX, Nicole (1992), *L'amour comme travail*, Montréal, Stanké.
- CUERRIER, Jacques et Serge Provost (1988), *De l'amour-passion au plein amour*, Stanké.
- FABRE, Jean-Bernard (1987), «L'utopie amoureuse: un courant utopique négligé», *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. LXXXIII: 365-375.
- FLANDRIN, Jean-Louis (1975), *Les amours paysannes*, Paris, Gallimard/Julliard.
- FOURNIER, François (1990) *L'apparition du sujet amoureux en Occident: pour une théorie socio-historique*, thèse de doctoral en sociologie, Montréal, UQAM.
- FROMM, Erich (1968) [c 1956], *L'art d'aimer*, Paris, ÉPI.
- GADLIN, Howard (1977), «Private Lives and Public Order: A Critical View of the History of Intimate Relations in the United States», in LEVINGER, George and H. L. RAUSH (ed.), *Close Relationships. Perspectives on the Meaning of Intimacy*, University of Massachusetts Press: 34-72.
- GAGNON, John H. et William SIMON (1973), *Sexual conduct: the Social Source of Human Sexuality*, Londres, Aldine.
- GIRARD, Alain (1974) [1959] *Le choix du conjoint: une enquête psychosociologique en France*, [Paris], P.U.F.
- GOODE, William J. (1959), «The Theoretical Importance of Love», *American Sociological Review*, vol. 24, n° 1: 38-47.
- HURTUBISE, Roch (1989), *L'amour, le soi et la société. Sociologie de la connaissance amoureuse dans les correspondances québécoises*

(1860-1988) , thèse de doctorat en sociologie, [Montréal], Université de Montréal.

HUSTON, Nancy et Sam KINSER (1984), *À l'amour comme à la guerre*, Paris, Seuil.

KRISTEVA, Julia (1983), *Histoires d'amour*, Paris, Denoël.

KRUITHOF, Cees L. (1979), *L'amour, phénomène social. Étude philosophico-sociologique d'un phénomène de la vie quotidienne*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles.

LALONDE, Michel et Richard MONTOUR (1983), «Les rapports amoureux», *Conjoncture politique au Québec*, n° 3: 91-102.

LANTZ, Herman R. (1982), «Romantic Love in the Pre-modern Period: a Sociological Commentary», *Journal of Social History*, vol. 15, n° 3: 349-370.

LEVINGER, George et Harold L. RAUSH (ed.) (1977), *Close Relationships. Perspectives on the Meaning of Intimacy*, Amherst, University of Massachusetts Press.

LIEBOWITZ, Michael (1984), *La chimie de l'amour*, Montréal, Éditions de l'Homme.

LUHMANN, Niklas (c1990), *Amour comme passion. De la codification de l'intimité*, [Paris], Aubier.

MAIGRON, Louis (1977), *Le romantisme et les mœurs*, Genève, Slatkine Reprints, [Paris, 1910].

MAISONNEUVE, Jean (1964) [c.1948], *Les sentiments*, coll. «Que sais-je?», Paris, P.U.F.

MAISONNEUVE, Jean (1966), *Psycho-sociologie des affinités*, Paris, P.U.F.

MERCIER, Michel (1987), «Le romantisme dans le roman français au XIX<sup>e</sup> siècle», in Mortier, Roland *et al.* *Le romantisme dans le roman européen du 19<sup>e</sup> siècle*, [Louvain], Leuvens Schrijversaktie: 129-138.

PLATON (1972) [vers -385], *Le banquet*, Paris, Hermann.

POISSANT, Louise (1990), *Le paradoxe amoureux*, Montréal, Éditions Merlin.

ROUGEMONT, Denis de (c1961), *Les mythes de l'amour*, Paris, Gallimard.

ROUGEMONT, Denis de (1972) [1939], *L'amour et l'Occident*, Paris, Plon.

ROY, Marie-Antoine, O.F.M. (1941), *Quand Dieu invite...*, Québec, Librairie de l'Action catholique.

SIMMEL, Georg (c1988) [1908], *Philosophie de l'amour*, Paris, Éditions Rivages.

SINGLY, François de (1987), *Fortune et infortune de la femme mariée. Sociologie de la vie conjugale*, Paris, P.U.F.

SOLÉ, Jacques (1976), *L'amour en Occident à l'époque moderne*, Paris, Albin Michel.

STENDHAL (1959) [1822], *De l'amour*, Paris, Garnier.

WINCH, Robert F. (1963) [1952], *The Modern Family*, New-York, Holt.

## **INDIVIDUALISME, SOCIÉTÉ POSTMODERNE**

BOISVERT, Yves (1995), *Le postmodernisme*, Montréal, Boréal.

BOURRICAUD, François (1989), «Sur l'individualisme en sociologie», *Magazine littéraire*, n° 264: 76-78.

FERRY, Luc (c1996), *L'homme-Dieu, ou, le sens de la vie*, Paris, Grasset.

LASCH, Christopher (1981), *Le complexe de Narcisse. La nouvelle sensibilité américaine*, Paris, Robert Laffont.

LAURENT, Alain (1989), «L'édifiante histoire de l'individualisme», *Magazine littéraire*, n° 264: 35-37.

LIPOVETSKY, Gilles (1980), «Narcisse ou la stratégie du vide», *Le Débat*, n° 5: 113-128.

LIPOVETSKY, Gilles (1983), *L'ère du vide. Essais sur l'individualisme contemporain*, Paris, Gallimard.

LIPOVETSKY, Gilles (1987), *L'Empire de l'éphémère*, Paris, Gallimard.

LYOTARD, Jean-François (1979), *La condition postmoderne. Rapport sur le savoir*, Paris, Minuit.

MARTUCCELLI, Danilo (1992), «Lectures théoriques de la postmodernité», *Sociologie et sociétés*, vol. XXIV, n° 1: 157-168.

NICHOLSON, Linda J. (Ed.) (1990), *Feminism/Postmodernism*, New-York-London, Routledge.

SCHMID, Wilhelm (1989), «Foucault: la forme de l'individu», *Magazine littéraire*, n° 264: 54-56.

SENNETT, Richard (1979), *Les tyrannies de l'intimité*, Paris, Seuil.

TAYLOR, Charles (1994), *Le malaise de la modernité*, Paris, Éditions du Cerf.

## **ESSAIS, ÉTUDES SUR LES FEMMES ET SUR LES RAPPORTS DE SEXE**

ATKINSON, Ti-Grace (1975), *Odyssée d'une amazone*, Paris, Éditions des femmes.

BADINTER, Élisabeth (1986), *L'un est l'autre. Des relations entre hommes et femmes*, Paris, Odile Jacob.

- BARRÈRE-MAURISSON, Marie-Agnès (1995), "Régulation familiale, marchande ou politique: les variations de la relation travail-famille", *Sociologie et sociétés*, vol. XXVII, n° 2: 69-85.
- BEAUVOIR de, Simone (1949), *Le deuxième sexe*, tomes 1 et 2, Paris, Gallimard.
- BILLY, Hélène de (1989), «Shere Hite: ce que les femmes attendent des hommes», *L'actualité*, 14, n° 6: 20-22.
- BOMBARDIER, Denise (1993), *La déroute des sexes*, Paris, Seuil.
- BOUCHARD, Guy (1991), «Typologie des tendances théoriques du féminisme contemporain», *Philosophiques*, vol. XVIII, n° 1: 119-167.
- CANCIAN, Francesca M. (1987), *Love in America. Gender and Self-development*, Cambridge University Press.
- CHAMBERLAND, Line (1996), *Mémoires lesbiennes. Le lesbianisme à Montréal entre 1950 et 1972*, Montréal, Éditions du remue-ménage.
- CLIO (Collectif) (1982), *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, Montréal, Quinze.
- COLLARD, Nathalie et Pascale NAVARRO (1996). *Interdit aux femmes. Le féminisme et la censure de la pornographie*, Montréal, Boréal.
- COQUILLAT, Michelle (1988), *Romans d'amour*, Paris, Odile Jacob.
- COWAN, Connell et Melvin KINDER (1989), «Les femmes qu'ils aiment, les femmes qu'ils quittent», *Psychologies*, n° 66: 22-27.
- DARMON, Pierre et Françoise THÉBAUD (1983), «Le malheur des femmes célibataires», *L'histoire*, n° 52: 97-104.
- DAYAN-HERZBRUN, Sonia (1982) «Production du sentiment amoureux et travail des femmes», *Cahiers internationaux de sociologie*, vol.72: 113-130.
- DOWLING, Colette (1982), *Le complexe de Cendrillon*, Paris, Grasset.

- FEIN, Ellen et Sherrie SCHNEIDER (1995), *The Rules. Time-tested Secrets for Capturing the Heart of Mr. Right*, New-York, Warner Books.
- FIRESTONE, Shulamit [1972, c 1970], *La dialectique du sexe*, Paris, Stock.
- FRIEDAN, Betty (1964), *La femme mystifiée*, Paris, Gonthier.
- GOURAIGE, Ghislain (c1976), *Amour, révolution de la femme. La femme et l'amour de l'antiquité à nos jours*, Sherbrooke, Naaman.
- GUILLAUMIN, Colette (1978), «Pratique du pouvoir et idée de Nature (1) L'appropriation des femmes», *Questions féministes*, n° 2: 5-30.
- GUILLAUMIN, Colette (1979), «Question de différence», *Questions féministes*, n° 6: 3-21.
- HAJDUKOWSKI-AHMED, Maroussia (1983), «Le dénoncé/énoncé de la langue au féminin ou le rapport de la femme au langage», in LAMY, Suzanne et Irène PAGÈS (éd.), *Féminité, subversion, écriture*, [Montréal], Remue-ménage: 53-69.
- HITE, Shere (1988), *Les femmes et l'amour*, Paris, Stock.
- JUBY, Heather et LE BOURDAIS, Céline (1995), «Les parcours familiaux des Canadiennes», *Sociologie et sociétés*, vol. XXVII, n° 2: 143-161.
- LAPIERRE-ADAMCYK, Evelyne et MARCIL-GRATTON, Nicole (1995), «Prise en charge des enfants: stratégies individuelles et organisation sociale», *Sociologie et sociétés*, vol. XXVII, n° 2: 121-142.
- LAURETIS de, Teresa (1984), «Semiotics and Experience», in *Alice Doesn't: Feminism, semiotics, Cinema*, Bloomington, Indiana University Press: 158-186.
- LAURETIS de, Teresa (1987), «The Technology of Gender», in *Technologies of Gender*, Bloomington, Indiana University Press: 1-30.
- LAURIN, Nicole (sans date), «Le sacrifice de soi», Texte inédit, (à paraître dans la revue *Société*, hiver 1999).

- LAURIN, Nicole (1996-97), «Négociier l'impossible. Du féminisme actuel au Québec et au Canada», *Cahiers du Cedref*, n° 6: 25-34.
- LAURIN, Nicole, Danielle JUTEAU et Lorraine DUCHESNE (1991) *À la recherche d'un monde oublié. Les communautés religieuses de femmes au Québec de 1900 à 1970*, Montréal, Le Jour.
- LECLERC, Jacques (1963), *La soeur hospitalière*, [Tournai], Casterman.
- LIPOVETSKY, Gilles (1997), *La troisième femme. Permanence et révolution du féminin*, Paris, Gallimard.
- MARIE, Soeur (1983), «Femme et religieuse», *Études*, tome 358: 817-828.
- MATHIEU, Nicole-Claude (1985), «Quand céder n'est pas consentir. Des déterminants matériels et psychiques de la conscience dominée des femmes, et de quelques-unes de leurs interprétations en ethnologie», in *L'arraisonnement des femmes. Essais en anthropologie des sexes*, N.-C. Mathieu (éd.), Paris, École des Hautes Études en sciences sociales: 169-245.
- MILL, John Stuart (c1992) [1869], *L'asservissement des femmes*, Paris, Avatar.
- MILLET, Kate (1971), *La politique du mâle*, Paris, Stock.
- NORWOOD, Robin (1986), *Ces femmes qui aiment trop*, tomes 1 et 2, Montréal, Stanké.
- OLSSON, Hanna (1984), «La femme, l'amour et le pouvoir», *Nouvelles questions féministes*, n° 8: 87-95.
- PRÉJEAN, Marc (1989), *La construction sociale du corps et des sentiments dans les relations de pouvoir entre les sexes*, thèse de doctorat en sociologie, [Montréal], Université de Montréal.
- RADWAY, Janice A. (1984), *Reading the Romance: Women, Patriarchy and Popular Literature*, Chapel Hill, University of North California Press.
- REBY, Anne-Marie (1990), «Performantes vingt-quatre heures sur vingt-quatre: qui vous le demande», *Parents*, n° 256: 45-46.



- RICH, Adrienne (1981), «La contrainte à l'hétérosexualité et l'existence lesbienne», *Nouvelles questions féministes*, vol. 1, n° 1: 15-43.
- ROWBOTHAM, Sheila (1976), *Conscience des femmes, monde de l'homme*, Paris, Éd. des femmes.
- RUBIN, Gayle (1975), «The Traffic in Women: Notes on the "Political Economy" of Sex», in *Toward an Anthropology of Women*, ed. by R.R. Reiter: 157-210.
- SAFILIOS-ROTHSCHILD, Constantina (1977), *Love, Sex and Sex Roles*, Englewood Cliffs, New-Jersey, Prentice Hall.
- SPIELVOGEL, Myriam (1988), *Religieuses et rapports de sexes: analyse du discours sur la féminité dans les textes à l'usage des communautés religieuses (1900-1970)*, mémoire de maîtrise en sociologie, [Montréal], Université de Montréal.
- STATISTIQUE CANADA (1993), Division des statistiques sociales du logement et des familles, *Les femmes sur le marché du travail*, 2e éd.
- SULLEROT, Evelyne (1974), *Histoire et mythologie de l'amour: huit siècles d'écrits féminins*, Paris, Hachette.
- TRISTAN, Anne (1979), *Histoires d'amour. Le cabinet de Barbe-bleue*, Paris, Calman-Lévy.
- VANDELAC, Louise et al. (1985), *Du travail et de l'amour, les dessous de la production domestique*, Montréal, Éditions Saint-Martin.
- YAGUELLO, Marina (1978), *Les mots et les femmes*, Paris, Payot.

## **MÉTHODOLOGIE**

- ANGENOT, Marc (1984), «Le discours social: problématique d'ensemble», *Cahiers de recherche sociologique*, vol. 2, n° 1: 19-44.

ANGENOT, Marc (1991), «L'analyse du discours: esquisse d'une problématique générale», *Bulletin de l'ACLA: Analyse du discours: définition, théorie, applications*, vol. 13, n° 1: 9-20.

BERTAUX, Daniel (1976), *Histoires de vie ou récits de pratiques? Méthodologie de l'approche biographique en sociologie*, Paris, C.O.R.D.E.S.

BHERER, Harold (1985), «La méthode comme fonction du sujet», in *Le renouveau méthodologique en sciences humaines: Recherche et méthodes qualitatives*, Les Actes du colloque, Coll. renouveau méthodologique, groupe de recherche et d'intervention régionales, Université du Québec à Chicoutimi: 19-32.

BLANCHET, Alain *et al.* (1985), *L'entretien dans les sciences sociales. L'écoute, la parole et le sens*, Paris, Dunod.

BLANCHET, Alain, Rodolphe GHIGLIONE et Jean MASSONNAT (1987), *Les techniques d'enquête en sciences sociales: observer, interviewer, questionner*, Paris, Dunod.

BRENNER, Michael, Jennifer BROWN, David CANTER (1985), *The Research Interview. Uses and Approaches*, London, Academic Press Inc.

CHARMAZ, Kathy (1983), «The Grounded Theory Method: An Explication and Interpretation», in EMERSON, Robert M. (Éd.), *Contemporary Field Research*, Boston, Little Brown.

COURTINE, Jean-Jacques et Jean-Marie MARANDIN (1981), «Quel objet pour l'analyse du discours?», in *Les matérialités discursives*, Lille, Presses universitaires de Lille: 21-33.

DUFOUR, Stéphane, Dominic FORTIN et Jacques HAMEL (1991), *L'enquête de terrain en sciences sociales: l'approche monographique et les méthodes qualitatives*, Montréal, Éditions Saint-Martin.

EMERSON, Robert M. (1983), *Contemporary Field Research*, Boston, Little Brown.

- GAGNON, Nicole (1980), «Données autobiographiques et praxis culturelle», *Cahiers internationaux de sociologie*, (Histoires de vie et vie sociale), vol. LXIX: 291-304.
- GHIGLIONE, Rodolphe et Benjamin MATALON (1978), «Comment interroger? Les entretiens», dans R. Ghiglione et B. Matalon, *Les enquêtes sociologiques: théories et pratiques*, Paris, Armand Colin: 57-92.
- GLASER, Barney G. et Anselm L. STRAUSS (1967), *The Discovery of Grounded Theory: Strategies for Qualitative Research*, Chicago, Aldine.
- HERAUX, Pierre et Denise DESHAIES (1985), «Interview et pouvoir langagier», *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. LXXIX: 313-333.
- JACCOUD, Mylène (1992), Les Inuits et la question pénale: le cas du Nouveau-Québec, thèse de doctorat en criminologie, [Montréal], Université de Montréal.
- KANDEL, Liliane (1972), «Réflexions sur l'usage de l'entretien, notamment non directif, et sur les études d'opinion», *Épistémologie sociologique*, n° 13: 25-46.
- LAPERRIÈRE, Anne (1982), «Pour une construction empirique de la théorie: la nouvelle école de Chicago», *Sociologie et sociétés*, vol. XIV, n° 1: 31-41.
- LEZNOFF, Maurice (1956), «Interviewing Homosexuals», *The American Journal of Sociology*, vol. LXII, n° 1: 202-204.
- MAINGUENEAU, Dominique (1976), *Initiation aux méthodes de l'analyse du discours. Problèmes et perspectives*, Paris, Hachette.
- MAINGUENEAU, Dominique (1987), *Nouvelles tendances en analyse du discours*, Paris, Hachette.
- MAÎTRE, Jacques (1975), «Sociologie de l'idéologie et entretien non directif», *Revue française de sociologie*, vol. XVI: 248-256.
- MICHELAT, Guy (1975), «Sur l'utilisation de l'entretien non directif en sociologie», *Revue française de sociologie*, vol. XVI: 229-247.

- MORIN, Louis (1973), *La méthodologie de l'histoire de vie, sa spécificité, son analyse*, Cahiers de l'Institut Supérieur des Sciences Humaines, Université Laval.
- PÊCHEUX, Michel (1981), «L'étrange miroir de l'analyse du discours», (Analyse du discours politique), *Langages*, n° 62: 5-8.
- PIRES, Alvaro P. (1983), *Stigmate pénal et trajectoire sociale*, thèse de doctorat en criminologie, [Montréal], Université de Montréal.
- POUPART, Jean, Michelle LALONDE et Mylène JACCOUD (1997), *De l'École de Chicago au postmodernisme: trois quarts de siècle de travaux sur la méthodologie qualitative*, Cap-Rouge; Casablanca, Presses Inter Universitaires.
- ROBIN, Régine (1984), «Le discours social et ses usages», *Cahiers de recherche sociologique*, vol. 2, n° 1: 5-17.
- ROGERS, Carl (1945), «The Non Directive Method as a Technique for Social Research», *American Journal of Sociology*, vol. 50, n° 4: 279-283.
- SAMUEL, Ralph (1980), «Déprofessionnaliser l'histoire», *Dialectiques*, n° 30: 5-17.
- WARREN, Carol A. B. (1988), *Gender Issues in Field Research*, Beverly Hills, Sage Publications Inc.
- WHYTE, William Foote (1984), *Learning from the Field. A Guide from Experience*, Beverly Hills, Sage Publications.

## **ANNEXE I**

### **Fiche signalétique**

- n° de l'entrevue:
- date:
- lieu:
- durée:
- remarques:

### **Renseignements personnels**

- âge:
- lieu de naissance:
- langue maternelle:
- statut civil:
- orientation sexuelle:
- lieu de résidence:
- mode d'habitation (seule, cohabitation amoureuse, avec d'autres personnes, communauté religieuse):
- occupation:
- scolarité:
- religion:
- enfants (si oui, nombre, âge, personne(s) responsable(s), lieu de résidence):

### **Renseignements touchant à l'organisation de la relation**

- différence des revenus des partenaires (qui gagne le plus, dans quelle proportion):
- partage des ressources matérielles (valeurs mobilières et immobilières):
- distribution des tâches domestiques entre les partenaires (ménage, lavage, cuisine, soin des enfants, etc.):

## **ANNEXE II**

### **Guide d'entretien (seconde partie):**

- Y a-t-il d'autres éléments dont vous n'auriez pas parlé et qui sont importants à vos yeux?

- Dans ce que vous avez dit jusqu'à maintenant (résumer), y a-t-il des choses qui ont changé au cours du temps dans votre façon de voir et d'agir par rapport à l'amour? Quels sont ces changements? qu'est ce qui les a provoqué? quand ils sont survenus? etc.

- Si la personne s'en est surtout tenue à des considérations générales, abstraites sur l'amour, l'amener à relier ses propos à des aspects plus concrets de son expérience amoureuse. Ex.: Vous m'avez dit comment vous voyez tel et tel aspects, pouvez-vous me dire maintenant à quelles situations concrètes vous rattachez cette vision des choses? Qu'est-ce qui vous amène à penser cela, ou de quelle manière agissez-vous en rapport avec cette façon de penser?

- Dans le cas inverse, lui demander quel sens elle donne à ces gestes qu'elle pose dans le cadre d'une relation amoureuse, qu'est-ce qui la pousse à agir ainsi; qu'est-ce qu'elle espère réaliser, accomplir en agissant de cette façon? est-ce quelque chose d'important pour elle?

- Attentes vis-à-vis du ou de la partenaire:

Pouvez-vous me parler de vos attentes vis-à-vis d'un homme (d'une femme) lorsque vous êtes engagée dans une relation amoureuse (ce que vous espérez qu'il (elle) vous fasse sentir, vous apporte ou fasse pour vous)? À quoi pouvez-vous reconnaître qu'il(elle) vous démontre son amour? Dans l'autre sens, qu'est-ce que vous pensez qu'un homme (ou une femme) attend de vous?

Lorsque vous êtes engagée dans une relation amoureuse, quelles sont les choses que vous faites, dans la vie de tous les jours, par amour pour l'autre? Qu'en est-il dans votre relation actuelle (s'il y a lieu)?

Et votre partenaire, de quelle façon vous témoigne-t-il (elle) de son amour pour vous? Posez-vous tous les deux des gestes de même nature l'un(e) envers l'autre, ou plutôt de natures différentes?

Plus globalement, vous est-il déjà arrivé à certains moments de vous conduire de façon inhabituelle parce que vous étiez en amour (d'opérer un changement radical dans votre vie, faire une "folie", poser un geste marquant, etc.)?

Comment évalueriez-vous ce que vous vivez (ou ce que vous avez vécu) comme relation(s) par rapport à l'idéal que vous recherchez?

- Importance accordée à l'amour par les interviewées par rapport à d'autres activités significatives:

J'aimerais que vous me disiez approximativement combien de temps vous consacrez à votre relation amoureuse chaque semaine, comparativement à vos autres activités (travail, amis, loisirs, famille, vie spirituelle, activités politiques, etc.)? Comment utilisez-vous ce temps (en faisant quoi)? Ces relations se rattachent-elles à d'autres aspects et personnes de votre vie? de quelle façon? En dehors du temps que vous consacrez à la relation amoureuse elle-même, est-ce que cette dimension de votre vie occupe vos pensées à d'autres moments? de quelle manière cela se manifeste-t-il?

Pouvez-vous dire si le fait d'être en relation amoureuse entraîne des effets particuliers sur votre travail, vos rapports avec vos amis, bref sur le reste de votre vie, (en termes de qualité et de temps - fréquence et durée - alloué aux autres activités)?

J'aimerais que vous me disiez en quoi les relations amoureuses se distinguent, pour vous, de toute autre activité? Autrement dit, qu'est-ce qui fait qu'une relation amoureuse est une relation amoureuse à vos yeux, si vous comparez avec d'autres types de relations interpersonnelles que vous entretenez?

- Dans les relations que vous avez vécues jusqu'à présent, est-ce que vous et vos partenaires vous fixiez certaines règles pour vivre ces relations?

- Modèles amoureux:

Parmi les films, les émissions de télé que vous avez vus dernièrement, les livres que vous avez lus, y a-t-il des histoires d'amour qui vous ont marquée plus que

d'autres? dans quel sens? Quelles histoires d'amour vous plaisent (ou vous déplaisent) le plus? Y a-t-il des personnages amoureux à qui vous aimeriez (ou n'aimeriez pas) ressembler?

Y a-t-il des personnes de votre entourage que vous admirez pour leur façon de vivre leurs relations amoureuses? D'autres avec lesquelles vous êtes en désaccord? pourquoi?

- La question des rapports amoureux est-elle un sujet que vous abordez avec certaines personnes de votre entourage (ami(e)s, membres la famille (ou communauté), collègues de travail, partenaire amoureux(se), groupe de discussion, etc.)? Y a-t-il des personnes avec qui vous en parlez plus souvent qu'avec d'autres? Des personnes avec qui vous n'en parlez jamais? De quel genre de discussions s'agit-il en général (conseils, confidences, échanges de vues sur le sujet, etc.)? Est-ce un sujet que vous abordez à l'occasion, souvent, très souvent? Qu'est-ce que cela vous apporte d'en parler?

- Aux femmes qui ont des enfants:

Est ce que le fait d'avoir (ou que votre partenaire ait) un (ou des) enfant(s) a un lien avec votre façon de vivre vos relations amoureuses? De quelle manière cela se manifeste-t-il? Abordez-vous parfois le sujet des rapports amoureux avec votre (vos) enfant(s)? Y a-t-il des enseignements que vous souhaiteriez leur transmettre par rapport à cette question? Y a-t-il des écueils que vous voudriez qu'ils évitent?

### **Adaptation du guide d'entretien pour les religieuses**

- Si elles posent d'elles-mêmes leur rapport avec Dieu dans les termes d'une "relation", voir si elles la définissent comme étant "amoureuse" et les laisser développer leur discours à ce propos.

- Sinon, de quelle autre manière conçoivent-elles le type de rapport qu'elles entretiennent avec Dieu? Celui-ci s'intègre-t-il dans le champ amoureux d'une quelconque manière?

- Attentes vis-à-vis du "partenaire":

Si la religieuse a parlé de Dieu comme d'un "partenaire" amoureux, lui poser des questions sur ses attentes. Comment sa présence se manifeste-t-elle? comment



évalue-t-elle les effets de cette "relation" par rapport à ses attentes? agissent-ils l'un envers l'autre de manière semblable ou différente? etc.

Si Dieu n'est pas considéré comme un "partenaire amoureux", lui demander quand même de préciser de quelle façon elle le voit, ses attentes vis-à-vis de lui, etc.

- Mêmes sous-consignes que pour les autres interviewées en ce qui a trait à la partie rétrospective, aux aspects concrets et représentations, et aux modèles amoureux, en adaptant la formulation à la réalité particulière des religieuses. Par exemple, dans le cas des modèles amoureux, voir s'il y a des personnages (mystiques, saints, etc.) à qui elles voudraient ressembler par rapport à leur façon de vivre l'amour.